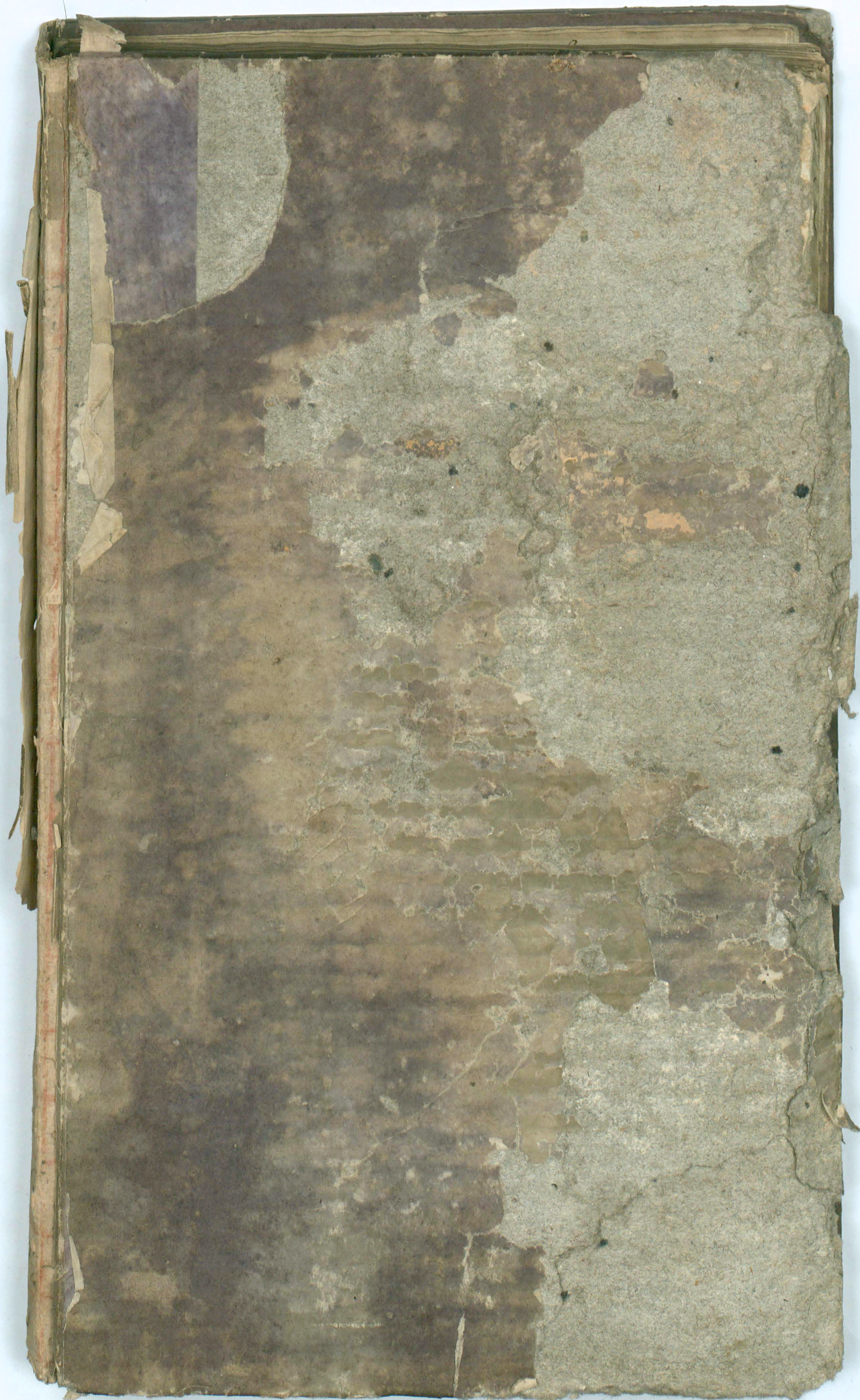


Sénat-Conservateur.

Aujourd'hui vendredi 3 juillet 1812, à deux heures après-midi le Sénat s'est réuni en grand costume dans son palais, en vertu d'une convocation extraordinaire faite par ordre de S. M. l'Empereur et Roi.

S. A. S. Mgr le prince archi-chancelier de l'empire désigné pour présider la séance, a été reçu avec les honneurs d'usage.

S. A. S. le prince vice-grand-électeur, et LL. EE. le grand-juge ministre de la justice, le ministre de la guerre le ministre directeur de l'administration de la guerre et le ministre de la police générale étaient présens.

Après la lecture des actes de convocation et de désignation de président dont la teneur suit:

Au camp impérial de Gumbinen le 21 juin 1812.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération Suisse etc etc etc

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit.
Le Sénat se réunira le vendredi 3 juillet, à deux heures dans le lieu ordinaire de ses séances.

Signé Napoléon

Par l'Empereur
Le ministre secrétaire-d'Etat
Signé, le Comte Daru.

Au camp impérial de Gumbinen le 21 juin 1812

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la confédération Suisse. etc etc

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit:
Notre cousin le prince archichancelier de l'Empire présidera le Sénat, qui se réunira le vendredi 3 juillet, dans le lieu ordinaire de ses séances.

Signé Napoléon.

Par l'Empereur
le ministre secrétaire d'Etat
Signé. le Comte Daru.



 Le prince archichancelier a pris la parole et a dit:

„ Messieurs,

„ je viens, par les ordres de l'Empereur, communiquer au Senat deux traités d'alliance conclus au nom de S. M., l'un avec S. M. l'empereur d'Autriche, l'autre avec S. M. le roi de Prusse.

„ Les circonstances qui ont amené ces conventions politiques et les motifs qui en ont determiné les bases, sont developpés dans deux rapports du ministre des relations exterieures, dont S. M. a voulu aussi qu'il vous fut donné connaissance.

Lorsque notre Souverain, s'arrêtant au milieu de ses victoires, termina à Tilsit la premiere guerre de Pologne, la cour de Russie promit d'adopter sans réserve, le plan sagement combiné, pour soustraire le continent à l'influence de l'Angleterre, et pour ramener cette puissance à des principes plus conformes aux droits des nations.

„ La Russie n'a point tardé à se départir de ce systême salutaire.

„ Le changement de sa part étant annoncé par des faits certains, et la voie des négociations ayant été inutilement employée, pendant le cours de l'année 1811, l'Empereur a dû prendre des mesures commandées par la dignité de sa couronne, par l'interêt de ses peuples, par le danger de ses alliés.

„ Les traités qui vont être mis sous vos yeux, sont un acheminement à l'exécution de ce dessein.

„ Le courage de nos guerriers, le genie du héros qui leur applanit les sentiers de la gloire, garantissent à la nation, que cette fois, comme par le passé, de grandes espérances seront suivies de grands succès."

S. A. S. a ensuite déposé sur le bureau les pieces suivantes, dont il a été donné lecture à l'assemblée par un de MM. les secretaires à la tribune.

Rapport du ministre des rélations exterieures.

Sire.

„ Le Traité de Tilsitt entre la France et la Russie etait un traité d'alliance offensif contre l'Angleterre. Ce fut au retour de la conference du Niemen, où l'Empereur Alexandre avait dit à V. M. qu'il voulait être son second contre l'Angleterre, que vous vous déterminates Sire, à sacrifier les avantages que vous teniez de la victoire, et à passer rapidement de l'etat de guerre à l'etat d'alliance avec la Russie.

„ Cette alliance, qui augmentait les moyens de guerre de la France contre l'Angleterre, devait aussi garantir la paix du continent.

„ Cependant en 1809 l'Autriche fit la guerre à la France. La Russie, contre le texte précis des traités, ne fut d'aucun secours à V. M. Au lieu de cent cinquante mille hommes, qu'elle pouvait faire marcher et qui devaient seconder l'armée française, quinze mille hommes seulement entrerent en campagne, et lorsqu'ils dépassèrent la frontière russe, le sort de la guerre était déja décidé.

„ Depuis cette époque, Sire, l'ukase du 19 décembre 1810 qui détruisit nos relations commerciales avec la Russie, l'admission du commerce de l'Angleterre dans ses ports, ses armemens qui menacerent, dès le commencement de 1811, d'envahir le duché de Varsovie, enfin sa protestation sur l'Oldenbourg anéantirent l'alliance. Elle n'existait plus lorsque de part et d'autre des armées se formaient pour s'observer.

„ Cependant l'année 1811 toute entière fut employée à des pourparlers et à des négociations avec la Russie dans l'espérance de détourner, s'il était possible, le cabinet de Pétersbourg de la guerre qu'il paraissait avoir résolue, et de parvenir à connaitre ses véritables intentions. Il a été prouvé jusqu'à l'évidence que cette puissance se proposait à-la-fois de se soustraire aux conditions des traités de Tilsit pour se mettre en état de paix avec l'Angleterre, et d'attenter à l'existence du duché de Varsovie, en se servant du prétexte des indemnités réclamées par le duc d'Oldenbourg.

„ Votre Majesté, décidée à soutenir par la force des armes l'honneur des traités, l'existence et l'intégrité des États de ses alliés, avait senti l'importance de s'unir plus étroitement à une puissance à laquelle elle était déja attachée par des liens chers à son coeur, et dont les intérêts politiques généraux étaient les mêmes que ceux de V. M. A cet effet, Sire, un traité a été conclu, le 14 du mois de mars dernier, entre V. M. et l'Empereur d'Autriche.

Tout garantit à cette alliance une longue durée. Elle assure le repos du midi de l'Europe et promet à la France qu'elle ne sera plus troublée dans ses efforts pour le rétablissement de la paix maritime.

„ Je propose à V. M. de faire donner communication au Sénat du traité d'alliance conclu entre la France et l'Autriche, et d'ordonner qu'il soit promulgué comme loi de l'Etat, conformément à nos constitutions.

Je suis avec le plus profond respect,
Sire
de votre majesté impériale et royale
le très humble et très obéissant serviteur et fidèle sujet
le duc de Bassano

Gumbinnen le 2 juin
1812.

7.

Traité d'alliance du 14 mars entre SS. MM. l'Empereur et Roi et l'Empereur d'Autriche.

S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie &c &c et S. M. l'Empereur d'Autriche &c ayant à coeur de perpétuer l'amitié et la bonne intelligence qui existent entre elles, et de concourir par l'amitié et la force de leur union, soit au maintien de la paix du continent, soit au rétablissement de la paix intérieure,

Considérant que rien ne serait plus propre à produire ces heureux résultats que la conclusion d'un traité d'alliance qui aurait pour but la sureté de leurs Etats et possessions, et la garantie des principaux intérêts de leur politique respective, ont à cet effet nommé pour leurs plenipotentiaires savoir :

S. M. l'Empereur des Français &c M. Hugues Bernard comte Maret, duc de Bassano &c. et S. M. l'Empereur d'Autriche &c le prince Charles de Schwarzenberg, duc de Kruman &c ;

Lesquels, après avoir échangé leurs pleinspouvoirs respectifs sont convenus des articles suivans.

Art. 1er. Il y aura à perpetuité amitié, union sincere et alliance entre S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie &c et S. M. l'Empereur d'Autriche, roi de Hongrie &c En conséquence les hautes parties contractantes apporteront la plus grande attention à maintenir la bonne intelligence si heureusement établie entre elles, leurs Etats et sujets respectifs, à éviter tout ce qui pourrait l'alterer, et à se procurer en toute occasion leur utilité, honneur et avantages mutuels.

2, Les deux hautes parties contractantes se garantissent réciproquement l'intégrité de leurs territoires actuels.

3, Par une suite de cette garantie réciproque, les deux hautes parties contractantes travailleront toujours de concert aux mesures qui leur paraîtront les plus propres au maintien de la paix ; et dans le cas où les Etats de l'une ou de l'autre seraient menacés d'une invasion, elles employeront leurs bons offices les plus efficaces pour la prévenir.

Mais comme ces bons offices pourraient ne point avoir l'effet desiré, elles s'obligent à se secourir mutuellement dans les cas où l'une ou l'autre viendrait à être attaquée ou menacée.

4 Le secours stipulé par l'article précédent sera composé de 30,000 hommes, dont 24 000 d'infanterie et 6000 de cavalerie constamment entretenus au grand complet de guerre, et d'un attirail de 60 pieces de canon.

5 Le Secours sera fourni à la première réquisition de la partie attaquée ou menacée, il se mettra en marche dans le plus court délai possible, et au plus tard avant l'expiration des deux mois qui suivront la demande qui en aura été faite.

6 Les deux hautes parties contractantes garantissent l'intégrité du territoire de la Porte Ottomane en Europe.

7 Elles reconnaissent et garantissent également les principes de la navigation des neutres, tels qu'ils ont été reconnus et consacrés par le traité d'Utrecht.

S. M. l'Empereur d'Autriche renouvelle, en tant que besoin est, l'engagement d'adhérer au Système prohibitif contre l'Angleterre, pendant la présente guerre maritime.

8 Le présent traité d'alliance ne pourra être rendu public ni communiqué à aucun cabinet que de concert entre les deux hautes parties.

9 Il sera ratifié et les ratifications en seront échangées à Vienne dans un délai de 15 jours, ou plus tôt si faire se peut.

Fait et signé à Paris le 14 mars 1812.

Signé H. B. Duc de Bassano. Signé le prince Charles de Schwarzenberg

Pour copie conforme
Le ministre des relations extérieures
Le Duc de Bassano.

Rapport du ministre des relations extérieures.

„ Sire

„ Dès la fin de l'année 1810, la cour de Petersbourg ayant changé de système, et résolu de se soustraire aux engagemens qu'elle avait souscrits à Tilsitt, prit le parti d'appuyer par des armemens les actes par lesquels elle violait l'alliance. Elle rassembla des troupes dans ses provinces polonaises, et elle rappella une partie de son armée de Moldavie, qui arriva à marches forcées sur les frontières du duché de Varsovie.

„ Dans le mois de fevrier 1811, votre Majesté demanda des explications sur ces armemens extraordinaires; elle dut en même tems conseiller au roi de Saxe de concentrer sur la Vistule les troupes du duché de Varsovie pour les mettre à l'abri d'une attaque soudaine.

10

» La Prusse placée dans une position intermédiaire entre la France et la Russie, s'apperçut la première des dispositions du cabinet de Petersbourg. Elle ne pouvait en comprendre les motifs, mais elle en prévoyait les résultats : elle fit des représentations à la Russie ; elle lui montra le danger qu'il y avait à appuyer des négociations par des armemens ; elle la conjura de cesser des mouvemens qui pouvaient compromettre la Prusse elle-même, et qui devaient attirer sur son territoire les armées que V. M. serait forcée de faire marcher à la défense du duché de Varsovie. Cette démarche, inspirée par le desir de la paix et dictée par la prudence, ne produisit aucun effet, et la Prusse voyant cette fatalité qui depuis dix ans a entraîné l'Europe, peser aussi sur la Russie, demanda franchement, dès le mois de mai 1811, à s'unir à V. M. par une alliance.

» V. M. hésita long-tems à prendre des engagemens qui devaient faire supposer que l'alliance de Tilsitt n'existait plus. Elle ne connaissait point encore les motifs qui pouvaient porter la Russie à rompre les traités, à se mettre en état de paix avec l'angleterre, et à menacer l'existence du duché de Varsovie ; mais lorsqu'il ne resta plus aucun doute à V. M., elle m'autorisa à entrer en négociation avec la Prusse, et à conclure le traité qui a été signé le 24 février 1812.

» je propose à V. M. de faire donner communication au Sénat du traité d'alliance conclu entre la France et la Prusse, et d'ordonner qu'il sera promulgué comme loi de l'état conformément à nos constitutions.

je suis avec le plus profond respect,

Sire

de votre majesté imperiale et Royale,

le très-humble et très-obeissant serviteur et fidèle sujet

le duc de Bassano.

Traité d'alliance du 24 février 1812, entre S. M. l'Empereur et Roi et S. M. le roi de Prusse.

Sa majesté l'Empereur des Français, Roi d'italie et S. M. le roi de Prusse voulant resserrer plus étroitement les liens qui les unissent, ont nommé pour leurs plénipotentiaires,

S. M. l'Empereur des Français M. Hugues Bernard, comte Maret, duc de Bassano etc., et

S. M. le roi de Prusse, M. Frédéric-guillaume-Louis, baron de Krusemark etc.

Lesquels après s'être communiqué leurs pleins pouvoirs, sont convenus des articles suivans:

Article 1er. il y aura alliance défensive entre S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, et S. M. le roi de Prusse leurs héritiers, et successeurs, contre toutes puissances de l'Europe avec lesquelles l'une et l'autre des parties contractantes sont ou viendraient à entrer en état de guerre.

2, Les deux hautes parties contractantes se garantissent réciproquement l'intégrité de leur territoire actuel.

3 Le cas de l'alliance survenant et chaque fois qu'il surviendra les dispositions à prendre en conséquence par lesdites parties contractantes seront réglées par une convention spéciale

4 Toutes les fois que l'Angleterre attentera aux droits du commerce soit par la déclaration en état de blocus, des côtes de l'une ou de l'autre des parties contractantes, soit par toute autre disposition contraire au droit maritime consacré par le traité d'Utrecht, tous les ports et les côtes desdites puissances seront également interdits aux bâtimens des nations neutres, qui laisseraient violer l'indépendance de leur pavillon.

5 Le présent traité sera ratifié et les ratifications seront échangées à Berlin dans l'espace de dix jours, ou plus tôt si faire se peut.

Fait et signé à Paris, le 24 février 1812.

Sig. H. B. duc de Bassano. Le baron de Krusemarck

Pour copie conforme.

Le ministre des relations extérieures.

Le duc de Bassano.

Lecture faite de ces actes, M. le comte Lacépède, président annuel, a proposé au Sénat de renvoyer à une commission spéciale, composée de cinq membres, les rapports et les deux traités dont on venait d'entendre la lecture, et de charger cette commission de soumettre à l'assemblée le projet d'une adresse, par laquelle le Sénat exprimerait à Sa Majesté impériale et Royale sa vive et respectueuse reconnaissance pour les communications importantes qu'elle a bien voulu lui faire, et lui présenterait un nouvel hommage de ses sentimens et de ceux du peuple français.

Cette proposition ayant été adoptée, on procède sur le champ à la nomination des commissaires. MM. les comtes Lacépède, Garnier, Latour-Maubourg, Monge, et le Maréchal Serrurier, ont été élus membres de la commission spéciale.

Le Sénat a ajourné à demain Samedi le rapport de cette commission.

S. A. S. le prince archi-chancelier a levé la séance, et a été reconduit avec le même cérémonial qu'à son arrivée.

Pièces officielles

N° 1er

Copie d'une note adressée, par le ministre des relations extérieures, à M. le comte de Romanzow, chancelier de Russie.

Paris le 25 avril 1812.

Monsieur le Comte,

S. M. l'Empereur de Russie avait reconnu à Tilsitt que la génération présente ne serait rendue au bonheur qu'autant que toutes les nations, jouissant de la plénitude de leurs droits, pourraient se livrer en toute liberté à leur industrie; qu'autant que l'indépendance de leur pavillon serait inviolable; que l'indépendance de leur pavillon était un droit de chacune d'elles et un devoir réciproque des unes envers les autres; qu'elles n'étaient pas moins solidaires de l'inviolabilité de leur pavillon que de celle de leur territoire; que si une puissance ne peut, sans cesser d'être neutre, laisser enlever sur son territoire, par une des puissances belligérantes, les propriétés de l'autre, elle cesse également d'être neutre en laissant enlever sous son pavillon par une des puissances belligérantes, les propriétés que l'autre y a placées; que toutes les puissances ont en conséquence le droit d'exiger que les nations qui prétendent à la neutralité fassent respecter leur pavillon, de la même manière qu'elles doivent faire respecter leur territoire; que tant que l'Angleterre persistant dans son système de guerre, ne reconnaît l'indépendance d'aucun pavillon sur les mers, aucune puissance qui a des côtes ne peut être neutre envers l'Angleterre.

Avec cette pénétration et cette élévation de sentimens qui le distinguent, l'Empereur Alexandre comprit ainsi qu'il ne pourrait y avoir de prospérité pour les Etats du Continent, que dans le rétablissement de leurs droits, par la paix maritime. Ce grand intérêt de la paix maritime domina dans le traité de Tilsit; tout le reste en fut la conséquence immédiate.

L'Empereur Alexandre offrit sa médiation au gouvernement anglais, et s'engagea, si ce gouvernement ne consentait à conclure la paix, en reconnaissant que les pavillons de toutes les puissances doivent jouir d'une égale et parfaite indépendance sur les mers, à faire cause commune avec la France, à sommer, de concert avec elle, les trois cours de Copenhague, de Stockholm et de Lisbonne, de fermer leurs ports aux anglais, et de déclarer la guerre à l'Angleterre, et à insister avec force auprès des puissances, pour qu'elles adoptent les mêmes principes.

L'Empereur Napoléon accepta la médiation de la Russie; mais l'Angleterre n'y répondit que par une violation du droit des gens jusqu'alors sans exemple dans l'histoire. Elle vint en pleine paix

et sans déclaration préalable de guerre, attaquer le Danemarck, surprendre sa capitale, brûler ses arsenaux, et s'emparer de la flotte qui était désarmée et en sécurité dans ses ports. La Russie, se conformant aux stipulations et aux principes du traité de Tilsitt déclara la guerre à l'Angleterre; proclama de nouveau les principes de la neutralité armée, et s'engagea à ne déroger jamais à ce système.

Ce fut alors que le cabinet britannique jeta le masque, en publiant au mois de novembre 1807, ces arrêts du conseil par lesquels l'Angleterre levait un octroi de 4 à 500 millions sur le continent et elle soumettait tous les pavillons aux tarifs et aux dispositions de sa législation. Ainsi d'un côté, elle se mettait en état de guerre contre toute l'Europe, de l'autre, elle s'assurait les moyens d'en perpétuer indéfiniment la durée, en fondant ses finances sur les tributs qu'elle prétendait imposer à tous les peuples.

Déja en 1806, et pendant que la France était en guerre contre la Prusse et la Russie, elle avait proclamé un blocus, qui mettait en interdit toutes les côtes d'un empire. Lorsque S.M. fut entrée à Berlin, elle répondit à cette prétention monstrueuse par le décret du blocus des îles britanniques. Mais pour repousser les arrêts du conseil de 1807, il fallait des mesures plus directes, plus précises, et S.M. par le décret de Milan, du 17 décembre de la même année déclara dénationalisés tous les pavillons qui laisseraient violer leur neutralité en se soumettant à ces arrêts.

L'attentat de Copenhague avait été soudain et public. L'Angleterre préparait en Espagne des attentats nouveaux ourdis avec méditation et dans les ténèbres.

N'ayant pu ébranler la fermeté du roi Charles IV, elle forma un parti contre ce prince, qui ne voulait pas sacrifier à l'Angleterre les intérêts de son royaume; elle se servit du nom du prince des Asturies, et le père fut chassé de son trône au nom du fils. Les ennemis de la France et les partisans de l'Angleterre s'emparèrent du pouvoir.

S. M. appellée par le roi Charles IV fit entrer ses troupes en Espagne, et la guerre de la péninsule fut allumée.

D'après une des stipulations de Tilsitt, la Russie devait évacuer la Valachie et la Moldavie. Cette évacuation fut différée. De nouvelles révolutions survenues à Constantinople, avaient plusieurs fois ensanglanté le Serail.

Ainsi, un an s'était à peine écoulé depuis la paix de Tilsitt, les affaires de Copenhague, d'Espagne, de Constantinople et les arrêts publiés en 1807 par le conseil britannique, avaient déja placé l'Europe dans une situation tellement inattendue, que les deux souverains jugèrent convenable de se concerter et de

12 s'entendre : l'entrevue d'Erfurth eut lieu.

Unis d'intention et animés de l'esprit de Tilsitt, ils se mirent d'accord sur ce qu'exigeaient d'eux de si grands changemens : l'Empereur consentit à faire évacuer la Prusse par ses troupes, en même tems qu'il consentait que la Russie non seulement n'évacuât point la Walachie et la Moldavie, mais réunit ces provinces à son Empire.

Les deux souverains pénétrés du même desir du rétablissement de la paix maritime, et alors aussi fermement attachés qu'à Tilsitt à la défense des principes pour lesquels ils s'étaient unis, résolurent de faire en commun une démarche solennelle auprès de l'Angleterre. Vous vintes, M. le comte, en suivre les effets à Paris, et vous échangeâtes alors plusieurs notes avec le gouvernement britannique mais le cabinet de Londres, qui entrevoyait qu'une guerre allait se rallumer sur le continent, repoussa toute négociation.

La Suède s'était refusée à fermer ses ports à l'Angleterre. La Russie, conformément aux stipulations de Tilsitt, lui avait déclaré la guerre. il en résulta pour elle la perte de la Finlande, que la Russie réunit à son empire. En même tems, les armées russes occupèrent les places fortes du Danube, et firent une guerre avantageuse contre la Turquie.

Cependant M. le comte, le systême de l'angleterre triomphait. Ses arrêts du conseil menaçaient d'obtenir les plus immenses résultats ; et l'octroi qui devait fournir les moyens d'entretenir la guerre perpétuelle qu'elle avait proclamée, se percevait sur les mers. La Hollande et les villes anséatiques, continuant de commercer avec elle, leur connivence rendait illusoires les dispositions salutaires et décisives des décrets de Berlin et de Milan, qui pouvaient seules combattre victorieusement les principes et les arrêts du conseil britannique. L'exécution de ces dispositions ne pouvait être assurée que par l'action journalière d'une administration ferme, vigilante, et à l'abri de toute influence ennemie. La Hollande et les villes anséatiques durent être réunies. mais, tandis que les sentimens les plus chers cédaient, dans le coeur de S. M. aux intérêts de ses peuples et à ceux du continent, de grands changemens s'opéraient, la Russie abandonnait les principes pour lesquels elle s'était engagée à Tilsitt, à faire cause commune avec la France, qu'elle avait proclamés dans sa déclaration de guerre à l'angleterre, et qui avaient dicté les décrets de Berlin et de Milan. ils furent éludés par l'ukase sur le commerce, qui ouvrit les ports de la Russie à tout bâtiment anglais, chargé de marchandises coloniales, propriétés anglaises, pourvu qu'il prît le masque d'un pavillon étranger. ce

coup inattendu annula le traité de Tilsit, et ces transactions fondamentales qui avaient fini la lutte des deux plus grands Empires du monde, et qui avaient promis à l'Europe, le grand bienfait de la paix maritime. On pressentit dès lors des bouleversemens prochains et des guerres sanglantes.

La conduite de la Russie depuis cette époque fut constamment dirigée vers ces funestes résultats. La réunion du duché d'Oldenbourg enclavé de toutes parts dans les contrées nouvellement soumises au même régime que la France, était une suite nécessaire de la réunion des villes anséatiques. Une indemnité fut offerte. Cet objet était facile à régler selon les convenances réciproques. Mais votre cabinet en fit une affaire d'Etat, et l'on vit pour la première fois paraître une protestation d'un allié contre un allié. La réception des vaisseaux anglais dans les ports russes et les dispositions de l'ukase de 1810, avaient fait connaître que les traités, n'existaient plus ; la protestation montra que non seulement les liens qui avaient uni les deux puissances étaient rompus, mais que la Russie jetait publiquement le gant à la France pour une difficulté qui lui était étrangère, et qui ne pouvait se résoudre que par le moyen que S. M. avait offert. On ne se dissimula point que le refus de cette offre décelait le projet déjà formé d'une rupture. La Russie s'y préparait en effet. Au moment de dicter les conditions de la paix à la Turquie, elle avait rappelé tout-à-coup cinq divisions de l'armée de Moldavie, et, dès le mois de février 1811, on apprit à Paris que l'armée du duché de Varsovie avait été obligée de repasser la Vistule pour se mettre à portée d'être secourue par la Confédération, tant les armées russes sur la frontière étaient déjà nombreuses et menaçantes.

Lorsque la Russie se livrait ainsi à des mesures contraires aux intérêts de la guerre active qu'elle prétendait soutenir, lorsqu'elle avait donné à ses armemens un développement onéreux à ses finances et sans objet dans la situation où se trouvaient toutes les puissances du Continent, toutes les troupes françaises étaient en-deçà du Rhin à l'exception d'un corps de 40000 hommes rassemblés à Hambourg pour la défense des côtes de la mer du Nord, et pour le maintien de la tranquillité dans les pays nouvellement réunis ; les places réservées en Prusse n'étaient occupées que par les troupes alliées ; il n'était resté à Dantzick qu'une garnison de 2000 hommes, et les troupes du duché de Varsovie étaient sur le pied de paix ; une partie même était en Espagne.

Les préparatifs de la Russie se trouvaient donc sans objet, à moins qu'elle n'eut l'espérance d'en imposer à la France par un grand appareil de forces et de la porter à mettre fin aux discussions de l'Oldenbourg, en sacrifiant l'existence du duché de Varsovie ; peut-être aussi ne pouvant se dissimuler

qu'elle avait violé le traité de Tilsitt, la Russie n'avait-elle recours à la force que pour chercher à justifier des violations qui ne pouvaient pas l'être.

Cependant Sa Majesté resta impassible. Elle persista dans le désir d'un arrangement; elle pensait qu'il était toujours tems d'en venir aux armes; elle demanda que des pouvoirs fussent envoyés au prince Kourakin et qu'une négociation fut ouverte sur des differends qui pouvaient se terminer facilement et qui n'étaient assurement pas de nature à exiger l'effusion du sang. Ils se reduisaient aux quatre points suivans:

1, L'existence du Duché de Varsovie qui avait été une condition de la paix de Tilsitt et qui, dès la fin de 1809 donna lieu à la Russie de manifester des défiances, auxquelles S. M. répondit par une condescendance portée aussi loin que l'amitié la plus exigeante pouvait le desirer et que l'honneur pouvait le permettre.

2, La réunion du duché d'Oldenbourg, que la guerre contre l'Angleterre avait nécessitée et qui était dans l'esprit de Tilsitt.

3 La législation sur le commerce des marchandises anglaises et les bâtimens dénationalisés, qui devait être réglée par l'esprit et les termes du traité de Tilsitt.

4 Enfin les dispositions de l'ukase de décembre 1810 qui, en détruisant toutes les relations commerciales de la France avec la Russie et en ouvrant les ports aux pavillons simulés chargés de propriétés anglaises, étaient contraires à la lettre du traité de Tilsitt.

Tels devaient être les objets de la négociation.

Quant à ce qui regarde le duché de Varsovie, S. M. s'empressait d'adopter une convention par laquelle elle s'engageait à ne favoriser aucune entreprise qui tendrait directement ou indirectement au rétablissement de la Pologne.

Quant à l'Oldenbourg elle acceptait l'intervention de la Russie qui cependant n'avait aucun droit de s'immiscer dans ce qui concernait un prince de la confédération du Rhin, et elle consentait à donner à ce prince une indemnité.

Quant au commerce des marchandises anglaises et aux bâtimens dénationalisés, S. M. demandait à s'entendre pour concilier les besoins de la Russie, avec les principes du Système continental et l'esprit du traité de Tilsitt.

Enfin, quant à l'ukase, S. M. consentait à conclure un traité de commerce qui en assurant les relations commerciales de la France, garanties par le traité de Tilsitt, ménagerait tous les intérêts de la Russie.

L'Empereur se flattait que des dispositions dictées par un esprit de conciliation aussi manifeste, amèneraient enfin un arrangement. Mais il fut impossible d'obtenir de la Russie qu'elle donnât des pouvoirs pour ouvrir une négociation. Elle répondit constamment aux nouvelles ouvertures qui lui étaient faites par de nouveaux armemens, et l'on fut forcé de comprendre enfin qu'elle refusait de s'expliquer parce qu'elle n'avait à proposer que des choses qu'elle n'osait point énoncer, et qui ne pouvaient pas être accordées; que ce n'était pas des stipulations qui en identifiant davantage le duché de Varsovie à la Saxe, en le mettant à l'abri des mouvemens qui pouvaient inquiéter la Russie sur la tranquillité de ses provinces, qu'elle desirait d'obtenir mais le duché même qu'elle voulait réunir; que ce n'était pas son commerce mais celui des anglais qu'elle voulait favoriser pour soustraire l'Angleterre à la catastrophe qui la menaçait; que ce n'était pas pour les intérêts du duc d'Oldenbourg que la Russie voulait intervenir dans l'affaire de la réunion, mais que c'était une querelle ouverte contre la France qu'elle voulait tenir en réserve, pour le moment de la rupture qu'elle préparait.

L'Empereur reconnut alors qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Il eut aussitôt recours aux armes. Il se mit en mesure d'opposer des armées à des armées pour garantir un État du second ordre si souvent menacé, et qui faisait reposer toute sa confiance sur sa protection et sur sa foi.

Cependant, Monsieur le Comte, S. M. saisit encore toutes les occasions pour manifester ses sentimens. Elle déclara publiquement, le 15 août [illegible] la nécessité d'arrêter la marche si dangereuse que prenaient les affaires, et le voeu d'y parvenir par des arrangemens pour lesquels elle ne cessait point de demander à entrer en négociation.

À la fin du mois de Novembre suivant S. M. crut pouvoir espérer que ce voeu allait être enfin partagé par votre cabinet. Vous annonçâtes, M. le Comte, à l'ambassadeur de S. M. que M. de Nesselrode était désigné pour se rendre à Paris avec des instructions. Quatre mois s'étaient écoulés lorsque S. M. apprit que cette mission n'aurait pas lieu. Elle fit aussitôt appeler M. le Colonel Czernichew, et lui donna pour l'Empereur Alexandre une lettre qui tendait de nouveau à ouvrir des négociations. M. de Czernichew est arrivé le 10 mars à Saint-Pétersbourg, et cette lettre est encore sans réponse.

Comment se dissimuler plus long-tems, que la Russie élude tout rapprochement? Depuis dix-huit mois, elle a eu pour règle constante de porter la main sur son glaive toutes fois que des propositions d'arrangement lui ont été faites.

Se voyant ainsi forcée de renoncer à toute espérance du côté de la Russie, Sa Majesté, avant de commencer cette lutte qui fera couler tant de sang, a pensé qu'il était de son devoir de s'adresser au gouvernement anglais. La gêne qu'éprouve l'Angleterre, les agitations auxquelles elle est en proie, et les changemens qui ont eu lieu dans son gouvernement, ont décidé S. M.

un sincère désir de la paix a dicté la démarche dont j'ai reçu l'ordre de vous donner connaissance. Aucun agent n'a été envoyé à Londres, et il n'y a eu aucune autre communication entre les deux gouvernemens. La lettre dont V. Exc. trouvera la copie ci-jointe et que j'ai adressée au secrétaire d'état pour les affaires étrangères de S. M. Britannique, a été remise en mer au commandant de la station de Douvres.

La démarche que je fais auprès de vous, Monsieur le comte est une conséquence des dispositions du traité de Tilsit, auquel S. M. a la volonté de se conformer jusqu'au dernier moment. Si les ouvertures faites à l'Angleterre ont quelque résultat je m'empresserai de vous en prévenir. S. M. l'Empereur Alexandre y prendra part, ou en conséquence du traité de Tilsitt, ou comme allié de l'Angleterre, si déjà ses relations avec l'Angleterre sont formées.

Il m'est formellement prescrit, Monsieur le comte, d'exprimer en terminant cette dépêche, le voeu déjà manifesté par S. M. à M. le colonel Czernichew, de voir des négociations qu'elle n'a cessé de provoquer depuis dix-huit mois, prévenir enfin des événemens dont l'humanité aurait tant à gémir.

Quelle que soit la situation des choses lorsque cette lettre parviendra à V. Exc., la paix dépendra encore des résolutions de votre cabinet.

J'ai l'honneur, Monsieur le comte de vous offrir l'assurance de ma plus haute considération.

Signé le duc de Bassano.

Pour copie conforme,
Le ministre des relations extérieures,
Le duc de Bassano.

No. 2

Copie d'une lettre adressée par le ministre des relations extérieures à Lord Castlereagh, secrétaire d'état pour les affaires étrangeres de S. M. britannique.

Paris le 17 avril 1812.

Monsieur,

S. M. l'Empereur et Roi, toujours animé des mêmes sentimens de modération et de paix, a voulu faire de nouveau une démarche authentique et solennelle pour mettre un terme aux malheurs de la guerre. La grandeur et la force des circonstances dans lesquelles le monde se trouve aujourd'hui placé déterminent S. M. Elle m'autorise, Monsieur, à vous entretenir de ses dispositions et de ses vues.

Beaucoup de changemens ont eu lieu en Europe depuis dix ans, ils ont été la suite nécessaire de la guerre, qui s'étoit allumée entre la France et l'Angleterre. Beaucoup de

changemens arriveront encore, et ils résulteront de la même cause. Le caractère particulier que la guerre a pris peut ajouter à l'étendue et à la durée de ces résultats. Des principes exclusifs et arbitraires ne peuvent se combattre que par une opposition sans mesure et sans terme, et le système de la préservation et de la résistance doit avoir le même caractère d'universalité, de persévérance et de vigueur.

La paix d'Amiens, si elle avait été maintenue, aurait prévenu bien des bouleversemens. je renouvelle le voeu que l'expérience du passé ne soit pas perdue pour l'avenir

S. M. s'est souvent arrêtée devant la perspective des triomphes les plus certains, et en a détourné ses regards pour invoquer la paix. En 1805 toute assurée qu'elle était des avantages de sa position, et quelque confiance qu'elle dût à des présages que la fortune devait sitôt réaliser, elle fit au gouvernement de S. M. britannique des propositions qui furent éludées, sur le motif que la Russie devait être consultée. En 1808, de nouvelles propositions furent faites de concert avec la Russie. L'Angleterre allégua la nécessité d'une intervention qui ne pouvait être que le résultat de la négociation elle-même. En 1810, S. M. ne pouvant se dissimuler plus long tems que les édits du conseil britannique de 1807 rendaient la conduite de la guerre incompatible avec l'indépendance de la Hollande, autorisa des ouvertures indirectes qui tendaient également à la paix; elles n'eurent aucun effet, et de nouvelles provinces durent être réunies à l'empire.

Le moment présent rassemble à la fois toutes les circonstances des diverses époques où S. M. montra les sentimens pacifiques qu'elle m'ordonne de manifester encore ~~auj~~ aujourd'hui.

Les calamités qui désolent la péninsule et les vastes contrées de l'amérique-Espagnole, doivent exciter l'intérêt de toutes les nations et les animer d'une égale sollicitude pour les voir cesser.

je m'exprimerai, Monsieur, d'une manière que V. Exc. trouvera conforme à la franchise de la démarche que je suis chargé de faire, et rien n'en montrera mieux la grandeur et la loyauté, que les termes précis du langage qu'il m'est permis de tenir. Dans quelles vues et pour quels motifs m'envelopperais-je de formes qui ne conviennent qu'à la faiblesse qui, seule, a intérêt de tromper.

Les affaires de la péninsule et des deux Siciles sont les différends qui paraissent les plus difficiles à concilier. je suis autorisé à vous proposer d'en établir l'arrangement sur les bases suivantes:

 L'intégrité de l'Espagne serait garantie, la France renoncerait à toute extension du côté des Pyrénées, la dynastie actuelle serait déclarée indépendante et l'Espagne régie par une constitution nationale des Cortès ;

L'indépendance et l'intégrité du Portugal seraient également garanties et la maison de Bragance règnerait ;

Le royaume de Naples resterait au roi de Naples. Le royaume de Sicile serait garanti à la maison actuelle de Sicile.

Par suite de ces stipulations, l'Espagne, le Portugal, et la Sicile seraient évacués par les troupes françaises et anglaises de terre et de mer.

Quant aux autres objets de discussion, ils peuvent être négociés sur cette base, que chaque puissance gardera ce que l'autre ne peut pas lui ôter par la guerre.

Telles sont, monsieur, les bases de conciliation et de rapprochement offertes à S. A. R. le prince régent.

S. M. l'Empereur et Roi ne calcule dans cette démarche, ni les avantages, ni les pertes que la guerre, si elle est plus long-tems prolongée peut présager à son empire. Elle se détermine par la seule considération des intérêts de l'humanité et du repos des peuples, et si cette quatrième tentative doit être sans succès comme celles qui l'ont précédée, la France aura du moins la consolation de penser que le sang qui pourrait couler encore, retombera tout entier sur l'Angleterre.

J'ai l'honneur &c.

Signé, le duc de Bassano.

Pour copie conforme,

Le ministre des relations extérieures,
Le Duc de Bassano.

N.° 3.

Copie d'une note du prince Kourakin au ministre des relations extérieures.

Paris le 18 (30) avril 1812.

Monsieur le duc,

Depuis l'entretien que j'ai eu mardi dernier avec V. Ex., et dans lequel m'a fait espérer que les communications que je lui ait faites verbalement d'après le contenu de mes dernieres instructions, seraient admises comme base de l'arrangement dont nous avons à nous occuper, je n'ai pu la trouver chez elle, et obtenir de sa part de nouvelles conférences pour la discussions de cet objet et la rédaction du projet de cette convention.

Il m'est impossible M. le duc de différer davantage de rendre compte à l'Empereur mon maître de l'exécution des

qu'il m'a donnés. je m'en étais acquitté verbalement envers S. M. l'Empereur et Roi, dans l'audience particuliere que S. M. m'a accordée lundi. je m'en suis acquitté aussi et de la même maniere envers V. Ex., dans mes entretiens avec elle de vendredi, de lundi, et de mardi. je me flattais que l'envoi d'un projet de convention fondé sur les bases que j'ai eu ordre de proposer, et qui, à ce que j'esperais, devaient être agréables à S. M. I. et R. me mettrait à même de prouver immédiatement à S. M. l'Empereur mon maître que j'avais rempli ses intentions, et avais eu le bonheur de le faire avec succès. Privé depuis deux jours de la faculté de voir V. Ex., de poursuivre et de terminer avec elle le travail si important et si pressant par les circonstances, dont nous avons à nous occuper, pour lequel il n'y a pas un seul jour à perdre, et voyant s'évanouir la certitude dont je m'étais flatté, que cet ouvrage serait achevé sans délai et pourrait conduire au but qu'il devait avoir, de prévenir encore les conséquences malheureuses de l'extrême rapprochement où les armées de S. M. l'Empereur et Roi sont parvenues de celles de S. M. l'Empereur mon maître, il me reste à pourvoir à ma responsabilité envers ma cour, en m'acquittant officiellement des communications que j'ai reçu ordre de faire à V. Ex., et qui jusqu'à présent ne lui ont été données de ma part que de vive voix.

Il m'est ordonné de déclarer à V. Ex. que la conservation de la Prusse et son indépendance de tout lien politique dirigé contre la Russie est indispensable aux intérêts de S. M. I.; pour arriver à un veritable état de paix avec la France, il faut nécessairement qu'il y ait entre elle et la Russie un pays neutre qui ne soit occupé par les troupes d'aucune des deux puissances; que comme toute la politique de S. M. l'Empereur mon maître ne tend qu'à établir des rapports solides et stables avec la France, et que ceux-ci ne sauraient subsister tant que des armées étrangeres continueraient à séjourner dans une telle proximité des frontieres de la Russie, la premiere base de toute négociation ne peut-être que l'engagement formel de l'entiere évacuation des Etats prussiens et de toutes les places fortes de la Prusse, quels qu'aient été l'époque et le fondement de leur occupation par les troupes françaises ou alliées, d'une diminution de la garnison de Dantzig, de l'évacuation de la Poméranie suédoise, et d'un arrangement avec le roi de Suède, propre à satisfaire réciproquement les deux couronnes de France et de Suède.

je dois déclarer que quand les demandes cidessus énoncées seront accordées de la part de la France comme base de l'arrangement à conclure, il me sera permis de promettre que cet arrangement pourra contenir aussi de la part de S. M. l'Empereur ces nouveaux engagemens.

Sans dévier aux principes adoptés par l'Empereur de toutes les Russies pour le commerce de ses Etats et pour l'admission des neutres dans les ports de sa domination, principes auxquels S. M. ne sauroit jamais renoncer, elle s'oblige, par un effet de son attachement pour l'alliance formée à Tilsitt à n'adopter aucun changement aux mesures prohibitives établies en Russie, et sévèrement observées jusqu'à présent contre le commerce direct avec l'Angleterre. S. M. est prête de plus, à convenir avec S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie d'un système de licences à introduire en Russie à l'exemple de la France, bien entendu, qu'il ne pourra être admis qu'après qu'il aura été reconnu ne pouvoir augmenter par ses effets le préjudice qu'éprouve déjà le commerce de la Russie

S. M. l'Empereur de toutes les Russies s'engagera aussi par cette convention à traiter, par un arrangement particulier, de certaines modifications que la France peut désirer pour l'avantage de son commerce dans le tarif des douanes de Russie de 1810.

Enfin S. M. consentira aussi à s'engager de conclure un traité d'échange du duché d'Oldenbourg contre un équivalent convenable, qui sera proposé par S. M. l'Empereur et Roi, et dans lequel S. M. I. déclarera retirer la protestation qu'elle a été dans le cas de donner pour mettre en réserve les droits de sa maison sur le duché d'Oldenbourg.

Telles sont, M. le duc, les bases qu'il m'a été ordonné de présenter ici, et dont l'admission dans ce qui regarde l'évacuation des Etats prussiens et de la Pomeranie suédoise, la réduction de la garnison de Dantzick sur le pied où elle était avant le 1er janvier 1811 et la promesse d'une ~~n~~ négociation avec la Suède peut seule rendre possible encore un arrangement entre nos deux cours. C'est avec un vif regret que, malgré l'intervalle qui s'est écoulé depuis que je les ai communiquées verbalement à V. Exc. je me vois encore dans une incertitude complette sur les effets qu'auront mes démarches, malgré les augures favorables que je m'étais plu à tirer de l'entretien que S. M. I. et R. a bien voulu m'accorder lundi, et des assurances que V. Exc. y a ajoutées de son côté. je ne puis ne pas renouveler à V. Exc. ce que j'ai déjà pris la liberté de porter moi-même à la connaissance de S. M. l'Empereur, et ce que j'ai eu l'honneur de vous dire aussi à vous-même, M. le duc, que si, à mon grand regret la nouvelle me parvenait que M. le comte de Lauriston eut quitté Pétersbourg, il serait de mon devoir de demander sur le champ que mes passeports me fussent

délivrés et de quitter aussi Paris.

Que V. Exc. reçoive, etc

Signé, le prince Alexandre Kourakin

Pour copie conforme,

Le ministre des relations extérieures,

Le Duc de Bassano

No 4.

Copie d'une note du prince Kourakin au ministre des relations extérieures

Paris le 25 avril (7 mai) 1812

Monsieur le Duc

Il s'est écoulé près de quinze jours depuis que je me suis acquitté des communications que mes dernières instructions, apportées par le baron Serdobin, m'ont enjoint de faire à V. Ex., et que je me suis empressé de mettre sous les yeux deux heures après leur réception. J'ai eu l'honneur de porter aussi moi-même à la connaissance de S. M. I. et R. dans l'audience qu'elle m'a accordée lundi 27 du même mois, les propositions de S. M. l'Empereur mon auguste maître, qui en faisaient l'objet. Les espérances que j'eus à fonder sur tout ce que S. M. voulut bien me dire, dans cette audience, de son désir sincère de prévenir, par les voies de la conciliation, la rupture qui menace l'Europe d'une nouvelle guerre me firent concevoir l'attente flatteuse de voir ma démarche réussir au gré de S. M. l'Empereur mon maître, dont les souhaits n'ont jamais été autres que ceux de la conservation de la paix et de son alliance avec la France, et de voir les propositions essentiellement équitables et modérées dont je venais d'être l'organe, devenir la base d'un arrangement amical. Je pouvais d'autant plus me livrer à cette espérance que vous-même, M. le Duc, n'avez cessé, dans les premiers entretiens qui suivirent mes communications, de l'encourager par la justice que vous avez rendue à leur esprit pacifique, et principalement dirigé à satisfaire S. M. l'Empereur Napoléon sur toutes les demandes qu'il a formées jusqu'à présent auprès de la Russie. S. M. l'Empereur et Roi, dans l'audience du 27 avril, en m'engageant à discuter immédiatement avec V. Exc. ces propositions dont j'étais chargé, m'avait autorisé à prévoir la possibilité de rendre compte à l'Empereur mon maître, dans un délai peu considérable, de l'accueil fait à ses offres. Jamais circonstances plus urgentes n'ont autorisé plus justement un désir et des instances pour recevoir une prompte solution. Cependant M. le Duc, je suis encore toujours à l'attendre. Mes demandes pressantes et réitérées, mes démarches journalières auprès de V. Exc. n'obtiennent d'autre résultat de sa part que les refus de s'expliquer encore sur nos propositions, fondé sur le défaut d'ordres à cet effet de S. M. I. et R.

 Il est impossible, M. le Duc, de se dissimuler les funestes effets qui vont inévitablement entraîner ces délais. La proximité chaque jour plus grande des armées de S. M. j. et R. et de ses alliés des frontières de l'empire de Russie, peut amener d'un instant à l'autre des évènemens après lesquels tout espoir de conserver la paix sera perdu, et qui peut-être même en ce moment ont déjà détruit cette possibilité. Le seul moyen qui peut épargner à l'Europe les malheurs qui vont s'appesantir sur elle, était dans l'acceptation des offres conciliantes que l'Empereur mon maître m'a chargé de présenter. Non-seulement nulle réponse de la part de V. Exc. ne m'a fait connaître qu'elles fussent acceptées mais jusqu'à présent elle n'a cessé de se refuser aux explications que je lui ai demandées et lui demande encore, sur la manière dont ces offres sont envisagées, et sur ce qui dans l'ensemble de nos propositions, a pu ne pas convenir à l'Empereur.

Au milieu des circonstances critiques où se trouvent les deux Empires, la prolongation de semblables délais aux explications propres à produire un rapprochement, ne saurait être interprêtée autrement que comme une détermination déjà prise de ne point entrer dans ces explications, et par conséquent que, comme le choix de la guerre. Il ne m'est point permis de dissimuler à V. Exc. que c'est ainsi que j'envisagerai les nouveaux retards qui seront mis à me donner une réponse cathégorique sur les communications dont je me suis acquitté par ordre de S. M. l'Empereur mon maître. Je dois donc vous prévenir, M. le Duc, que si dans la conférence qu'elle a fixée avec moi pour demain matin, j'avais encore le regret de la trouver sans instructions de S. M. j. et R. pour me répondre sur nos propositions et pour m'annoncer qu'elles sont acceptées sans modification, car V. Exc. sait, qu'il ne m'est permis d'en admettre aucune, je me verrai, par le départ de S. M. l'Empereur et Roi, annoncé pour après demain, et qui ne me permettrait plus d'espérer la réponse que je réclame, dans la necessité d'envisager le manque de cette réponse comme le choix de la guerre, et de considérer alors ma présence à Paris comme tout-a-fait superflue; et qu'avec un profond regret de n'avoir pu contribuer au maintien de cette paix et de cette alliance, à l'établissement desquelles le plus grand bonheur de ma vie est d'avoir participé, il y a cinq ans, je serai forcé de demander à V. Exc. mes passeports pour quitter la France. Je la prie d'avance bien instamment d'obtenir les ordres de S. M. j. et R. pour pouvoir alors me les remettre sans délai.

Recevez, M. le Duc, la nouvelle assurance de ma haute considération.

Signé le prince Alexandre Kourakin

Pour copie conforme

Le ministre des relations extérieures.

Le Duc de Bassano.

N° 5.

Copie d'une note du ministre des relations extérieures au prince Kourakin, ambassadeur de Russie.

Paris le 9 mai 1812.

M. l'ambassadeur,

j'ai reçu les notes que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser les 30 avril et 7 mai. avant d'être dans le cas d'y répondre je dois demander à V. Exc. si elle a de pleins-pouvoirs pour arrêter conclure et signer un arrangement sur les différends qui se sont élevés entre les deux puissances, et de la prier dans ce cas, et conformément à l'usage de tous les cabinets, de m'en donner préalablement communication.

j'ai l'honneur d'offrir à V. Exc. les nouvelles assurances de ma haute considération

Signé le duc de Bassano.

Pour copie conforme

Le ministre des relations extérieures,

Le duc de Bassano

N° 6.

Copie de la lettre en réponse du prince Kourakin à la note précédente.

Paris le 27 avril (9 mai) 1812

Monsieur le Duc,

je viens de recevoir la lettre de V. Exc. en date d'aujourd'hui. Elle me permettra de lui témoigner ma grande surprise des questions qu'elle m'y fait, et que je croyais avoir entièrement prévenues par la franchise avec laquelle je lui ai communiqué sans réserve toutes les instructions que j'ai reçues en dernier lieu de S. M. I. mon auguste maître. V. Exc. connait les propositions conciliantes qui en sont l'objet, et qui indiquent d'une manière très-positive le désir constant de mon auguste maître de maintenir la paix et son alliance avec S. M. l'Empereur Napoléon. je suis toujours prêt à m'entendre avec elle sur la forme à leur donner, par la rédaction d'une convention que je signerai avec elle, sub spe rati, quoique sans pouvoirs particuliers et spéciaux pour signer cette convention; le caractère dont j'ai l'honneur d'être revêtu auprès de S. M. I. et R. me suffisant pour cet effet. et je puis promettre à V. Exc. d'après la connaissance parfaite que j'ai des intentions de l'Empereur mon maître, et d'après l'annonce qui m'est faite d'un envoi de pleins-pouvoirs spéciaux, au cas

22 où les bases proposées par moi seraient acceptées par S. M. l'Empereur et Roi, que l'arrangement que je signerai, sera ratifié par S. M.; j'observe à V. Exc. que quand même j'aurais, pour cet objet, dès à présent les pleins-pouvoirs spéciaux, d'après les usages généralement admis, la ratification des deux souverains serait encore nécessaire avant que l'acte pût avoir sa pleine et entière validité. j'ai vivement à regretter, au milieu de circonstances si urgentes, où chaque instant peut amener le commencement des hostilités, que le silence qui a été gardé vis-à-vis de moi par le ministre de S. M. I. et R. pendant le long espace de quinze jours, sur la manière dont S. M. a envisagé les bases que j'ai été chargé de lui présenter pour ces arrangemens, ait retardé si considérablement la possibilité de les conclure.

j'avoue à V. Exc. mon étonnement de ce qu'elle a cru devoir attendre l'explication que je viens de lui donner, ou plutôt de lui confirmer, (puisque j'ai déjà eu l'honneur de lui détailler très clairement dans mes entretiens précédens tout ce qui fait le sujet de la question d'aujourd'hui) avant que de répondre à mes notes du 30 avril, et du 4 mai. V. Exc. ne fait pas mention de celle du 6 mai a) sur laquelle je ne suis pas moins forcé à espérer de sa part une réponse que je réclame également. je la prie instamment de me faire parvenir les trois réponses le plus tôt qu'il lui sera possible. elles doivent contenir des éclaircissemens qui me sont indispensablement nécessaires par les devoirs très-positifs que m'impose le poste que j'occupe.

Recevez M. le duc, l'expression renouvellée de ma haute considération.

Signé le P. alexandre Kourakin

Pour copie conforme,

Le ministre des relations extérieures,

Duc de Bassano.

a) la note du 6 mai est relative à une affaire particulière, et étrangère aux discussions existantes entre les deux pays.

Copie d'une lettre de M. le prince Kourakin, au ministre des relations extérieures.

Paris le 29 avril (11 mai) 1812.

Monsieur le Duc,

je me proposais de me rendre ce matin chez V. Exc., pour lui rappeler que je n'avais pas eu de réponse à ma lettre d'hier, quand j'ai reçu celle qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire hier au soir quelques heures avant son départ, que, d'après ce qu'elle a bien voulu me dire, je ne supposais devoir avoir lieu que dans deux ou trois jours. Quoiqu'elle veuille bien m'y annoncer les passeports que j'ai désirés, je n'y ai trouvé que celui pour le gentilhomme de la chambre Kologrivoff, sur lequel même

il n'est point marqué que c'est un courrier qui se rend à Petersbourg. je prie V. Exc. d'avoir la bonté de m'envoyer les trois autres qu'elle m'avait promis pour les personnes attachées à ma chapelle et à ma maison, et qui doivent partir par des voituriers ~~vien~~ Viennois déja engagés pour cet effet, et envers lesquels, ne pouvant les mettre en route au terme convenu je suis entrainé dans la perte du prix arrêté avec eux, pour ce transport, d'ici jusqu'à Brody.

Votre Excellence n'a point jugé à propos de répondre aux trois offices que je lui ai adressés le 30 avril, le 6 et le 4 mai, sur les objets les plus majeurs de mes relations avec elle, malgré l'usage établi de répondre à toute communication d'office, présentée par un ambassadeur d'une maniere aussi authentique et dans des cas aussi urgens que ceux-ci. elle ne m'écrit pas non plus ainsi qu'elle me l'avait promis, pour m'annoncer les motifs qui lui feraient envisager encore comme possible un arrangement entre les deux puissances, et qui devaient me déterminer à prolonger mon sejour à Paris, et à ne point réclamer mes passeports. Ce silence de sa part me replace dans la même situation où je me trouvais lorsque je les lui demandai pour la premiere fois. n'obtenant point d'elle l'explication officielle, et par écrit qu'elle me promettait des raisons qui devaient m'engager à différer mon départ, explication que je comptais mettre en original sous les yeux de S.M. l'Empereur mon auguste maître, pour lui faire connaître d'autant mieux l'espérance où vous étiez M. le Duc, de la grande possibilité toujours existante d'un arrangement, je me vois forcé à renouveller ma demande la plus pressante pour obtenir ces passeports, fondée sur la conviction malheureusement trop certaine où je suis que ma présence ici ne saurait plus être d'aucune utilité. je prie votre excellence de vouloir bien porter cette demande formelle de ma part à la connaissance de S.M. I. et R. dans son premier travail avec elle. j'ose me flatter que S.M. connait et se rappelera trop bien les dispositions personnelles qui m'ont fait remplir avec tant de zèle le devoir de travailler au maintien de l'union et de la paix entre les deux Empires pour ne pas être persuadée que la demande que je fais de quitter mon poste n'est fondée que sur la plus entière et penible certitude, où je suis, que toute espérance d'y servir désormais d'intermédiaire à un rapprochement m'est interdite.

Quoique j'aie personnellement bien des obligations à V. Exc., je regarderai comme la plus grande preuve d'amitié qu'elle m'ait donnée tout ce qu'elle voudra bien faire pour me mettre à même de quitter le plus tôt que possible un séjour qu'elle conviendra ne pouvoir plus avoir rien que de très-penible pour moi, depuis que le départ de S. M. I. et R. et celui de V. Exc. m'ôte la satisfaction de m'y croire encore propre à produire quelque bien.

je quitte Paris pour n'y plus retourner jusqu'à ce que votre Excellence m'ait fait parvenir mes passeports. je vais me rendre à ma campagne à Sèvres c'est là que j'attendrai la réponse de V. Exc. pour pouvoir partir aussitôt, ayant déjà fait tous mes arrangemens, et renvoyé toute la partie de ma maison qui ne m'est plus nécessaire, et ne gardant plus que le petit nombre de domestiques qui auront à m'accompagner dans mon voyage.

je vous réitère, M. le duc, les assurances de ma plus haute considération

signé le prince Alexandre Kurakin.

Pour copie conforme,

le ministre des relations extérieures,

le duc de Bassano.

N.° 8.

Copie de la réponse de M. le comte Romanzow, à la note du ministre des relations extérieures, du 25 avril.

Monsieur le duc! Wilna le 7 (19) mai 1812

M. le comte de Narbonne m'a remis la dépêche que V. Exc. lui a confiée. je n'ai pas tardé un instant à la mettre sous les yeux de l'Empereur. S. M. toujours fidèle à la ligne de conduite qu'elle s'est invariablement tracée, toujours persévérant dans son système purement de défense, toujours aussi plus modérée à mesure que le développement de ses forces la met davantage à même de repousser les prétentions que l'on pourrait élever contre les intérêts de son Empire et la dignité de sa couronne, se borne à ne s'attacher qu'au voeu par lequel vous voulez bien, M. le duc, terminer l'intéressante communication de votre cour. Aimant à prouver constamment combien elle a à coeur d'éviter tout ce qui pourrait apporter dans ses relations avec la France un caractère d'animosité et d'aigreur nuisible à leur conservation, elle m'ordonne de ne point réfuter encore les griefs que vous avez allégués, et de ne pas relever des assertions qui reposent pour la plupart sur des faits souvent entièrement dénaturés ou sur des suppositions entièrement gratuites. Les dépêches adressées au prince de Kourakin par le baron de Serdobin ont en partie répondu d'avance à toutes les accusations; elles ont représenté sous son vrai jour la conduite loyale que l'Empereur a suivie dans tous ses rapports avec la France; elles ont donné sur le but de nos armemens des explications confirmées à un point qui semble même avoir dépassé les espérances de l'Empereur Napoléon, puisque, malgré les mouvemens menaçans de ses armées au delà d'une ligne où pour la sûreté de nos frontières, elles auraient dû s'arrêter tout chez nous se trouve encore dans le même état qu'au départ du dernier courrier; en effet, pas un homme n'est entré en Prusse, ni sur le territoire du duché de Varsovie, et aucun nouvel obstacle n'entrave de notre part le maintien de la paix.

au contraire, les dernières instructions que le prince de Kourakin a reçues, lui fournissent tous les moyens de terminer nos différends, et d'entamer cette négociation que votre cour a desirée. Nous avons appris avec plaisir l'accueil que l'Empereur Napoléon a fait à nos propositions. La réponse officielle que V. Exc. y fera et que le prince Kourakin nous annonce, résoudra définitivement la importante question de la paix ou de la guerre. La modération qui caractérise celle que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui, vous offre M. le duc, un sur garant que l'on ne manquera pas de saisir chez nous toutes les nuances qu'elle pourra présenter en faveur de la paix. S. M. en a trouvé une bien agréable dans la démarche faite auprès du gouvernement britannique. Elle est sensible à l'attention que l'Empereur Napoléon a eue de l'en informer; elle appréciera toujours les sacrifices que ce souverain fera pour la conclusion de la paix générale; à ses yeux, il n'y en a pas qui soient assez considérables pour obtenir un aussi grand et beau résultat.

J'ai l'honneur d'offrir à V. Exc. etc.

Signé le comte de Romanzow.

Pour copie conforme
Le ministre des relations exterieures,
Le duc de Bassano.

No. 9

Lettre du Secrétaire d'État pour les affaires étrangères de S. M. Britannique au ministre des relations exterieures, du 17 avril.

Traduction

Londres bureau des affaires étrangères, 20 avril 1812.

Monsieur,

La lettre de V. Exc. du 17 de ce mois a été reçue et mise sous les yeux du prince-régent.

S. A. R. a senti qu'elle devait à son honneur, avant de m'autoriser à entrer en explication sur l'ouverture que V. E. a transmise, de fixer le sens précis attaché par le gouvernement de France au passage suivant de la lettre de V. E. : « la dynastie actuelle serait déclarée « indépendante et l'Espagne régie par une constitution nationale « des cortès. »

Si, comme S. A. R. le craint, le sens de cette proposition est que l'autorité royale de l'Espagne et son gouvernement établi par les cortès seront reconnus comme résidant dans le frère du chef du gouvernement français et les cortès formés sous son autorité, et non dans le souverain légitime Ferdinand VII et ses héritiers, et l'assemblée extraordinaire des cortès, maintenant investie du pouvoir du gouvernement dans ce royaume en son nom et sous son autorité, il m'est ordonné de déclarer franchement et explicitement à V. E. que des engagemens de bonne foi ne permettent pas à S. A. R. de recevoir une proposition de paix fondée sur une telle base.

 Si cependant les expressions ci-dessus citées s'appliquaient au gouvernement actuel d'Espagne exerçant l'autorité au nom de Ferdinand VII, sur l'assurance qu'en donnera V. E., le prince-régent est disposé à s'expliquer pleinement sur la base qui a été transmise pour être prise en considération par S. A. R., son desir le plus empressé étant de concert avec ses alliés, de contribuer au repos de l'Europe, et de travailler à une paix qui puisse être à la fois honorable, non seulement pour la Grande-Bretagne et la France, mais encore pour ceux des Etats avec lesquels chacune de ces puissances a des rapports d'amitié.

après avoir exposé sans réserve les sentimens du prince régent sur un point sur lequel il est si nécessaire de s'entendre avant d'entrer dans une discussion ulterieure, je me conformerai aux instructions de S. A. R. en évitant de faire des observations inutiles et des récriminations sur les objets accessoires de votre lettre. je puis heureusement m'en rapporter pour la justification de la conduite que la Grande-Bretagne a tenue aux differentes époques rappelées par V. E., à la correspondance qui eut lieu alors et aux jugemens que le monde en a depuis longtems porté.

Quant au caractère particulier que la guerre a malheureusement pris et aux principes exclusifs et arbitraires que V. E. signale comme ayant marqué ses progrès, en niant en ce qui concerne le gouvernement britannique, que ces maux lui doivent être attribués, je suis autorisé à assurer à V. E. qu'il déplore sincerement leur existence, comme aggravant inutilement les calamités de la guerre, et que son desir le plus vif soit en paix soit en guerre avec la France, est de voir les relations entre les nations rendues aux principes libéraux et aux coutumes des tems précédens.

je saisis cette occasion d'offrir à V. E. les assurances de ma haute considération

Signé Castlereagh.

Pour copie conforme:

Le ministre des relations extérieures,

Le duc de Bassano.

N.° 10.

Copie d'une lettre du ministre des relations extérieures à M. le Comte de Lauriston, ambassadeur de S. M. I. et R. à St-Petersbourg. Dresde le 20 mai 1812.

M. le comte.

j'ai l'honneur de vous envoyer les copies de deux notes du prince Kourakin, en date des 30 avril et 9 mai;

D'une note que j'ai adressée à cet ambassadeur le 9 du même mois, et de la réponse qu'il m'a faite le même jour;

Et enfin d'une note du 11 mai, qui m'est parvenue hier, et par laquelle le prince Kourakin renouvelle sa demande la plus pressante pour obtenir ses passeports.

S. M. ne peut pas croire, M. le comte, que cet ambassadeur n'ait pas pris beaucoup sur lui. Elle juge convenable que vous demandiez par une note adressée à M. le comte Soltykoff, des passeports pour vous rendre auprès de M. le comte de Romanzoff à Wilna ou dans tout autre lieu de rendez-vous qui vous serait assigné. Vous annoncerez à M. le comte Soltykoff que les communications dont vous êtes chargé, et que vous ne pouvez faire qu'au chancelier ou à l'Empereur lui-même, sont aussi importantes que pressantes.

Vous montrerez à M. le comte de Romanzoff toutes les pièces que je vous envoie. Vous exprimerez l'étonnement que S.M. a dû éprouver lorsque je lui ai rendu compte de démarches si inattendues et si contraires aux dispositions que l'Empereur Alexandre vous avait manifestées à vous-mêmes; lorsqu'elle a vu que dans les notes de l'ambassadeur de Russie, on présentait l'évacuation de la Prusse ~~n'avait pas même~~ comme une condition sur laquelle la France n'avait pas même à délibérer; condition telle que S.M. n'en avait jamais proposé de semblables, après les plus grandes victoires; lorsqu'enfin, en réclamant l'indépendance de la Prusse, on viole son indépendance, puisqu'on exige la destruction des engagemens politiques qu'elle a contractés en usant du droit qui appartient à tous les souverains, en usant du droit qui appartient à tous les souverains. Vous ferez sentir, M. le comte, combien les notes du prince Kourakin sont opposées, par leur forme et par leur contenu, aux dispositions pacifiques dont cet ambassadeur donnait l'assurance, par quel esprit de conciliation S.M. est portée à penser qu'en les présentant et qu'en y joignant la demande réitérée de ses passeports, il est allé au-delà de ce qui lui était prescrit, et avec quel regret, si elles étaient véritablement l'expression des intentions, et le résultat des ordres de la cour de Pétersbourg, S.M. verrait s'évanouir tout espoir de parvenir, par une négociation qu'elle a constamment provoquée depuis près de deux ans, à arranger enfin les différends qui divisent les deux pays.

Vous insisterez M. le comte pour obtenir des explications qui puissent laisser encore la voie ouverte à un accommodement.

J'ai l'honneur, &c

Certifié conforme,

Le ministre des relations extérieures

Le duc de Bassano.

N° 11.

Copie d'une lettre de M. le comte de Romanzoff à M. le comte de Lauriston.

Wilna 27 mai au soir 1812. (8 juin).

M. l'ambassadeur,

S. M. I. vient d'être informée par le comte de Soltykoff que V. E. avait demandé à pouvoir se rendre près d'elle, afin de pouvoir s'acquitter en personne des ordres qu'elle venait de recevoir de la part de l'Empereur son maître.

Quoiqu'au milieu de ses troupes, S. M. eût trouvé plaisir à se détacher un moment de ses occupations présentes pour recevoir près d'elle l'ambassadeur d'un souverain son allié; mais une circonstance tout-à-fait étrangère à toutes les pensées de S. M. l'en empêche.

Elle vient d'apprendre ce matin que le cours des postes aux lettres entre son Empire et les pays étrangers a été suspendu à Memel, et, à ce qu'il paraît, toute communication avec son empire est interdite.

Depuis, elle a été avertie qu'un de ses courriers se rendant de l'une de ses missions près d'elle, n'a pas obtenu la permission de passer la frontière pour se rendre en ses États, et qu'il a été nécessité de rebrousser chemin.

Des faits aussi extraordinaires ont besoin d'être éclaircis. S. M. n'étant pas prévenue non plus de la nature des communications dont V. E. est chargée, fidelle à son propre système qui est de suivre le cours des choses ordinaires dans les relations des deux cabinets, vous invite M. l'ambassadeur, à préférer de ne point quitter St Petersbourg, et vouloir bien me faire l'honneur de m'adresser par écrit les communications dont vous devez vous acquitter, ou bien d'en écrire directement à S. M. I., à votre choix, et, afin de vous en procurer le moyen, S. M. m'a prescrit de mettre à cet effet à votre disposition le sieur de Baerens, officier dans le corps des Felde-jagers qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre.

Je prie V. E. &c

Signé le comte de Romanzoff.

Pour copie &c

Le duc de Bassano

N° 12.

Copie de la lettre de M. le comte de Lauriston à M. le comte de Romanzoff.

Saint-Petersbourg le 31 mai (12 juin) 1812

Monsieur le Comte,

Les bontés que j'ai éprouvées de la part de S. M. l'Empereur Alexandre, les marques de confiance dont elle avait daigné m'honorer, m'avaient empêché de prévoir aucun obstacle au voyage que je devais faire à Wilna. Je m'y étais donc disposé, malgré des douleurs rhumatismales très-violentes que j'éprouve depuis plusieurs jours, sentant toute l'importance des communications que j'étais chargé de faire à S. M. ou à V. Exc. dans des circonstances où le moindre retard est nuisible. Seul

a été mon étonnement en recevant la lettre de V. Exc. j'ai vu mon espoir déçu, j'ai vu que je m'étais abusé sur l'idée de la confiance que je supposais que S. M. voulait bien m'accorder, puisqu'elle me refuse toute communication directe, soit avec elle, soit avec V. Exc. dans un moment où cette confiance, que je croyais avoir méritée par ma conduite, par mon zèle constant pour le maintien de l'alliance, pouvait être, je n'hésite pas à le dire, de la plus grande utilité pour les deux Empires. Les raisons même que V. Exc. met en avant pour arrêter mon départ, me sembleraient au contraire devoir le rendre plus nécessaire.

Dans des circonstances aussi pressantes, Monsieur le Comte, que peuvent produire des communications par écrit auxquelles, huit jours suffisent à peine pour avoir une réponse, et qui par leur nature même, n'offrent aucun moyen de relever assez à tems pour en éviter les funestes conséquences, toutes les erreurs, tous les malentendus qu'on peut commettre de part et d'autre, et qui même sont presque inévitables.

Le but principal, le maintien de la paix, ne serait jamais atteint. C'est parce que l'Empereur, mon maître, avait senti combien les lenteurs sont préjudiciables dans des momens aussi critiques, qu'il m'avait ordonné de me rendre auprès de l'Empereur Alexandre et de V. Exc. afin d'éclaircir tous les doutes, de lever toutes les difficultés sur des points importans au sujet desquels on ne peut s'expliquer que par cette voie, si l'on veut conserver l'espoir d'un arrangement, qui est constamment l'objet de ses voeux. Dans la position nouvelle où me place la lettre de V. Exc., il ne me reste plus qu'à prendre les ordres de ma cour sur ma conduite ultérieure. J'expédie un courrier pour les solliciter.

Quant à moi en particulier, M. le Comte, je ne puis cacher à V. Exc. que je suis profondément affecté d'un refus, que je puis regarder comme m'étant tout-à-fait personnel, puisque tout autre que moi, envoyé directement par mon maître, soit général, soit aide-de-camp, eût sans doute obtenu une faveur qui m'est refusée.

N'ayant aucune nouvelle directe au sujet des communications que V. Exc. m'assure être suspendues entre la Russie, et les pays étrangers, je ne puis répondre à cet article de sa lettre.

J'ai l'honneur &c.

Signé, le Comte de Lauriston

Pour copie &c.

Le duc de Bassano

130

N° 13

Copie d'une lettre du ministre des relations extérieures à M. le comte de Lauriston.

Thorn le 12 juin 1812.

Monsieur le Comte,

Vous avez vu par la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 20 du mois dernier, que la déclaration faite par le prince Kourakin, le 30 avril, et la demande réitérée de ses passeports, avaient paru à S. M. des démarches tellement fortes, tellement décisives dans la circonstance, tellement opposées au langage que cet ambassadeur avait tenu jusqu'alors, qu'elle avait de la peine à croire qu'il n'eut pas pris beaucoup sur lui. Nous avons appris depuis que le gouvernement russe avait fait connaître aux divers cabinets la condition imposée à S. M. de l'évacuation du territoire prussien comme un préalable indispensable de toute négociation.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 22 mai, m'annonce que cette déclaration est connue à Saint-Pétersbourg, et je la trouve en même tems indiquée dans les papiers anglais, comme vous pouvez vous en assurer en lisant la feuille ci-jointe.

On ne peut donc plus douter, Monsieur le comte, que le prince Kourakin n'ait parfaitement compris ses instructions, et ne s'y soit conformé dans sa déclaration du 30 avril, et lorsqu'il a fait et renouvelé la demande de ses passeports.

Les démarches du prince Kourakin avaient déterminé S. M. à partir de Paris. La publicité qui leur a été donnée lui a fait sentir la nécessité de quitter Dresde, et de se rapprocher de son armée.

Elle avait espéré que, jusqu'au dernier moment, des pourparlers pourraient encore avoir lieu; mais cet espoir cesse d'exister, lorsqu'elle voit que les propositions qu'on aurait réellement à lui faire sont incompatibles avec son honneur. A Austerlitz, lorsque l'armée russe avait été détruite, lorsque l'Empereur Alexandre voyait la sûreté même de sa personne exposée; à Tilsitt, lorsqu'il ne lui restait plus aucun moyen de soutenir la lutte dans laquelle toutes les forces de son Empire avaient succombé, sa majesté ne lui a proposé aucune condition dont son honneur pût s'offenser.

Il est aujourd'hui trop certain, Monsieur le comte, que le gouvernement est résolu à la guerre; pour qu'il convienne que vous restiez plus long-tems à Pétersbourg. S. M. vous ordonne de demander vos passeports, et de repasser la frontière. Vous en ferez la demande en adressant à M. le comte Soltykoff la note dont la minute est ci-jointe.

Agréez l'honneur etc.

Signé le Duc de Bassano.

Pour copie etc.

N. 14.

Copie d'une note de M. le Comte de Lauriston à M. le Comte Soltykoff.

Le prince Kourakin, après avoir fait les communications qui lui ont été apportées par le dernier courrier qu'il a reçu de Russie ayant demandé ses passeports, et ayant reitéré trois fois sa demande, S. M. les lui a fait remettre. Elle m'ordonne de demander les miens, ma mission se trouvant finie, puisque la demande que le prince Kourakin a faite de ses passeports a décidé la rupture, et que S. M. l'Empereur et Roi se considère dès cette époque, comme en état de guerre avec la Russie.

Pour copie conforme

Le duc de Bassano.

N. 15

Copie d'une lettre du ministre des relations extérieures, à M. le prince Kourakin.

Thorn le 12 juin 1812.

Monsieur l'ambassadeur

Par votre note du 30 avril vous avez déclaré qu'un arrangement entre nos deux cours était impossible, si S. M. l'Empereur et Roi n'adhérait pas préalablement à la demande peremptoire de l'entière évacuation des Etats prussiens.

Lorsque V. Exc. m'annonça verbalement cette démarche, je ne lui en dissimulai pas toutes les conséquences. Après la bataille d'Austerlitz où l'armée russe était cernée, après la bataille de Friedland, où elle avait été défaite, S. M. montra son estime pour la valeur de cette armée, pour la grandeur de la nation russe, et pour le caractère de l'Empereur Alexandre, en n'exigeant rien de contraire à l'honneur. Il n'était pas possible de penser que dans les circonstances actuelles de l'Europe, votre souverain qui ne méconnait sans doute ni le caractère de l'Empereur, ni celui de la nation française si fidele à l'honneur, voulut déshonorer la France. S. M. l'Empereur et Roi ne pouvait donc voir dans la condition de l'évacuation de la Prusse, comme préalable de toute négociation, qu'un refus positif de négocier.

Vous avez confirmé cette opinion M. l'ambassadeur, par la demande que vous avez faite de vos passeports le 4 mai, et que vous avez reitérée le 11 et le 24.

J'ai cependant différé de répondre à V. Exc., parce que S. M. aimait à se persuader encore que vous étiez allé au-delà de vos instructions en donnant une note, en établissant comme une condition formelle ce qui pourrait être le résultat de la négociation, et en coupant cours à toute discussion par la demande de vos passeports.

32 Mais lorsque les dépêches de M. le comte Lauriston, les rapports qui parviennent des diverses cours, les publications mêmes des papiers anglais nous ont appris que votre gouvernement a informé sa capitale et toute l'Europe de la résolution qu'il a prise de n'entrer dans aucune négociation avant que les troupes françaises ayent rétrogradé jusqu'à l'Elbe, j'ai reconnu, monsieur l'ambassadeur, que je m'étais trompé, et j'ai du rendre justice à votre expérience et à vos lumières qui vous eussent empêché de vous porter à une démarche aussi extrême, si votre gouvernement ne vous en avait pas fait un devoir absolu.

S.M. ne pouvant plus douter des intentions de votre cour, m'a ordonné de vous envoyer vos passeports, dont elle considère la demande réitérée comme une déclaration de guerre.

J'ai l'honneur &c

Signé le duc de Bassano

Pour copie conforme,

Le ministre des relations extérieures,

Le duc de Bassano

Bulletins de la grande armée

1er Bulletin de la grande armée.

Gumbinen le 20 juin 1812.

À la fin de 1810, la Russie changea de système politique; l'esprit anglais reprit son influence; l'ukase sur le commerce en fut le 1er acte.

En février 1811, cinq divisions de l'armée russe quittèrent à marches forcées le Danube, et se portèrent en Pologne. Par ce mouvement, la Russie sacrifia la Valachie et la Moldavie.

Les armées russes réunies et formées, on vit paraître une protestation contre la France qui fut envoyée à tous les cabinets. La Russie annonça par là qu'elle ne voulait pas même garder les apparences. Tous les moyens de conciliation furent employés de la part de la France: tout fut inutile.

À la fin de 1811, six mois après, on vit en France, que tout ceci ne pouvait finir que par la guerre; on s'y prépara. La garnison de Dantzick fut portée à 20,000 hommes. Des approvisionnemens de toute espèce, canons, fusils, poudre, munitions, équipages de pont, furent dirigés sur cette place; des sommes considérables furent mises à la disposition du génie pour en accroître les fortifications.

L'armée fut mise sur le pied de guerre. La cavalerie, le train d'artillerie et les équipages militaires furent complettés.

En mars 1812, un traité d'alliance fut conclu avec l'autriche. le mois précédent, un traité avait été conclu avec la Prusse.

En avril, le 1er corps de la grande armée se porta sur l'Oder;
le 2e corps se porta sur l'Elbe,
le 3e corps sur le bas-oder;
le 4e corps partit de Véronne, traversa le Tyrol, et se rendit en Silésie. La garde partit de Paris.
le 22 avril, l'Empereur de Russie prit le commandement de son armée, quitta Pétersbourg et porta son quartier-général à Vilna.

Au commencement de mai le 1er corps arrive sur la Vistule à Elbing et à Marienbourg;
le 2e corps à Marienwerder;
le 3e corps à Thorn;
le 4e et le 6e corps à Ploch;
le 5e corps se réunit à Varsovie;
le 8e corps sur la droite de Varsovie;
le 7e corps à Pulawy.
L'Empereur partit de Saint-Cloud le 9 mai, passa le Rhin le 13, l'Elbe le 29 et la Vistule le 6 juin.

2e Bulletin de la grande-armée.

Wilkowiszky, le 22 juin 1812.

Tout moyen de s'entendre, entre les deux Empires, devenait impossible. L'esprit qui dominait le cabinet russe le précipita à la guerre. Le général Narbonne, aide-de-camp de l'Empereur, fut envoyé à Vilna, et ne put y séjourner que peu de jours. On acquérait la preuve que la sommation arrogante et tout-à-fait extraordinaire qu'avait présentée le prince Kourakin, où il déclara ne vouloir entrer dans aucune explication que la France n'eût évacué le territoire de ses propres alliés, pour les livrer à la discrétion de la Russie, était le sine qua non de ce cabinet, et il s'en vantait auprès des puissances étrangeres.

Le 1er corps se porta sur la Pregel. Le prince d'Eckmull eut son quartier-général le 11 juin à Koenigsberg.

Le maréchal duc de Reggio, commandant le 2e corps, eut son quartier-général à Vehlau; le maréchal duc d'Elchingen, commandant le 3e corps à Soldapp; le prince vice-roi, à Rastembourg; le roi de Westphalie, à Varsovie; le prince Poniatowski, à Pultusk; l'Empereur porta son quartier-général le 12 sur la Pregel à Koenigsberg, le 17 à Insterbourg, le 19 à Gumbinnen.

Un léger espoir de s'entendre existait encore. L'Empereur avait donné au comte de Lauriston l'instruction de se rendre auprès de l'Empereur Alexandre, ou de son ministre des affaires étrangeres, et de voir s'il n'y aurait pas moyen de revenir sur la sommation du prince Kourakin, et de concilier l'honneur de la France et l'intérêt de ses alliés avec l'ouverture des négociations.

Le même esprit qui régnait dans le cabinet russe empêcha, sous différens prétextes, le comte de Lauriston de remplir sa mission; et l'on vit pour la premiere fois un ambassadeur ne pouvoir approcher ni le souverain, ni son ministre dans des circonstances aussi importantes. Le secrétaire de légation Prevost apporta ces nouvelles à Gumbinnen; et l'Empereur donna l'ordre de marcher pour passer le Niemen: » Les vaincus, dit-il, prennent le ton de vainqueurs; la » fatalité les entraîne, que les destins s'accomplissent ». S.M. fit mettre à l'ordre de l'armée la proclamation suivante:

« Soldats,

» La seconde guerre de Pologne est commencée. La 1re s'est » terminée à Friedland et à Tilsitt: à Tilsitt, la Russie a juré » éternelle alliance à la France, et guerre à l'Angleterre. Elle » viole aujourd'hui ses sermens. Elle ne veut donner aucune » explication de son étrange conduite que les aigles françaises n'aient » repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. » La Russie est entraînée par la fatalité! ses destins doivent » s'accomplir. Nous croirait-elle donc dégénérés? ne serions » nous donc plus les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre » le deshonneur et la guerre. Le choix ne saurait être » douteux, marchons donc en avant! passons le Niemen! portons

" la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera
" glorieuse aux armes françaises, comme la première; mais la
" paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie et
" mettra un terme à cette orgueilleuse influence que la Russie
" a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. "

En notre quartier-général de Wilkowisky, le 22 juin 1812.

9e Bulletin de la grande-armée.

Kowno, le 26 juin 1812.

Le 23 juin le roi de Naples, qui commande la cavalerie, porta son quartier-général à deux lieues du Niemen sur la rive gauche. Ce prince a sous ses ordres immédiats les corps de cavalerie commandés par les généraux comtes Nansouty et Montbrun; l'un composé des divisions aux ordres des généraux comtes Bruyères, Saint-Germain et Valence; l'autre composé des divisions aux ordres du général baron Vattier, et des généraux comtes Sebastiani et Defrance.

Le maréchal prince d'Eckmuhl commandant le 1er corps, porta son quartier-général au débouché de la grand forêt de Pilwisky.

Le 2e corps et la garde suivirent le mouvement du 1er corps.

Le 3e corps se dirigea par Marienpol. Le vice roi, avec les 4e et 6e corps restés en arrière, se porta sur Kalwary.

Le roi de Westphalie se porta à Nowogrod avec le 5e 9e et 8e corps.

Le 1er corps d'Autriche commandé par le prince de Schwarzemberg quitta Lemberg le .. fit son mouvement sur sa gauche et s'approcha de Lublin.

L'équipage de ponts, sous les ordres du général Eblé, arriva le 23 à deux lieues du Niemen.

Le 23, à deux heures du matin, l'Empereur arriva aux avant-postes près de Kowno, prit une capote et un bonnet polonais d'un des chevaulégers, et visita les rives du Niemen, accompagné seulement du général du génie Haxo.

A huit heures du soir, l'armée se mit en mouvement. A dix heures, le général de division comte Morand fit passer trois compagnies de voltigeurs, et au même moment, trois ponts furent jetés sur le Niemen. A onze heures, trois colonnes débouchèrent sur les trois ponts. A une heure un quart, le jour commençait déjà à paraître. A midi, le général baron Pajol, chassa devant lui une nuée de cosaques, et fit occuper Kowno par un bataillon.

Le 24, l'Empereur se porta à Kowno.

Le maréchal prince d'Eckmuhl porta son quartier général à Roumchichki;

et le roi de Naples à Eketanoni.

Pendant toute la journée du 24 et celle du 25, l'armée défila sur les trois ponts. Le 24 au soir, l'Empereur fit jetter un nouveau pont sur la Vilia, vis-à-vis de Kowno, et fit passer le maréchal duc de Reggio avec le 2e corps. Les chevaulégers polonais de la garde passèrent à la nage. Deux

36. Deux hommes se noyaient, lorsqu'ils furent sauvés par des nageurs du 26e léger. Le colonel Guéhéneuc s'étant imprudemment exposé pour les secourir, pensait lui-même; un nageur de son régiment le sauva.

Le 25, le duc d'Elchingen se porta à Kormelow: le roi de Naples se porta à Jijmorouï. Les troupes légeres de l'ennemi furent chassées de tous côtés.

Le 26, le marechal duc de Reggio arriva à Janow: le marechal duc d'Elchingen arriva à Skorouli. Les divisions legeres de cavalerie couvrirent toute la plaine jusqu'à dix lieues de Wilna.

Le 24, le marechal duc de Tarente, commandant de 10e corps, dont les Prussiens font partie, a passé le Niemen à Tilsitt et marche sur Rossiena, afin de balayer la rive droite du fleuve et de protéger la navigation.

Le marechal duc de Bellune, commandant le 9e corps, ayant sous ses ordres les divisions Heudelet, Lagrange, Durutte, Partouneaux, occupe le pays entre l'Elbe et l'Oder.

Le général de division comte Rapp, gouverneur de Dantzig, a sous ses ordres la division Daendels.

Le général de division comte Hogendorp, est gouverneur de Koenigsberg.

L'empereur de Russie est à Wilna avec sa garde et une partie de son armée, occupant Kowixoutoui et Newtroki.

Le général russe Bagawout, commandant le 2e corps et une partie de l'armée russe coupée de Wilna, n'ont trouvé leur salut qu'en se dirigeant sur la Dwina.

Le Niemen est navigable pour des bateaux de 2 à 300 tonneaux jusqu'à Kowno. Ainsi les communications par eau sont assurées jusqu'à Dantzig, et avec la Vistule, l'Oder, et l'Elbe. Un immense approvisionnement en eau-de-vie, en farine, en biscuit, file de Dantzig et de Koenigsberg sur Kowno. La Vilia, qui passe à Wilna, est navigable pour de plus petits bateaux depuis Kowno jusqu'à Wilna. Wilna, capitale de la Lithuanie, l'est de toute la Pologne russe. L'empereur de Russie est depuis plusieurs mois dans cette ville, avec une partie de sa cour. L'occupation de cette place par l'armée française sera le premier fruit de la victoire. Plusieurs officiers de cosaques, et des officiers porteurs de dépêches ont été arrêtés par la cavalerie légère.

Ordre du jour du gouvernement général de la Prusse royale, relatif aux routes militaires.

Le général de division comte de Hogendorp, aide-de-camp de S. M. l'Empereur et Roi, gouverneur-général de la Prusse royale, fait connaître à tous MM. les commandans de place et à MM. des autorités civiles et militaires, que S. M. voulant régulariser la marche des troupes joignant l'armée depuis la Vistule jusqu'au Niémen, a ordonné les dispositions suivantes:

1.° Il existera une route militaire depuis Thorn jusqu'au Niemen, les troupes partant de Thorn prendront des vivres pour deux jours, jusqu'à Graudenz; M. le commandant prussien de cette place leur sera fournir les vivres pour un jour, jusqu'à Marienwerder, où elles seront pourvues de vivres pour un jour jusqu'à Marienbourg, et de là pour un jour jusqu'à Elbing; à Elbing, la troupe prendra les vivres pour trois jours, jusqu'à Koenigsberg, où elle aura séjour; là elle recevra les vivres pour un jour, jusqu'à Tapiau; à Tapiau, pour deux jours, jusqu'à Gumbinnen, où elle aura séjour; en partant de Gumbinnen, elle prendra les vivres pour deux jours, jusqu'à Wilkowisky; de manière que la troupe mettra treize jour pour se rendre de Thorn à Wilkowisky, y compris les séjours de Koenigsberg et Gumbinnen.

2.° La communication de l'armée avec Varsovie se fera ainsi: on prendra les vivres pour deux jours jusqu'à Pultusk; à Pultusk pour trois jours, jusqu'à Willenberg; à Willenberg trois jours de vivres jusqu'à Rastenbourg; à Rastenbourg trois jours de vivres, jusqu'à Gumbinnen, où la disposition ci-dessus aura lieu jusqu'à Wilko-wisky.

3.° La communication de Dantzick avec l'armée aura lieu ou par Pillau ou par Marienbourg: dans le premier cas, la troupe prendra les vivres pour trois jours jusqu'à Pillau, et de Pillau pour trois jours jusqu'à Koenigsberg. Si la direction a lieu par Marienbourg, on prendra les vivres à Dantzick pour deux jours, d'où on suivra la ligne ci-dessus énoncée.

Toutes les autres routes intermédiaires sont supprimées; les soldats isolés, soit français, soit alliés, qui s'écarteront des routes ci-dessus désignées, seront arrêtés par la gendarmerie ou par la police des lieux ou les propriétaires des terres, conduits au gîte le plus prochain de la route militaire, et remis entre les mains du commandant, qui les dirigera plus loin. Dans le cas où un ou plusieurs soldats, soit dans la route, soit écartés des routes militaires, commettraient des excès, il en sera dressé un procès-verbal, et ils seront envoyés à Koenigsberg pour y être jugés conformement aux lois militaires.

La gendarmerie prussienne fera le service conjointement avec la gendarmerie française; en conséquence, tous les officiers, sous-officiers et soldats français et alliés sont tenus de les respecter et faire respecter dans le service dont ils ~~sont~~ seront chargés.

Le présent ordre du jour sera imprimé. M. le gouverneur d'Elbing, et MM. de la regence de Koenigsberg, marienwerder et Gumbinnen, et MM. les commandans sur les trois directions mentionnées, feront executer avec exactitude et severité le présent ordre.

Koenigsberg le 20 juin 1812.

Le général de division comte de Hogendorp.

4e Bulletin de la grande armée.

Wilna le 30 juin 1812.

Le 27 l'Empereur arriva aux avant-postes à deux heures après midi, et mit en mouvement l'armée pour s'approcher de Wilna et attaquer le 28, à la pointe du jour, l'armée russe, si elle voulait défendre Wilna ou en retarder la prise pour sauver les immenses magazins qu'elle y avait. Une division russe occupait Treski, et une autre division était sur les hauteurs de Waka.

A la point du jour, le 28, le roi de Naples se mit en ~~mouvement~~ avec l'avant-garde et la cavalerie légère du général comte Bruyères. Le Maréchal prince d'Eckmühl l'appuya avec son corps. Les Russes se reployèrent partout. Après avoir échangé quelques coups de canon, ils repassèrent en toute hâte la Vilia, brulèrent le pont de bois de Wilna et incendièrent d'immenses magazins évalués à plusieurs millions de roubles: plus de 150 mille quintaux de farine, un immense approvisionnement de fourages, et d'avoine, une masse considérable d'effets d'habillement furent brulés. Une grande quantité d'armes, dont en général la Russie manque, et de munitions de guerre, furent détruites et jetées dans la Vilia.

A midi l'Empereur entra dans Wilna. A trois heures le pont sur la Vilia fut rétabli: tous les charpentiers de la ville s'y étaient portés avec empressement, et construisaient un pont, en même tems que les pontonniers en construisaient un autre.

La division Bruyères suivit l'ennemi sur la rive gauche. Dans une légère affaire d'arrière-garde, une cinquantaine de voitures furent enlevées aux Russes. Il y eut quelques hommes tués et blessés, parmi ces derniers est le capitaine des hussards Ségur. Les chevau-legers polonais de la garde firent une charge sur la droite de la Vilia, mirent en déroute, poursuivirent et firent prisonniers bon nombre de cosaques.

Le 25, le duc de Reggio avait passé la Vilia sur un pont jeté près de Kowno. Le 26, il se dirigea sur Janowo, et le 27 sur Chatowi. Ce mouvement obligea le prince de Wittgenstein, commandant le 1er corps de l'armée russe, à évacuer toute la Samogitie et le pays situé entre Kowno et la mer, et à se

porter sur Wilkomir en se faisant renforcer par deux régimens de la garde.

Le 28, la rencontre eut lieu. Le maréchal duc de Reggio trouva l'ennemi en bataille vis-à-vis Develtovo. La canonnade s'engagea; l'ennemi fut chassé de position en position, et repassa avec tant de précipitation le pont, qu'il ne put pas le brûler. il a perdu 300 prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers, et une centaine d'hommes tués ou blessés. Notre perte se monte à une cinquantaine d'hommes.

Le duc de Reggio se loue de la brigade de cavalerie légère que commande le Général baron Castex, et du 11e régiment d'infanterie légère, composé en entier de Français des départemens au-delà des Alpes. Les jeunes conscrits romains ont montré beaucoup d'intrépidité.

L'ennemi a mis le feu à son grand magasin de Wilkomir; au dernier moment, les habitans avaient pillé quelque tonneaux de farine; on est parvenu à en recouvrer une partie.

Le 29 le duc d'Elchingen a jeté un pont vis-à-vis Souderva pour passer la Vilia. Des colonnes ont été dirigées sur les chemins de Grodno et de la Wolhynie, pour marcher à la rencontre de différens corps rassés, coupés et éparpillés.

Wilna est une ville de 25 à 30 mille âmes, ayant un grand nombre de couvens, de beaux établissemens et des habitans pleins de patriotisme. 4 ou 500 jeunes gens de l'université ayant plus de 18 ans et appartenant aux meilleurs familles, ont demandé à former un régiment.

L'ennemi se retire sur la Dwina. Un grand nombre d'officiers d'état major et d'estafettes tombent à chaque instant dans nos mains. Nous acquerons la preuve de l'exagération de tout ce que la Russie a publié sur l'immensité de ses moyens. Deux bataillons seulement par régiment sont à l'armée; les troisièmes bataillons, dont beaucoup d'états de situation ont été interceptés dans la correspondance des officiers des dépôts avec les régiments, ne se montent pour la plupart qu'à 120 ou 200 hommes.

La cour est partie de Wilna, 24 heures après avoir appris notre passage à Kowno. La Samogitie, la Lithuanie sont presqu'entièrement délivrées. La Centralisation de Bagration vers le nord, a fort affaibli les troupes qui devaient défendre la Wolhynie.

Le roi de Westphalie avec le corps du prince Poniatowski, le 4e et le 8e corps, doit être entré le 29 à Grodno.

Différentes colonnes sont parties pour tomber sur les flancs du corps de Bagration, qui le 20, a reçu l'ordre de se rendre à marche forcée de Proujenoi sur Wilna

40 et dont la tête était déjà arrivée à quatre journées de marche de cette dernière ville, mais que les événements ont forcée de rétrograder et que l'on poursuit.

Jusqu'à cette heure, la campagne n'a pas été sanglante, il n'y a eu que des manoeuvres: nous avons fait en tout 1000 prisonniers. Mais l'ennemi a déjà perdu la capitale et la plus grande partie des provinces polonaises, qui s'insurgent. Tous les magasins de 1re, de 2e et de 3e lignes, résultat de deux années de soin, et évalués plus de 20 millions de roubles, sont consumés par les flammes ou tombés en notre pouvoir. Enfin, le quartier général de l'armée française est dans le lieu où était la cour depuis six semaines.

Parmi le grand nombre de lettres interceptées, on remarque les deux suivantes, l'une de l'intendant de l'armée russe, qui fait connaître que déjà la Russie ayant perdu tous les magasins de 1re, de 2e et de 3e lignes, est réduite à en former en toute hâte de nouveaux; l'autre, du duc Alex. de Wurtemberg, faisant voir qu'après peu de jours de campagne, les provinces du centre sont déjà déclarées en état de guerre.

Dans la situation présente des choses, si l'armée russe croyait avoir quelque chance de victoire la défense de Wilna valait une bataille, et dans tous les pays, mais surtout dans celui où nous nous trouvons, la conservation d'une triple ligne de magasins aurait dû décider un général à en risquer les chances.

Des manoeuvres ont donc seules mis au pouvoir de l'armée française une bonne partie des provinces polonaises, la capitale et trois lignes de magasins. Le feu a été mis aux magasins de Wilna avec tant de précipitation, qu'on a pu sauver beaucoup de choses.

Rapport de l'intendant général Saba au ministre de la guerre à Wilna

J'ai eu l'honneur de recevoir à l'instant même la lettre de V. E. sous le No 279 datée du 12 (24) de ce mois, par laquelle me fait connaître la volonté de S. M. J. pour le prompt établissement de magasins à Vitepskij, Ostrow, Welisji, Louski, et Pskoff. J'ai déjà expédié pour Vitepsk le courier Stephanoff qui m'a apporté cet ordre, je vais prendre, pour son entière exécution, toutes les mesures nécessaires, et j'aurai l'honneur de vous rendre compte de ce que j'aurai fait pour obéir à la volonté de S. M. J. relative à l'établissement de ces magasins. Signé, l'intendant général, Saba

N. 728. Drissa le 14 (26) juin 1812, à une heure après minuit.

Rapport du gouverneur militaire de la Russie-Blanche
à S. M. l'Empereur, à Wilna.

J'ai eu le bonheur de recevoir aujourd'hui l'oukase de V. M. J. daté du 12 (24) de ce mois, par lequel il lui plait de déclarer en état de guerre, les gouvernements de Russie-blanche, de Witepsk et de Mohiloff.

Je me suis occupé de suite de l'exécution de cet ordre.

Le gouverneur de la Russie-blanche
Signé. le duc Alexandre Wirtemberg
N° 2197 – Witepsk le 15 (27) juin 1812.

Une diète générale s'est réunie à Varsovie le 26 juin 1812; dans sa séance du 28, un comité lui a présenté le rapport suivant.

« Messieurs

» S'il exista jamais parmi les hommes une mission importante, une tâche honorable, ce sont sans doute celles, que nous avons reçues de vous. Si jamais un travail présenta à l'esprit et aux cœurs tout ce qui est fait pour les ébranler et les enflammer, c'est surement celui auquel vos ordres nous ont appelés.

» Placés par un concours de prodiges à l'extrémité du drame qui a vu périr notre patrie, entre le berceau encore récent d'une partie de cette même patrie et le tombeau encore ouvert de l'autre, le tableau que nous devons vous présenter, les accens que nous devons faire retentir au milieu de vous, doivent pour être fidèles, participer de ce mélange inoui de la vie et de la mort, ils doivent à-la-fois porter l'espoir, et la consolation dans le cœur des victimes, et l'effroi dans celui des bourreaux. Ce n'est pas tout. il faut armer nos mains du fil propre à nous diriger vers l'issue du labyrinthe des malheurs dans lequel nous avons été égarés depuis un demi-siècle, il faut affermir nos pas dans la nouvelle carrière que les circonstances ouvrent devant nous.

» Telle est, Messieurs, l'étendue des rapports sous lesquels votre comité a envisagé le travail dont vous l'avez chargé. Il a senti qu'il parlait devant l'Europe comme devant nous, devant les âges à venir, comme devant la génération qui l'écoute, devant les peuples, comme devant les souverains. Il s'est pénétré de la sainteté de notre cause, de la grandeur de ses résultats. et plus soutenu encore qu'effrayé par ces motifs imposans, il vient déposer aux pieds de ce Sénat un travail dont il aime à faire hommage à la patrie dans la personne de ceux en qui elle a placé sa confiance et son espoir.

» Longtems avait existé dans le centre de l'Europe une nation célèbre, maîtresse d'une contrée étendue et féconde, brillante du double éclat de la guerre et des arts, protégeant depuis des siècles, d'un bras infatigable, les barrières de l'Europe contre les barbares qui frémissaient autour de son enceinte. Un peuple nombreux prospérait sur cette terre. La nature répondait avec libéralité à ses travaux. Souvent ses rois avaient pris place dans l'histoire à côté de ceux

 qui ont le plus honoré le rang suprême. De toutes parts on briguait l'honneur de s'asseoir sur son trône; si parfois des divisions éclataient dans son sein, ces nuages n'obscurcissaient que son propre horison et n'allaient point porter au loin les orages.

» Messieurs, cette terre, c'est la Pologne; ce peuple, c'était vous, que sont-ils devenus?

» En vain nos yeux les cherchent dans cette enceinte dont leur réunion faisait jadis la gloire! Helas! ceux que nous appercevons nous rappelent trop ceux qui devraient y être; et le faible bien dont il nous est déja donné de jouir, nous avertit trop de celui que nous avons perdu.

» Mais comment s'est opéré le déchirement de notre patrie? comment cette grande famille, qui, même en se divisant, ne se séparait pas; qui avait su rester unie à travers des siècles de division; comment cette puissante famille s'est-elle vue démembrée? quels ont été ses crimes et ses juges? De quel droit a-t-elle été attaquée, envahie, effacée de la liste des Etats et des peuples? d'où lui sont venus des oppresseurs et des fers? . . . L'univers indigné, repondrait . . . Chaque Etat, chaque peuple nous dirait qu'il a cru voir son tombeau s'entr'ouvrir à côté de celui de la Pologne. Que dans l'audacieuse profanation des lois sur lesquelles reposent également toutes les sociétés, dans l'insultant mépris qu'on en a fait pour nous perdre, le monde a pu se croire livré au seul empire des convenances et que bientôt pour lui il n'y aurait plus d'autre maître. L'Europe effrayée, menacée, indiquerait sur tout à notre juste ressentiment cet Empire, qui en nous écrasant se preparait à peser sur elle d'un poids nouveau. C'est la Russie qui est l'auteur de tous nos maux: depuis un siècle elle s'avance à pas de geant vers les peuples qui ignoraient jusqu'à son nom.

» La Pologne ressentit aussitôt les effets de cet accroissement de la puissance russe. Placée au premier rang de son voisinage, elle a reçu les premiers comme les derniers coups. Qui pourrait les compter depuis qu'en 1717 la Russie essaya son influence par le licenciement de l'armée polonaise: depuis cette époque, quel instant a été exempt de son influence ou de ses outrages? D'abord elle prescrit des choix à la liberté, qui avait toujours décidé du trône de notre patrie; elle attente à celui des droits dont la nation s'était toujours montrée si jalouse. Bientôt nos plus beaux apanages deviennent la récompense des favoris de ses souverains. Nos enfans entrainés de force dans les rangs de ses armées doivent racheter de leur sang celui que les Russes devaient seuls verser dans les combats. Si nos champs se couvrent de moissons, c'est pour nourrir ses soldats. Chaque nouvelle guerre montre les drapeaux russes, traversant la Pologne et flottant dans toutes ses parties. C'est en foulant sans cesse le sol polonais que la puissance russe s'approche graduellement du corps de l'Europe qu'elle aspire à dominer.

» Si revêtant d'autres formes, cette puissance astucieuse s'unit à la Pologne, c'est pour lui imposer, comme en 1764, cette funeste garantie qui attachait l'intégrité de nos frontières à la perpétuité de l'anarchie, pour faire de cette anarchie le moyen de remplir ses desseins ambitieux. — Le monde sait ce qu'ils ont été depuis cette funeste époque. C'est depuis elle que de partage en partage on a vu la Pologne disparaître entièrement, sans crime comme sans vengeance. C'est depuis elle que les Polonais ont entendu en frémissant le langage insultant des Repnin, des Sivers, qu'ils les ont contemplés portant une main audacieuse sur les rênes de leur propre gouvernement; c'est depuis elle que cent fois le soldat russe s'est baigné dans le sang de leurs concitoyens, en préludant à ce jour à jamais exécrable faut-il le rappeler, dans lequel, au milieu des hurlemens d'un vainqueur féroce, Varsovie entendit les cris de la population de Prague, qui s'éteignait toute entière dans le meurtre, et dans l'incendie. Polonais! car il est tems de faire retentir à vos oreilles ce nom, qui est le nôtre et que nous n'eussions jamais dû perdre voilà les routes odieuses par lesquelles la Russie est parvenue à s'approprier nos plus belles provinces; voilà les titres, les seuls titres qu'elle exerce sur nous; la force seule a pu nous enchaîner la force peut aussi briser les fers qu'elle seule a forgés. ces fers seront brisés.

» Si à d'autres époques tout avait conspiré notre perte, aujourd'hui tout conspire pour notre rétablissement. La Pologne existera donc: que dis-je nous! elle existe déjà, ou plutôt elle n'a cessé d'exister, que font à ses droits la perfidie, les complots, les violences sous lesquelles elle a succombé? Oui, nous sommes la Pologne, nous le sommes aux titres que nous tenons de la nature, de la société de nos ancêtres, à ces titres sacrés, que reconnait l'univers, et dont le genre humain a fait sa sauvegarde. Nous le sommes, non seulement nous, qui jouissons déjà de la régénération de ce pays, mais encore tous ceux, qui habitent les vastes contrées qui attendent leur affranchissement.

» Les frontières tracées d'une main spoliatrice, ces barrières élevées par la défiance, ces gardes dont elle a hérissé toutes ses avenues, toutes ces marques enfin des noirs pressentimens qui accompagnent l'usurpation, n'ont pu altérer cette communauté d'origine, ni rompre les liens du sang, qui établissent entre un peuple de frères un amour et une confiance réciproque. Oui, malgré une trop longue séparation, ils sont restés nos frères, les habitans de la Lithuanie, de la Russie blanche, de l'Ukraine, de la Podolie, de la Wolhynie: ils sont Polonais comme nous: et ils ont comme nous le droit de le paraître.

» La patrie, comme une tendre mère, tient toujours ses bras ouverts à tous ses enfans, et chaque membre a toujours le droit de se rattacher à la famille dont il fut arraché.

44 „Polonais! nous n'arrêterons pas plus long-tems l'essor des voeux et des sentimens qui s'échappent de tous nos coeurs; que ce qu'ils proclament, nos bouches le fassent retentir avec toute la force que donnent des voeux trop long-tems comprimés; et que l'existence du royaume de Pologne et corps de la patrie polonaise solennellement proclamée dans cette enceinte, soit répétée dans toute la Pologne comme elle l'est ici au milieu des mêmes signes d'attendrissement et des mêmes cris d'allégresse.

„Mais pour donner à ce mouvement une force irrésistible, pour mieux assurer les résultats qu'il doit produire, interrogeons l'histoire de nos ancêtres, cherchons-y ce que leur suggéra souvent l'ardent amour de la patrie; écartons seulement les dangers, qui privèrent trop souvent les confédérations des avantages qu'elles auraient dû produire. Que leur expérience ne soit pas perdue pour nous, imprimons à cette confédération nouvelle le caractère de la plus étroite union, faisons-en le point central auprès duquel nous nous tiendrons réunis, autour duquel pourront se rallier sans difficulté, comme sans confusion, tous ceux qui n'attendent peut-être pour se rassembler que de savoir où ils doivent le faire. Alors quelle force humaine pourra arrêter ce mouvement unanime d'une grande nation, cet élan d'un peuple qui ressaisit son antique existence, et qui, pour l'assurer mieux, oublie ses souffrances passées, et s'offre à voler de sacrifices en sacrifices.

„O jour mille fois heureux! jour d'allégresse et de triomphe! devant toi disparaissent tous ces jours qu'il faudrait effacer des pages de notre histoire et du souvenir des hommes. Ce jour sera célèbre entre tous les jours. Nos neveux hériteront pour lui de nos hommages et de notre respect; c'est à lui qu'il était réservé de faire retentir ce nom cher et sacré, ce nom de la Pologne qui vivait dans nos coeurs, et qu'un destin cruel nous condamnait à y renfermer. Désormais les enfans des Piast et des Jagellons pourront se parer du nom dont s'enorgueillissaient leurs ancêtres; ce nom, devant lequel pâlissaient ceux que pour un tems la fraude et le crime leur avaient donné pour maîtres. Ah! n'en doutons pas: cette terre, jadis si féconde en héros, va reprendre toute sa gloire. Elle enfantera de nouveaux Sigismond, de nouveaux Sobieski; son lustre brillera d'un éclat nouveau, et les nations revenues pour nous à la justice, reconnaîtront que pour germer sur le sol de la Pologne, toutes les vertus n'avaient besoin que d'y être cultivées par les mains libres, par les mains désenchaînées de ses propres enfans.

„Et vous, citoyen vénérable, que près d'un siècle de vertus a désigné aux voeux de vos concitoyens, pour présider à la scène la plus étonnante de leur histoire, pour guider les premiers pas de la patrie renaissante, quelle douce et touchante leçon offre ce prix de la vertu que vous recevez aujourd'hui. Ces yeux fixés sur vous, ces larmes qu'excite votre présence, disent aux jeunes coeurs de vos compatriotes, ce qui est réservé à l'imitation des services que vous avez rendus à la patrie. Placé, pour ainsi

dire, aux deux extrémités de la vie de votre patrie, vous aurez assisté au crépuscule de la premiere vie et à l'aurore de la seconde vous l'aurez vue tomber et se relever, quelle destinée pour un citoyen tel que vous! Elle a voulu cette destinée que vous occupassiez il y a 50 ans, dans la diète qui fit ses premiers pas vers un meilleur gouvernement, la même place que vous occupez dans celle qui est appelée à en assurer à jamais l'existence et le bonheur. Welter des patriotes polonais, quand vous disparûtes à leurs yeux, vous emportiez avec vous les dieux sauvés de l'embrasement de votre patrie. Ils y rentrent aujourd'hui pour y recevoir un culte éternel, pour y habiter comme dans un temple, autour duquel la nation entière, instruite par ses malheurs, formée à la vigilance par le souvenir des surprises qu'elle a éprouvées, ne cessera de faire une garde sévère, qu'elle ornera de toutes les vertus qui de tout tems ont appartenu aux Polonais et qu'elle jure ici de défendre avec tous les bras, au prix du sang de tous ses enfans.

„C'est pour accomplir ces généreuses résolutions, pour en rendre l'effet à jamais durable, que votre comité à l'honneur de vous présenter l'acte de confédération suivant.

Acte de Confédération générale de la Pologne

Nous, soussignés composant la diète générale, réunie à Varsovie nous trouvant assemblés dans un moment où tout ce qui nous entoure nous frappe d'étonnement et d'admiration où tout embrâse nos coeurs de l'ardent amour ~~pour~~ de la patrie, et nous avertit que la nation s'attend à des entreprises énergiques de ~~notre~~ part, que le monde a les yeux fixés sur nous, que la postérité nous jugeant sur nos oeuvres, bénira notre mémoire ou la chargera de malédictions; voulant considérer mûrement toute l'importance des conjonctures actuelles, nous avons nommé un comité chargé de nous exposer l'état actuel des choses, ainsi que les moyens de tirer parti de l'occasion que le ciel nous offre pour arriver au but de tous nos désirs. Notre attente a été remplie — Dans le rapport que le comité nous a fait aujourd'hui, il à consigné avec fidélité et les sentimens qui nous animent et les droits imprescriptibles de la nation polonaise; il nous a indiqué en même tems le but vers lequel nous devons tendre et la route qu'il nous faut suivre.

Nous déclarons en conséquence, que le rapport susmentionné est l'expression exacte de nos sentimens et de nos intentions; nous référant à l'exposé contenu dans ledit rapport et considérant qu'aucune autre mesure ne nous est présentée aussi impérieusement par la plus urgente nécessité, ni ne saurait nous présenter de succès aussi assuré que celle d'établir un lien national, fondé sur l'union la plus parfaite, nous avons résolu de nous former en confédération générale

Pour témoigner d'une manière d'autant plus expresse et plus évidente la pureté de nos motifs et de nos intentions, nous déclarons à la face du ciel et de la terre, et devant toute la nation polonaise, que nous n'avons point d'autre vue ni d'autre désir, que de recomposer notre patrie démembrée par la plus injuste violence, de lui rendre son ancienne existence et sa prospérité; que nous formant en confédération générale, sous l'approbation et sous l'autorité de S. M. le roi de Saxe, Frédéric Auguste, grand duc de Varsovie, notre très-gracieux souverain, et ayant à notre tête le prince Adam Czartoryski, staroste-général de la Podolie, nonce de Varsovie, citoyen respectable par son âge, ses vertus et ses services, chéri et considéré par-tout où s'étend le territoire polonais, nous restons fidèles à la foi de nos pères, à la religion catholique, apostolique et romaine, que nous reconnaissons à jamais religion de l'Etat; nous professons en même tems cette tolérance de tous les cultes, dont nos ancêtres avaient donné le premier exemple dans le tems, où des guerres sanglantes affligeaient encore l'Europe; nous respectons l'autorité et les prérogatives du trône, ainsi que les lois nationales, et nous conserverons dans toute sa pureté et dans toute sa force cet esprit national qui a résisté aux orages et aux adversités, et qui doit parvenir aux siècles les plus reculés, comme le trait le plus distinctif du caractère polonais.

Guidés par de semblables considérations, ne voulant employer que des voies légales pour arriver à une fin honorable, et nous rappelant les événemens désastreux que présente le passé; nous croyons qu'il est de notre devoir de déclarer de la manière la plus solennelle, que la confédération générale, formée aujourd'hui, ne s'écartera jamais de la route qu'elle s'est tracée, pour se jeter dans les abus qui ont préparé la ruine de la patrie. Elle ne donnera jamais naissance à des édits ni à des commissions particulières, ayant pour objet de favoriser quelques individus, ou d'en persécuter d'autres au dépens du bien public; et tandis que le rétablissement de la patrie est notre premier besoin et notre première volonté, tandis que la confédération n'aura d'autre soin que d'accueillir des frères revenant dans le sein de la mère commune, de réunir les contrées qui auront été affranchies, elle ne s'en détournera pas pour s'occuper des objets de législation, ou des affaires de gouvernement qui demandent une discussion calme et une exécution régulière et méthodique. En conséquence, la justice et l'administration resteront aux autorités désignées par les lois, et la confédération exerçant, dans toute leur plénitude, les pouvoirs qui appartiennent à une association générale de la nation, travaillera sans relâche au grand oeuvre du recouvrement de la patrie: elle s'imposera la tâche la plus noble, celle de conserver dans toute sa pureté, et de propager avec toute son énergie l'enthousiasme national.

Afin de donner à cette confédération, composée de membres de la diète, des autorités publiques, et enfin de toute la nation, plus de moyens de procéder avec activité, nous déléguons les pouvoirs,

dont elle est investie à un conseil général qui sera adjoint au maréchal et qui siègera à Varsovie.

Une entreprise, dictée par des motifs aussi vertueux, fondée sur la plus évidente justice, mérite d'être honorée du nom et de l'approbation de S. M. le roi de Saxe, grand duc de Varsovie, notre monarque bien aimé, qui, s'il n'a pu siéger aujourd'hui en personne parmi nous, sur ce trône qu'il honore de ses vertus révérées en Europe, n'en est pas moins présent à nos coeurs; nous avons résolu en conséquence qu'il sera envoyé une députation à S. M. le roi de Saxe pour la prier qu'elle daigne accéder à cet acte de confédération générale, et leur accorder son approbation.

La cause de l'innocence opprimée peut être envisagée comme la cause de Dieu; un acte éclatant de justice peut seul réparer tous les maux que l'iniquité a répandus sur l'Europe.

Nous prenons ici l'engagement solennel qu'aucun évènement ne refroidira cet enthousiasme qui nous transporte et nous unit; qu'aucune force humaine n'affaiblira ce courage et ce dévouement avec lesquels nous nous élançons dans la plus noble des carrières; que nous persévérerons imperturbablement dans le dessein que nous avons proclamé aujourd'hui, jusqu'à ce que nous ayons réuni avec nous les parties dispersées de notre ancienne famille, ces frères que notre amour fut toujours chercher au-delà des barrières élevées par la tyrannie qui nous séparait d'eux.

Polonais, vous, que nos voeux appellent au milieu de nous! jugeant de vos sentimens d'après les nôtres, nous vous invitons au nom de notre mere commune de réunir mutuellement toutes vos forces pour voler à son secours. Si nous jetons un égard sur le passé, c'est uniquement pour nous pénétrer plus vivement de ce qu'il a pu avoir d'affreux, pour rendre hommage aux vertus supérieures qui brillerent au milieu d'une profonde nuit, et non pour scruter les coeurs, pour distinguer ce qui fut inévitable sous le regne de la violence, d'avec ce qui eût aurait pu être évité, pour exposer par la l'innocence aux jugemens arbitraires de l'erreur. il n'y a plus de passé pour nous, sous ce dernier rapport. la patrie renaissante presse ses enfans contre son coeur, elle leur ouvre à tous également le chemin de la gloire et du mérite. Présentons-nous donc une main fraternelle, et la justice divine ne nous refusera pas la récompense que nous attendons, de voir les armoiries de la Lithuanie reparaître enfin sur notre écusson, et d'entendre répéter dans les champs fertiles de la Volhynie, ainsi que dans les vastes plaines de la Podolie, et de l'Ukraine, ce cri joyeux: vive la Pologne! vive la patrie!

En conséquence, il est décrété ce qui suit:

Art. 1er La Diète se constitue en confédération générale de la Pologne.

2 La confédération générale de Pologne, exerçant dans toute leur plénitude les pouvoirs qui appartiennent à l'association générale de la nation, déclare que le royaume de Pologne et le corps de la nation polonaise sont rétablis.

3, Toutes les diètines du duché seront convoquées pour délibérer sur la confédération; elles en adresseront les actes au conseil-général de la confédération.

4 Tous les Polonais sont invités et autorisés à se confédérer, soit collectivement, soit individuellement, et à faire parvenir dans le plus bref délai, leur adhésion au conseil-général.

5 Toutes les parties du territoire polonais sont appelées à se confédérer. elles sont invitées à se former aussitôt en diètines qui enverront des députés porter leurs adhésions au conseil-général. ces députés deviendront membres de la diète, qui s'est formée en confédération générale.

6, Tous les officiers, soldats, employés civils et militaires, nés Polonais et habitant sur le territoire de la Pologne, sont sommés d'abandonner le service de la Russie.

7 Tous les militaires seront replacés sous les drapeaux de la Pologne et les employés pourront être replacés, chacun dans une partie correspondante de l'administration polonaise.

8 Toutes les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires feront chacune en ce qui les concerne, connaître l'existence, l'esprit, le but de la confédération. A cet effet, les évêques publieront des mandements, les préfets, sous-préfets et maires adresseront à leurs administrés tous les actes relatifs à cette confédération et propres à éclairer comme à soutenir l'esprit des contrées confiées à leurs soins.

Tous les commandans et chefs de corps dans l'armée feront de même à l'égard de leurs subordonnés.

9 Tous les membres de la diète confédérée, qui ne font pas partie du conseil-général ci-dessus désigné, sont autorisés à se retirer dans leurs foyers, jusqu'à ce qu'ils soient de nouveau appelés; et la confédération attend du zèle et du patriotisme dont ils viennent de donner des preuves, qu'ils employeront cet intervalle à étendre, chacun dans leur partie, les dispositions patriotiques de leurs concitoyens.

10 La confédération, pendant son interstice, délègue tous les pouvoirs dont elle est investie, au conseil-général choisi dans son sein résidant à Varsovie et composé des membres ci-dessous désignés:

MM.

Stanislas comte Zamoyski, sénateur palatin;
Jean Golaszewski, évêque de Wigry;
Alexandre Linowski, conseiller-d'état;
Martin Badeni, conseiller d'état;
Antoine Ostrowski, nonce du district de Brzeziny;
Frédéric comte Skorzewski, nonce du district de Bromberg,
Joachim Owidski, nonce du district de Lublin,
François comte Lubienski, député des districts de Kalmier et de Hebdow;

Charles Skorkowski, député de la ville de Cracovie,

Cajetan Kosmian, Secrétaire de la Confédération générale, maître des requêtes au conseil-d'Etat.

11. Le nombre requis pour former une délibération sera de cinq membres.

12 Le Secrétaire général aura voix délibérative.

13 Toutes les autorités administratives, judiciaires, et militaires, continueront l'exercice de leurs fonctions.

14 Une députation sera envoyée à S.M. le roi de Saxe, duc de Varsovie, pour lui demander d'accéder à la confédération générale de la Pologne.

15 Une députation sera aussi envoyée à S.M. l'Empereur Napoleon, roi d'Italie, pour lui présenter les actes de la confédération et lui demander de couvrir de sa puissante protection le berceau de la Pologne renaissante.

16 La Confédération prend à la face du ciel et de la terre, au nom de tous les Polonais, l'engagement solennel de poursuivre jusqu'à la fin et par tous les moyens dont elle pourra disposer l'accomplissement du grand ouvrage qu'elle commence aujourd'hui.

17 La Confédération déclare que dans une circonstance où tous ses travaux, tous ses voeux, ne tendent qu'au rétablissement de la patrie, à la réunion de toutes ses parties, elle ne pourra considérer comme un véritable Polonais, comme un bon citoyen, quiconque oserait rechercher dans le passé, des motifs de division, d'accusation, en un mot quiconque se permettrait aucune démarche propre à semer des germes de discorde au sein d'une famille, que tout doit porter à rester réunie.

18 Les ministres sont chargés de faire connaître, chacun en ce qui les concerne, soit par la voie des journaux, soit autrement tous les actes émanés de la confédération, ou qui lui seront désormais adressés.

5.e Bulletin de la grande-Armée

Wilna le 6 juillet 1812

L'armée russe était placée et organisée de la manière suivante au commencement des hostilités.

Le 1.er corps, commandé par le prince Wittgenstein, composé des 5.e et 14.e divisions d'infanterie, et d'une division de cavalerie, formant en tout 18000 hommes, artillerie, et sapeurs compris, avait été long-tems à Chawli: il avait depuis occupé Rosiena, et était le 24 juin à Megdanoui.

Le 2.e corps, commandé par le général Baggawout, composé des 4.e et 17.e divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie présentant la même force, occupait Kowno.

Le 3.e corps commandé par le général Schomwaloff, composé de la 1.re division de grenadiers, d'une division d'infanterie, et d'une division de cavalerie, formant 24.000 hommes, occupait Nov-Troki.

Le 4e corps, commandé par le général Tutschkoff, composé des 11e et 23e divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant 18000 hommes, était placé depuis Nov-Troki jusqu'à Lida.

La garde impériale était à Wilna.

Le 6e corps, commandé par le général Doctorow, composé de deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant 18000 hommes, avait fait partie de l'armée du prince Bagration. Au milieu de juin, il arriva à Lida, venant de la Wolhynie, pour renforcer la première armée. Ce corps était à la fin de juin entre Lida et Grodno.

Le 5e corps, composé de la 2e division de grenadiers, des 12e 18e et 26e divisions d'infanterie et de deux divisions de cavalerie était le 30 à Wolkowisk. Le prince Bagration commandait ce corps, qui pouvait être de 40000 hommes.

Enfin les 9e et 15e divisions d'infanterie, et une division de cavalerie, commandées par le général Markow, se trouvaient dans le fond de la Wolhynie.

Le passage de la Vilia qui eut lieu le 25 juin, et la marche du duc de Reggio sur Janow, et sur Chatoni, obligèrent le corps de Wittgenstein à se porter sur Wilkomir et sur la gauche, et le corps de Baggavout à gagner Dunabourg par Mouchnicki et Gedroitse. Ces deux corps se trouvèrent ainsi coupés de Wilna.

Le 3e et le 4e corps et la garde impériale russe se portèrent de Wilna sur Nementschin, Swentziannoui et Vidzoui. Le roi de Naples les poussa vivement sur les deux rives de la Vilia. Le 10e régiment de hussards polonais tenant la tête de la colonne de la division du comte Sebastiani, rencontra près de Lebowo un régiment de cosaques de la garde qui protégeait la retraite de l'arrière-garde et le chargea tête baissée, lui tua neuf hommes et fit une douzaine de prisonniers. Les troupes polonaises qui jusqu'à cette heure ont chargé, ont montré une rare détermination. Elles sont animées par l'enthousiasme et la passion.

Le 3 juillet, le roi de Naples s'est porté sur Swentziani et y a atteint l'arrière-garde du baron de Tolly. Il donna ordre au général Montbrun de la faire charger, mais les Russes ne l'ont point attendu, et se sont retirés avec une telle précipitation, qu'un escadron de hulans qui revenait d'une reconnaissance du côté de Mikailitski tomba dans nos postes. Il fut chargé par le 12e de chasseurs et entièrement pris ou tué. 60 hommes ont été pris avec leurs chevaux. Les Polonais qui se trouvaient parmi ces prisonniers ont demandé à servir et ont pris rang, tout montés, dans les troupes polonaises.

Le 29, à la pointe du jour, le roi de Naples est entré à Swentziani. Le maréchal duc d'Elchingen est entré à Maliatoui, et le maréchal duc de Reggio à Awanta.

Le 30 juin, le maréchal duc de Tarente est arrivé à Rosiena; il s'est porté de là sur Ponevieji, Chawli et Telch.

Les immenses magasins que les Russes avaient dans la Samogitie ont été brûlés par eux, perte énorme non-seulement pour leurs finances, mais encore pour la subsistance des peuples.

Cependant le corps de Doctorow, c'est-à-dire le 6e corps, était encore le 27 juin sans ordres et n'avait fait aucun mouvement. Le 28, il se réunit et se mit en marche pour se porter sur la Dwina par une marche de flanc. Le 30, son avant garde entra à Soleinicki. Elle fut chargée par la cavalerie légère du général baron Borde-Soult et chassée de la ville. Doctorow se voyant prévenu, prit à droite et se porta sur Ochmiana. Le général baron Pajol y arrive avec sa brigade de cavalerie légère, au moment où l'avant-garde de Doctorow y entrait. Le général Pajol la fit charger. L'ennemi fut sabré et culbuté dans la ville. Il a perdu 60 hommes tués et 18 prisonniers. Le général Pajol a eu 5 hommes tués et quelques blessés. Cette charge a été faite par le 9e regiment de lanciers polonais.

Le Général Doctorow voyant le chemin coupé, retrograda sur Olchanoui. Le maréchal prince d'Eckmulh, avec une division d'infanterie, les cuirassiers de la division du comte Valence et le 2e régiment de chevaux-légers de la garde, se porta sur Ochmiana pour soutenir le général Pajol.

Le corps de Doctorow ainsi coupé et rejetté dans le midi, continua de longer à droite, à marches forcées, en faisant le sacrifice de ses bagages, sur Smorgoni, Danowichef, et Roboutchnicki, d'où il s'est porté sur la Dwina. Ce mouvement avait été prévu. Le général comte Nansouty, avec une division de cuirassiers, la division de cavalerie légère, du général comte Bruyères et la division d'infanterie du comte Morand, s'était porté à Mikailitcki, pour couper ce corps. Il arriva le 3 à Swir, lorsqu'il débouchait et le poussa vivement, lui prit bon nombre de traînards et l'obligea à abandonner quelques centaines de voitures de bagages.

L'incertitude, les angoisses, les marches et les contremarches qu'ont faites ces troupes, les fatigues qu'elles ont essuyées, ont dû les faire beaucoup souffrir.

Des torrens de pluie ont tombé pendant trente six heures sans interruption.

D'une extrême chaleur le tems a passé tout-à-coup à un froid très-vif. Plusieurs milliers de chevaux ont péri par l'effet de cette transition subite. Des convois d'artillerie ont été arrêtés dans les boues.

Cet épouvantable orage, qui a fatigué les hommes et les chevaux a nécessairement retardé notre marche, et le corps de Doctorow, qui a donné successivement dans les colonnes du général Norde-Soult, du général Pajol, et du général Nansouty, a été près de sa destruction.

Le prince Bagration, avec le 3e corps, placé plus en arrière, marche sur la Dwina. Il est parti le 30 juin de Wolkowisk pour se rendre sur Minsk.

Le roi de Westphalie est entré le même jour à Grodno. La division Dembrowski a passé la première. L'Hetman Platow se trouvant encore à Grodno avec ses cosaques. Chargés par la cavalerie légère du prince Poniatowsky, les cosaques ont été éparpillés; on leur a tué 20 hommes et fait 60 prisonniers. On a trouvé à Grodno une manutention propre à cuire 100000 rations de pain, et quelques restes de magasin.

Il avait été prévu que Bagration se porterait sur la Dwina en se rapprochant le plus possible de Dunabourg; et le général de division comte Grouchy a été envoyé à Bogdanow. Il était le 30 Traboui. Le maréchal prince d'Eckmühl renforcé de deux divisions, était le 4 à Wichnew. Si le prince Poniatowsky a poussé vivement l'arrière-garde de corps de Bagration, ce corps se trouvera compromis.

Tous les corps ennemis sont dans la plus grand incertitude. L'Hetman Platow ignorait, le 30 juin, que depuis deux jours Wilna fut occupé par les Français. Il se dirigea sur cette ville jusqu'à Lida, où il changea de route et se porta sur le midi.

Le soleil, dans la journée du 4, a rétabli les chemins. Tout s'organise à Wilna. Les faubourgs ont souffert par la grande quantité de monde, qui s'y est précipitée pendant la durée de l'orage. Il y avait une manutention russe pour 6000 rations. On en a établi une autre pour une égale quantité de rations. On forme des magazins. La tête des convois arrive à Kowno par le Niemen. Vingt mille quintaux de farine et un million de rations de biscuit viennent d'y arriver de Dantzick.

Le conseil général de la confédération polonaise s'installe le 29 juin 1812.

La confédération prendra pour titre celui de confédération générale du royaume de Pologne et de Lithuanie. Elle adopte pour sceau les armes de Pologne et de Lithuanie, écartelées en sautoir et portant pour inscription: Sceau général de la confédération du royaume de Pologne.

6e Bulletin de la grande armée.

Wilna le 11 juillet 1812.

Le roi de Naples a continué à suivre l'arrière-garde ennemi. Le 8, il a rencontré la cavalerie ennemie en position sur la Dziana; il l'a fait charger par la brigade de cavalerie légère, que commande le général baron Subervie. Les régimens prussiens, Wurtembergeois et polonais qui font partie de cette brigade, ont chargé avec la plus grande intrépidité. Ils ont culbuté une ligne de dragons et de hussards et russes et ont fait 200 prisonniers hussards ~~russes et ont~~ et dragons montés. Arrivé au-delà de la Dziana l'ennemi coupa les ponts et voulut défendre le passage. Le général comte Montbrun, fit alors avancer ses cinq batteries d'artillerie légère, qui, pendant plusieurs heures portèrent le ravage dans les rangs ennemis. La perte des Russes a été considérable.

Le général comte Sébastiani est arrivé, le même jour à Vidzoui, d'où l'Empereur de Russie était parti la veille.

Notre avant-garde est sur la Dwina.

Le général comte Nansouty était le 9 juillet à Postavoui. Il se porta, pour passer la Dziana, à six lieues de là, sur la droite du roi de Naples. Le général de brigade Roussel avec le 9e régiment de chevau-légers polonais, et le 2e régiment de hussards prussiens, passa la rivière, culbuta six escadrons russes, en sabra un bon nombre, et fit 45 prisonniers avec plusieurs officiers. Le général Nansouty se loue de la conduite du général Roussel, et cite avec éloge le lieutenant Borske, du 2e régiment de hussards prussiens, le sous-officier Krause et le hussard Lutze. S.M. a accordé la décoration de la Légion d'honneur au général Roussel, aux officiers et au sous-officier ci-dessus nommés.

Le général Nansouty a fait prisonniers 130 hussards et dragons russes montés.

Le 3 juillet la communication a été ouverte entre Grodno et Wilna par Lida. L'hetmann Platoff avec 6000 cosaques, chassé de Grodno, se présenta sur Lida et y trouva les avant-postes français. Il descendit sur Ivié le 5.

Le général comte Grouchy occupait Witchnew, Traboui et Soubotniki. Le général baron Pajol était à Perchai; le général baron Borde-Soult était à Blashentoui; le maréchal prince d'Eckmühl était en avant de Bobrowitski, poussant des têtes de colonne partout.

Platoff se retira précipitamment, le 6, sur Mikolaew.

Le prince Bagration, parti dans les premiers jours de juillet de Wolkowisk pour se diriger sur Wilna, a été intercepté dans sa route. il est retourné sur ses pas pour gagner Minsk; prévenu par le prince d'Eckmulh, il a changé de direction, a renoncé à se porter sur la Dwina et se porte sur le Borysthène, par Bobruisk, en traversant les marais de la Beresina.

Le maréchal prince d'Eckmulh est entré le 8 à Minsk. il y a trouvé des magasins considérables en farine, en avoines, en effets d'habillement &c. Bagration était déja arrivé à Novoi Swergiew; se voyant prévenu, il envoya l'ordre de brûler les magasins; mais le prince d'Eckmuhl ne lui en a pas donné le tems.

Le roi de Westphalie était le 7 à Nowogrodek; le général Regnier à Slonim; des magasins, des voitures de bagages, des pharmacies, des hommes isolés, en corps tombent à chaque moment dans nos mains. les divisions russes errent dans ces contrées sans directions prévenues, poursuivies par tout, perdant leurs bagages, brûlant leurs magasins, détruisant leur artillerie et laissant leurs places sans défense.

Le général baron de Colbert a pris à Vileika un magasin de 3000 quintaux de farine, de cent mille rations de biscuit &c. il a trouvé aussi à Vileika une caisse de 2000 fr. en monnaie de cuivre.

Tous ces avantages ne coûtent presque aucun homme à l'armée française; depuis que la campagne est ouverte, on compte à peine dans tous les corps reunis, 50 hommes tués, une centaine de blessés et 10 prisonniers, tandis que nous avons déja 2000 à 2500 prisonniers russes.

Le prince de Schwartzenberg a passé le Bug à Drogitschin a poursuivi l'ennemi dans ses différentes directions, et s'est emparé de plusieurs voitures de bagages. Le prince de Schwartzenberg se loue de l'accueil qu'il reçoit des habitans et de l'esprit de patriotisme qui anime ces contrées.

Ainsi dix jours après l'ouverture de la campagne, nos avant-postes sont sur la Dwina. Presque toute la Lithuanie, ayant 4 millions d'hommes de population, est conquise. Les mouvemens de guerre ont commencé au passage de la Vistule. Les projets de l'Empereur étaient dèslors démasqués, et il n'y avait pas de tems à perdre pour leur exécution. aussi l'armée a-t-elle fait de fortes marches depuis le passage de ce fleuve, pour se porter par des manoeuvres sur la Dwina, car il y a plus loin de la Vistule à la Dwina, que de la Dwina à Moscou et à Petersbourg.

Les Russes paraissent se concentrer sur Dunabourg; ils annoncent le projet de nous attendre et de nous livrer bataille avant de rentrer dans leurs anciennes provinces, après avoir abandonné sans combat la Pologne, comme s'ils étaient pressés par la justice, et qu'ils voulussent restituer un pays mal acquis, puisqu'il ne l'a été ni par les traités, ni par le droit de conquête.

La chaleur continue a été très-forte.

Le peuple de Pologne s'émeut de tous côtés. L'aigle blanche est arborée partout. Prêtres, nobles, paysans, femmes, tous demandent l'indépendance de leur nation. Les paysans sont extrêmement jaloux du bonheur des paysans du grand-duché, qui sont libres: car quoi qu'on dise, la liberté est regardée par les Lithuaniens comme le premier des biens. Les paysans s'expriment avec une vivacité de élocution qui ne semble pas devoir appartenir aux climats du nord, et tous embrassent avec transport l'espérance que la fin de la lutte sera le rétablissement de leur liberté. Les paysans du grand-duché ont gagné à la liberté, non qu'ils soient plus riches, mais que les propriétaires sont obligés d'être modérés, justes, et humains, parce qu'autrement les paysans quitteront leurs terres pour chercher de meilleurs propriétaires. Ainsi le noble ne perd rien; il est seulement obligé d'être juste, et le paysan gagne beaucoup. Ça dû être une douce jouissance pour le cœur de l'Empereur, que d'être témoin, en traversant le grand-duché, des transports de joie et de reconnaissance qu'excite le bienfait de la liberté accordé à quatre millions d'hommes.

Six régimens d'infanterie de nouvelle levée viennent d'être décrétés en Lithuanie et quatre régimens de cavalerie viennent d'être offerts par la noblesse.

Actes relatifs à l'organisation de la Lithuanie

Ordre du jour.

Art. 1er Il y aura un gouvernement provisoire de la Lithuanie, composé de sept membres et d'un Secrétaire-général.

2, La commission de gouvernement provisoire de la Lithuanie sera chargée de l'administration des finances, des subsistances, de l'organisation des troupes du pays, de la formation des gardes nationales et de la gendarmerie.

3 Il y aura auprès de la commission provisoire de gouvernement de la Lithuanie un commissaire impérial.

4 Chacun des gouvernemens de Wilna, Grodno, Minsk et Bialystock sera administré par une commission de trois membres

présidée par un intendant.

5 Ces commissions administratives seront sous les ordres de la commission provisoire de gouvernement de la Lithuanie.

6 L'administration de chaque district sera confiée à un sous-préfet.

7 Il y aura, pour la ville de Wilna, un maire, quatre adjoints et un conseil municipal composé de douze membres. Cette administration sera chargée de la gestion des biens de la ville, de la surveillance des établissemens de bienfaisance et de la police municipale.

8 Il sera formé à Wilna une garde national composée de deux bataillons. Chaque bataillon sera de six compagnies.

Cette garde nationale sera organisée ainsi qu'il suit.

(—) force des deux bataillons 1430.

9 Il y aura dans chacun des gouvernemens de Wilna, Grodno, Minsk et Bialystock une gendarmerie commandée par un colonel ayant sous ses ordres; savoir:

ceux des gouvernemens de Wilna et de Minsk, deux chefs d'escadron.

ceux des gouvernemens de Grodno et de Bialystock, un chef d'escadron.

Il y aura une compagnie de gendarmerie par district. Chaque compagnie sera composée de 107 d'hommes. (—)

11, Les officiers, sous-officiers et volontaires gendarmes seront pris parmi les gentilshommes propriétaires du district: aucun ne pourra s'en dispenser. (—)

12 L'uniforme de la gendarmerie sera l'uniforme polonais.

13 La gendarmerie fera le service de police; elle prêtera main-forte à l'autorité publique; elle arrêtera les traînards, maraudeurs et déserteurs, de quelque armée qu'ils soient. Dans chaque gouvernement il y sera établi une commission militaire

15 Le major-général nommera un officier-général ou supérieur français ou polonais, des troupes de ligne, pour commander chaque gouvernement. Il aura sous ses ordres les gardes nationales, la gendarmerie et les troupes du pays.

au quartier général impérial de Wilna.

le 1er juillet. 1812 signé Napoléon.

7e Bulletin de la grande Armée.
Wilna le 16 juillet 1812.

S.M. fait élever sur la rive droite de la Vilia un camp retranché fermé par des redoutes, et fait construire une citadelle sur la montagne, où était l'ancien palais des Jagellons. On travaille à établir deux ponts de pilotis sur la Vilia. Trois ponts de radeaux existent déjà sur cette rivière.

Le 8 l'Empereur a passé la revue d'une partie de sa garde, composée des divisions Laborde et Roguet que commande le maréchal duc de Trévise (Mortier), et de la vieille garde que commande le maréchal duc de Dantzick (Le febvre), sur l'emplacement du camp retranché. La belle tenue de ces troupes a excité l'admiration générale.

Le 4 le maréchal duc de Tarente (Macdonald) fit partir de son quartier général de Rossiena, capitale de la Samogitie, l'une des plus belles et des plus fertiles provinces de la Pologne, le général de brigade baron Ricard, avec une partie de la 7e division, pour se porter sur Poniewicz; le général prussien Kleist avec une brigade prussienne, a été envoyé sur Chawli, et le brigadier prussien de Jeanneret, avec une autre brigade prussienne, sur Telch. Ces trois commandans sont arrivés à leur destination. Le général Kleist n'a pu atteindre qu'un hussard russe, l'ennemi ayant évacué en toute hâte Chawli après avoir incendié les magasins.

Le général Ricard est arrivé le 6 de grand matin à Poniewicz, il a eu le bonheur de sauver les magasins, qui s'y trouvaient, et qui contenaient 20 mille quintaux de farine. Il a fait 160 prisonniers parmi lesquels sont 4 officiers. Cette petite expédition fait le plus grand honneur au détachement de hussards de la mort prussien qui en a été chargé. S.M. a accordé la décoration de la Légion d'honneur au commandant, au lieutenant de Raven, aux sous-officiers Werner et Pommeicit, et au brigadier Grabowski, qui se sont distingués dans cette affaire.

Les habitans de la province de Samogitie se distinguent par leur patriotisme. Ils ont un grief de plus que les autres Polonais. Ils étaient libres; leur pays est riche; il l'était davantage; mais leurs destinées ont changé avec la chute de la Pologne. Les plus belles terres ayant été données par Catherine aux Soubow, les paysans, de libres qu'ils étaient, ont dû devenir esclaves. Le mouvement de flanc qui a fait l'armée sur Wilna, ayant tourné cette belle province, elle se trouve intacte, et sera de la plus grande utilité à l'armée. Deux mille chevaux sont en route pour venir réparer les pertes de l'artillerie. Des magasins considérables ont été conservés. La marche de l'armée de Kowno sur

Wilna et de Wilna sur Dunabourg et sur Minsk a obligé l'ennemi à abandonner les rives du Niemen, et a rendu libre cette rivière par laquelle de nombreux convois arrivent à Kowno. Nous avons dans ce moment plus de 150 mille quintaux de farine, 2 millions de rations de biscuit, 6 mille quintaux de riz, une grande quantité d'eau-de-vie, 600 mille boisseaux d'avoine &c &c. Les convois se succèdent avec rapidité; le Niemen est couvert de bateaux.

Le passage du Niemen a eu lieu le 24, et l'Empereur est entré à Wilna le 28. La 1re armée de l'Ouest commandée par l'Empereur Alexandre, est composée de 9 divisions d'infanterie et de 4 division de cavalerie. Poussée de poste en poste, elle occupe aujourd'hui le camp retranché de Drissa, où le roi de Naples, avec les corps des maréchaux ducs d'Elchingen (Ney) et de Reggio (Oudinot), plusieurs divisions du 1er corps et les corps de cavalerie des comtes Nansouty et Montbrun, la contient. La seconde armée commandée par le prince Bagration, était encore le 1er juillet à Kobrin où elle se réunissait. Les 9e et 15e divisions étaient plus loin sous les ordres du général Tormasow. A la première nouvelle du passage du Niemen, Bagration se mit en mouvement pour se porter sur Wilna; il fit sa jonction avec les Cosaques de Platoff qui étaient vis-à-vis Grodno. Arrivé à la hauteur d'Ivié, il apprit que le chemin de Wilna lui était fermé. Il reconnut que l'exécution des ordres qu'il avait serait téméraire et entraînerait sa perte. Soubotniki, Traboui, Witchnew, Volojin étaient occupés par le corps du général comte Grouchy, du général baron Pajol et du maréchal prince d'Eckmulh (Davoust) y était entré. Il rétrograda encore une fois: de Newij il marcha sur Slouzk, et de là, il se porta sur Bobruisk d'où il n'aura d'autre ressource que de passer le Borysthène. Ainsi les deux armées sont entièrement coupées, et séparées entre elles par un espace de cent lieues.

Le prince d'Eckmulh s'est emparé de la place forte de Borisow sur la Beresina. Soixante milliers de poudre, douze pièces de canon de siège, des hôpitaux, sont tombés en son pouvoir. Des magasins considérables ont été incendiés, une partie cependant a été sauvée.

Le 10 le général Latour-Maubourg a envoyé la division de cavalerie légère commandée par le général Rozniecki, sur Mir. Elle rencontra l'arrière-garde ennemie à peu de distance de cette ville. Un engagement très-vif eut lieu. Malgré l'infériorité du nombre de la division polonaise, le champ lui est resté. Le général de Cosaques Gregorieff a été tué et 1500 Russes ont été tués ou blessés. Notre perte a été de 300 hommes au plus. La cavalerie légère polonaise s'est battue avec la plus grande intrépidité, et son courage a suppléé au nombre. Nous sommes entrés le même jour à Mir.

Le 13 le roi de Westphalie avait son quartier général à Nesvy
Le viceroi arrive à Dock-Mitloui.

Les Bavarois, commandés par le général comte Gouvion-Saint-Cyr, ont passé la revue de l'Empereur, le 14, à Wilna. La division Deroy et la division Wrede étaient très belles. Ces troupes se sont mises en marche pour Slonboskoe.

La diète de Varsovie s'étant constituée en confédération générale de Pologne, a nommé le prince Adam Czartorinski son président. Ce prince âgé de 80 ans, a été, il y a 50 ans, maréchal d'une diète de Pologne. Le premier acte de la confédération a été de déclarer le royaume de Pologne rétabli.

Une députation de la confédération a été présentée à l'Empereur à Wilna, et a soumis à son approbation et à sa protection l'acte de confédération.

Discours de M. le comte palatin Wybicki, président de la députation.

Sire,

La diète du duché de Varsovie, réunie à l'entrée des puissantes armées de V.M, ayant eu pour but de pourvoir aux moyens que les localités leur offraient pour qu'elles ne manquassent de rien, a senti, dès le premier pas qu'elle avait des droits à réclamer et des devoirs d'un ordre plus élevé à remplir. D'une voix unanime, elle s'est constituée en confédération générale de Pologne elle a déclaré la Pologne rétablie dans ses droits et tous les actes arbitraires et usurpateurs qui avaient anéanti son existence comme nuls et de nulle valeur.

Sire, V.M. travaille pour la postérité et pour l'histoire; et l'histoire et la postérité, comme l'Europe toute entière, ne peuvent méconnaître nos droits, pas plus que nous ne méconnaissons nos devoirs. Nation libre et indépendante depuis les âges les plus reculés nous n'avons perdu notre territoire et notre indépendance ni par un traité ni par une conquête, mais par la trahison, et la perfidie. La trahison ne peut jamais constituer un droit. Nous avons vu notre dernier roi, traîné à Pétersbourg, y périr dans l'opprobre, et notre nation déchirée en lambeaux et partagée entre les princes auxquels elle n'avait pas fait la guerre et qui ne l'ont pas conquise.

Nos droits sont donc évidens aux yeux des hommes et aux yeux de Dieu même. Nous avons le droit de nous déclarer Polonais, de relever le trône des Jagellons et des Sobieski

60 de ressaisir notre existence, de rassembler nos membres épars, de nous armer pour la patrie, et de montrer, en combattant pour elle, que nous sommes encore dignes de nos aïeux.

Ce qui constitue notre droit, constitue aussi notre devoir. Grâce à V. M., quatre millions de Polonais sont libres et gouvernés par des lois polonaises; mais le bonheur dont ils jouissent n'a point étouffé, dans les circonstances actuelles, le sentiment dans tous les coeurs et commandés par le ciel même.

Nos frères, formant la plus forte population de la Pologne, sont encore courbés sous l'oppression des Russes: nous osons réclamer leurs droits, et présenter un centre de réunion à toute la famille polonaise.

V. M. pourrait-elle nous désavouer et nous blâmer d'avoir fait ce que notre devoir de Polonais exigeait, et d'avoir repris nos droits? Oui, Sire, la patrie polonaise est proclamée dès aujourd'hui. Elle existe en droit: existera-t-elle de fait? Le devoir et le droit légitiment notre résolution; mais la force sera-t-elle pour nous? Et Dieu n'aurait-il pas assez puni la Pologne de ses divisions? voudrait-il perpétuer nos malheurs? et les Polonais qui ont nourri l'amour de la patrie devraient-ils descendre dans le tombeau tristes et sans espérance? Non. Vous avez été suscité par la Providence, Sire; la force réside dans les mains de V. M.; et l'existence de notre duché est due à la puissance de vos armes.

La Confédération nous a députés devant vous pour soumettre son acte de confédération à votre suprême sanction, et pour vous demander votre puissante protection pour le royaume de Pologne. Sire, dites le royaume de Pologne existe, et ce décret sera pour le monde l'équivalent de la réalité!

Nous sommes seize millions de Polonais. Il n'en est pas un dont le sang, les bras, les biens, ne soient dévoués à V. M. Tous les sacrifices seront légers pour nous, lorsqu'il s'agira d'achever la restauration de notre patrie. Depuis la Dwina jusqu'au Dniester, depuis le Boryssthène jusqu'à l'Oder, un seul mot de V. M. va lui dévouer tous les bras, tous les efforts, tous les coeurs. Cette guerre imprudente, que, malgré les souvenirs d'Austerlitz, de Pultusk, d'Eylau, de Friedland, malgré les sermens de Tilsitt, et d'Erfurt, la Russie a osé déclarer, nous n'en doutons pas, Sire, est un décret de la Providence, qui, touchée des malheurs

de notre nation, a résolu d'y mettre un terme.

Cette seconde guerre de Pologne est à peine commencée, et déjà nous portons nos hommages à V. M. dans la capitale des Jagellons, et déjà les aigles de V. M. sont sur la Dwina, et les armées de la Russie séparées, divisées, coupées, errent, cherchent en vain à se réunir et à se former.

L'intérêt de l'Empire de V. M. veut le rétablissement de la Pologne; peut-être l'honneur de la France y est-il également intéressé. Si le démembrement de la Pologne fut le signal de la décadence de la monarchie française, que son rétablissement prouve la prospérité où V. M. a élevé la France. La Pologne opprimée a tourné les yeux durant presque trois siècles, vers la France, cette nation grande et généreuse. Mais les destinées ont réservé ce dénouement au chef de la quatrième dynastie, à Napoléon le Grand, devant qui la politique de trois siècles a été l'objet d'un moment, et l'espace du Midi au Nord ne fut qu'un point.

Nous présentons à V. M. l'acte de confédération qui proclame la renaissance et l'existence de la Pologne. Nous renouvellons devant elle, au nom de tous nos frères, l'engagement solennel de poursuivre jusqu'à la fin, et par le concours de toutes les volontés, de tous les moyens, et, s'il le faut, de tout le sang qui coule dans nos veines, l'entreprise que nous n'aurons pas formée en vain, si V. M. daigne la protéger.

Réponse de Sa Majesté.

„MM. les députés de la Confédération de Pologne.

„J'ai entendu avec intérêt ce que vous venez de me dire.

„Polonais, je penserais et j'agirais comme vous; j'aurais voté comme vous dans l'assemblée de Varsovie: l'amour de la patrie est la première vertu de l'homme civilisé.

„Dans ma position, j'ai bien des intérêts à concilier, et bien des devoirs à remplir. Si j'eusse régné lors du premier, du second, ou du troisième partage de la Pologne, j'aurais armé tout mon peuple pour vous soutenir. Aussitôt que la victoire m'a permis de restituer vos anciennes lois à votre capitale, et à une partie de vos provinces, je l'ai fait avec empressement, sans toutefois prolonger une guerre qui eut fait couler encore le sang de mes sujets.

„J'aime votre nation: depuis seize ans j'ai vu vos soldats à mes côtés, sur les champs d'Italie comme sur ceux d'Espagne.

„J'applaudis à tout ce que vous avez fait; j'autorise les efforts que vous voulez faire, tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos résolutions je le ferai.

»Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez concevoir l'espoir de réduire vos ennemis à reconnaître vos droits; mais dans ces contrées si éloignées, et si étendues, c'est surtout sur l'unanimité des efforts de la population qui les couvre, que vous devez fonder vos espérances de succès.

»Je vous ai tenu le même langage lors de ma première apparition en Pologne; je dois ajouter ici que j'ai garanti à l'Empereur d'Autriche l'intégrité de ses états, et que je ne saurais autoriser aucune manoeuvre, ni aucun mouvement qui tendrait à le troubler dans la paisible possession de ce qui lui reste des provinces polonaises. Que la Lithuanie, la Samogitie, Witepsk, Polotsk, Mohilow, la Wolhynie, l'Ukraine, la Podolie, soient animées du même esprit que j'ai vu dans la grande Pologne, et la Providence couronnera par le succès la sainteté de votre cause; elle récompensera ce dévouement à votre patrie, qui vous a rendus si intéressans, et vous a acquis tant de droits à mon estime et à ma protection sur laquelles vous devez compter dans toutes les circonstances.»

Rapport d'un officier de l'expédition dirigée contre les magasins de Poniewiez

Monsieur le Colonel,

Le Lieutenant de Raven et moi partîmes en conséquence de vos ordres du bivouac devant Poisagolla et avant d'arriver à Novemiasto, en nous glissant suivant vos instructions, à droite et à gauche de la grande route un heureux hasard nous fit rencontrer un jeune homme assesseur de la commission d'administration russe et bien disposé pour notre cause, qui nous donna d'excellens renseignemens sur la situation des différens magasins, et duquel nous apprîmes qu'il y avait 40 cosaques stationnés dans un grand cabaret au milieu de la ville; que les magasins étaient gardés par des vétérans sans armes; qu'on avait entouré les magasins de combustibles et de mèches pour y mettre le feu à la première nouvelle sure, que la grande armée prendrait la direction sur Poniewiez. Nous nous mimes de nouveau en marche, et restâmes cachés dans un petit bois derrière le village de Wowidwor. Un paysan que nous éveillâmes nous apprit que dans le même village, chez l'intendant du propriétaire se trouvaient 5 cosaques détachés de Poniewiez. Ils furent surpris sans coup tirer, et nous les renvoyâmes sur-le-champ sur nos derrières. Arrivés devant la ville nous fîmes un peu reposer nos chevaux; et M. de Raven

pour mettre à exécution vos ordres exprès, qui portaient de ne pas perdre de vue le grand but de sauver les magasins, pour la prise de quelques soldats, divisa la troupe en petits détachemens, pour tout de suite, tomber sur les différens magasins, sabrer les fonctionnaires et empêcher de toutes manières qu'on y mît le feu. je fus destiné, avec 20 chevaux, à surprendre les cosaques dans le cabaret. Aussitôt que la tête de notre colonne eut gagné le débouché de la ville, nous entrâmes ventre à terre.

Toute la ville était dans le premier sommeil, si ce n'est le commissaire russe qui veillait avec sa société pour jouer au pharaon. Ne me souciant point de lui, je gagnai le cabaret et me mis devant les deux portes; les cosaques éveillés par le bruit des chevaux, nous tirerent des coups de pistolet. je leur fis riposter; et m'appercevant que plusieurs cosaques profitèrent de l'obscurité pour se glisser par l'écurie à pied ou à cheval et chercher à s'enfuir, je fis mettre pied à terre. Ce fut dans cette circonstance que M. de Raven reçut trois coups de lance dans la cuisse et dans le bas-ventre mais les cosaques qui purent sortir furent presque tous blessés par les hussards restés en réserve. Leur officier reçut dans la cuisse un coup de pistolet, dont il est mort, à ce qu'on m'a dit, à deux milles d'ici. Après avoir mis pied à terre je fis tenir les chevaux par mon trompette, et j'entrai le sabre et le pistolet à la main dans le cabaret. dix-huit cosaques se retirèrent dans un coin du vestibule où ils se défendirent en désespérés. Ils frappaient de leur lance tout ce qui se trouvait devant eux. je demandai à haute voix de la lumière; quelques bourgeois se prêtèrent à nous apporter des chandelles, mais ils furent repoussés par les coups de lance. j'attaquai les cosaques dans leur coin à coups de pistolet et de sabres; mais ignorant qu'ils avaient une retraite par un escalier qui descendait dans la cave tous les coups portaient trop haut et n'atteignaient que les lances, qui sont criblées de coups de balles et de sabres. Ce combat dura jusqu'à l'aube du jour qui vint un peu éclairer la scène. alors le sous-officier Werner saisissant un fusil russe, se porta en avant pour attaquer les cosaques à la baïonnette dans leur refuge souterrain. Le sous-officier Sommereit et le brigadier Grabowski le suivirent le sabre à la main. Le hussard Stausse qui avait perdu son sabre par un coup de lance, saisit celle d'un cosaque, criant à ses camarades: je tiens ferme, sabrez les mains du cosaque. à ce cri, les cosaques jetèrent leurs lances et

demandèrent quartier. Deux entre eux furent tués, quelques uns blessés, et le reste fait prisoniers. Les Vétérans gardiens des magasins étaient ~~des fusils~~ sans armes, mais quelques-uns qui avaient ramassé des fusils ont tiré sur ma troupe. je leur ai pardonné cet égarement, et n'ai point fait charger sur eux; ils sont tous prisonniers au nombre d'environ 120.

voila M. le colonel, le détail de une affaire peu importante mais qui vous prouvera que la bravoure et la discipline de notre régiment sont toujours les mêmes que dans la guerre de sept ans. je recommande les deux sous-officiers le brigadier et le hussard à vos bonnes grâces.

à Ponievicz le 6 juillet 1812.

Acte de l'adhésion des habitans de Lithuanie à la confédération générale.

Wilna à l'eglise cathedrale ce 14 juillet 1812.

Nous, commission du gouvernement provisoire du grand-duché de Lithuanie; administration du département de Wilna, tous les ecclesiastiques du rit latin grec-uni et de toutes les autres confessions; l'université, les magistratures de justice, maréchal sous-préfet avec les citoyens propriétaires président de la ville avec la municipalité, toutes les corporations de la ville citoyens et habitans du grand-duché de Lithuanie, aujourd'hui présens dans cette ville, nous nous sommes rassemblés dans l'eglise cathedrale de Wilna, dans la présence de LL. Exc. MM. les Senateurs et de MM. les nonces à la diète de Varsovie députés de la confédération générale de la Pologne auprès de S. M. l'Empereur et Roi; et après avoir entendu la lecture de l'acte de la confédération générale qui indique pour base de cette vertueuse entreprise de réunir dans le même corps politique les Etats partagés du royaume de Pologne et du grand-duché de Lithuanie, et de rendre à notre patrie les privilèges et son antique indépendance en réunissant nos voeux, nos facultés, et nos moyens pour atteindre au but aussi sacré que desiré de rétablir notre patrie, d'assurer son existence, sa force et sa prospérité au prix de nos fortunes et de notre sang, nous accédons à la confédération générale de Varsovie en soussignant cet acte de notre adhésion fraternelle de nos propres mains, dans la maison de Dieu dont nous invoquons la miséricorde et la protection.

Suivent 2442 Signatures.

8e Bulletin de la grande armée.

Gloubokoë le 22 juillet 1812

Le corps du prince Bagration est composé de 4 divisions d'infanterie fortes de 22 à 24000 hommes, des Cosaques de Platow formant 6000 chevaux, et de 4 ou 5000 hommes de cavalerie. Deux divisions de son corps (la 9e et la 15e) voulaient le rejoindre par Pinsk; elles ont été interceptées et obligées de rentrer en Wolhynie.

Le 14, le général Latour-Maubourg, qui suivait l'arrière-garde de Bagration, était à Romanow, le 16, le prince Poniatowski y avait son quartier-général.

Dans l'affaire du 10, qui a eu lieu à Romanow, le général Roznieck[i], commandant la cavalerie légère du 4e corps de cavalerie, a perdu 600 hommes tués ou blessés, ou faits prisonniers. On n'a à regretter aucun officier supérieur. Le général Rozniecki assure que l'on a reconnu sur le champ de bataille les corps du général de division russe Comte Pahlen, des colonels russes Edrianow et Jesowaijski.

Le prince de Schwarzenberg avait, le 13, son quartier général à Prozana. il avait fait occuper le 11 et le 12 la position importante de Pinsk par un détachement qui a pris quelques hommes et des magasins assez considérables. Douze houlans autrichiens ont chargé 46 Cosaques, les ont poursuivis pendant plusieurs lieues, et en ont pris 6. Le prince de Schwarzenberg marche sur Minsk.

Le général Regnier est revenu le 19, à Slonim, pour garantir le duché de Varsovie d'une incursion, et observer les deux divisions ennemies rentrées en Wolhynie.

Le 12, le général baron Pajol étant à Jghoumen, a envoyé le capitaine Vandois avec 50 chevaux à Khalouï. Ce détachement a pris là un parc de 200 voitures du corps de Bagration, a fait prisonniers 6 officiers, 200 canonniers, 300 hommes du train, et a pris 500 beaux chevaux d'artillerie. Le capitaine Vandois se trouvant éloigné de 15 lieues de l'armée n'a pas jugé pouvoir amener ce convoi et l'a brûlé, il a amené les chevaux harnachés et les hommes.

Le prince d'Eckmuhl était le 15 à Jghoumen, le général Pajol était à Jachitbie, ayant des postes sur Swisloch; ce qu'apprenant, Bagration a renoncé à se porter sur Bobrinsk, et s'est jeté 15 lieues plus bas du côté de Mozier.

le 17 le prince d'Eckmuhl était à Golognino.

Le 15, le général Grouchy était à Borissow. Un parti qu'il a envoyé sur Star-Lepel, y a pris des magasins

 considérables, et 2 compagnies de mineurs, de 8 officiers et de 200 hommes.

Le 18. ce général était à Kokonow.

Le même jour, à deux heures du matin, le général baron Colbert est entré à Orcha, où il s'est emparé d'immenses magasins de farine, d'avoine, d'effets d'habillement. Il a passé de suite le Borysthène et s'est mis à la poursuite d'un convoi d'artillerie.

Smolensk est en alarme. Tout s'évacue sur Moscou. Un officier envoyé par l'Empereur pour faire évacuer les magasins d'Orcha, a été fort étonné de trouver la place au pouvoir des Français; cet officier a été pris avec ses dépêches.

Pendant que Bagration était vivement poursuivi dans sa retraite, prévenu dans ses projets, séparé et éloigné de la grande armée, la grande armée, commandé par l'Empereur Alexandre, se retirait sur la Dwina. Le 14, le général Sébastiani suivant l'arrière garde ennemie, culbuta 400 cosaques, et arriva à Drouia.

Le 13. le duc de Reggio se porta sur Dunabourg, brûla d'assez belles barraques que l'ennemi avait fait construire, fit lever le plan des ouvrages, brûla des magasins et fit 150 prisonniers. Après cette diversion sur la droite, il marcha sur Drouia.

Le 15. l'ennemi qui était réuni dans son camp retranché de Drissa, au nombre de 100 à 120 mille hommes, instruit que notre cavalerie légère se gardait mal fit jeter un pont, fit passer 5000 hommes d'infanterie et 5000 hommes de cavalerie, attaqua le général Sébastiani à l'improviste, le repoussa d'une lieue et lui fit éprouver une perte d'une centaine d'hommes tués, blessés et prisonniers, parmi lesquels se trouvent un capitaine et un sous-lieutenant du 11e de chasseurs. Le général de brigade baron Saint-Geniès blessé mortellement est resté au pouvoir de l'ennemi.

Le 16, le maréchal duc de Trévise (Mortier) avec une partie de la garde à pied et de la garde à cheval, et la cavalerie légère bavaroise, arriva à Glouboskoé. Le vice roi arriva à Dokchitzi le 19.

Le 18 l'Empereur porta son quartier-général à Glouboskoé.

Le 20, les maréchaux ducs d'Istrie (Bessières) et de Trévise étaient à Ouchatsch; le vice-roi à Kamen, le roi de Naples à Disna.

Le 18, l'armée russe évacua son camp retranché de Drissa, consistant en une douzaine de redoutes palissadées, réunies par un chemin couvert et de trois mille toises de développement dans l'enfoncement de la rivière. Ces ouvrages ont couté une année de travail; nous les avons rasés.

Les immenses magasins qu'ils renfermaient ont été brûlés ou jetés dans l'eau.

Le 19 l'empereur Alexandre était à Witepsk.

Le même jour, le général comte Sebastiani était vis-à-vis Solotsk.

Le 20, le roi de Naples passa la Dwina, et fit inonder la rive droite par sa cavalerie.

Tous les préparatifs que l'ennemi avait faits pour défendre le passage de la Dwina ont été inutiles. Les magasins qu'il formait à grands frais depuis trois ans ont été détruits. Plusieurs de ses ouvrages qui, au dire des gens du pays, ont coûté dans une année 6,000 hommes aux Russes. On ne sait sur quel espoir ils s'étaient flattés qu'on irait les attaquer dans les camps qu'ils avaient retranchés.

Le général comte Grouchy a des reconnaissances sur Babinovitch, et sur Sienno. De tous côtés on marche sur la Oula. Cette rivière est réunie par un canal à la Bérésina qui se jette dans le Borysthène; ainsi nous sommes maîtres de la communication de la Baltique à la Mer Noire.

Dans ses mouvements, l'ennemi est obligé de détruire ses bagages, de jeter dans les rivières son artillerie, ses armes. Tout ce qui est polonais profite de ces retraites précipitées pour déserter et rester dans les bois jusqu'à l'arrivée des Français. On peut évaluer à 20000 les déserteurs polonais qu'a eus l'armée russe.

Le Maréchal duc de Bellune (Victor), avec le 9e corps arrive sur la Vistule.

Le maréchal duc de Castiglione (Augereau), se rend à Berlin, pour prendre le commandement du 11e corps

Le pays entre l'Oula et la Dwina est très beau et couvert de superbes récoltes. On trouve souvent de beaux châteaux et de grands couvens. Dans le seul bourg de Glouboskoe il y a deux couvens qui peuvent contenir chacun 1200 malades.

Proclamation des Russes, trouvée aux avant-postes sur la Dwina, le 19 juillet 1812.

Soldats français!

Si l'on vous force de marcher à une nouvelle guerre; si l'on vous persuade que c'est parce que les Russes ne rendent pas justice à votre valeur: non, camarades; ils l'apprécient; vous le verrez un jour de bataille. Songez qu'une armée, s'il le faut, succèdera à l'autre, et que vous êtes à 400 lieues de vos renforts. Ne vous laissez pas tromper à nos premiers mouvemens: vous connaissez trop les Russes pour croire qu'ils fuient devant vous; ils accepteront le combat, et votre retraite sera difficile. Ils vous

disent en camarades: retournez chez vous en masse; ne croyez point à ces perfides paroles, que vous combattez pour la paix: non; vous vous battez pour l'insatiable ambition d'un souverain qui ne veut point la paix, sans cela, il l'aurait depuis long tems, et qui se fait un jeu du sang de ses braves. Retournez chez vous, ou acceptez en attendant un asile en Russie; vous y oublierez les mots de conscription, de levée, de ban et arrière-ban, et toute cette tyrannie militaire, qui ne vous laisse pas un instant sortir de dessous le joug.

Réponse d'un grenadier français.

Soldats russes!

ce sont les esclaves que l'on fait marcher malgré leur volonté, et que l'on conduit à coups de bâton; le soldat français, libre, n'obéit qu'à l'honneur et à la loi.

On ne nous a jamais que vous ne fissiez pas cas de notre valeur, cela serait trop absurde: Amsletten, Hollabrunn, Austerlitz, Pultusk, Eylau, Friedland, sont des souvenirs trop récens. Nous, nous voyons aujourd'hui ce que nous avons toujours vu, fuir devant nous! vous avez fui depuis la Suisse, vous avez fui depuis Austerlitz (heureux qu'on vous ait laissés regagner votre pays); vous avez continué de fuir après Friedland, et vous fuyez encore! Nous nous y attendions et cela ne nous étonne pas. Par les plus habiles manoeuvres vos armées sont partagées et séparées les unes des autres: vos colonnes errent sans direction; tous vos camps retranchés sont abandonnés; vos immenses magasins tombent dans nos mains, ou sont détruits; la capitale de la Pologne russe est en notre pouvoir, et six millions de Polonais-Lithuaniens, confédérés avec les cinq millions des Polonais du duché de Varsovie, prennent les armes pour réclamer leurs droits! Déja plus de 6000 de ces généreux Polonais ont déserté de vos camps, et nous ont rejoint.

Vous prévoyez notre retraite. Où avons nous battu en retraite devant vous! Vous avez l'arrogance du langage que vous teniez il y a vingt ans. Tout est bien changé! Le procès est jugé! Nous nous connaissons.

Vous parlez de l'insatiable ambition de notre souverain. Lequel est le plus ambitieux, du souverain, qui après la victoire, évacue d'immenses provinces, par amour de la paix, ou de celui, qui battu, défait, réunit cependant à ses états la Finlande, la Moldavie, la Valachie, des portions de la Prusse orientale et de la Gallicie, et nourrit ainsi son ambition de ce qu'il prend à ses alliés, les Suédois, les Prussiens, et les Autrichiens. Où se serait-il donc arrêté, s'il avait été victorieux?

Vous nous conseillez de déserter! Les lâches seuls conseillent une lâcheté. Nous ne vous donnerons pas ce conseil; nous méprisons la désertion. Nous nous adresserons seulement aux infortunés Polonais, nous leur dirons que leur patrie est rétablie, qu'ils quittent les rangs de leurs oppresseurs, qu'ils viennent (et effectivement ils viennent et viendront tous les jours davantage), qu'ils viennent se ranger sous l'aigle blanche de Pologne, qui conduisit leurs

leurs ancêtres jusque dans les murs de Moscou! Nous leur dirons que l'heure de la résurrection a sonné pour leur pays: que la Confédération de Pologne, sous le grand Maréchal Adam Czartoryski, les rappelle du service de la Russie, et que le honneur et la religion leur ordonnent de venir concourir au grand oeuvre du rétablissement de leur patrie!

Vous nous offrez un asyle en Russie! Quoi! nous quitterions notre belle patrie pour vos affreux climats! nous quitterions les lois tutelaires d'un peuple civilisé pour la glèbe et l'esclavage! Nous sommes hommes, et nous deviendrions bêtes de somme! et que pourriez-vous nous donner? Tout votre Empire réuni vaut-il une seule de nos provinces.

Vous nous parlez de conscription, de tyrannie militaire! La conscription est une loi; soixante millions de citoyens fournissent facilement au recrutement de nos armées: nous marchons parce que la loi l'ordonne; mais vous, choisis par vos maîtres dont vous êtes la propriété, vous êtes là pour la vie, sans savoir pourquoi l'un plutôt que l'autre, et seulement par le bon plaisir de vos seigneurs. Vous êtes livrés par eux au recrutement, comme ils livrent des chevaux et des boeufs? — La tyrannie militaire, dites-vous? La tyrannie est chez vous, que l'on bâtonne, et qui n'arrivez jamais à aucun emploi; chez vous, où la crainte est le nerf de votre discipline, et non l'honneur! — Toutefois, le tems n'est pas éloigné où nous rendrons la liberté à vos frères, où nous détruirons l'esclavage dans l'Empire russe, et où nous vous rétablirons dans vos droits; chaque paysan sera sujet et citoyen de l'Etat; il sera maître de son travail, et de son tems; il ne sera plus la propriété de son seigneur, comme un boeuf ou un cheval.

Alors nous vous engagerons aussi à déserter; nous vous dirons que nous nous battons pour vos droits et pour vos familles, et que vous devez nous seconder contre vos oppresseurs: l'esclavage des hommes est contre leurs droits et contre la religion.

Nous finissons en vous remerciant de cette communication que vous nous faites de votre plan de campagne. Vous vous retirez pour nous attirer, dites-vous: nous reconnaissons qu'il y a de la générosité à nous en prévenir! Continuez à nous instruire de vos intentions par le noble moyen que vous avez pris; nous continuerons à en faire notre profit.

9e Bulletin de la grande armée

Beschenkovitschi le 25 juillet 1812.

L'Empereur a porté son quartier général le 23 à Kamen, en passant par Ouchatsch.

Le vice-roi a occupé, le 22, avec son avantgarde le pont de Botscheikovo. Une reconnaissance de 200 chevaux envoyée sur Beschenkovitschi a rencontré deux escadrons de houssards russes

et deux de cosaques, les a chargés et leur a pris ou tué une douzaine d'hommes, dont un officier. Le chef d'escadron Lorenzi, qui commandait la reconnaissance, loue des capitaines Rossi et Ferreri.

Le 23 à six heures du matin, le vice roi est arrivé à Beschenkovitski. A dix heures, il a passé la riviere et a jeté un pont sur la Dwina. L'ennemi a voulu disputer le passage; son artillerie a été demontée. Le colonel Lacroix, aide de camp du vice roi, a eu la cuisse cassée par une balle.

L'Empereur est arrivé à Beschenkovitski le 24, à deux heures après midi. La division de cavalerie du general comte Bruyeres, et la division du général comte Saint-Germain ont été envoyées sur la route de Witepski; elles ont couché à Michenié.

Le 20, le prince d'Eckmühl s'est porté sur Mohilow. Deux mille hommes qui formaient la garnison de cette ville ont eu la temerité de vouloir se defendre; ils ont été chassés par la cavalerie legere. Le 21, 3000 Cosaques ont attaqué les avant-postes du prince d'Eckmühl; c'était l'avant garde du prince Bagration, venue de Bobrunsk. Un bataillon du 85e a arrêté cette nuée de cavalerie legere, et l'a repoussée au loin. Bagration parait avoir profité du peu d'activité avec laquelle il était poursuivi pour se porter sur Bobrunsk et de là il est revenu sur Mohilow.

Nous occupons Mohilow, Orcha, Disna, Polotsk. Nous marchons sur Witepsk où il parait que l'armée russe s'est réunie.

Ci-joint le plan du camp retranché et des lignes que l'ennemi avait faits devant Drissa. C'est un ouvrage de longue haleine.

Aufruf an die Deutschen sich unter den Fahnen des Vaterlandes und der Ehre zu sammeln.

Deutsche!

Warum bekriegt ihr Rußland, dringt über seine Grenzen, behandelt feindlich seine Völker, die seit mehreren Menschenaltern mit Euch in freundschaftlichen Verhältnissen standen, tausende unserer Landsleute in ihrer Mitte aufnahmen, ihren Talenten Belohnung, ihrem Gewerbfleiß Beschäftigung gewährten? — Was verleitet euch zu diesem ungerechten Angriff? [illegible] sind euch gewiß, und wird sich mit dem Tode von Hunderttausenden, oder mit einer gänzlichen Unterjochung endigen.

Doch dieser Angriff ist nicht die Folge eines seiner selbstgefaßten Entschlusses, eines gesunden Verstandes, eines Gefühls für Rechtlichkeit erzeugt und dieser; ihr seyd die unglücklichen Werkzeuge der fremden Herrschsucht die unablässig trachtet die Unterjochung des unglücklichen Europas zu vollenden.

Deutsche! Unglückliche, schuldvolle Werkzeuge zur Vernichtung ehrgeiziger Zwecke, erinnert und erhebt euch bedenkt, daß ihr seit Jahrhunderten in der Geschichte die Stelle eines großen in den Künsten des Krieges und des Friedens sich auszeichnenden Volkes, einnahmt, bedenkt an dem Beyspiel der Spanier und Portugiesen, daß der feste einstimmige Wille eines Volkes, den Angriff und die Unterdrückung der Fremden zu vereiteln vermag. — Ihr seyd unterdrückt, aber noch nicht erniedrigt und entehrt. Dürfen gleich viele aus euern obern Ständen ihr Schicksal gegen das Vaterland, so ist doch die größte Mehrheit euers Volkes bieder, tapfer, des Druckes des Fremdlings überdrüßig, voll und dem Vaterlande treu.

Ihr, die der Eroberer auf die Gränzen Rußlands geschleppt, verlaßt ihr, die Fahnen der Knechtschaft, sammelt euch unter den Fahnen des Vaterlandes, der Freyheit, und der Nationalehre, welche unter dem Schutze Sr. Majestät des Kaysers, meines allergnädigsten Herrn, errichtet werden. Er verspricht Euch den Beystand aller tapfern russischen Männer und einer Bevölkerung von 30 Millionen seiner Unterthanen, die den Kampf für Unabhängigkeit und National-Ehre bis zum letzten Athemzuge zu bestehen entschlossen sind.

Des Kaysers Alexanders Majestät hat mir den Auftrag zu ertheilen geruht, allen ausgewanderten braven deutschen Offiziers und Soldaten, die Anstellung in der deutschen Legion anzubieten.

Sie wird befehligt werden von einem der Fürsten Deutschlandes, der seine Anhänglichkeit an die Sache des Vaterlandes durch Thaten und Aufopferungen bewiesen hat, und die Wiedereroberung der Freyheit Deutschlands ist ihre erste Bestimmung.

Wird der große Zweck erreicht, so erhält das dankbare Vaterland glänzende Belohnungen für seine treuen Helden und Schutz-Rächern, die es von seinem Untergange gerettet.

Ist der Erfolg nicht ganz glücklich, so verspricht hiedurch mein allergnädigster Kayser diesen braven Männern Wohnsitze und eine Freystätte unter dem schönen Himmelsstrich des südlichen Rußlandes an.

Deutsche, wählt!

Folgt dem Rufe des Vaterlandes, der Ehre, und genießt die Belohnung eurer Pflicht, und eurer Aufopferung;

Oder bringt noch ferner unter das Joch der Unterdrückung des Feindes noch länger, und ihr werdet entgegengehen im Elende, Schande.

 und Erniedrigung, der Spott des Auslandes, der Fluch unserer Nachkommen.

Auf allerhöchsten Befehl Sr. Kaiserlichen Majestät des Kaisers von Rußland.

Der Oberbefehlshaber der russischen Armee,

Barclay de Tolly.

Réponse d'un Allemand.

Si vous parlez aux autrichiens, il vous diront, que l'autriche fait la guerre à la Russie, parceque ~~la p~~ la Russie lui a fait la guerre en 1809; parce que le premier intérêt politique de l'autriche est que la Moldavie et la Valachie ne soient pas réunies à la Russie, ~~parceque les~~ et qu'un frein soit mis à votre ambition insatiable; que l'autriche fait la guerre à la Russie, parce que les fausses mesures du cabinet de Petersbourg sont telles, que le rétablissement de la Pologne est imminent, et que l'autriche affaiblie par les pertes que lui a occasionnées la Russie dans les guerres précédentes, a intérêt à ne pas perdre les provinces qui lui restent; que les peuples de l'autriche n'ont jamais trouvé dans l'alliance de la Russie, ni l'appui, ni les secours nécessaires pour se garantir contre la France; que les Russes, toutes les fois qu'ils sont entrés dans les provinces autrichiennes, n'ayant point tenu la moitié de ce qu'ils avaient promis, n'ayant montré aucune connaissance de l'art de la guerre, ayant toujours été battus, s'étant attirés l'animadversion des peuples par les actes de ferocité et de brigandage qui les caractérisent; la maison d'Autriche s'est réunie par un système permanent à la France; système qui avait fait sa prospérité en 1756; voilà les raisons qui ont conduit l'autriche à contracter une alliance offensive et defensive avec la France. Si vous n'aviez pas fait la guerre à l'autriche en 1809, si depuis, sans raison, vous ne l'aviez pas dépouillée d'une portion de ses provinces, si vous ne vous étiez pas emparés de la Moldavie, et de la Valachie, qu'elle ne pouvait pas voir d'un oeil tranquille sous votre domination, si depuis vous aviez été pour elle un allié constant et efficace, elle ne vous aurait pas fait la guerre.

Dois-je répondre comme Prussien? je vous dirai: nous faisons la guerre à la Russie, parce que nous avons une alliance offensive et defensive avec la France; parce que vous nous avez traités indignement à Tilsitt et à Erfurt; parce qu'au lieu de demander à ~~Tilsit~~ Erfurt l'évacuation des places de l'Oder par les troupes françaises, vous ne vous êtes souciés que de vous assurer la possession de la Moldavie et de la Valachie; vous avez fait à notre maître le serment de ne point faire la paix sans stipuler l'intégrité de notre monarchie, mais vous n'avez stipulé que vos propres intérêts, et vous avez pris des parties de notre territoire pour les incorporer à votre Russie. Ce n'est point la bataille de Jena qui a fait notre malheur, c'est votre alliance, c'est le prestige chimerique de vos innombrables armées,

dont, depuis Catherine, on effraie l'Europe, et que nous avons appris à évaluer à leur juste valeur. Quand nous avons été vos alliés, vous ne nous avez pas défendus, vous n'êtes entrés chez nous que pour ravager notre territoire. Notre monarchie était perdue sans ressource, si la politique de notre maître ne lui eut fait aujourd'hui contracter une alliance avec la France. il vous en a prévenus d'avance. avec vous une alliance eut été funeste; faisant cause commune avec vous, le théâtre de la guerre est sur notre territoire, faisant cause commune avec la France, la guerre est loin de nous. L'Empereur Napoléon tient sa parole avec ses alliés, il les protège, et vous ne protégez pas les vôtres. Les alliés de l'Empereur Napoléon ont toujours gagné de l'agrandissement en territoire, et en considération, et les vôtres ont été constamment ruinés.

Parlerai-je comme Bavarois? je vous dirai que nous faisons la guerre à la Russie, parce que depuis deux cents ans les Bavarois font la guerre avec la France, parce que notre maître est membre de la confédération du Rhin, parce que votre alliance ferait dévaster nos belles provinces, parce que l'alliance de la France a doublé nos domaines, que la Bavière, au lieu de 1500 mille ames qu'elle avait, a aujourd'hui 4 millions d'habitans, réunis sous la domination du plus sage des princes, et sous le gouvernement le plus libéral et le plus doux qui ait existé. nos pères verraient notre situation présente avec envie, notre territoire étant autrefois le théâtre de la guerre aujourd'hui elle passe devant nous, et nos soldats n'~~ac~~ acquièrent que des triomphes.

Parlerai-je au nom des Wurtembergeois ou des Badois? Ils vous répondront qu'ils font la guerre comme faisant partie de la confédération du Rhin; que depuis ce tems, les Etats de leurs souverains se sont toujours agrandis; que le duché de Wurtemberg, qui avait 200000 habitans, est aujourd'hui ~~érigé en~~ un royaume de 1200 mille ames; que le margraviat de Bade, qui avait 80000 ames, aujourd'hui érigé en grand-duché, en a 800000; que le malheur des peuples est d'être divisés en petites principautés; que les pays de Wurtemberg et de Bade sont heureux sous des princes bons et justes, que ces deux maisons ont produit deux impératrices qui n'ont rien fait pour elles, qui ont oublié leurs pays et ont abjuré la religion de leurs pères et l'amour de la patrie; que depuis l'alliance des deux Etats avec la France, ils jouissent de l'amour de leurs souverains, de la douceur de leurs gouvernemens; que sur-tout ils sont protégés, et voient la guerre bien loin d'eux.

Saxon, je vous dirai que le souverain de la Saxe fait la guerre, parce qu'il est membre de la Confédération; ~~parce~~ parce que vous voulez le dépouiller du duché de Varsovie; parceque la guerre avec la France avait perdu notre pays, et que c'est la France qui a rendu la liberté et l'indépendance à la Saxe; parce que votre alliance eût perdu la Saxe comme elle a perdu Hessecassel dont vous avez été les premiers à reconnaître la ruine; et que nous n'avons jamais eu plus de gloire et de bonheur que depuis que nos princes sont membres de la Confédération du Rhin.

Si vous vous adressez aux Westphaliens, ils vous diront que c'est vous, qui, les premiers, avez abandonné la maison de Hesse-cassel, comme vous avez, les premiers, reconnu le trône de Westphalie; qu'alliés de la France, il est de la politique, de l'intérêt, et de l'inclination des Westphaliens d'en suivre la destinée.

Enfin, répondrons-nous comme Allemands? Nous vous dirons que le plus grand malheur que puisse éprouver une nation, c'est de voir son territoire le théatre de la guerre; que l'intérêt de l'Allemagne était d'être avec vous ou avec la France; que nous avons été dix ans avec vous; que nous n'avons essuyé, pendant tout ce tems, que honte, défaites, pertes et malheurs; que notre pays a été constamment le théatre de la guerre; qu'aujourd'hui nos drapeaux, réunis aux aigles françaises, combattent hors de nos frontières, et que nous n'en entendons parler que pour apprendre la gloire dont ils se couvrent; que l'expérience nous a prouvé que le plus grand fléau pour nous est d'avoir eu des armées russes dans notre pays. D'ailleurs, par le traité de Tilsitt que vous avez fait avec le souverain de la France et le protecteur de notre Confédération, vous avez pris l'engagement d'obliger l'Angleterre à la paix. La paix serait faite si vous aviez tenu vos engagemens. La paix seule peut donner au commerce de l'Allemagne toute son étendue. Vous êtes donc seuls la cause de la prolongation des maux du monde.

Mais est-il bien sage à un ministre de prêcher la désertion et la rébellion aux peuples contre leurs maîtres? ces moyens ne montrent-ils pas l'injustice de votre cause et la faiblesse de vos armes? qu'appellez-vous libre résolution? Nous faisons la guerre comme dans tous les tems, parce que notre intérêt bien entendu veut que nous soyons contre vous. Vous nous dites de nous relever: nous ne sommes point courbés; c'est à vos peuples esclaves à se relever. Nous sommes libres, heureux sous les souverains qui nous gouvernent depuis 800 ans. Nous ne sommes pas sous le fer, et le feu de l'étranger; nous suivons

la voix du devoir; nous obeissons au souverain: nous faisons par là ce que nous devons; et ceux qui cherchent à transporter dans notre sein les horreurs de l'anarchie et de la guerre civile pour les épargner à leur territoire, font un calcul vain, puéril et criminel. Quoi! l'aigle autrichienne, l'aigle prussienne, le lion de Bavière, la couronne verte de Saxe seraient la proie de l'esclavage, et les drapeaux des cosaques, des Russes, des Moscovites et des Tartares seraient les drapeaux de la patrie, et de la liberté en Allemagne! vous nous parlez du secours que vous devez attendre des braves Russes en état de porter les armes dans une population de cinquante millions d'habitans: alors laissez nous tranquilles; n'ayez pas recours à nous et défendez vous vous-mêmes. Mais nous sommes revenus de ces contes bleus: au lieu de cinquante millions d'habitans, vous n'êtes pas vingt-cinq millions. Une partie est si barbare, qu'elle ne compte pas; une autre partie doit faire tête aux Turcs et aux Persans; l'autre partie, sortant du tombeau, se lève en masse, et s'arme contre vous pour rétablir la patrie polonaise. Que vous combattiez jusqu'au dernier ~~soupir~~ soupir pour l'indépendance de votre nation, vous faites bien: mais cela ne veut pas dire, que vous combattiez pour nos intérêts, si nous en avons d'opposés à ceux de la France, et, si vous osiez le dire, l'exemple de dix années ferait voir le cas que nous devons faire de votre puissance.

Mais enfin, la montagne en travail enfante une souris. Ces grandes phrases aboutissent à nous proposer de déserter, et à nous offrir des places dans une légion allemande. Vous voudriez que nous trahissions nos souverains, notre patrie, notre religion, pour servir sous vos drapeaux! Proposition d'un lâche! Quand un général, un ministre a pu se déshonorer au point de signer une pareille proposition, on ne peut avoir qu'une horrible idée de la moralité de sa nation. D'ailleurs, que gagnerions-nous à votre service? Ne le savons-nous pas? La paie nous la recevrions en papier, nous serions dans le plus affreux climat du monde; nous encourrions le mépris qui atteint tous les étrangers au service de Russie. Si vous avez vu pendant un temps vos armes prospérer, c'est aux Munich, aux Ostermann & à nos compatriotes que vous le devez, et comment ont-ils fini? par l'exil en Sibérie. Votre nation est jalouse et ennemie des Allemands, vous avez payé d'ingratitude ceux qui vous ont servis. Quant aux malheureux que vous avez débauchés par la perspective d'un sort prospère dans les florissantes

provinces de votre Empire, que sont-ils devenus ? leur confiance en votre parole leur a valu la misère, le désespoir et la mort.

Vous parlez de la liberté de l'Allemagne ; qu'entendez-vous par là ? Est-ce la destruction des maisons d'Autriche, de Brandenbourg, de Bavière, de Wurtemberg, de Bade, de Hesse, de Saxe, de Westphalie ? Certes, voilà de la part de votre prince un projet bien honnête, et bien moral ; et cela s'adresse à nous, connus par notre attachement pour les souverains qui nous gouvernent depuis tant de siècles. Entendez-vous par la liberté le présent que vous nous feriez du code moscovite pour les paysans ? Est-ce en nous attachant à la glèbe que vous prétendriez nous rendre libres ? Le mot de liberté blesse dans votre bouche. Comment ceux qui traitent l'homme comme les chevaux osent-ils parler ainsi aux Allemands ?

M. le baron de Tolly, vous voulez révolutionner, faire des républiques ? C'est vous, c'est cette poignée d'aventuriers allemands passionnés pour l'Angleterre, qui n'auriez point de repos que vous n'eussiez mis nos princes sous le fer des bourreaux, que vous n'eussiez incendié nos bourgs, nos villages, détruit nos manufactures, et, sous prétexte de donner la liberté aux Allemands, voué notre génération à toutes les horreurs de l'anarchie.

Cette proclamation est pour nous un nouveau sujet de bénir le ciel de la force de notre protecteur ; car ce n'est ni de Dresde, ni de Munich, ni de Stuttgard qu'est datée cette proclamation ; ce n'est pas même de Berlin, ni de Varsovie : c'est quand vous êtes rejetés en Russie, quand vous abandonnez la Pologne, que vous n'avez pu défendre, que vous perdez à ce point le sentiment de l'honneur et des convenances, que vous avez recours à la plume et au secours d'aventuriers et de scélérats ! Il n'est dans le monde aucun honnête homme qui eût voulu signer une pareille proclamation. Ce langage serait bon pour l'Angleterre ; encore le ministère n'aurait jamais osé l'avouer. Nous finirons par un conseil : craignez que pendant que vous parlez de liberté aux peuples de l'Allemagne, on ne la donne à vos esclaves, qu'on ne la donne à la Pologne. Enfin soyez certains que les maisons qui gouvernent nos contrées, plus anciennes que la vôtre, sont plus inébranlables sur leurs trônes. La maison de Russie peut périr soit par les catastrophes qui firent périr Pierre par la main de Catherine, Paul par la main de .... mais les maisons de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, de Bade, de Hesse-Darmstadt survivront à vos vaines menaces. Il est plus facile de voir la Russie rentrer dans la barbarie d'où Pierre Ier l'a fait sortir, que de voir ces illustres maisons s'éteindre ou leurs palais incendiés par les

torches des brigands que M. le baron de Tolly veut soulever contre leurs souverains et leur patrie, et dont il se fait l'organe.

~~9e Bulletin de la grande armée.~~

~~Beschenkowiski le 25 juillet 1812.~~

~~L'empereur a porté son quartier général le 23 à Kamen, en passant par Ouchatsch.~~

~~Le vice-roi a occupé, le 22, avec son avantgarde le pont de Botscheikowo. une reconnaissance de 200 chevaux envoyée sur Beschenkowiski a rencontré deux escadrons de houssards russes et deux de cosaques, les a chargés et leur a pris ou tué une douzaine d'hommes dont un officier. Le chef d'escadron Lorenzi, qui commandait la reconnaissance, se loue des capitaines Rossi et Ferreri.~~

~~Le 23 à six heures du matin, le vice-roi est arrivé à~~

10e Bulletin de la grande armée.

Witepsk le 31 juillet 1812.

L'Empereur de Russie et le grand duc Constantin ont quitté l'armée et se sont rendus dans la capitale. Le 17, l'armée russe a quitté le camp retranché de Drissa, et s'est portée sur Polotsk et Witepsk. L'armée russe qui était à Drissa consistait en cinq corps d'armée, chacun de deux divisions et de 4 divisions de cavalerie. Un corps d'armée, celui du prince Witgenstein, est resté pour couvrir Pétersbourg; les quatre autres corps arrivés le 24 à Witepsk, ont passé sur la rive gauche de la Duina. Le corps d'Ostermann, avec une partie de la cavalerie de la garde, s'est mis en marche le 25 à la pointe du jour, et s'est porté sur Ostrovno.

Combat d'Ostrovno

Le 25 juillet, le général Nansouty avec les divisions Bruyère et Saint-Germain, et le 8e régiment d'infanterie légère, se rencontra avec l'ennemi à 2 lieues en avant d'Ostrovno. Le combat s'engagea. Diverses charges de cavalerie eurent lieu. Toutes furent favorables aux Français. La cavalerie légère se couvrit de gloire. Le roi de Naples cite, comme s'étant fait remarquer, la brigade Piré, composée du 8e de hussards et du 16e de chasseurs. La cavalerie russe, dont partie appartenant à la garde, fut culbutée. Les batteries que l'ennemi dressa contre notre cavalerie furent enlevées. L'infanterie russe qui s'avança pour soutenir son artillerie, fut rompue et sabrée par notre cavalerie légère.

Le 26, le vice-roi marchant en tête des colonnes avec la division Delzons, un combat opiniâtre d'avant-garde de 15 à 20.000 hommes s'engagea à une lieue au-delà d'Ostrovno. Les Russes

 furent chassés de position en position. Les bois furent enlevés à la bayonnette.

Le roi de Naples et le vice-roi citent avec éloges les généraux baron Delzon, Huard, et Roussel; le 8e de infanterie légere; les 84e et 92e regimens de ligne, et le 1er regiment croates se sont fait remarquer.

Le général Roussel, brave soldat, après s'être trouvé toute la journée à la tête des bataillons, le soir à dix heures visitant les avant-postes, un éclaireur le prit pour ennemi, fit feu et la balle lui fracassa le crâne. il avait merité de mourir 3 heures plus tôt sur le champs de bataille de la main de l'ennemi.

Le 27, à la pointe du jour, le vice-roi fit déboucher en tête la division Broussier. Le 18e regiment d'infanterie légere et la brigade de cavalerie legere du baron de Piré, tournerent par la droite. La division Broussier passa par le grand chemin et fit reparer un petit pont que l'ennemi avait détruit. Au soleil levant, on apperçut l'arriere garde ennemie, forte de 1000 hommes de cavalerie échelonnée dans la plaine; la droite appuyée à la Duina, et la gauche à un bois garni d'infanterie et d'artillerie. Le général comte Broussier, prit position sur une éminence avec le 53e régiment, en attendant que toute la division eut passé le défilé. Deux compagnies de voltigeurs avaient pris les devants, seules; elles longerent la rive du fleuve marchant sur cette énorme masse de cavalerie, qui fit un mouvement en avant et enveloppa ces 200 hommes que l'on crut perdus et qui devaient l'être. Il en fut autrement, ils se réunirent avec le plus grand sang-froid et resterent pendant une heure entiere investis de tous côtés; ayant jeté par terre plus de 300 cavaliers ennemis, les deux compagnies donnerent à la cavalerie française le tems de deboucher.

La division Delzon fila sur la droite. Le roi de Naples dirigea l'attaque du bois et des batteries ennemies; en moins d'une heure toutes les positions de l'ennemi furent emportées et il fut rejeté dans la plaine, au-delà d'une petite rivière qui se jete dans la Duina sous Witepsk. L'armée prit position sur les bords de cette riviere, à une lieue de la ville.

L'ennemi montra dans la plaine 15000 hommes de cavalerie, et 60000 hommes d'infanterie. On esperait une bataille pour le lendemain. Les Russes se vanterent de vouloir la livrer. L'Empereur passa le reste du jour à reconnaitre le champs de bataille et à faire les dispositions pour le lendemain; mais à la pointe du jour l'armée russe avait battu en retraite dans toutes les directions, se rendant sur Smolensk.

L'Empereur était sur une hauteur, tout près des 200 voltigeurs qui, seuls en plaine, avaient attaqué la droite de la cavalerie ennemie. Frappé de leur belle contenance, il envoya demander de quel corps ils étaient. Ils répondirent : « Du 9e et les trois quarts enfans de Paris ! » — « Dites leur, dit l'Empereur, que ce sont de braves gens, ils méritent tous la croix ! »

Les résultats des trois combats d'Ostrovno sont : 10 pièces de canon russes attelées, prises ; les canonniers sabrés ; 20 caissons de munitions ; 1400 prisonniers ; 5 ou 6000 Russes tués ou blessés. Notre perte se monte à 200 hommes tués, 900 blessés et une cinquantaine de prisonniers.

Le roi de Naples fait un éloge particulier des généraux Bruyère, Piré et Ornano, du colonel Radziwill, commandant le 9e de lanciers polonais, officier d'une rare intrépidité.

Les hussards rouges de la garde russe ont été écrasés, ils ont perdu 400 hommes dont beaucoup de prisonniers. Les Russes ont eu trois généraux tués ou blessés ; bon nombre de colonels et d'officiers supérieurs de leur armée sont restés sur le champ de bataille.

Le 28 à la pointe du jour, nous sommes entrés dans Witepsk, ville de 30000 habitans (11,000 h. ness. [illegible]) il y a vingt couvens (6 [illegible]). Nous y avons trouvé quelques magasins, entre autres un magasin de sel évalué 1600000.

Pendant que l'armée marchait sur Witepsk, le prince d'Eckmühl était attaqué à Mohilow.

Bagration passa la Berezina à Bobrunski, et marcha sur Novoi-Bickow. Le 23, à la pointe du jour, 3000 cosaques attaquèrent le 3e de chasseurs et lui prirent 100 hommes, au nombre desquels se trouvent le colonel et 4 officiers tous blessés. La générale battit : on en vint aux mains. Le général russe Sceverse, avec deux divisions d'élite, commença l'attaque : depuis 8 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir, le feu fut engagé sur la lisière du bois et au pont que les Russes voulaient forcer. A 5 heures le prince d'Eckmühl fit avancer trois bataillons d'élite, se mit à leur tête, culbuta les Russes, leur enleva leurs positions, et les poursuivit pendant une lieue. La perte des Russes est évaluée à 3000 hommes tués et blessés, et à 1100 prisonniers. Nous avons perdu 700 hommes tués ou blessés. Bagration, repoussé, se rejeta sur Bickow, où il passa le Borysthène pour se porter sur Smolensk.

Les combats de Mohilow et d'Ostrovna ont été brillans et honorables pour nos armes ; nous n'avons eu d'engagé que

la moitié des forces que l'ennemi a presentées, le terrain ne comportant tant pas d'autres développemens.

Proclamation Russe

Wilna le 13 (25) juin 1812.

Depuis long-tems nous avions remarqué de la part de l'Empereur des Français des procédés inamicals envers la Russie; mais nous avions toujours espéré de les éloigner par des moyens conciliants et pacifiques. Enfin, voyant le renouvellement continuel d'offenses évidentes, malgré notre désir de conserver la tranquillité, nous avons été contraints de completer et de rassembler nos armées. Mais alors encore nous nous flattions de parvenir à une réconciliation, en restant aux frontières de notre Empire, sans violer l'état de paix, et étant seulement prêt à nous défendre. Tous ces moyens conciliants et pacifiques ne purent conserver le repos que nous desirions. L'Empereur des Français en attaquant subitement notre armée à Kowno, a, le premier, déclaré la guerre. Ainsi voyant que rien ne peut le rendre accessible au désir de conserver la paix, il ne nous reste plus, en invoquant à notre secours le Tout-puissant, témoin et défenseur de la vérité, qu'à opposer nos forces aux forces de l'ennemi. Il ne m'est pas necessaire de rappeler aux commandans, aux chefs de corps et aux soldats, leur devoir et leur bravoure. Le sang des valeureux Slavons coule dans leurs veines. Guerriers! vous défendez la religion, la patrie, et la liberté. Je suis avec vous. Dieu est contre l'agresseur.

Signé. Alexandre.

Rapport sur la démolition du camp retranché de Drissa et sur la position de Druia, à S. Exc. le duc de Reggio, maréchal commandant en chef le 2e corps de la grande armée.

Monsieur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. Exc. que conformement à vos ordres, je me suis rendu le 21 du courant au soir à Druia, avec M. de Laplane, aide-de-camp de S. A. S. le prince de Neuchâtel.

Nous avons trouvé nos dernieres vedettes à environ trois quarts de lieue de cette ville, sur la route de Slobodka; nous y avons cependant pénétré, et nous avons reconnu que dès lors la ville était totalement évacuée par l'ennemi, qui se bornait à observer le fleuve avec une compagnie de cosaques et deux de dragons, du moins d'après le rapport de quelques habitans à qui nous avons pu parler.

Le fleuve est très-encaissé en cet endroit, et ses bords sont escarpés et peu praticables; il m'a paru avoir au plus soixante toises de largeur. il y a deux batteries sur l'autre rive; une de sept embrâsures pour enfiler les avenues de la ville et battre d'autres ravins; mais comme ces batteries n'ont tiré, nous avons supposé qu'elles n'avaient plus de canons.

après avoir reconnu le point de Drua je me suis rendu le lendemain au camp retranché de Drissa, où je suis arrivé en même tems que l'arrière-garde de la division de M. le général Merle. je me suis occupé de suite à reconnaitre le camp, mais l'ennemi occupant encore une partie du terrein en arrière des lignes, et même quelques ouvrages sur la droite (en tournant le dos au fleuve), il ne m'a pas été possible de pénétrer par-tout: la nuit, d'ailleurs, m'eut empêché de continuer cette reconnaissance.

La démolition des ouvrages avait été commencée aussitôt après l'arrivée des troupes. L'arc très-aplati, formé par la ligne des ouvrages, a environ deux lieues de développement, et se lie à l'autre rive par des batteries. il y en a également sur la rive gauche; mais elles sont absolument ouvertes à leur gorge. Le camp a environ deux mille toises dans sa plus grande profondeur depuis les ouvrages les plus avancés jusqu'au fleuve. il est défendu par un système de redoutes, et de batteries ouvertes placées dans les intervalles des redoutes. Des retranchemens très-rasans et de cent toises de longueur sont construits en avant de chaque redoute. il y a deux lignes d'ouvrages à-peu-près semblables. Le terrain, plus découvert et plus praticable d'une partie de la gauche a cependant engagé l'ennemi à augmenter encore sa défense de ce côté, il y a placé un grand ouvrage continu, composé d'un immense bastion, de deux courtines et de deux redoutes isolées de l'ouvrage par leurs fossés. L'ennemi a placé de plus vers le centre de la courbe que forme le fleuve, un très-grand bonnet-de-prêtre faisant tête de pont. C'est au milieu de la gorge de cet ouvrage qu'était placé le pont principal, sur de très-grands pontons.

Tous les ouvrages en général, mais sur tout ce dernier ont un relief assez considérable et sont parfaitement bien exécutés. Les batteries ont des fossés plus larges que ceux des redoutes sans doute à cause de la plus grande quantité de terre exigée par la largeur des plate-formes. Ces batteries ne sont ni palissadées dans le fossé ni fermées à leur gorge; presque toutes les redoutes et l'ouvrage continu étaient palissadés dans leurs fossés. Quelques palissademens de fossés, une partie des plate-formes des batteries quelques barrieres et quelques bouts de retranchemens assez insignifians, sur la gauche, étaient les seules choses que l'ennemi n'avait pas encore terminées au moment où il a évacué le camp.

Il suffit de jeter un coup-d'oeil sur le croquis ci-joint, levé à vue pendant la démolition même, pour avoir une idée du prodigieux travail qu'un pareil camp a dû couter à l'ennemi. Outre que son étendue est immense, on peut dire que les ouvrages y sont prodigués sans beaucoup de nécessité. Ces ouvrages sont aussi très-mal disposés, puisqu'ils ne se flanquent point ou se flanquent mal, et il est étonnant que les ingénieurs russes puissent faire encore une faute aussi grossière.

Le grand ouvrage et presque toutes les redoutes sont environnés d'un triple rang de trous de loup avec une piece bien appointée au centre.

L'ennemi a été obligé de couper une étendue considérable de bois sur la gauche, tant pour établir ses ouvrages, que pour les démasquer. Malgré que ce bois soit marécageux et d'un difficile accès, l'ennemi a encore fait des abattis de 60 à 70 toises de largeur au débouché actuel du bois, de manière que cette partie de l'enceinte du camp est très-forte, de même que celle de l'ouvrage continu qui y touche. La partie de droite est moins bien défendue, et c'eût été là le véritable point d'attaque.

Pendant la nuit qui a précédé le départ de la division, l'ennemi a brulé tous ses magazins sur l'autre rive. Ils étaient immenses. On les évalue à plusieurs millions.

Polock le 26 juillet 1812.

Le Lieutenant colonel du génie,

Signé, de Moras.

11.e Bulletin de la grande-armée.

Witepsk — le 4 août 1812 —

Les lettres interceptées du camp de Bagration parlent des pertes qu'a faites ce corps dans le combat de Mohilow, et de l'énorme désertion, ~~polonais~~ qu'il a éprouvée en route. Tout ce qui était polonais ~~est~~ resté dans le pays, de sorte que ce corps qui, en y comprenant les Cosaques de Platow, était de 70000 hommes, n'est pas actuel-lement fort de 30000 hommes. Il se reunira vers les ou le 8 août a Smolensk, à la grande armée.

La position de l'armée au 4 août, est la suivante:

Le Quartier général à Witepsk, avec quatre ponts sur la Duina;

le 4.e corps à Souraj, occupant Veliÿ, Poriétchi et Ousviatt;

Le roi de Naples à Roudina, avec les trois premiers corps de cavalerie;

Le 1.er corps, que commande le maréchal prince de Eckmühl, est à l'embouchure de la Berezina dans le Borysthène, avec deux ponts sur ce dernier fleuve, et un pont sur la Berezina, et des doubles têtes de pont.

Le 3.e corps, commandé par le maréchal duc d'Elchingen, est à Liozna;

Le 8e corps, que commande le duc d'Abrantes, est à Orsha, avec deux ponts et des têtes de pont sur le Borysthène;

Le 5e corps, commandé par le prince Poniatowskij, est à Mohilow, avec deux ponts et des têtes de pont sur le Borysthène;

Le 2e corps, commandé par le marechal duc de Reggio, est sur la Drissa, en avant de Polotsk, sur la route de Sebij;

Le prince de Schwarzemberg est avec son corps à Slonim.

Le 7e corps est sur Rozana;

Le 4e corps de cavalerie, avec une division de infanterie, commandé par le général comte Latour Maubourg, est devant Bobrunsk et Mozier;

Le 10e corps commandé par le duc de Tarente est devant Dunabourg et Riga;

Le 9e corps commandé par le duc de Bellune, se réunit à Tilsitt;

Le 11e corps, commandé par le duc de Castiglione, est à Stettin.

S.M. a mis l'armée en quartier de rafraîchissement. La chaleur est excessive, et plus forte qu'en Italie. Le thermometre est à 26, et 28 dégrés: les nuits mêmes sont chaudes.

Le général Kamenski, avec deux divisions du corps de Bagration ayant été coupé de ce corps, et n'ayant pu le rejoindre, est rentré en Wolhinie, s'est réuni à des divisions de recrues commandées par le général Tormasow, et a marché sur le 7e corps. Il a surpris et cerné le general de brigade Klengel, saxon, ayant sous ses ordres une avant-garde de deux bataillons et de deux escadrons du régiment du prince Clément. Après six heures de résistance la plus grande partie de cette avant garde a été tuée ou prise; le général comte Regnier n'a pu venir que deux heures après à son secours. Le prince Schwarzemberg s'est mis le 30 juillet en marche pour rejoindre le général Regnier, et pousser vivement la guerre contre ces divisions ennemies.

Le 19, le général prussien Grawert a attaqué les Russes à Eckau en Courlande, les a culbutés, leur a fait 200 prisonniers, et leur a tué bon nombre d'hommes. Le général Grawert se loue du major Stiern, qui avec le 1er regiment de dragons prussiens, a eu une grande part à l'affaire. Reuni au général Kleist, le général Grawert a poussé vivement l'ennemi sur le chemin de Riga et a investi la tête de pont.

Le 30, le vice-roi a envoyé à Welij une brigade de cavalerie légere italienne. Deux cents hommes ont chargé quatre bataillons de depôt qui se rendaient à Twer, les ont rompus, ont fait 400 prisonniers et pris 100 voitures chargées de munitions de guerre.

Le 31, l'aide-de-camp Triaire, envoyé avec le régiment de dragons de la Reine de la garde royale italienne, est arrivé à Ousviath, a fait prisonniers un capitaine et 40 hommes et s'est emparé de 200 voitures chargées de farine.

Le 30, le maréchal duc de Reggio a marché de Polotsk sur Sebej. il s'est rencontré avec le général Wittgenstein, dont le corps avait été renforcé de celui du prince Repnin. un combat s'est engagé près du château de jacoubovo. le 26e régiment d'infanterie légère s'est couvert de gloire. La division Legrand a soutenu glorieusement le feu de tout le corps ennemi.

Le 31, l'ennemi s'est porté sur la Drissa pour attaquer le duc de Reggio par son flanc pendant sa marche. Le maréchal a pris position derrière la Drissa.

Le 1er août, l'ennemi a fait la sotise de passer la Drissa et de se placer en bataille devant le 2e corps. Le duc de Reggio a laissé passer la rivière à la moitié du corps ennemi, et quand il a vu environ 15000 hommes et 14 pieces de canon engagés au delà de la rivière, il a démasqué une batterie de 40 pieces de canon qui ont tiré pendant une demi-heure a portée de mitraille. En même tems, les divisions Legrand et Verdier ont marché au pas de charge la baionnette en avant, et ont jeté les 15000 Russes dans la rivière. Tous les canons et caissons pris, 3000 prisonniers, parmi lesquels beaucoup d'officiers et un aide-de-camp du général Wittgenstein, et 3500 hommes tués ou noyés sont le résultat de cette affaire.

Ce combat de Drissa, ceux de Ostrovno, et de Mohilow, dans d'autres guerres pourraient s'appeler trois batailles. Le Duc de Reggio fait le plus grand éloge du général comte Legrand, dont le sang-froid est remarquable sur le champ de bataille. il se loue beaucoup de la conduite du 26e régiment d'infanterie legere, et du 56e de ligne.

L'Empereur de Russie a ordonné des levées d'hommes dans les deux gouvernemens de Witepsk et de Mohilow. mais avant que les ukases y fussent arrivés, nous étions maîtres de ces provinces. Ces mesures n'ont donc rien produit.

Nous avons trouvé à Witepsk des proclamations du prince Alexandre de Wurtemberg, et nous avons appris qu'on s'amusait en Russie à chanter des Te Deum à l'occasion des victoires obtenues par les Russes. Cette piece curieuse mérite d'être connue

Copie d'une lettre adressée au comte Louis de Saint-Priest, à Drissa, datée d'Ouretchi à 24 verstes de Sloutsk, le 3/15 juillet 1812.

Mon cher Louis, si je ne t'ai pas écrit depuis quelque tems, ne t'en étonne pas, j'avais autre chose à penser. Si vous vous retirez nous nous retirons aussi. Mais quelle différence! vous avez vos flancs et votre retraite libres, tandis que nous, nous sommes côtoyés et presque tournés par Davoust, suivis de très-près par l'armée de Jerôme, dont Platof a, au reste, vigoureusement frotté les avant-postes; nous cherchons à vous joindre, et vous nous fuyez. Cela ne nous empêchera pas, une fois passés Bobrouisk, de courir à Mohilow pour couvrir du moins la Russie, car pour les mouvemens de la première armée en notre faveur, nous n'y comptons plus. Cette campagne est une grande leçon pour les militaires et fera époque dans l'histoire. Un seul mouvement offensif de la première armée causerait la perte de tous les corps detachés de l'armée ennemie, et son inaction actuelle, non seulement causera la perte de notre armée et de celle de Tormasow, mais encore elle-même tournée sur ses flancs sera obligée de se retirer de son camp retranché sur Pskof, et cela sans tirer un coup de fusil. Tout ce que nous pourrons faire sera peut être d'occuper l'armée de Davoust, mais en attendant, l'armée autrichienne et saxonne descendant de Pinsk à Mozirs, s'y réunira avec l'armée westphalienne que masquera Bobrouisk, et portant des forces sur Jitomir obligera Tormasow à se retirer, sans coup férir, sur Kief. La Wolhynie, et la Podolie, revoltées et revolutionnées, couperont les vivres à l'armée de Moldavie, qui sera trop heureuse si elle a le tems de gagner le Dniester. Voilà, mon cher Louis, les tristes résultats qui proviennent du faux mouvement de la première armée sur Swenziani, lequel n'était que la suite de sa dislocation. La retraite projettée sur Drissa est une mesure encore plus fausse, puisqu'elle rendait notre mouvement sur Nowogrodeck impossible à exécuter, sans compter la difficulté du terrein. Je ne parle pas de l'évacuation du pays sans coup férir, de toutes les ressources qu'on y a détruites; tout cela est la suite nécessaire des premiers mouvemens. Ceux qui les ont

conseillés en sont coupables devant la postérité. mais le plus à plaindre dans tout ceci, c'est l'Empereur, dont la position est affreuse, je n'ose plus lui en écrire, parce que je lui ai prédit tout ce qui nous arrive, et je sais très bien qu'il est lui même très-affecté. Tu peux montrer ma lettre à Tolstoi, et lui dire que pour peu qu'il examine les ennemis qui nous environnent, il pourra juger si c'est à nous à faire des diversions en faveur de la première armée avec 40 mille hommes contre 120 mille, ou à la première armée à nous délivrer, ayant 120 mille hommes contre à peine 100 mille hommes de mauvaises troupes.

Je crois que si tu me voyais, tu ne me reconnaitrais plus: je maigris à vue d'oeil, et souffre au moral autant que possible pour moi et pour les autres. Le prince est lui-même très affecté de tout ceci, et je le soutiens autant que je puis. Adieu, cher ami, je n'ai pas besoin de te dire combien je t'aime.

Ukase de S. M. I. l'autocrate de toutes les Russies.

L'administration du gouvernement de Witepsk au tribunal du district de Lepel.

Hier, à dix heures du soir, on a reçu par estafette une dépêche de S. A. R. le duc Alexandre de Wurtemberg, gouverneur militaire de la Russie Blanche, datée du 1er juillet, et sous le numero 2599, qui contient ce qui suit:

« Par le manifeste suprême publié le 1er courant, il est ordonné de procéder, en se conformant aux dispositions qu'il renferme, à une levée de recrues de cinq hommes sur cinq cents ames, entre autres dans les deux gouvernemens de la Russie Blanche. Le ministre de la police en vagant la copie de ce manifeste à S. A. R., lui fait connaître en même tems que l'intention de S. M. est, vu les circonstances actuelles, que ce manifeste soit mis à exécution, sans perte de tems dans les gouvernemens de Witepsk et de Mohilow. Le ministre de la police informe de plus S. A. R. qu'il a envoyé des copies du susdit manifeste au prince Gortchakow, chargé de l'administration du ministère de la guerre, et aux gouverneurs civils des villes de Pleskow et Smolensk, afin que de leur côté ils prennent les mesures nécessaires pour la nomination des officiers chargés de recevoir les recrues à Weliki-Louki, Krasnoy, et Roslavl. S. A. R. en lui envoyant ci-jointe la copie dudit manifeste, invite l'administration du gouvernement de Witepsk à en faire imprimer, sans perte de tems, une

quantité suffisante d'exemplaires, à les faire distribuer, à prendre toutes les mesures necessaires pour fournir les recrues du gouvernement de Witepsk dans le délai indiqué d'un mois, et à nommer, pour présider à leur réception, un officier civil, qui se rendra pour cet effet à Weliki-Louki. »

En consequence: il a été arrêté par l'administration de ce gouvernement ce qui suit:

Après avoir fait imprimer dans notre imprimerie la quantité nécessaire d'exemplaires du manifeste de S. M. publié le 1er juillet, ils seront envoyés à la chambre des finances, aux maréchaux des districts, et aux magistrats des villes, ainsi qu'à tous les tribunaux, police des villes, et aux doyens des juifs, en requérant la premier d'envoyer un officier à Weliki-Louki pour la réception des recrues du gouvernement de Pleskow. Il sera ordonné aux maréchaux de districts de notifier à tous les propriétaires qui devront livrer des recrues, de les envoyer à Weliki-Louki. Les polices des villes recevront l'ordre de publier ce manifeste de S. M. et de veiller sévèrement à ce que, dans le délai déterminé, les recrues soient livrées, et d'en faire ensuite le rapport au sénat dirigeant et à S. A. R. le gouverneur militaire de la Russie-Blanche, ainsi que d'en faire part au département de l'inspection du ministère de la guerre, à l'administration du gouvernement de Pleskow, à la chambre des finances du dit gouvernement, et au département des domaines de Smolensk.

Une copie du susdit manifeste est ci-jointe.

Le 3 juillet 1812

Signé, le conseiller Kondriachow.

Le protocoliste Potcolowitch.

Souchaswskij, écrivain.

Traduction du russe

Nous Alexandre Ier, par la grâce de Dieu Empereur et autocrate de toutes les Russies, &c.

L'invasion que l'ennemi fait en Russie, et la guerre que malgré tous nos soins nous n'avons pu éviter, nous obligent d'avoir recours à des moyens urgens pour empêcher l'ennemi d'aller plus avant et de mettre la Russie entière à feu et à sang. Ces mesures nécessitent absolument l'augmentation de nos forces militaires: c'est pourquoi nous ordonnons de faire, dans le cours d'un mois une nouvelle levée de recrues dans les deux gouvernemens de la Russie Blanche et dans ceux de Podolie, Wolhynie, Livonie et Estonie et de prendre 5 hommes sur 500 de la manière suivante.

1° Les recrues que l'on fournira dans le cours des deux premières semaines, si même il leur manquait un demi-werschok (pouce) pour avoir la taille exigée, seront pourtant reçus sans aucune difficulté.

2° Les villes designées pour recevoir ces recrues sont: Welikij-Louckij pour le gouvernement de Witepsk, Narva pour la Livonie, et l'Estonie, Elizabethgrad pour la Podolie, Krasnoi, et Jaslawl pour le gouvernement de Mohilow, et Kieff pour la Wolhynie.

3° Pour recevoir ces recrues, on a désigné un officier militaire et deux officiers civils, dont l'un sera du gouvernement qui livrera les recrues, et l'autre de celui qui les recevra.

4° Du reste, on agira en tous points comme on a fait dans la dernière levée.

5° Dans les gouvernemens de Siberie, au lieu de recrues, on est tenu de donner 2000 roubles pour chaque homme.

Du quartier général à Drissa, ce 1/13 juillet 1812.

L'original est signé Alexandre

La copie A. Balaschoff

vérifié

le duc Alexandre de Wurtemberg.

Traduction de la lettre écrite par le prince de Wurtemberg, gouverneur-général de la Russie Blanche au gouverneur civil de Witepsk, en date du 4/16 juillet 1812.

Je viens de recevoir du ministre de la guerre une nouvelle très heureuse: dieu a protégé nos troupes, et les premiers efforts de l'ennemi ont été inutiles. La victoire a couronné nos armes. L'avant garde du prince Bagration, qui manoeuvrait pour rejoindre la première armée a rencontré la cavalerie ennemie. Après un combat opiniâtre, neuf régimens français ont été faits prisonniers. Plus de 50 officiers et 1000 soldats ont été faits prisonniers. Après cette bataille gagnée la seconde armée n'a plus d'obstacles pour rejoindre la première en peu de tems, et toutes deux ensemble ne tarderont pas sans doute à se venger des injustes aggresseurs de notre patrie.

Son Exc. le ministre de la guerre ajoute qu'à l'aile droite de la première armée, le général Koulniew, commandant l'avant-garde du corps de Wittgenstein a défait entièrement une brigade de la cavalerie ennemie composée de deux régimens. Le général St Genies et plusieurs soldats ont été pris. Dans le même tems, on a repoussé l'ennemi devant Dunabourg avec une perte considérable en tués et prisonniers.

une nouvelle arrive dans l'instant qu'à l'aile gauche, le général Platow avec son corps a défait entièrement quatre regimens ennemis. Ce n'étant que les avant-coureurs de la victoire complette. Les voeux des citoyens et de l'armée sont enfin exaucés.

En vous faisant part de ces rapides victoires, j'ai ordonné au directeur de la police de Polotzk de faire chanter le Te Deum dans toutes les églises grecques et romaines, pour remercier dieu de cet important succès.

je vous invite à faire la même chose dans tous les districts du gouvernement de Witepsk, et de donner la plus grande publicité à toutes ces nouvelles.

Signé le prince A. de Wurtemberg, gouverneur général de la Russie Blanche.

---

12 Bulletin de la grande armée
Witepsk le 4 août 1812.

Au combat de la Drissa, le général russe Koulniew, officier de troupes legères très distingué a été tué. Dix autres generaux ont été blessés; quatre colonels ont été tués

Le général Ricard est entré avec sa brigade dans Dunabourg le 1er août. Il y a trouvé 8 pieces de canon; tout le reste avait été evacué. Le duc de Tarente a du s'y porter le 2. Ainsi Dunabourg que l'ennemi travaillait à fortifier depuis 5 ans, où il a depensé plusieurs millions, qui a couté la vie à plus de 20000 hommes de troupes russes pendant la durée des travaux a été abandonné sans tirer un coup de fusil, et est en notre pouvoir, comme les autres ouvrages de l'ennemi, et comme le camp retranché qu'il avait fait à Drissa

En consequence de la prise de Dunabourg, S. M. a ordonné qu'un équipage de 100 bouches à feu qu'il avait formé à Magdebourg et qu'il avait fait avancer sur le Niemen, rétrogradât sur Dantzick et fut mis en dépôt dans cette place. Au commencement de la campagne on avait préparé deux équipages de siège, l'un contre Dunabourg et l'autre contre Riga.

Les magasins de Witepsk s'approvisionnent; les hôpitaux s'organisent; les manutentions s'élevent. Ces dix jours de repos sont extrêmement utiles à l'armée. La chaleur est d'ailleurs excessive. Nous avons ici plus chaud que nous ne l'avons eu en Italie. Les moissons sont superbes; il parait que cela s'étend à toute la Russie; l'année dernière avait été mauvaise par tout on ne commencera à couper les seigles que dans huit ou dix jours.

 S. M. a fait faire une grande place devant le palais qu'elle occupe à Witepsk. Le palais est situé sur le bord de la rive gauche de la Dwina. Tous les matins à 6 heures il y a grande parade, où se trouvent tous les officiers de la garde. Une des brigades de la garde en grande tenue défile alternativement.

Lettres interceptées.

au ministre de la police Balaschoff.

Petersbourg, le 24 juin (6 juillet) 1812.

. . . . . La proclamation insérée dans les gazettes a répandu une grande terreur, et paraît n'avoir pas été bien accueillie à Moscou. On n'approuve pas qu'on y ait dit que l'ennemi venait avec la résolution d'anéantir la Russie. On dit que les églises sont continuellement remplies; qu'on fait des prières de tous côtés et que le chemin qui conduit au monastère de la Trinité est couvert d'équipages de toute espèce. Rostopchin (gouverneur-général de Moscou) ne se laisse pas engager dans la conversation; il évite tant qu'il peut de causer. La récolte de cette année sera abondante comme on ne se souvient pas de l'avoir jamais vue.

Extrait d'une autre lettre adressée au même

Petersbourg le 24 juin (6 juillet)

. . . . . Peut-être à l'heure qu'il est, mon cher Alexandre, s'est-il déjà passé de grands évènemens dans la rencontre avec notre ennemi. En attendant le manifeste a beaucoup effrayé: le public avait la confiance que nos armées étaient si nombreuses et tellement agiles qu'elles pouvaient être par-tout, et ne pas laisser échapper un oiseau. Et voilà que tout d'un coup nous recevons la nouvelle que l'ennemi a déjà passé nos frontières et vient menacer d'anéantir la Russie. S'il a pensé par ce moyen exciter un plus grand enthousiasme, il ne s'est pas trompé. Il sait apparemment que nos Russes savent mieux agir que faire de la politique. On répand le bruit que 8000 confédérés du Rhin, et 200 officiers prussiens se sont rangés de notre côté. Dieu veuille que cela soit vrai; toutefois voilà les nouvelles qu'il faut répandre et qui sont propres à tranquilliser l'esprit public.

Proclamation

Du camp près Polotzk le 6 (18) juillet. 1812.

Alexandre I etc etc etc

L'ennemi après avoir violé notre territoire, poursuit sa marche, et porte ses armes jusques dans le sein de la Russie, espérant qu'il parviendra à troubler la tranquillité de ce grand empire, y l'a résolu de détruire sa gloire et son bonheur. C'est avec la perfidie dans le cœur, et la flatterie sur les lèvres qu'il lui apporte des chaînes.

Appelant à notre secours l'appui du tout-puissant, nous opposons à cet ennemi des armées qui brûlent du desir de le terrasser et de le chasser de l'Empire. C'est avec raison que nous nous reposons sur la force et la valeur de nos braves troupes; mais nous ne pouvons et ne devons pas cacher à nos fidèles sujets, que les armées reunies de differentes puissances sont nombreuses et déploient de grandes forces; et que dans ces circonstances perilleuses, il faut des efforts extraordinaires et un grand courage pour les arreter. Ainsi, independamment de notre grande armée, il est nécessaire de réunir qui, portant l'épouvante et la terreur parmi nos ennemis, formeront une seconde barriere pour renforcer la premiere, et veilleront à la défense des proprietés, des femmes et des enfans de tous.

Nous avons déja fait cet appel à notre antique capitale de Moscou; aujourd'hui c'est à tous nos sujets de tous les états. C'est aux ecclesiastiques comme aux seculiers, que nous demandons de nous assister contre les entreprises de l'ennemi. Qu'à chaque pas il rencontre de bons Russes qui le repoussent de toutes leurs forces et de tous leurs moyens, en méprisant ses menées à la fois perfides et flatteuses; que dans chaque noble il trouve un Pojarski, dans chaque ecclesiastique un Palitsine, dans chaque citoyen un Minine.

Noblesse russe, c'est toi qui, dans tous les tems, sauvas la patrie. Très Saint Synode et clergé, vos ferventes prieres ont toujours attiré la benediction divine sur la Russie. Et toi, peuple russe, illustre posterité des vaillans Slaves, tu as souvent fait trembler les tigres et les loups prêts à se precipiter sur toi! aujourd'hui que tous se reunissent et la croix dans le coeur, et le glaive à la main, aucune force humaine ne sera capable de nous résister.

Je laisse à la disposition des chefs de la noblesse dans chaque gouvernement, la levée et la reunion de toutes les nouvelles forces. Eux mêmes designeront ceux d'entre eux qui devront les guider dans les combats. On en fera connaître le nombre à Moscou, où l'on choisira le commandant en chef.

Donné à notre camp près Polotsk le 6/18 juillet 1812.

Signé Alexandre.

Scellé du sceau du Sénat à St Petersbourg le 10/22 juillet 1812

Rapport du prince Vice-roi sur les combats des 25, 26 et 27 juillet.

Sire,

j'ai l'honneur d'adresser à V.M. les rapports des combats qui ont eu lieu les 25, 26 et 27 juillet et auxquels le 4e corps, que je commande, a pris part.

V.M. donna l'ordre au roi de Naples, commandant la cavalerie de l'armée, de partir de Bechen-Kovischi, et de se diriger sur la route de Witepsk. je reçus celui de mettre à sa disposition le 8e regiment d'infanterie legere.

Le roi de Naples rencontra l'ennemi en avant d'Ostrovno et engagea differentes charges de cavalerie, qui obtinrent de beaux résultats. Environ 600 prisonniers et 8 pieces de canon furent les trophées de cette journée. Le general de division Delzons me rend compte que le 8e eut plusieurs engagemens, qu'il soutint avec valeur.

Le 26, le roi de Naples reçut l'ordre de continuer son mouvement sur Witepsk, et moi, de marcher avec une division pour soutenir le mouvement de la cavalerie. je me rendis, avant le jour, chez le roi de Naples, et nous convînmes ensemble de l'heure à laquelle le mouvement commencerait.

je donnai ordre à la 13e division de suivre la cavalerie, à la 14e et à la garde de marcher à la suite de la 13e division, mais par échelon, et à une heure de distance. La route traversait un pays boisé et le 8e fut bientôt engagé pour ouvrir le chemin, que l'ennemi disputait avec de l'infanterie. vers dix heures du matin, le 8e regiment, après avoir chassé du bois tous les tirailleurs de l'ennemi, le rencontra formé et tenant une position avantageuse sur un plateau d'une assez belle élévation, protégé par une artillerie nombreuse, ayant devant lui un ravin profond et sa gauche appuyée à une forêt tellement épaisse qu'il était impossible à des masses de la pénétrer. C'était le corps du général Osterman, fort de deux divisions d'infanterie, qui occupait cette position. Alors j'ordonnai au général Delzons, commandant la 13e division de se former pour l'attaquer; le régiment croate et le 84e sur la gauche de la route, le premier déployé, le second en colonne, par division. Un bataillon de voltigeurs et le 92e regiment furent placés sur la droite en échelon, par bataillon. L'attaque commença; elle fut vive, et l'ennemi fut abordé avec intrépidité. Les croates et le 84e firent plier les bataillons qui leur étaient opposés. Le général Huard, qui commandait cette attaque, y déploya autant de valeur que de capacité. Sur la droite, les voltigeurs, et le 92e éprouvèrent une plus grande resistance, ils avaient à pénétrer la forêt, à déboucher et à se former

sous le feu de l'ennemi, qui avait placé à sa gauche ses principales forces. Ce ne fut pas sans des efforts multipliés que le général Roussel put parvenir à prendre position au débouché du bois et à en chasser l'ennemi. Il fallait la valeur des troupes et l'opiniâtreté du général qui commandait, pour réussir dans une attaque aussi difficile.

Cependant le centre et la gauche, qui ne pouvaient voir la lenteur des progrès de la droite disputés dans la forêt, poursuivirent leur succès. L'ennemi, qui voyait sa gauche se maintenir, fit porter sa réserve sur sa droite où il se sentait plus vivement pressé. Les croates et le 84e furent à leur tour poussés et débordés. Le roi de Naples avec sa valeur brillante et la promptitude de l'éclair détermina une charge de cavalerie vigoureuse, qui arrêta l'ennemi. Le chef de bataillon Ricard, avec une compagnie de carabiniers du 8e, se précipite à la tête des pièces; le chef de bataillon Dumay et le capitaine Bonardelle, avec une intrépidité rare, maintiennent le plus grand ordre dans la colonne d'artillerie; pendant ce tems le général Roussel débouche de la forêt, charge l'ennemi avec le 92e en colonne, et se rend maître de la position. Les croates et le 84e soutenus de deux bataillons du 106e régiment tenus en réserve jusqu'à ce moment, reprennent leurs premiers avantages. C'est alors que tout fut rétabli et que nous restâmes maîtres du terrein que l'ennemi avait fortement disputé.

Après quelques momens de repos, pour rallier les troupes et reformer les colonnes, l'ennemi fut, de nouveau poursuivi, et forcé promptement dans toutes les positions qu'il chercha encore à défendre. Il fut ainsi ramené jusqu'à deux lieues de Witepsk, où la 13e division prit position vers neuf heures du soir. La 14e se plaça sur la route, en seconde ligne, avec ordre d'éclairer par des postes, les bords de la Dwina. La garde se plaça également en arrière, à droite de la 13e division.

Le 27 S. M. ordonna à la cavalerie et au 4e corps de continuer le mouvement sur Witepsk. Ce jour là, la 14e division prit la tête. Le général de brigade Bertrand de Sivray fut détaché avec le 18e régiment d'infanterie légère, et trois compagnies de voltigeurs. Il s'empara d'un village, occupé par l'ennemi, sur la droite, et suivit la crête des hauteurs dont il se rendit maître. Le reste de la division marcha en avant, se forma sur la gauche de la route en présence de l'ennemi, établit son artillerie, fit taire celle qui lui était opposée, et força les Russes à reculer leur ligne des bords du ravin, qu'ils occupaient derrière un pont brûlé.

 Le général Broussier profitant de ce mouvement rétrograde de l'ennemi, passa la rivière avec sa division, forma en avant les régimens en carrés doublés par échelon sous la protection d'un feu très-vif de son artillerie. La cavalerie ennemie essaya plusieurs fois de charger les carrés; mais le feu et la contenance de ce régiment leur en imposèrent toujours.

Les deux premières compagnies de voltigeurs du 9e de ligne, qui avaient passé en tête sur le pont sous le feu de l'ennemi, furent dirigées avec intelligence et bravoure par les capitaines Guyard et Savary sur le flanc droit de l'ennemi, et lui firent éprouver de grandes pertes.

Le général Broussier cite avec éloge tous les régimens de sa division. Il distingue particulièrement le chef de bataillon Villemain du 53e, le capitaine Guyard du 9e de ligne, et le lieutenant d'artillerie légère, Laguerinais, qui a reçu trois coups de lance en défendant les pièces qu'il commandait.

Le général Delzons cite, comme s'étant particulièrement distingués, le colonel Serrent du 8e léger, blessé; le chef de bataillon d'artillerie Demay; le chef de bataillon Ricard, du 8e léger; le chef de bataillon Poudret de Sevres du 106e; le chef de bataillon Livingston, du 92e; le chef de bataillon Chotard du 84e; le capitaine Desjardins du 8e léger; le capitaine d'artillerie Bonnardelle.

Je présente à V. M. l'état des pertes que les 13e et 14e divisions ont éprouvées dans ces différens engagemens. Une perte bien vivement sentie, a été celle du général Roussel, qui a été tué la nuit à 11 heures comme V. M. venait de visiter les avant-postes. Il a été pris pour ennemi.

Je demande les bontés de V. M. en faveur des officiers et soldats qui se sont le mieux comportés, ainsi qu'en faveur de la veuve, et des enfans du général Roussel.

Je suis avec le plus profond respect,
Sire
de Votre Majesté,
Le très-dévoué, tendre fils et fidèle sujet,
Signé, Eugène Napoléon

1er rapport du roi de Naples à l'Empereur,
Miattuzevo le 1er août 1812.

Sire,
J'arrivai de Polotsk à Bechenkovitchi le 24 au soir, et je marchai d'après les instructions qui me furent remises dans la nuit du 25, pour rejoindre le 1er corps de cavalerie, et appuyer avec lui sur Witepsk. Le vice-roi devait me soutenir. M. le général comte Nansouty partit [illegible] de son quartier-général de Boadilova, et je le rejoignis lorsqu'il était déjà aux prises avec l'ennemi sur la hauteur d'Ostrowno et maître de sa première position et de huit pièces de canon que l'avant-garde de la division Bruyères lui avait enlevées. Ce succès fut

le résultat d'une charge de cavalerie, qui fut exécutée par le général Piré avec autant de bravoure que d'intelligence. Cependant le général Ostermann, qui était arrivé le matin de Witepsk avec tout son corps, avait pris position à quelques cents toises en arrière, et opposait de l'infanterie. je fis avancer rapidement la division Saint-Germain, je lui fis former ses lignes par brigades, et toute son artillerie fut mise en position. alors, je vis déboucher d'un bois, à cinquante toises, un régiment de dragons russes, qui vint se former, sur le flanc droit de la brigade étrangère avec laquelle je me trouvais alors. Faire un changement de front sur la droite, le charger, le culbuter et le détruire presqu'entièrement, fut l'affaire d'un instant. une seconde charge de la brigade Piré, ayant à sa tête le général comte Ornano, avait lieu sur la chaussée; elle fut arrêtée par la fusillade de l'infanterie.

Instruit par les prisonniers, que j'avais affaire avec tout le corps d'Ostermann, je fis donner l'ordre aux divisions Delzons et Broussier de se porter sur la ligne. je fis avancer les deux bataillons du 8e régiment d'infanterie légère, que S. M. avait mis dès le matin à ma disposition, et les plaçai le long d'un petit bois qui se trouvait à ma gauche pour soutenir ma première brigade de cavalerie, que le feu de l'infanterie devait nécessairement forcer à se retirer. A la vue de ce mouvement environ trois bataillons russes passèrent de leur gauche sur le front de ma cavalerie, pour aller à la rencontre de ces deux bataillons. je les fis charger, ils furent obligés de se retirer avec une perte considérable. je voulais me maintenir dans cette position jusqu'à l'arrivée de la division Delzons, mais l'ennemi faisait marcher, à la faveur d'un bois qui se trouvait sur ma droite, dix ou douze bataillons, et montrait le projet de vouloir déborder ma droite, manoeuvre qui devait nécessairement me faire abandonner ma position. Deux de ces bataillons étaient déjà débouchés du bois, et forçaient la brigade de droite à céder du terrein. Deux autres bataillons débouchèrent par ma gauche sur un régiment de cuirassiers et sur le 9e de lanciers. Presqu'en même tems, ces quatre bataillons furent chargés et détruits, ceux de ma gauche, par le 9e de lanciers, et ceux de ma droite, par la brigade étrangère. j'ai peu vu de la cavalerie charger de l'infanterie avec plus de courage et de succès.

Cependant la division Delzons arriva, je la fis marcher le long de la Dwina pour aller prendre une position qui menaçait les derrières des Russes. Ce seul mouvement arrêta celui de l'ennemi sur ma droite, qui s'empressa de rappeler ses bataillons au centre pour protéger la retraite. qu'il effectua à l'instant même;

 Les deux bataillons du 8e régiment d'infanterie légère repoussèrent deux ou trois charges de l'infanterie ennemie, et couvrirent constamment le front de ma ligne; l'artillerie fit le plus grand mal à l'ennemi; elle tira 1800 coups de canon à demi-portée.

Voilà, Sire, le récit exact du combat de Ostrovno, dont les résultats ont été la prise de 8 pièces de canon, 7 à 800 prisonniers, et au moins 5 ou 6000 Russes tant tués que blessés. V. M. a pu juger de la perte de l'ennemi, en passant sur le champ de bataille.

Je fis connaître à V. M. par ma lettre écrite sur le terrain même la brillante conduite des généraux qui avaient dirigé ces différentes charges. V. M. trouvera plus en détail, dans les rapports ci-joints, les noms des braves qui se sont le plus particulièrement distingués. Que V. M. me permette de solliciter pour eux des récompenses justement méritées. Je dois des éloges particuliers au général Comte Belliard, qui s'est trouvé à toutes les charges, et qui m'a été de la plus grande utilité pour l'exécution des différents mouvemens que j'ai été dans le cas d'ordonner. Je dois nommer aussi à V. M. tous les individus de ma maison, et demander pour eux ses bontés.

J'ai l'honneur de demander à V. M. une lieutenance pour M. Berthier, sous-lieutenant au 16e régiment de chasseurs à cheval, qui était dans la charge faite par le général Ornano et qui est arrivé un des premiers sur les pièces. Ses officiers supérieurs en font le plus grand cas.

Je suis de V. M.

Sire

Le très affectionné frère,

Signé Joachim Napoléon

2me rapport du roi de Naples à l'Empereur

Mattegrovo le 2 août 1812, à 5 heures du matin.

Sire

Je reçus dans la nuit du 25 au 26 juillet, une dépêche de V. M. d'après laquelle je devais faire une forte reconnaissance sur l'ennemi, avec beaucoup d'artillerie et la division Delzons qui devait l'appuyer. Je mis en mouvement tout le 1er corps de la réserve de cavalerie et les deux bataillons du 8e d'infanterie légère; la division Delzons suivait le mouvement. Mon avant-garde rencontra l'arrière-garde ennemie à environ deux lieues de Ostrovno. Il était avantageusement posté, derrière un ravin extrêmement escarpé. Il avait de l'infanterie et de l'artillerie, et était couvert, sur son front et sur les flancs, par des bois touffus. On échangea quelques coups de canon. Les deux bataillons furent envoyés pour arrêter l'infanterie, qui déjà faisait rétrograder la cavalerie de la tête. Cependant la division Delzons arriva. Je lui devait naturellement faire le rôle de la cavalerie. Le

viceroi fit les dispositions. on marcha à l'ennemi ; on passa le ravin. La brigade de cavalerie étrangère avait passé la Dwina, protégeait notre flanc gauche et débouchait dans la plaine. le reste de la division légère marchait sur la chaussée, à mesure que le vice-roi repoussait l'infanterie ennemie. Les cuirassiers furent laissés en ~~tous ennemis~~ réserve en arrière du ravin, et leurs canons mis en batterie. Ma droite était garantie par des bois immenses et éclairée par de nombreux partis. L'ennemi fut mené vigoureusement jusqu'à sa seconde position, en arrière du ravin, où était sans doute sa réserve il nous ramena à son tour sur le ravin ; il ne fut repoussé une seconde fois. Pour la seconde fois il nous ramenait vigoureusement. j'aperçus de la confusion, j'ordonnai une charge de cavalerie contre une colonne d'infanterie qui marchait audacieusement dans la plaine. Les braves Polonais s'élancèrent alors sur les bataillons russes, pas un homme n'échappa, pas un ne fut fait prisonnier ; les derniers hommes furent tués jusque dans les bois. Le pas de charge fut battu aussitôt dans tous les bataillons carrés de l'infanterie de V.M., et le général Girardin, qui conduisait les bataillons de gauche reçut l'ordre de faire un changement à droite, et de se porter sur la grande chaussée sur les derrières de l'ennemi. Tous les bataillons qui se trouvaient immédiatement à la droite exécutèrent la même manœuvre, et le général Piré se portant, avec le 8e régiment de hussards, sur la droite, et chargeait vigoureusement toute la gauche de l'ennemi qui ne dut son salut qu'aux bois et aux ravins, qui retardèrent notre marche. Toute la division suivit le mouvement sur la chaussée. la cavalerie débouchait sur les hauteurs, en face de cinq à six régimens de cavalerie que je faisais canonner. ce fut dans cette position que me trouva V.M., d'où elle me fit poursuivre l'ennemi, qui fut mené tambour battant jusque sur un ravin, à environ une lieue et demie de Witepsk.

voilà, Sire, le récit de l'affaire du 26, dans laquelle, d'après le rapport de tous les prisonniers et déserteurs, l'ennemi avait éprouvé encore plus de pertes que la veille. on peut hardiment évaluer le nombre des morts de 2500 à 3000 ; il a eu une quantité immense de blessés, V.M. n'a perdu presque personne.

je dois encore citer à V.M., M. le comte général Belliard qui, dans cette journée donna à V.M. de nouvelles preuves de dévouement et de courage. c'est à lui que l'on doit la conservation d'une partie de l'artillerie de la division Delzons.

Le capitaine Ferrari du 8e régiment de hussards, a eu la jambe emportée par un boulet. j'ai l'honneur de citer à V.M. comme s'étant bien conduits, le général Ornano, dont j'ai parlé dans mon 1er rapport du 25 pour sa conduite brillante, et qui

 a montré la même bravoure dans celle du 26; M. le général Girardin, le colonel Flahaut et le capitaine Lecouteux, tous trois aides-de-camp du prince de Neufchâtel, ainsi que l'adjudant commandant Borelli. je dois également citer le chef de bataillon . . . commandant le 16e régiment d'infanterie legère, qui a su mériter dans ces deux journées les bontés de V. M. je ne citerai pas d'autres personnes du corps du viceroi; ce prince ayant dû faire un rapport particulier à V. M.

Tous mes aides-de-camp se sont conduits avec leur bravoure accoutumée. Mes écuyers Caraffa, et Campouel, ne m'ont pas quitté d'un instant dans les deux journées. je ne parlerai pas à V. M. de la journée du 27, tout se passa sous ses yeux; je ne fis qu'exécuter ses ordres.

je suis de V. M.

Sire

Le très-affectionné frère,

Joachim Napoléon.

Rapport du maréchal duc de Tarente au prince major-général

Jacobstat le 22 juillet 1812.

Monseigneur,

je reçois à l'instant (5 heures du soir) le rapport du général Grawert sur l'engagement qu'il a eu le 19 à Ekau.

À peine arrivé à Bauske, il a remplacé le général Ricard et tandis que son infanterie passait l'Aa, il détacha le colonel Roeder, aide-de-camp du roi et son chef d'état-major, avec un parti de 60 chevaux pour reconnaître le terrein. il rencontra les postes ennemis à environ 3 lieues de Bauske, les replia facilement mais il s'apperçut bientôt à leur contenance qu'ils avaient des forces derrière eux. il en prévint le général Grawert en même tems qu'il lui fit demander deux escadrons et une demi batterie d'artillerie à cheval; mais avant leur arrivée l'ennemi qui d'une hauteur avait pu se convaincre de la faiblesse du détachement du colonel Roeder, tomba sur lui; celui-ci se défendit vaillamment pour ne pas perdre la position avantageuse qu'il occupait. Ce combat inégal devenait toujours plus vif et fort critique lorsque le major de Stiern, du régiment de Dragons No. 1 arriva. ce brave officier chargea avec vigueur la cavalerie ennemie, la culbuta complètement, la poursuivit jusqu'au bois où il fut arrêté par le feu de l'infanterie.

L'ennemi perdit dans cette charge beaucoup de monde, mis hors de combat; un officier et 20 hommes prisonniers. La cavalerie prussienne eut un homme tué et 20 blessés dont 3 officiers particulièrement le capitaine comte de Brandenburg, qui a

reçu un coup de lance dans la poitrine et deux officiers du régiment de dragons N°. 5 lesquels après avoir fait panser leurs blessures retournèrent au régiment et se trouvèrent à l'action du soir. On espère que la blessure du comte de Brandenbourg n'est pas dangereuse (il est frère naturel du roi). Suivant le rapport du colonel de Roeder le major de Stiern, et le comte de Brandenbourg se sont très distingués.

Les prisonniers faits dans ce choc de cavalerie ont unanimement déclaré que la veille des renforts considérables étaient arrivés à Elstau, sur quoi l'ennemi faisait avancer un détachement de 4 bataillons, quelques escadrons de Uhlans, un poulk de cosaques et quelques bouches à feu pour reprendre Bautzen; et qu'en outre il se concentrait des forces très supérieures à Elstau avec 10 bouches à feu en batterie.

Le colonel de Roeder resta sur le terrain dont il avait chassé l'ennemi et celui-ci se plaça à deux mille pas vis-à-vis.

Le général de Grawert en étant instruit prit la résolution d'envoyer l'ordre au général de Kleist, que par une 1ere disposition j'avais envoyé à Sanken et à Dratzir, sur la grande route de Herbergen à Riga, de se diriger par la rive droite de l'Elstau pour prendre l'ennemi en flanc et à dos tandis qu'il se disposait à l'attaquer de front.

Le général de Grawert marcha sur Elstau et fit repousser par la cavalerie et les tirailleurs sur la rive droite de cette rivière, ce qui se trouvait encore sur la gauche, et attendit dans une position avantageuse l'arrivée du général de Kleist, dès qu'il en fut averti par les premiers coups de canon, il aborda l'ennemi, passa le défilé avec la cavalerie l'artillerie et les tirailleurs, et soutint cette attaque par une partie de son infanterie, tandis que l'autre s'avançait pour garder le défilé.

Le général de Kleist attaquait vigoureusement de son côté, appuyant sa gauche à l'Elstau. Le combat fut long et meurtrier les Russes défendant leur position pied à pied; même un détachement qui était entièrement coupé, combattit jusqu'au dernier moment.

Cependant la bravoure des troupes prussiennes quoique leur nombre fut inférieur, et la bonne conduite des chefs et des officiers triomphèrent des Russes, ils furent forcés sur tous les points à [illegible] heures et demie du soir, et mis en fuite.

Le résultat de la journée est un drapeau pris, plusieurs centaines de prisonniers, parmi lesquels des officiers supérieurs et autres. L'ennemi a perdu un nombre considérable de tués et blessés. La perte des Prussiens est importante, parmi les tués se trouvait

deux très braves officiers, 1° le capitaine d'Esbeck des dragons No 4 qui s'était déjà distingué le matin dans le combat de cavalerie sous le colonel Roeder et qui chargea avec la plus grande vigueur l'infanterie le soir où il fut tué; 2° le lieutenant de Wallis du bataillon de fusiliers No 2, qui commandait les tirailleurs, et les menait avec impétuosité à l'ennemi. Il tomba mort sur le champs de la gloire.

Le général Grawert n'avait point encore reçu les rapports particuliers au départ du sien. Il se propose d'en faire un plus détaillé, qui fera connaître les actions et les pertes. Les charges de la cavalerie prussienne sur l'infanterie russe ont beaucoup contribué à la perte de cette dernière. Aucune n'a manqué.

Une longue marche et un combat de toute la journée avait épuisé cette cavalerie, elle n'a pu suivre ses avantages que pendant un mille.

Le général Grawert suppose que l'ennemi prendra encore position entre Eckau et Riga, d'où il compte d'autant plus facilement le chasser, que l'action du 19 a beaucoup découragé les Russes tandis que ses troupes sont pleines d'assurance.

Cependant si il est vrai, comme la nouvelle lui en est venue de plusieurs côtés, que l'ennemi attend encore des renforts dont partie arrivait pendant le combat, il ne peut être entièrement sûr de gagner du terrein, mais il fera ce qu'il pourra.

C'est le général Lewis qui commande le corps russe.

Le général Grawert m'annonce qu'il lui sera difficile de nommer les officiers qui se sont distingués puisque tous sans exception étaient animés du même esprit de bravoure et d'envie d'atteindre l'ennemi. Dès qu'il en aura le moment, il m'adressera un rapport plus circonstancié. Il se borne à nommer le général de Kleist, qui a si parfaitement manoeuvré, et chargé l'ennemi avec tant de vigueur, qu'il avoue lui devoir le succès de sa journée.

J'ignore encore si le détachement dirigé sur Mittau est arrivé.

Le général Grawert ajoute que si la journée du 19 a été heureuse pour l'Empereur et les armes prussiennes, c'est à l'activité et aux bonnes dispositions du colonel de Roeder, son chef d'Etat major, qu'il en doit une partie. C'est avec autant de circonspection que d'intrépidité qu'il a conduit les charges sur l'ennemi et animé les troupes par l'exemple qu'il leur donnait.

je prie V. A. de faire connaître les excellentes qualités de cet officier distingué sous tous les rapports, à S. M. l'Empereur, et de le recommander à sa grâce. C'est un officier plein de mérite.

Le général de Grawert a la modestie de ne point se nommer, ni de citer les officiers et son état-major, quoiqu'ils se soient très-distingués.

Cette action glorieuse, dans ce premier début, promet de nouveaux avantages. je prie V. A. de demander à S. M. des récompenses et qu'elle donne son approbation à la conduite du corps prussien.

Agréez, monseigneur &c

signé le maréchal duc de Tarente

Rapport du maréchal duc de Reggio au prince major-général.

Biala le 31 juillet 1812. à 11 heures du soir

Monseigneur,

j'ai l'honneur de rendre compte à V. A. S. que le 28 de ce mois, je mis les troupes du corps d'armée en marche sur Sebej. La 5e brigade de cavalerie légère, et un bataillon prirent position le même jour au gué de Sivochina, où je fis établir un pont. Les 1re et 2e divisions d'infanterie campèrent entre Biala et Sivochina; la 3e division d'infanterie partit de Drisa, prit position à Lozowska. La 6e brigade de cavalerie légère, qui était chargée de couvrir la marche de cette division, fut attaquée vers le soir par 14 ou 1500 chevaux, hussards de Grodno ou cosaques, qui avaient passé la Drissa au gué de Valentsoui. Le 8e régiment de chevau-légers, qui essuya presque seul cette attaque, souffrit une perte de près de 80 chevaux, quoiqu'il combattit avec beaucoup de courage. Cette brigade retardée dans sa marche, n'arriva à sa position qu'à onze heures du soir; de l'autre côté sur la route de Sebej la 5e brigade de cavalerie légère rencontra deux escadrons des dragons de Riga, que le général Castex fit charger et à qui on fit quelques prisonniers.

Il résultait des divers rapports et des reconnaissances qui furent poussées sur tous les débouchés, dans la journée du 29, que le général Koulnow occupait Valentsoui avec 4000 hommes d'infanterie, le régiment des hussards de Grodno, deux régimens de cosaques de 500 chacun, 6 pièces d'artillerie à cheval et 12 pièces d'artillerie à pied, et que le prince Wittgenstein, auquel le prince Repnin venait de se joindre, occupait Kokonow et Osvaia.

Le 30 au matin, je me mis en route sur Kliatsoui avec la 5e brigade de cavalerie légère et la 1re division d'infanterie. La 2e division et les cuirassiers suivirent ce mouvement et prirent position à Glovitchtsoui et Sakatlisa. je laissai la 3e division d'infanterie pour garder le gué de Sivochina, et je lui donnai la 6e brigade de cavalerie légère pour faire observer les gués de Zarnowtsie et de Valentsoui.

En arrivant à Kliatsitsoui, vers onze heures du matin, je poussai de suite quelques troupes légères sur Jakoubovo, où passe la route qui conduit à Osveia et Mosloiovo; elles rencontrèrent une patrouille ennemie qu'elles poussèrent. Le général Legrand prit position à Jakoubovo avec les 26e léger, 56e de ligne et le 24e de chasseurs à cheval. je lui donnai l'ordre d'envoyer des reconnaissances sur le Nevoiana. Pendant ce tems le 23e de chasseurs à cheval, que j'avais envoyé sur la route de Sebej, m'amena un très jeune officier d'état-major russe qui venait de Sebej à Kliatsitsoui, où le général Wittgenstein lui avait donné rendez-vous. Bientôt après, la grand garde de ce régiment prit un aide-de-camp de ce général, qui venait aussi de Sebej et qui était porteur de quelques papiers insignifians, et d'états de situation de l'artillerie seulement. Vers quatre heures du soir je fus informé que ma reconnaissance était ramenée, et que l'ennemi s'avançait en force sur Jakoubovo. Il déboucha en effet, et le combat s'engagea avec le 26e léger, qui fit la plus belle défense, et que les Russes ne purent jamais parvenir à déposter du village. L'ennemi chercha particulièrement à menacer le flanc de la ligne en se rendant maître d'un grand bois qui règne sur la gauche du bassin où se trouve situé le village de Jakoubovo. Le général Legrand y jeta le 56e de ligne, contre lequel les Russes envoyèrent de grandes forces sans parvenir à l'ébranler. La brigade du général Maison vint se poster en échelons à l'appui de la 1re ligne. je ne pouvais, dans une position resserrée d'un côté par un bois épais, et de l'autre par des maisons, mettre en batterie plus de douze pièces de canon. Le bassin s'ouvrant au contraire du côté de l'ennemi, il fit usage de plus du triple d'artillerie, et déploya des forces considérables. Cependant le combat se soutint sans le moindre désavantage jusqu'à dix heures du soir. je fis venir la division du général Verdier, qui fut placée en réserve; quant aux cuirassiers je les laissai en arrière, par l'impossibilité d'en faire usage sur le terrein.

je pensai que l'objet de l'ennemi étant de se porter sur Sebej pour couvrir la route de Pétersbourg, il ne s'opiniâtrerait

pas à déboucher par Kliastitsy; mais à peine ce matin le jour a commencé à poindre, qu'il a renouvelé son attaque. Après un feu d'artillerie prodigieux, il a fait attaquer le château de Jakoubovo; il était déjà dans la cour, lorsque le 26e Léger s'est porté sur lui au pas de charge, lui a tué 300 hommes à coups de baïonnette, lui a fait 500 prisonniers et l'a poursuivi jusque dans le bois. L'affaire terminée, il m'a paru que l'ennemi était trop bien posté pour l'attaquer avec une grande espérance de succès; j'avais d'ailleurs un défilé derrière moi, et j'ai résolu de manœuvrer pour l'attirer.

Nous avons eu dans les deux journées 3 à 400 blessés. L'ennemi a considérablement souffert, et nous lui avons fait 5 à 600 prisonniers, dont plusieurs officiers, sans en avoir perdu nous mêmes.

On m'apprend à l'instant que l'ennemi tente des efforts pour se rendre maître du gué de la Drissa. je donne ordre aux généraux Albert et Castex, chargés de le garder, de ne pas le défendre: si l'ennemi passe, il fera ce que je veux.

J'ai le honneur d'être &c.

Le maréchal duc de Reggio.

Biala le 1er août 1812, à 10 heures du soir.

Monseigneur,

Hier au soir, vers 11 heures, l'ennemi fit une attaque sur les troupes chargées de garder le gué de Sivochina. Elles se retirèrent ainsi qu'elles en avaient l'ordre. L'ennemi a employé le reste de la nuit à déboucher, jusqu'au point du jour, il s'est trouvé en mesure de nous attaquer. On s'y attendait. Le feu s'est engagé par une nuée de tirailleurs suivis par des colonnes qui s'avançaient sur nos positions en battant la charge et en poussant de grands cris; mais le feu de notre artillerie, qui était parfaitement placée, et qui a été bien servie, a d'abord modéré leur ardeur, et les a bientôt obligés à se déployer. Pendant ce tems, nos colonnes se formaient, et les trois divisions étaient disposées de manière à se remplacer successivement. Dans chaque position tout étant prêt, j'ai ordonné la charge. Les Russes ont fait d'abord une résistance assez vive, mais inutile. Ils ont été culbutés en un clin-d'œil et jetés dans la Drissa, laissant entre nos mains 14 pièces de canon, 13 caissons, et plus de 2000 prisonniers. Pendant trois quarts de lieue qu'on les a menés battant jusqu'à la rivière la terre est couverte de leurs morts. j'ai vu peu de champs de bataille qui offrissent l'image d'un aussi grand carnage.

 La division du général Legrand a eu la principale part à l'action. j'ai chargé ensuite le général Verdier de poursuivre l'ennemi et il l'a poussé à trois lieues du champ de bataille, sur la route de Sebej, en lui faisant éprouver une perte énorme.

L'ennemi a perdu depuis le 30 de 3 à 4000 prisonniers, il a eu au moins 4000 hommes tués ou blessés, et ne nous a point fait de prisonniers. Les généraux, les officiers, les troupes ont montré la plus rare valeur. La cavalerie légère aux ordres du général Castex a fourni plusieurs charges avec beaucoup de succès et d'à-propos.

je ferai connaître ultérieurement à V. E. les généraux officiers, ou autres qui se sont particulièrement distingués, et pour lesquels je solliciterai les bontés de l'Empereur.

j'ai l'honneur d'être &

Le maréchal duc de Reggio.

13 Bulletin de la grande armée.

Smolensk, le 21 août 1812.

il parait qu'au combat de Mohilow gagné par le prince d'Eckmühl sur le prince Bagration, le 23 juillet, la perte de l'ennemi a été considérable. on joint ici le rapport du prince d'Eckmühl sur cette affaire.

Le duc de Tarente a trouvé 20 pièces de canon à Dunabourg au lieu de 8 qui avaient été annoncées. il a fait retirer de l'eau plusieurs batimens chargés de plus de 40000 bombes et autres projectiles. une immense quantité de munitions de guerre a été détruite par l'ennemi. L'ignorance des Russes en fait de fortifications se fait voir dans les ouvrages de Dunabourg et de Drissa.

Il m'a donné le commandement de la droite au prince Schwarzenberg en mettant sous ses ordres le 7e corps. ce prince a marché contre le général Tormazow, l'a rencontré le 12, et l'a battu. il fait le plus grand éloge des troupes autrichiennes et saxonnes. Le prince Schwarzenberg a montré dans cette circonstance autant d'activité que de talent. L'Empereur a fait demander des avancemens et des recompenses pour les officiers de son corps d'armée qui se sont distingués.

Le 8, la grande-armée était placée de la manière suivante. Le prince vice roi était à Souraj avec le 4e corps, occupant par des avant-gardes Velij, Ousviath, et Porietch.

Le roi de Naples était à Nikoulino, avec la cavalerie occupant Inkovo.

Le maréchal duc d'Elchingen commandant le 3e corps, était à Liozna.

Le maréchal prince de Eckmühl, commandant le 1er corps, était à Doubrowna.

Le 5e corps, commandé par le prince Poniatowski, était à Mohilow.

Le quartier général était à Witepsk.

Le 2e corps, commandé par le maréchal duc de Reggio, était sur la Drissa.

Le 10e corps, commandé par le duc de Tarente, était sur Dunabourg et Riga.

Le 8, 12000 hommes de cavalerie ennemie se portèrent sur Jnkowo, et attaquèrent la division du général comte Sébastiani, qui fut obligé de battre en retraite l'espace d'une demi-lieue, pendant toute la journée en éprouvant et faisant éprouver à l'ennemi des pertes à-peu-près égales. Une compagnie de voltigeurs du 24e régiment d'infanterie légère faisant partie d'un bataillon de ce régiment qui avait été confié à la cavalerie pour tenir position dans le bois, a été prise. Nous avons eu 200 hommes environ tués et blessés; l'ennemi peut avoir perdu le même nombre d'hommes.

Le 12, l'armée ennemie partit de Smolensk et marcha par différentes directions avec autant de lenteur que d'hésitation sur Poretch et Nadra.

Le 10, l'Empereur résolut de marcher à l'ennemi et de s'emparer de Smolensk en s'y portant par l'autre rive du Borysthène. Le roi de Naples et le maréchal duc d'Elchingen partirent de Liozna et se rendirent sur le Borysthène près de l'embouchure de la Berezine, vis-à-vis Khomino, où, dans la nuit du 13 au 14, ils jetèrent deux ponts sur le Borysthène.

Le vice-roi partit de Souraj et se rendit par Janovitski et Lionvavitschi à Rasasna, où il arriva le 14.

Le prince d'Eckmühl réunit tout son corps à Doubrowna le 13.

Le général comte Grouchy réunit le 3e corps de cavalerie à Rasasna le 12.

Le général comte Eblé fit jeter trois ponts à Rasasna le 13.

Le quartier-général partit de Witepsk et arriva à Rasasna le 13.

Le prince Poniatowski partit de Mohilow et arriva le 13 à Romanow.

Le 14, à la pointe du jour, le général Grouchy marcha sur Liadi; il en chassa deux régiments de cosaques, et s'y réunit avec le corps de cavalerie du général comte Nansouty.

Le même jour, le roi de Naples, appuyé par le maréchal duc d'Elchingen arriva à Krasnoi.

La 27e division ennemie, forte de 5000 hommes d'infanterie, et soutenue par 2000 chevaux et 12 pièces de canon, était en position devant cette ville. Elle fut attaquée et dépostée en un moment par le duc d'Elchingen. Le 24e régiment d'infanterie légère attaqua la petite ville de Krasnoi à la bayonnette avec intrépidité. La cavalerie exécuta des charges admirables. Le général de brigade baron Bordesoult et le 3e régiment de chasseurs se distinguèrent. La prise de 8 pièces de artillerie dont 5 de douze et deux licornes, et de 14 caissons attelés et 1500 prisonniers, un champ de bataille jonché de plus de mille cadavres russes; tels furent les avantages du combat de Krasnoi, où la division russe, qui était de 5000 hommes, perdit la moitié de son monde.

S. M. avait le 15 son quartier-général à la poste de Korovitnia.

Le 16 au matin, les hauteurs de Smolensk furent couronnées; la ville présenta à nos yeux une enceinte de murailles de quatre mille toises de tour, épaisses de dix pieds et hautes de vingt-cinq, entremêlées de tours, dont plusieurs étaient armées de canons de gros calibre.

Sur la droite du Borysthène, on appercevait et l'on savait que les corps ennemis tournés revenaient en grande hâte sur leurs pas pour défendre Smolensk. On savait que les généraux ennemis avaient des ordres réitérés de leur maître de livrer bataille et de sauver Smolensk. L'Empereur reconnut la ville, et plaça son armée, qui fut en position dans la journée du 16. Le maréchal duc d'Elchingen eut la gauche appuyant au Borysthène, le maréchal prince d'Eckmühl le centre, le prince Poniatowski la droite. La garde fut mise en réserve au centre; le Vice-roi en réserve à la droite, et la cavalerie sous les ordres du roi de Naples, à l'extrême droite. Le duc d'Abrantès, avec le 8e corps, s'était égaré et avait fait un faux mouvement.

Le 16, et la moitié de la journée du 17, on resta en observation. La fusillade se soutint sur la ligne. L'ennemi occupait Smolensk avec 30 000 hommes, et le reste de son armée se formait sur les belles positions de la rive droite du fleuve, vis-à-vis la ville, communiquant par trois ponts. Smolensk est considéré par les Russes comme ville forte et comme le boulevard de Moscou.

Le 17, à deux heures après midi, voyant que l'ennemi n'avait pas débouché, qu'il se fortifiait dans Smolensk, et qu'il refusait la bataille, que malgré les ordres qu'il avait et la position qu'il pouvait prendre, sa droite à Smolensk, et sa gauche au cours du Borysthène, le général ennemi manquait de résolution, l'Empereur se porta sur la droite, et ordonna au prince Poniatowski de faire un changement de front, la droite en avant, et de placer sa droite au Borysthène, en occupant un des faubourgs par des postes, et des batteries pour détruire le pont, et intercepter la communication de la ville avec la rive droite. Pendant ce temps le maréchal prince d'Eckmühl eut ordre de faire attaquer deux faubourgs que l'ennemi avait retranchés à 200 toises de la place et qui étaient défendus chacun par 4 ou 5000 hommes d'infanterie et par du gros canon. Le général comte Friant eut ordre d'achever l'investissement, en appuyant sa droite au corps du prince Poniatowski et sa gauche à la droite de l'attaque que faisait le prince d'Eckmühl.

A deux heures après-midi, la division de cavalerie du comte Bruyères, ayant chassé les cosaques et la cavalerie ennemie, occupa le plateau qui se rapproche le plus du pont en amont. Une batterie de 60 pièces d'artillerie fut établie sur ce plateau et tira à mitraille sur la partie de l'armée ennemie restée sur la rive droite de la rivière, ce qui obligea bientôt les masses d'infanterie russe à évacuer cette position.

L'ennemi plaça alors deux batteries de 20 pièces de canon à un couvent pour inquiéter la batterie qui le foudroyait et celles qui tiraient sur le pont. Le prince d'Eckmühl confia l'attaque du faubourg de droite au général comte Morand et celle du faubourg de gauche au général comte Gudin. A 3 heures, la canonnade s'engagea; à 4 heures et demie commença une vive fusillade, et à 5 heures les divisions Morand et Gudin enlevèrent les faubourgs retranchés de l'ennemi avec une froide et rare intrépidité, et le poursuivirent jusque sur le chemin couvert, qui fut jonché de cadavres russes.

Sur notre gauche, le Duc d'Elchingen attaqua la position que l'ennemi avait hors de la ville, s'empara de cette position, et poursuivit l'ennemi jusques sur le glacis.

A 5 heures, la communication de la ville avec la rive droite devint difficile, et ne se fit plus que par des hommes isolés.

Trois batteries de pieces de 12, de brèche furent placées contre les murailles, à 6 heures du soir, l'une par la division Friant, et les deux autres par les divisions Morand et Gudin. On deposta l'ennemi des ~~toits~~ tours qu'ils occupait, par des obus, qui y mirent le feu. Le général d'artillerie comte Sorbier rendit impraticable à l'ennemi l'occupation de ses chemins couverts, par des batteries d'enfilades.

Cependant, dès 2 heures après midi, le général ennemi, aussitôt qu'il s'apperçut qu'on avait des projets sérieux sur la ville, fit passer deux divisions et deux régimens d'infanterie de la garde pour renforcer les 4 divisions qui étaient dans la ville. Ces forces reunies composaient la moitié de l'armée russe. Le combat continua toute la nuit; les trois batteries de brèche tirerent avec la plus grande activité. Deux compagnies de mineurs furent attachées aux remparts.

Cependant la ville était en feu. Au milieu d'une belle nuit d'août, Smolensk offrait aux Français le spectacle qu'offre aux habitans de Naples une éruption du Vesuve.

A une heure après minuit, l'ennemi abandonna la ville, et repassa la rivière. A 2 heures les premiers grenadiers qui monterent à l'assaut ne trouverent plus de résistance; la place était évacuée, 200 pieces de canon, et mortiers de gros calibre, et une des plus belles villes de la Russie étaient en notre pouvoir, et cela à la vue de toute l'armée ennemie.

Le combat de Smolensk, qu'on peut à juste titre appeler bataille, puisque cent milles hommes ont été engagés de part et d'autre, coute aux Russes la perte de 4700 hommes restés sur le champ de bataille, de 2000 prisonniers la plupart blessés, et de 7 à 8000 blessés. Parmi les morts se trouvent 5 généraux russes. Notre perte se monte à 700 morts et à 3100 ou 3200 blessés. Le général de brigade Grabowski a été tué; les généraux de brigade Grandeau et Dalton ont été blessés. Toutes les troupes ont rivalisé d'intrépidité. Le champ de bataille a offert aux yeux de 100000 personnes qui peuvent l'attester, le spectacle d'un cadavre français sur sept ou huit cadavres russes. Cependant les Russes ont été pendant une partie des journées du 16 et 17 retranchés et protégés par la fusillade de leurs crénaux.

Le 18 on a rétabli les ponts sur le Borysthène que l'ennemi avait brûlait: on n'est parvenu à maîtriser le feu, qui consumait la ville, que dans la journée du 18, les sapeurs français ayant travaillé avec activité. Les maisons de la ville sont remplies de Russes morts et mourans.

109 Sur douze divisions qui composaient la grande armée russe, deux divisions ont été entamées et défaites aux combats de Ostrowno; deux l'ont été au combat de Mohilow, et six au combat de Smolensk. Il n'y a que deux divisions et la garde qui soient restées entières.

Les traits de courage qui honorent l'armée et qui ont distingué tant de soldats au combat de Smolensk, seront l'objet d'un rapport particulier. Jamais l'armée française n'a montré plus d'intrépidité que dans cette campagne.

Rapport du prince d'Eckmühl au prince major général
Dombrowna le 4 août 1812

Monseigneur

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de V. A. le rapport de l'affaire qui a eu lieu, le 23 juillet, en avant de Mohilow, entre une partie des troupes du 1er corps, et le corps russe du prince Bagration.

J'entrai le 20 à Mohilow; le 21, le 3e régiment de chasseurs fut attaqué par l'avant-garde du prince Bagration, qui voulait occuper cette importante ville. Le régiment perdit 100 hommes et fut ramené.

Le 22, je plaçai en position le 85e régiment d'infanterie de ligne, commandé par le général Fridéricks.

Le général Bagration était arrivé à Novoi Brickow. Il voulait donner une bataille pour entrer à Mohilow. Il avait 4 divisions d'infanterie, 3000 cosaques et 8000 hommes de cavalerie, en tout 35000 hommes.

Je n'avais à Mohilow que les 57e, 61e et 111e régimens de la division Compans (le 25e avait été laissé, avec la brigade Pajol et le 2e de chasseurs sur la Bérézina, pour couvrir Minsk); le 85e et le 108e de la division Dessaix, la division de cuirassiers du général Valence, et le 3e de chasseurs à cheval. La position de Salta-Nowka, dont j'envoie un croquis à V. A., me parut propre à bien recevoir l'ennemi.

Dans la nuit du 22, je fis barricader le pont qui est sur la grande route, créneler l'auberge qui est vis-à-vis. Le pont du moulin de droite fut coupé par une compagnie de sapeurs, et les maisons des environs crénelées. Le 85e fut chargé de défendre ces postes, et de tenir, en cas d'attaque, pour donner le tems aux autres troupes échelonnées entre cette position et Mohilow, d'arriver. Ces dispositions prises, je me retirai à Mohilow pour presser l'arrivée de la division Claparède et des troupes détachées du général Pajol.

Le 23 à 7 heures du matin, je reçus le rapport que les avant-postes étaient attaqués; à 8 heures, je trouvai le 85e régiment attaqué très-vivement. Le général Frédéricks, qui le commandait, avait fait de bonnes dispositions, et pendant toute la journée a déployé du calme et beaucoup d'intrépidité. L'artillerie légère de la division et celle du 85e avaient été disposées la veille.

Leur feu fut très meurtrier, et au bout d'une heure de combat, il y avait déjà au-delà de 900 morts russes. Douze à quinze pièces russes débouchèrent du bois et se mirent en bataille sur le plateau du moulin, dont le pont avait été détruit. Des régimens d'infanterie russe se formèrent. Un bataillon du 108e fut envoyé pour soutenir les compagnies du 85e qui étaient sur le pont; quelques pièces d'artillerie furent opposées à celles des Russes. Le combat devint très-vif de ce côté. Les forces de l'ennemi augmentaient à chaque instant. Le bataillon du 108e, qui avait repoussé les Russes fut obligé de céder au nombre. Le général Guyardet avec deux bataillons du 61e arrêta la poursuite de l'ennemi et fit repasser le ravin aux Russes, qui l'avaient passé en poursuivant le bataillon du 108e.

Pendant que ces choses se passaient sur la droite, je donnai l'ordre au général Frédéricks, qui défendait le débouché de la grande route avec beaucoup de vigueur, de faire passer le défilé à un bataillon du 108e et à quelques compagnies du 85e, et de charger les pièces ennemies. Ce mouvement, qui fut exécuté avec une grande décision, et dirigé par le colonel Achard, du 108e régiment, eut une grande influence sur les mouvemens de la gauche de l'ennemi, qui se vit forcé à un mouvement rétrograde. Le bataillon commandé par le colonel Achard avait fait prisonnier un bataillon ennemi qui fut ensuite délivré. Le colonel fut blessé d'une balle au travers du bras, et ne put se soutenir sur les hauteurs qu'il avait occupées.

L'ennemi avait fait avancer une masse considérable, formée en colonne serrée pour entreprendre de nouveau de forcer le défilé du pont. Elle se trouvait dans la direction du chef d'escadron Saldmey, qui l'arrêta par un feu très vif, et lui fit essuyer beaucoup de perte. Le nombre des morts de l'ennemi, qui était déjà très considérable sur ce point, fut doublé.

L'action se soutenait encore avec chaleur de part et d'autre et avec une grande infériorité de notre côté.

Les autres troupes étaient en réserve sur notre droite, où l'on devait présumer que l'ennemi porterait des forces, et sur-tout sa nombreuse cavalerie. Sur les six heures du soir toutes mes reconnaissances sur la droite n'ayant pas vu d'ennemis, les troupes qui avaient été mises en réserve, en particulier le 111e, furent dirigées sur la grande route. Le général Frédéricks reçut l'ordre de renouveller son attaque. Un bataillon du 85e qui dès la veille avait été placé à l'extrême droite, et un du 61e attaquèrent la gauche de l'ennemi, les deux attaques eurent du succès. L'ennemi retira son artillerie, et ses troupes suivirent ce mouvement sur tous les points.

115 Le 111e régiment et le 61e de la 5e division, conduits par le général Compans, furent chargés de poursuivre l'ennemi jusqu'à Nowosielski. La nuit arrêta la poursuite à cet endroit.

Je dois les plus grands éloges à la conduite des troupes, et en particulier à celle du 85e régiment. Pas un soldat n'a quitté son poste pour conduire les blessés; et les jeunes comme les anciens soldats ont montré une grande valeur. Les anciens soldats ont donné à leurs jeunes camarades le honorable témoignage qu'il n'y avait plus de conscrits dans leurs régiments.

La perte de l'ennemi a été grande. Il a laissé plus de 1200 morts sur le champ de bataille, et au delà de 4000 blessés, dont 7 à 800 sont restés entre nos mains. Notre perte, suivant les états des corps, se monte à 900 hommes tués, blessés, ou prisonniers.

Je réitère les éloges que je dois à la conduite du général Fredericks, à tous les officiers d'état major, qui ont bien payé de leurs personnes. L'un d'eux, aide-de-camp du général Hatzo a été tué.

Je profite de cette occasion pour prier V. A. de demander à S. M. des récompenses pour plusieurs d'entre eux. J'en joins un état à celui des officiers, sous-officiers et soldats des 4e et 5e divisions, qui ont mérité d'être cités avec distinction. Je prie V. A. de mettre ces états sous les yeux de S. M. et de solliciter pour eux ses faveurs.

Je suis etc.

Signé, le maréchal prince d'Eckmühl.

Rapport de l'état-major de l'armée autrichienne.

L'ennemi forcé dans le défilé de Kobribad, marcha toute la nuit du 10 au 11 sur Horodetzka, il fut joint dans sa retraite par les troupes, qu'il avait tirées de Kobrijn ainsi que par le détachement de Knorring et après avoir passé le défilé de Horodetzka, il se plaça sur les hauteurs derrière cet endroit.

Le flanc droit, et le front de cette position, couverts par un marais impraticable de plus de mille pas de largeur n'offraient que deux points pour parvenir à l'ennemi, savoir la digue, qui à Horodetzka forme la route de poste et celle près de Podubne; sa gauche débordait ce dernier village, et il avait hérissé d'une nombreuse artillerie les débouchés de ces deux défilés.

Le 11, je marchai à Horodetzka, et occupai la tête du défilé; le 7e corps, renforcé par deux régiments de cavalerie et deux batteries, se dirigea sur Szabria. On fit la reconnaissance de l'ennemi. Les rapports des prisonniers et des déserteurs portaient ses forces à 50000 hommes. Elles ne s'élevaient pas à moins de 36000 hommes et 60 pièces de canon. Tormasow commandait en personne.

M. le général Reynier, qui s'était chargé de reconnaître la gauche de l'ennemi, trouva qu'il avait negligé d'occuper Podubne, et que son aile s'était contentée d'observer un bois, par lequel passe le chemin de Sgeratsen à Kobrijn, au lieu de s'y appuijer, il se hâta de profiter de cette double faute, en s'assurant de Podubne par une division de chasseurs, et il fut convenu entre nous qu'il déboucherait, avec le 7e corps et les renforts que je lui avais assignés, par le bois pour attaquer et tourner la gauche de l'ennemi, pendant que j'appuijerais les mouvemens par des attaques simulées sur Horodetzka et Podubne.

Dans le même tems, la division de Siegenthal, detachée précedemment à Maletz, y laissa un bataillon et quelque cavalerie pour observer cette partie, assurer nos derrieres et dérober notre marche à l'ennemi, rejoignit le corps d'armée et fut placée en réserve du 7e près de Szabia.

Le 12, on remarqua à la pointe du jour, que l'ennemi, auquel aucun de nos mouvemens ne pouvait être dérobé, parce qu'il occupait les hauteurs dominantes, avait porté la majeure partie de ses forces vis-a-vis le débouché de Podubne, et lorsque le 7e corps, auquel se joignit la brigade Bilienberg, commença son mouvement vers le bois à sa gauche, il se hâta de former avec sa seconde ligne un flanc parallele aux débouchés de ce bois. Vers dix heures du matin, le 7e corps parvint à la lisière du bois, et se porta avec rapidité en avant, pour gagner le terrein nécessaire à son deploiement qui se fit avec le plus grand ordre sous le feu continu et redoublé de l'ennemi, qui, de son côté, ne cessa de renforcer et de prolonger tellement son flanc, qu'il deborda de beaucoup notre droite, ce qui, nous ôtant la possibilité de le tourner, réduisit tous nos efforts à repousser ses attaques reiterées et à le replier sur son centre.

Le combat ne tarda pas à devenir général à Horodetzka, Podubne et sur tout sur la droite. On se battit avec acharnement, l'ennemi redoubla d'efforts et fit plusieurs attaques très vives pour nous rejeter dans le bois; il fut constamment repoussé avec perte, je saisis le moment critique où son attaque sur notre droite était des plus vives, pour faire passer le marais, qu'on avait jugé impraticable, à un bataillon de Colloredo, au dessous et à droite de Podubne; ce bataillon effectua ce passage en front, enfonçant jusqu'aux genoux, escalada la hauteur opposée et attaqua avec impetuosité l'ennemi qui la couronnait. Cette attaque imprévue dans le flanc facilita celle de notre droite, qui, bientôt renforcée par le 2e bataillon de Colloredo, ne tarda pas à repousser l'ennemi jusqu'à la hauteur de Podubne. Il tenta cependant à l'extrémité de sa gauche un dernier effort, et fit, avec une masse de cavalerie bien superieure une derniere attaque sur celle de notre droite, celle-ci l'attendit de pied ferme, et pendant que la cavalerie autrichienne le prenait

113 la brigade Lacorne de Polentz le chargea en front et le culbuta en un clin-d'oeil derrière son infanterie. La nuit mit fin au combat; l'ennemi en profita pour faire filer son artillerie et le gros de ses troupes sur Kobryn, et nous abandonna le champ de bataille; une heure de plus il perdait sa communication et se trouvait adossé aux marais.

Le 13 je poursuivis avec toute la cavalerie et l'artillerie légère l'arrière garde ennemie, composée de 4 à 5000 hommes de cavalerie, de chasseurs à pied et de quelque artillerie. Nous trouvâmes sur le camp de bataille un très-grand nombre de morts et de mourans, et malgré la célérité de notre poursuite, nous ne pûmes atteindre l'arrière-garde que près du village de Strickon, où elle fit mine de vouloir tenir; mais elle fut culbutée à l'instant, et ne dut son salut qu'aux marais qui dans ces contrées coupent parallèlement de lieue en lieue la direction de la retraite et forment autant de défilés, qu'il est impossible de tourner dans sa proximité.

Nous arrivâmes vers une heure à Kobryn; l'ennemi avait déployé une nombreuse cavalerie devant cette ville; quelques décharges de artillerie suffirent pour les chasser. En se retirant, il mit le feu au pont de Muchawice. nos tirailleurs arrivèrent encore assez à tems pour le conserver.

La division Bianchi occupe Kobryn; le 7e corps campe à droite, le corps autrichien à gauche de cette ville, derrière la Muchawice, l'ennemi est en pleine retraite vers Ratno et les marais.

Les différens rapports ne m'étant pas encore parvenus, je ne peux qu'évaluer à-peu-près la perte de l'ennemi. Elle se monte au moins à 3000 hommes tués et blessés, et 500 prisonniers. Celle du corps autrichien consiste en près de 1000 hommes tant tués que blessés.

Au bivouac près de Kobryn le 13 août 1812.

Rapports de l'état major du 7e corps.

Rapport du 11 août.

Le 7e corps est parti de Pruszany à midi, pour passer le défilé de Kosibrod après les divisions autrichiennes qui marchaient sur Horodetzka: après avoir passé le défilé à Kosibrod, il prit la route de Brzesc par Zabin, où il prend position. L'avant-garde s'avance à Podubne à l'entrée de la nuit et occupe la petite digue qui traverse les marais pour aller à la ferme de Podubne, et qui n'est pas praticable pour l'artillerie; elle chasse les postes de cavalerie ennemie qui observaient le passage et établit des postes en avant du marais qui se prolonge depuis audelà de Horodetzka jusqu'à l'entrée du bois de Podubnes

Rapport du 12 août

Les reconnaissances envoyées de grand matin dans le bois de Podubne, sur les chemins de Brzesc et de Twele, occupent le débouché du bois sur les deux chemins, et font quelques hulans russes prisonniers à Kiwatice. Des patrouilles d'infanterie, passant les marais par Zabin, prirent plusieurs cavaliers ennemis qui cherchaient leurs chevaux qui s'étaient enfuis pendant la nuit dans les marais. A huit heures du matin, une forte colonne d'infanterie ennemie, qu'on a appris ensuite être les 9e et 15e divisions, avec une brigade de cavalerie, parait sur les hauteurs entre Gambrose et la ferme de Podubne, se dirige sur les postes qui ont passé la digue, qui traverse le marais, et les force à se replier à l'entrée de la digue; cette colonne se forme sur la hauteur, y met en batterie 30 pièces de canon, et envoie de l'infanterie dans le marais pour s'emparer de cette digue que l'avant-garde défend. Le corps d'armée se met en marche pour soutenir l'avant-garde se place devant Podubne et force l'ennemi à renoncer à l'attaque de la digue. L'avant-garde, composée d'un bataillon d'infanterie légère, d'un bataillon d'artillerie légère, de hussards, de chevaux légers de Polens, et lanciers saxons, soutenus des régimens de chevau-légers autrichiens de Hohenzollern et Orelly, envoyés par le prince de Schwarzemberg, se met en marche pour tourner le marais, traverse le bois, que les ennemis ne font observer que par le régiment de dragons Gerniskowskij et de hulans tartares et se place au débouché de ce bois sur le chemin de Twele. La 1re division du 7e corps suit le mouvement de son avantgarde vers dix heures, et la 2e division la suit jusqu'à l'entrée du bois aussitôt que la division autrichienne du Général Siegenthal arrive pour la remplacer à Podubne. Lorsque l'avant-garde, après avoir débouché du bois, parait sur le flanc et les derrières de l'ennemi il fait changer de front à une partie des 9e et 15e divisions pour lui faire face, et dirige sur l'avant-garde le feu d'une nombreuse artillerie qui démonte de suite plusieurs pièces des deux batteries d'artillerie légère saxonne et autrichienne. L'arrivée de la 1re division avec d'autre artillerie soutient l'avant-garde; on se prolonge derrière la gauche de l'ennemi. La brigade d'infanterie autrichienne du général Seltenberg, envoyée par le prince de Schwarzemberg au général Reynier, se place entre la gauche de la première division de l'extrémité du bois. Ce général est bientôt après blessé, et le lieutenant-général Bianchi vient prendre le commandement de cette brigade. La 2e division saxonne

composée seulement de la brigade du général Saar, passe aussi le bois, et se place devant à la gauche de la brigade autrichienne; elle est bientôt attaquée par l'ennemi qui cherche à prendre le bois: cette brigade repousse plusieurs attaques, et est secondée par les troupes autrichiennes, qui occupent Podubne, et envoient des tirailleurs dans les marais. Elle cherche après avoir repoussé les attaques de l'ennemi sur le bois, à s'emparer des hauteurs qui dominent la digue de Podubne. Cette brigade est appuyée par deux batteries de 6 pièces de canon, chacune et le feu de l'artillerie de la 1re division, ainsi que par celui des batteries autrichiennes placées près de Podubne; mais c'est le point que les ennemis tiennent le plus fortement, parce qu'ils craignent que s'ils l'abandonnent, les troupes autrichiennes qui se trouvent à Podubne ne passent le marais, et n'augmentent les forces qui sont sur leur flanc et sur leurs derrières. Ils dirigent toujours de nouvelles troupes contre la brigade du général Saar. Un régiment de dragons charge le 1er régiment d'infanterie légère saxonne, qui forme aussitôt avec le plus grand ordre un quarré, et repousse cette charge. Pendant ce tems, la cavalerie de l'avant garde se prolongeait vers la droite jusque près de la grande route de Kobrijn, et se liait toujours avec la 1re division, qui était dans la même direction, mais qui ne pouvait pas s'avancer autant. La cavalerie ennemie s'étendait depuis le plateau de Podubne jusqu'à Zawznies sur la route de Kobrijn, et était soutenue par une nombreuse artillerie et par une partie de la 18e division ennemie, qui, restée le matin devant Horodetzka, était venue prendre position à quelque distance de la gauche de la 15e division. Toute cette ligne était garnie d'une artillerie très nombreuse. La cavalerie ennemie tenta une charge contre la droite de la cavalerie, mais elle fut repoussée par le régiment de dragons autrichiens de Hohenzollern et les chevau-légers saxons de Polenz, qui firent une fort belle charge et plusieurs prisonniers. Un moment après cette charge, le Général Frélich arriva pour augmenter la cavalerie de la droite avec deux régimens de hussards autrichiens. Vers le soir, le général Reynier fit faire un nouvel effort par la brigade du général Saar, pour s'emparer du plateau de Podubne. Il la fit soutenir par un bataillon autrichien de la division du général Bianchi et par des tirailleurs de la 1re division, tandis que des tirailleurs des troupes que le prince de Schwarzemberg avait à Podubne traversaient les marais. On s'empara du plateau, mais la nuit fit cesser le combat et empêcha de suivre l'ennemi qui commença dès lors sa retraite. Dans le même tems, la cavalerie eut ordre d'envoyer plusieurs partis et patrouilles vers Twele sur la route de Kobrijn; et on y prit un commissaire, qui confirma la retraite de l'ennemi.

Rapport du 13 août 1812.

à 5 heures du matin, les troupes se mirent en marche pour attaquer l'ennemi qui se retirait sur la route de Kobryn, mais qui avait encore une arrière-garde sur les hauteurs entre Horodeczna et Zamlyno. La droite de la cavalerie, qui fut augmentée du régiment de dragons autrichiens de Levenehr, se dirigea sur Twele et se plaça à la gauche de ce village afin de couper la retraite à l'ennemi qui se pressa de l'effectuer et fut vivement canonné sur la route jusqu'à ce que la cavalerie eût tourné Twele, où les ennemis avaient une arrière-garde d'infanterie qui se retira promptement dès qu'elle vit le mouvement. Le prince de Schwarzemberg fit alors charger la cavalerie sur l'ennemi qui était encore entre Twele et Sulkew, et on a continué à le suivre, se retirant dans le plus grand désordre, sur Kobryn, où il n'a pas osé s'arrêter. Un régiment d'infanterie qui était à Kobryn, derrière la Mukhawiec et commençait à brûler le pont, s'est enfui à l'arrivée des hussards et de l'artillerie légère saxonne. Deux batteries, servies par des canonniers à pied saxons, et qu'on avait fait avancer le matin avec la cavalerie, sont arrivés à Kobryn aussitôt que l'artillerie légère.

On a tué et pris beaucoup d'hommes à l'ennemi dans cette poursuite. On n'a pas encore de renseignements assez exacts pour estimer sa perte dans les journées des 12 et 13, parce que le champ de bataille est très étendu et que les prisonniers ne sont pas réunis; mais on peut l'évaluer au moins à 3000 tués, blessés ou prisonniers.

Les habitans de Kobryn disent, qu'il a passé un très grand nombre de blessés, et il en reste encore beaucoup sur le champ de bataille. On n'a pas encore les états de pertes du 7e corps; mais par estimation, elle peut-être évaluée à 1000 tués ou blessés.

Les troupes saxonnes ont montré la plus grande bravoure. La brigade du général Saar a combattu et attaqué avec infiniment de vigueur, et la division du général Lecoq a soutenu avec calme un très-grand feu d'artillerie. Les tirailleurs ont marché avec ardeur sur l'ennemi. L'artillerie a parfaitement tiré et a bien soutenu le feu de l'ennemi qui avait une artillerie supérieure, et en a démonté plusieurs pièces.

Kobryn, le 13 août 1812.

Le général commandant en chef le 7e corps de la grande-armée,

Signé Reynier.

Ordre de bataille du corps Russe aux ordres du général Tormazow.

avant-garde
général-major Chaplisn
Pulk des Cosaques du Don de Barabanskij
artillerie à cheval

Labenskij, hussards. — 3e bat. du 15 chasseurs — artillerie à cheval — 1er bat. du 13e chasseurs. — Starodoub?, hussards

Corps de bataille
général de Cavalerie Tormazow
Lieutenant général Markow — général d'infanterie Kamenskij

comp. N° 15: 12 pièc. canon. Kolidvanskij. Curskij. Witepsk. Koslowskij. Jakutskij. Watenebourg. Okhotskij. Rinskij. comp. N° 9: 12 pièc. canon

Taganrogskij, dragons. Kostrom, infanterie. Tambow, infanterie. Wladimirow, dragons

Réserve
général major prince Chowanskij
12 canons de la 34e comp.

3e bat. du 38e chasseurs. art. à chev. comp. N° 13. 2e pelot. des gren. 9. div. — 2e pelot. des gren. 15 div. art. à chev. comp. N° 13. 1er bat. du 38e de chass.

Nota. il paraît que cet ordre de bataille devait former le corps avec lequel le général Tormazow s'était proposé de pénétrer au delà de la Lasiolda.

La 15e division commandée par le général Markow et la 9e commandée par le général Kamenskij sont composées des mêmes troupes qui se trouvent désignées dans le tableau de l'armée russe, hormis les régimens de chasseurs.

D'après les dispositions des prisonniers, la 9e division est sous les ordres du général Sedom. Les régimens Taganrogskij et Wladimirskij, dragons, ont fait partie de la 20e division

14e Bulletin de la grande armée

Smolensk, le 23 août 1812.

Smolensk peut être considérée comme une des belles villes de la Russie. Sans les circonstances de la guerre qui y ont mis le feu, ce qui a consumé de immenses magasins de marchandises coloniales et de denrées de toute espece, cette ville ait été d'une grande ressource pour l'armée. même dans l'état où elle se trouve, elle sera de la plus grande utilité sous le point de vue militaire. il reste de grandes maisons qui offrent de beaux emplacemens pour les hôpitaux. La province de Smolensk est très fertile et très belle, et fournira de grandes ressources pour les subsistances et les fourrages.

Les Russes ont voulu, depuis les evenemens de la guerre, lever une milice d'esclaves-paysans qu'ils ont armés de mauvaises piques. il y en avait déja 5000 réunis ici; c'était un objet de dérision et de raillerie pour l'armée russe elle même. On avait fait mettre à l'ordre du jour que Smolensk devait être le tombeau des Français et que si l'on avait jugé convenable d'évacuer la Pologne, c'était à Smolensk qu'on devait se battre pour ne pas laisser tomber ce boulevard de la Russie entre nos mains.

La cathedrale de Smolensk est une des plus célèbres eglises grecques de la Russie. Le palais épiscopal forme une espece de ville à part.

La chaleur est excessive: le thermometre s'éleve jusqu'à 26 degrés; il fait plus chaud qu'en Italie.

Combat de Polotsk

Après le combat de Drissa, le duc de Reggio, sachant que le général ennemi, Wittgenstein s'était renforcé de 12 troisièmes bataillons de la garnison de Dunabourg, et voulant l'attirer à un combat en deça du défilé sous Polotsk, vint ranger les 2e et 6e corps en bataille sous Polotsk. Le général Wittgenstein le suivit, l'attaqua le 16 et le 17, et fut vigoureusement repoussé. La division bavaroise de Wrede, du 6e corps, s'est distinguée. Au moment où le duc de Reggio faisait ses dispositions pour profiter de la victoire et acculer l'ennemi sur le défilé, il a été frappé à l'epaule par un biscayen. La blessure, qui est grave l'a obligé de se faire transporter à Wilna; mais il ne parait pas qu'elle doive être inquiétante pour les suites.

Le général comte Gouvion Saint-Cyr, a pris le commandement des 2e et 6e corps. Le 17 au soir, l'ennemi s'était retiré au delà du défilé. Le général Verdier a été blessé. Le général Maison a été reconnu général de division, et l'a remplacé dans le commandement de sa division. Notre perte est évaluée 1000 hommes tués et blessés la perte des Russes est triple; on leur a fait 500 prisonniers.

119 Le 18 à 4 heures après midi, le général Gouvion-Saint-Cyr commandant les 2e et 6e corps, a débouché sur l'ennemi, en faisant attaquer sa droite par la division bavaroise du comte de Wrede. Le combat s'est engagé sur toute la ligne, l'ennemi a été mis dans une déroute complette et poursuivi pendant deux lieues, autant que le jour l'a permis 20 pièces de canon et mille prisonniers sont restés au pouvoir de l'armée française. Le général bavarois Deroy a été blessé.

Combat de Valontina

Le 19, à la pointe du jour, le pont étant achevé, le général maréchal duc d'Elchingen déboucha sur la rive droite du Borysthène, et suivit l'ennemi. à une lieue de la ville, il rencontra le dernier échelon de l'arrièregarde ennemie. C'était une division de 5 à 6000 hommes placés sur de belles hauteurs. Il les fit attaquer à la bayonnette par le 4e régiment d'infanterie de ligne, et par le 72e de ligne. La position fut enlevée et nos bayonnettes couvrirent le champ de bataille de morts. Trois à quatre cents prisonniers tombèrent en notre pouvoir.

Les fuyards ennemis se retirèrent sur le second échelon, qui était placé sur les hauteurs de Valontina. La 1re position fut enlevée par le 18e de ligne, et sur les quatre heures après midi, la fusillade s'engagea avec toute l'arrièregarde de l'ennemi qui présentait environ 15000 hommes. Le duc d'Abrantès avait passé le Borysthène à deux lieues sur la droite de Smolensk il se trouvait déboucher sur les derrières de l'ennemi; il pouvait, en marchant avec décision, intercepter la grande route de Moscou et rendre difficile la retraite de cette arrière-garde.
Cependant les autres échelons de l'armée ennemie qui étaient à portée, instruits du succès et de la rapidité de cette première attaque, revinrent sur leurs pas. Quatre divisions s'avancèrent ainsi pour soutenir leur arrière-garde, entr'autres les divisions de grenadiers qui jusqu'à présent n'avaient pas donné. 5 à 6000 hommes de cavalerie formaient leur droite, tandis que leur gauche était couverte par des bois garnis de tirailleurs. L'ennemi avait le plus grand intérêt à conserver cette position le plus long tems possible elle était très belle et paraissait inexpugnable. Nous n'attachions pas moins d'importance à la lui enlever, afin d'accélérer sa retraite et de faire tomber dans nos mains tous les chariots de blessés et autres attirails dont l'arrière garde protégeait l'évacuation. C'est ce qui a donné lieu au combat de Valontina l'un des plus beaux faits d'armes de notre histoire militaire.

à six heures du soir, la division Gudin, qui avait été envoyée pour soutenir le 3e corps, dès l'instant qu'on s'était apperçu du grand secours que l'ennemi avait envoyé à son arriere garde, déboucha en colonne sur le centre de la position ennemie, fut soutenue par la division du général Ledru, et après une heure de combat, enleva la position. Le général Comte Gudin, arrivant avec sa division, a été dès le commencement de l'action atteint par un boulet, qui lui a emporté la cuisse; il est mort glorieusement. Cette perte est sensible. Le général Gudin était un des officiers les plus distingués de l'armée; il était recommandable par ses qualités morales, autant que par sa bravoure et son intrépidité. Le général Gérard a pris le commandement de sa division. On compte que les ennemis ont eu huit généraux tués ou blessés, un général a été fait prisonnier.

Le lendemain à 3 heures du matin. l'Empereur distribua sur le champs de bataille des récompenses à tous les régimens qui s'étaient distingués; et comme le 127e qui est un nouveau régiment s'était bien comporté. S.M. lui a accordé le droit d'avoir un aigle, droit que ce régiment n'avait point encore, ne s'étant trouvé jusqu'à présent à aucune bataille. Ces recompenses données sur le champs de bataille, au milieu des morts, des mourans, des débris et des trophées de la victoire, offraient un spectacle vraiment militaire et imposant.

L'ennemi, après ce combat a tellement précipité sa retraite, que dans la journée du 20, nos troupes ont fait sa huit lieues, sans pouvoir trouver de cosaques, et ramassant par-tout des blessés et des traînards.

Notre perte au combat de Valontina a été de 600 morts et de 2600 blessés. Celle de l'ennemi, comme l'atteste le champs de bataille, est triple. Nous avons fait un millier de prisonniers, la plupart blessés.

Ainsi les deux seules divisions russes, qui n'eussent pas été entamées aux combats précédens de Mohilow, d'Ostrowno, de Krasnoi et de Smolensk l'ont été au combat de Valontina.

Tous les renseignemens confirment que l'ennemi court en toute hâte sur Moscou; que son armée a beaucoup souffert dans les précédens combats, et qu'elle éprouve en autre une grande désertion. Les Polonais désertent en disant: vous nous avez abandonnés sans combattre; quel droit avez vous maintenant d'exiger que nous restions sous vos drapeaux? Les soldats russes des provinces de Mohilow, et de Smolensk profitent également de la proximité de leurs villages pour déserter et aller se reposer dans leur pays.

La division Gudin a attaqué avec une telle intrépidité que l'ennemi s'était persuadé que c'était la garde impériale. C'est d'un mot faire le plus bel éloge du 7e régiment d'infanterie légère, 12e, 21e et 127e de ligne, qui composent cette division.

121 Le combat de Valontina pourrait aussi s'appeler une bataille puisque plus de 80000 hommes s'y sont trouvés engagés. C'est du moins une affaire d'avant-garde du 1er ordre.

Le général Grouchy envoyé avec son corps sur la route de Doukhovchina, a trouvé tous les villages remplis de morts et de blessés, et a pris trois ambulances contenant 900 blessés.

Les cosaques ont surpris à Siozna un hôpital de 200 malades Wurtembergeois, que, par négligence, on n'avait pas évacués sur Witepsk.

Du reste, au milieu de tous ces désastres, les Russes ne cessent de chanter dont Te Deum; ils convertissent tout en victoire; mais malgré l'ignorance et l'abrutissement de ces peuples, cela commence à leur paraître ridicule et par trop grossier.

Rapport au major général.

Monseigneur,

je pense que M. le duc de Reggio aura rendu compte à V. A. de la journée du 17, du moins jusqu'au moment où sa blessure la forcé de quitter le champ de bataille; le reste de la journée, les troupes ont continué leurs succès, et à 9 heures du soir, les Russes étaient repoussés sur tous les points, après avoir éprouvé les pertes les plus considérables, ayant tenté, dans le cours de la journée, six ou sept attaques, qui ont été repoussées avec une bravoure supérieure à l'acharnement qu'ils y ont mis. Cette affaire fait le plus grand honneur à la division Legrand, qui était placée à l'embranchement des routes de Sebej et de Nevel, et au corps bavarois placé sur la rive gauche de la Polota, en arrière du village de Spas, sur lequel l'ennemi s'est acharné pour le reprendre, malgré qu'il en ait été chassé 5 à 6 fois, et où la 20e division et le général de Wrede, qui la commande, se sont couverts de gloire. Le général bavarois Vincenti, qui mérite des éloges pour la manière dont il s'est conduit, y a été blessé.

Dans la soirée de cette journée, je sentis la nécessité d'attaquer l'ennemi;

je fis mes dispositions pour attaquer le 18 à 4 heures après-midi; j'ai fait l'impossible pour tromper l'ennemi sur mon dessein; vers les une heure, je fis filer les équipages de l'armée, qui étaient derrière Polotsk sur la rive gauche de la Dwina et sur la route de Oula; j'eus l'air de faire couvrir et protéger ce mouvement par les troupes que M. le duc de Reggio avait fait repasser sur la rive gauche, dans la nuit du 16 au 17, elles se réunirent derrière Polotsk, à la queue des équipages; la division de cuirassiers y arriva de Smenets, la brigade de cavalerie légère du général Castex de Rondina.

à 3 heures après midi, la colonne d'équipages avait filé en vue de l'ennemi; et les troupes ci-dessus désignées repassèrent la Dwina avec la plus grande partie de l'artillerie française, et rentrèrent à Polotsk. Vers les 5 heures environ, toutes les troupes et l'artillerie étaient en position pour déboucher sur l'ennemi, sans qu'il eût rien apperçu de nos préparatifs. A 5 heures précises, toute l'artillerie a commencé son feu, et nos colonnes d'infanterie ont débouché sous sa protection pour attaquer la gauche et le centre de l'ennemi. La division de Wrede a débouché à droite du village de Spas, et a attaqué avec beaucoup de bravoure et d'intelligence la gauche de l'ennemi; la division du général Deroy a débouché par le village même de Spas. la division Legrand a gauche de ce village, étant liée elle même par sa gauche à la division Verdier, dont une brigade observait la droite de l'ennemi, qui était placée sur la route de Gehm, élevée. La division Merle couvrait le front de la ville de Polotsk et une partie du revers.

L'ennemi, quoique entièrement surpris, ayant toute confiance dans ses forces et son immense artillerie, composée de 108 pièces, a reçu d'abord nos attaques avec infiniment de calme et de sang froid, mais enfin, avant la nuit, sa gauche était entièrement forcée, et son centre dans une déroute complette, après avoir défendu leur position avec beaucoup de bravoure et un grand acharnement. Nous aurions pu faire un très grand nombre de prisonniers, si les bois n'eussent pas été aussi voisins de leur position. L'ennemi nous a abandonné le champ de bataille, couvert d'une immense quantité de ses morts, une vingtaine de pièces de canon, et un millier de prisonniers. De notre côté, nous avons eu des tués et des blessés; au nombre de ces derniers se trouvent le Général de division Deroy, le général Raglovitsch, le colonel Colonge, commandant l'artillerie bavaroise.

Je ne puis trop faire l'éloge à V. A. des généraux Legrand et de Wrede, Deroy, Raglovitsch, et du général de l'artillerie Aubry, qui a dirigé l'artillerie du 2e corps avec une grande distinction.

Le général Merle a repoussé avec beaucoup d'intelligence, et avec une partie de sa division une attaque que l'ennemi avait faite sur notre gauche pour protéger sa retraite au bois. Les Croates se sont distingués dans cette charge, soutenus d'une partie de la cavalerie du Général Castex. en général je réclame la bienveillance de S. M.: les troupes ont mérité des encouragemens, et des récompenses. S. M. me ferait grand plaisir, si elle laissait tomber une de ses grâces sur M. de Marbot, mon aide-de-camp, porteur de cette lettre du 2e le, duquel j'ai beaucoup à me louer. je n'ai aussi que des éloges à donner aux chefs d'état major des 2e et 6e corps.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect
de votre altesse le très-... Gouvion-Saint-Cyr.

Rapport du prince de Schwarzenberg au prince major-général.

au 13e Bulletin.

à Kobrin le 14 août 1812.

Monseigneur,

je prie V. A. S. de porter à la connaissance de S. M. l'Empereur que l'armée de Tormasow, qui avait pris une position derrière Horodeczna et Podubne, fut attaquée le 12 par celle que j'ai l'honneur de commander, battue et poursuivie, le lendemain 13 jusqu'au delà de Kobrin.

L'ennemi essuya une perte de 3000 hommes à-peu-près tant tués que blessés. On lui a fait plus de 500 prisonniers, il a retiré à la faveur de la nuit du 12 au 13, toute son artillerie au delà du Muchawetz, et on n'a pu lui enlever que quelques caissons. Nous arrivâmes le 13 vers une heure après midi, avec les têtes des colonnes à Kobrin; les troupes ennemies couronnaient les hauteurs sur la rive gauche. à l'arrivée de l'infanterie, je fis rétablir le pont et occuper la partie de l'endroit situé au delà; mais l'ennemi montrant beaucoup d'infanterie, et mes troupes étant bien fatiguées, je n'ai pu pousser qu'à une lieue et demie sur la route de Kobrin à Divin, que l'ennemi a prise avec toute son armée.

j'ai envoyé aujourd'hui le général Bianchi avec deux brigades, deux batteries et 1200 chevaux sur la route de Divin. Des partis s'avancent sur Antopol, et j'ai invité le général Regnier à pousser de forts détachemens vers Brzesc. Les détachemens sont partis hier, et j'attends leur rapport.

L'ennemi a une artillerie très nombreuse, et qui a été assez bien servie. j'ai su à Kobrin que le général Gaplitz, avec un corps de 9000 hommes auquel j'ai eu affaire à Seniewitze, n'est arrivé avec 24 pièces de canon que le soir, après la bataille; ce qui a été d'autant plus avantageux pour moi; que la cavalerie ennemie, qui fait partie de l'armée de Tormasow est d'ailleurs plus nombreuse que celle que j'ai à lui opposer.

Les plus grands éloges sont dus au général comte Regnier, et aux troupes saxonnes, qui ont combattu sous ses ordres. C'est à ce général que je dois attribuer principalement la gloire de la journée du 12. La tâche de tourner la gauche de l'ennemi lui étant tombée en partage, il a su se procurer avec la plus grande activité toutes les notions sur les moyens propres à atteindre ce but, et il a exécuté l'attaque même avec le calme et la vigueur que l'on doit attendre d'un chef d'armée aussi distingué.

Les troupes autrichiennes qui ont pris part au combat ont montré la plus grande ardeur et se sont battues avec une persévérance et une bravoure admirables. Le brave régiment Jérôme Colloredo, quoique foudroyé par la mitraille d'une batterie établie sur la hauteur, et malgré la perte de 18 officiers et de 300 hommes, a passé de front un marais qu'on croyait impraticable pour charger le flanc

de l'ennemi, qui par des attaques redoublées, avait forcé la brigade Saxonne du général Saar à se replier momentanément. Ce régiment enfonça à la bayonnette ce qui se présenta vis-à-vis de lui, et dégagea ainsi le flanc gauche de cette brigade, qui en profita pour rétablir la ligne.

L'ennemi ayant poussé un détachement de mille hommes, de 500 chevaux et quelques canons par Schiczin sur Jwantzewiczy, sur la Szara, pour inquiéter les communications sur Slonim, j'ai chargé le général Mohr de marcher pour atteindre ce détachement et lui faire tout le mal possible.

Je joins ici, Monseigneur, continuation du journal, et la copie d'un ordre de bataille trouvé au logement du général Tormasow à Kobryn.

Signé: Monseigneur etc.

Signé Schwarzenberg.

Dans un Supplément de la gazette de la cour Vienne on a publié le rapport suivant.

Le capitaine de cavalerie comte Wayna des uhlans de l'archiduc Charles, envoyé le 15 août en courier du bivouac devant Kobryn par le commandant général prince de Schwarzenberg, a apporté ici la nouvelle que ce général de cavalerie ayant reçu de S. M. l'Empereur des Français le commandement du 7e corps de la grande armée, s'est mis en marche de Kossow le 4 de ce mois, avec les deux corps d'armée sous ses ordres pour entrer en Volhynie et attaquer les corps ennemis commandés par les généraux Tormasow et Kaminskij qui avaient interrompu quelque tems la communication avec le duché de Varsovie.

Le 5. le corps d'armée passa la Jasiolda près de Kartuska Berezna.

Le général major baron Froelich avec les deux régimens de hussards rencontra près d'Edelhof-Sluden un corps ennemi de près de 2000 chevaux.

La division de cavalerie et la division Siegenthal reçurent ordre de avancer pour attaquer l'ennemi, et se ranger près de Horecz et d'Edelhof-Sluden. Cependant le général Froelich attaqua avec beaucoup d'intrépidité la cavalerie ennemie qu'il avait en face à Horecz, quoiqu'elle lui fut supérieure en nombre, fit plusieurs prisonniers, et repoussa l'ennemi jusqu'à la plaine de Sienevice, petite ville où l'ennemi avait placé de l'infanterie et de l'artillerie. Le régiment des hussards de l'empereur montra dans cette occasion sa bravoure accoutumée.

L'infanterie de la division Siegenthal, savoir, le 4e bataillon des chasseurs, celui des frontières de Waradin, deux bataillons de Kottalinskij et un bataillon de Czartoriskij étaient destinés à attaquer Sienevice par la gauche; ils étaient obligés de

faire un détour à cause des marais, afin de cacher leur marche. Dans ces entrefaites, notre cavalerie, qui s'était avancée jusqu'à Podhosze, commença l'attaque. Les avant-postes de l'ennemi furent repoussés, ceux qui étaient rangés devant la ville furent canonnés par l'artillerie, et quoique l'infanterie ne fut pas encore arrivée pour attaquer l'aile gauche, Sienewice, après une défense de deux heures, fut prise et occupée par nos troupes. On fit plusieurs prisonniers dans ce combat. Tout notre corps d'armée a à regretter la perte du brave colonel baron Horwath des hussards de l'Empereur, qui fut blessé mortellement dès le commencement de l'action, et qui mourut le lendemain de la mort des héros.

Par le combat de Sienewice, la flanc gauche de notre corps était entièrement assuré. Après ces mesures, il se porta le 9 à Pruszana, pour se réunir au corps du général Regnier; car la division Siegenthal pouvait alors se établir sur le chemin de la digue vers Chomsk et Antepol, par lequel on avait poursuivi la division russe de Chaplitz. Mais le général baron Mohr fut chargé en même tems de s'avancer près de Didy et de passer la Jasiolda ainsi que les défilés de Beresna et de Chomsk, pour assurer sur nos derrières la communication avec Slonim, où étaient nos magasins et nos bagages.

Le corps d'armée passa la nuit du 9 au 10 au bivouac entre Malecz et Kabaki.

Le 10 pendant que le corps d'armée se portait vers Pruszana, le corps saxon sous les ordres du général Regnier qui s'avançait du même côté par Weliskielo, eut un engagement avec l'ennemi.

Celui-ci avait porté son arrière garde devant Pruszana. Il paraissait vouloir défendre cet endroit. Mais le lieutenant-colonel baron de Lilien l'attaqua si impétueusement avec le régiment des hussards de Kienmayer, qu'il fut forcé de se retirer sur les hauteurs derrière Pruszana.

La division Trautenberg, soutenue par la division de cavalerie s'avança alors au-delà de Pruszana, et chassa l'ennemi de toutes ses positions jusqu'à Koschibrod, pendant que le général Regnier couvrait le flanc droit de cette colonne en marche.

L'ennemi se plaça avec de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie derrière les défilés sur les hauteurs de Koschibrod. Une digue de 1200 pas de longueur conduisait à cette position; il avait disposé de l'artillerie contre cette digue, jeté de l'infanterie des deux côtés dans les broussailles et occupé avec de l'infanterie et trois canons l'auberge qui se trouvait devant la digue

Le 5e bataillons de chasseurs, sous les ordres du colonel baron de Suden, fit une vive attaque sur l'auberge, culbuta sur la digue l'infanterie russe qui y était postée, lui enleva un canon avec plusieurs caissons, et tua beaucoup de monde dans le marais.

Le bataillon de frontière de Saint-Georges et le 1er bataillon de Duka avaient pendant ce tems attaqué l'infanterie russe dans les buissons autour de la digue même, et l'avaient forcée, après une action très-vive, à se retirer sur les hauteurs derrière la digue. Les troupes de Waradin et les chasseurs s'avancerent avec une ardeur incroyable à travers les marais et les broussailles, et entretinrent le feu le plus vif contre l'artillerie ennemie, qui ne pouvait que très-peu leur nuire. Le bataillon de Duka appuija cette attaque avec beaucoup de bravoure, et comme on fit avancer en même tems un détachement au-delà du marais, et par la forêt contre le flanc gauche de l'ennemi, il fut enfin forcé à abandonner aussi cette forte position.

C'est ainsi qu'à l'honneur des armes autrichiennes, cet important défilé fut enlevé à l'ennemi en peu d'heures et ne couta qu'une perte insignifiante

Le 11, le feld-maréchal-lieutenant baron Frimont suivit avec sa division de cavalerie l'ennemi, qui passa pendant la nuit le défilé de Horodetska, et qui s'était posté au-delà sur des hauteurs très-avantageusement situées.

On reconnut la position de l'ennemi, et on trouva que sa force était de 33 à 40000 hommes et de 60 canons. Son front était couvert d'un marais impénétrable, au-delà duquel on ne pouvait déboucher que par les digues jusqu'à Horodetzka et Podubnie dans le centre de la position ennemie. L'ennemi pouvait balajer ces digues avec une artillerie nombreuse; par conséquent on ne pouvait sans s'exposer à une grande perte, entreprendre aucune attaque sur le front de l'ennemi.

Les troupes autrichiennes et saxonnes passerent le défilé de Moschibrod, et s'avancerent derrière Horodetzka dans le camp, où l'on fit passer aussi la division Siegenthal, qui était restée auprès de Sienwice pour couvrir la marche sur Pruszana.

Le 12, l'ennemi ayant négligé d'occuper un bois sur la gauche de Podubnie, où il aurait pu avec beaucoup d'avantage appuijer son aile gauche, le général commandant prince Schwarzenberg résolut de faire avancer le général Reynier avec le 7e corps d'armée renforcé par les régimens autrichiens de chevau-legers d'O'Reilly et de Hohenzollern, les régiments d'infanterie de Simbschen et Alvinzy, et deux batteries, sur la route de Scherechoff à Kobryn, qui coupe ce bois, afin de tourner par ce moyen le flanc gauche de l'ennemi tandis qu'on l'occuperait par des démonstrations à Horodetzka et Podubnie.

La division Siegenthal occupa après le départ du corps saxon, la position qu'il occupait à Podubnie.

On ne pouvait cacher à l'ennemi la marche des Saxons et de nos brigades; en conséquence, il s'avança en hâte de sa seconde ligne pour former un flanc avec une division qu'il tira de Kobryn pour se renforcer.

A 10 heures, la colonne arriva sur la lisière du bois; elle se hâta de déboucher et se forma sous le feu de l'ennemi, la cavalerie formant l'aile droite. L'ennemi prolongea son flanc de manière que bientôt il déborda cette aile avec sa cavalerie qui était bien supérieure en nombre et qu'il fallait alors plutôt penser à repousser ses attaques réitérées, qu'à continuer de tourner son aile gauche.

Le combat devint général et sur tous les points on commença à faire le feu d'artillerie le plus vif. L'ennemi fit plusieurs attaques répétées pour accabler l'aile gauche saxonne, parce qu'il espérait en s'emparant du bois, couper entièrement l'aile droite; mais il fut repoussé avec perte.

Le prince de Schwarzenberg profita de ce moment décisif, et fit passer un bataillon du régiment de Colloredo infanterie par une partie du marais, qu'on avait trouvée praticable pour de l'infanterie. Ce bataillon ayant de l'eau jusqu'aux genoux, arriva enfin, sous le feu le plus vif de l'ennemi, jusqu'au pied du plateau, et le prit d'assaut avec la plus grande intrépidité; il fut, il est vrai, repoussé sur un point; mais alors l'infanterie légère saxonne s'étant avancée, le feld-maréchal lieutenant Bianchi ayant dans le même tems porté contre l'ennemi le major Szentiványi avec le régiment de Alvinczy, l'infanterie russe fut rejettée jusqu'aux hauteurs derrière Podubnie.

Cependant l'ennemi tenta encore une fois à l'extrémité de son aile gauche d'attaquer notre cavalerie avec la sienne, qui était bien plus nombreuse. La cavalerie saxonne s'avança sur le front de l'ennemi tandis que notre brigade de chevau-légers le prenait en flanc.

Au moyen de cette attaque, la cavalerie de l'ennemi fut rejettée derrière son infanterie. La nuit mit fin au combat.

L'aile droite, en s'avançant, menaçait de couper la communication de l'ennemi avec Kobryn; il chercha à la rétablir à la faveur de la nuit, en conséquence, il profita de la nuit du 12 au 13, pour faire sa retraite. Les morts et les blessés qu'il a laissés sur le champ de bataille, montent à plus de 3000 hommes. Toute la cavalerie autrichienne et saxonne poursuivit l'arrière garde ennemie, qui était composée de 4 à 5000 hommes de cavalerie, quelques régimens de chasseurs, et des batteries d'artillerie volante. Les deux brigades de cavalerie Froelich et Zechmeister l'attaquèrent avec beaucoup de vigueur à Strochiers ce qui hâta sa retraite sur Kobryn.

L'ennemi se forma de nouveau devant Kobryn et parut vouloir le défendre; mais la prompte arrivée de nos batteries d'artillerie volante le fit, par leur feu, renoncer à ce projet. il se retira précipitamment au travers de la ville et au delà de la Muchawiec, et mit le feu au pont; cependant on l'éteignit assez promptement pour pouvoir faire passer une partie de l'avant-garde sur l'autre rive.

L'ennemi est maintenant rejetté dans les marais au delà de la Muchawiec et a pris le chemin de Ratno.

Le général-major prince de Hesse-Homburg, qui, dans le moment le plus décisif, fut chargé de s'avancer avec sa brigade sur la droite de Podubnie, vers le marais que l'ennemi regardait comme impraticable, s'est acquitté de cette mission de la manière la plus honorable, et à la très grande satisfaction du prince de Schwarzenberg. Le major Podubszkij s'est particulièrement distingué dans cette occasion. Le colonel Andrassij, ainsi que tout le régiment de Jerome Colloredo, ont soutenu leur ancienne reputation.

Le feld-maréchal-lieutenant Bianchi prit spontanément le commandement de la brigade Lilienberg au moment où elle était exposée au feu le plus vif, et où le général Lilienberg, qui avait eu son cheval tué sous lui, fut renversé. Ce feldmaréchal-lieutenant fait un éloge particulier de la bravoure distinguée du major Szent Ivanyi, qui pendant la maladie du colonel, commandait le régiment d'Alvinczy.

Le Général Froelich, en poursuivant l'ennemi le 13 avec les hussards de l'empereur et de Blankenstein, a donné de nouvelles preuves de sa valeur et de sa prudence.

Le Général de cavalerie prince de Schwarzenberg ne peut assez louer la précaution et les sages dispositions du général de division comte Regnier, ainsi que le courage et l'intrépidité des troupes saxonnes. Quoique moins nombreuses que le corps auxiliaire autrichien, elles ont partagé avec lui la gloire d'un succès complet.

Le général de cavalerie fait un éloge tout particulier du général major de Stutterheim, chef de l'état major général, et rend à l'artillerie le temoignage honorable qu'elle a donné de nouveau des preuves de son mérite, et qu'elle a par sa coopération contribué essentiellement au gain de la bataille. L'ennemi a presque toujours tiré avec des pièces de 12; cependant il n'a jamais pu faire taire nos pièces de 6, qui entretenaient le feu le plus vif sur les troupes et l'artillerie ennemie.

Notre perte consiste environ en 1300 tués, blessés, et égarés. Le général de cavalerie promet de donner dans peu de jours des rapports détaillés sur le nombre des prisonniers, qui s'augmente à chaque instant, ainsi que sur la perte de l'ennemi.

15 Bulletin de la grande armée

Stawkovo le 24 août 1812.

Le général de division Zajonchecsk, commandant une division polonaise au combat de Smolensk, a été blessé. La conduite du corps polonais à Smolensk, a étonné les Russes, accoutumés à les mépriser; ils ont été frappés de leur constance et de la supériorité qu'ils ont deployée sur eux dans cette circonstance.

Au combat de Smolensk, et à celui de Valontina, l'ennemi a perdu 20 généraux tués, blessés ou prisonniers, et une très-grande quantité d'officiers. Le nombre des hommes tués, pris ou blessés dans ces différentes affaires, peut se monter à 25 ou 30000 hommes.

Le lendemain du combat de Valontina, S. M. a distribué aux 12e (30) et 21e (84) régimens d'infanterie de ligne, et 7e (32) régiment d'infanterie légère, un certain nombre de décorations de la legion d'honneur (total 84) pour des capitaines, pour des lieutenans et sous-lieutenans, et pour des sous officiers et soldats. Les choix ont été faits sur le champ, au cercle devant l'Empereur, et confirmés avec acclamation par les troupes.

L'~~ennemi~~ armée ennemie, en s'en allant, brûle les ponts, dévaste les routes, pour retarder autant qu'elle peut la marche de l'armée française. Le 21, elle avait repassé le Borysthène à Slob-Priwa, toujours suivie vivement par notre avant garde.

Les établissemens de commerce de Smolensk étaient tout entiers sur le Borysthène, dans un beau faubourg, les Russes ont mis le feu à ce faubourg, pour obtenir le simple résultat de retarder notre marche d'une heure. On n'a jamais fait la guerre avec tant d'inhumanité. Les Russes traitent leur pays comme ils traiteraient un pays ennemi. Le pays est beau et abondamment fourni de tout. Les routes sont superbes.

Le maréchal duc de Tarente continue à détruire la place de Dunabourg; des bois de construction, des palissades, des débris de Blockhauss, qui étaient immenses, ont servi à faire des feux de joie en l'honneur du 15 août.

Le prince Schwarzenberg mande d'Ossiati, le 14, que son avant garde a poursuivi l'ennemi sur la route de Divin, qu'il lui a fait quelques centaines de prisonniers et l'a obligé à brûler ses bagages. Cependant le général Blanchi, commandant l'avant-garde, est parvenu à saisir 800 charriots de bagages que l'ennemi n'a pu ni emmener, ni brûler. L'armée russe de Tormasow a perdu presque tous ses bagages.

Le equipage de Siège de Riga a commencé son mouvement de Tilsitt pour se porter sur la Dwina.

Le général Saint-Cyr a pris position sur la Drissa. La déroute de l'ennemi a été complette au combat de Polotsk du 18. Le brave Général bavarois Deroy a été blessé sur le champ d'honneur, âgé de 72 ans, et ayant près de 60 ans de service: S. M. l'a nommé comte de l'Empire, avec une dotation de 30000 fr. de revenu. Sept ... Le corps bavarois s'étant comporté avec beaucoup de bravoure, S. M. a accordé des récompenses et des décorations à ce corps d'armée.

L'ennemi disait vouloir tenir à Doroghobouj: il avait à son ordinaire remué de la terre et construit des batteries, l'armée s'étant montrée en bataille, l'empereur s'y est porté; mais le général ennemi s'est ravisé, a battu en retraite et a abandonné la ville de Doroghoboj, forte de 10000 ames; il y a 4 clochers. Le quartier général était le 26 dans cette ville. Le 27, il était à Slawkovo. L'avant-garde est sur Viasma.

Le vice roi manoeuvre sur la gauche, à deux lieues de la grande-route; le prince d'Eckmühl sur la grande-route; le prince Poniatowski sur la rive gauche de l'Osma.

La prise de Smolensk parait avoir fait un fâcheux effet sur l'esprit des Russes. C'est Smolensk le saint, Smolensk la forte, la clef de Moskou, et mille autres dictons populaires. qui a Smolensk a Moskou, disent les paysans.

La chaleur est excessive: il n'a plus depuis un mois.

Le duc de Bellune avec le 9e corps fort de 30000 hommes, est parti de Tillsitt pour Wilna, devant former la réserve.

Le général de division comte Gouvion Saint Cyr est nommé maréchal de l'Empire.

16 Bulletin de la grande-armée.

Viasma le 31 août 1812.

Le quartier général de l'Empereur était le 27 à Slavkovo, le 28 près de Semlovo, le 29 dans un château à une lieue en arrière de Viazma et le 30 à Viazma; l'armée marchant sur trois colonnes, la gauche formée par le vice-roi, se dirigeant par Manouchkino, Znamenskoi, Kostreckovo et Novoé, le centre formé par le roi de Naples les corps du maréchal prince d'Eckmühl, du maréchal duc d'Elchingen, et la garde, marchant sur la grande route, et la droite par le prince Poniatowsky, marchant sur la rive gauche de l'Osma, par Volosk, Louchki, Pokrovskoé et Slouchkino.

Le 27, l'ennemi voulant coucher sur la rivière de l'Osma vis-à-vis du village de Rebkè, prit position avec son arrière-garde. Le roi de Naples porta sa cavalerie sur la gauche de l'ennemi,

131 qui montra 7 à 8000 hommes de cavalerie. Plusieurs charges eurent lieu, toutes à notre avantage. Un bataillon ennemi fut enfoncé par le régiment de lanciers. Une centaine de prisonniers fut le résultat de cette petite affaire. Les positions de l'ennemi furent enlevées, et il fut obligé de précipiter sa retraite.

Le 28, l'ennemi fut poursuivi. Les avant-gardes des trois colonnes françaises rencontrèrent les arrière-gardes de l'ennemi; elles échangèrent plusieurs coups de canon. L'ennemi fut poussé partout.

Le général comte Caulincourt entra dans Viazma le 29 à la pointe du jour.

L'ennemi avait brûlé les ponts et mis le feu à plusieurs quartiers de la ville. Viazma est une ville de 15000 habitans; il y a 4000 bourgeois, marchands et artisans; on y compte 32 églises. On a trouvé des ressources assez considérables en farine en savon, en drogues &c, et de grands magasins d'eau-de-vie.

Les Russes ont brûlé les magasins, et les plus belles maisons de la ville étaient en feu à notre arrivée. Deux bataillons du 25e se sont employés avec beaucoup d'activité à l'éteindre. On est parvenu à le dominer et à sauver les trois quarts de la ville. Les Cosaques, avant de partir, ont exercé le plus affreux pillage, ce qui a fait dire aux habitans que les Russes pensent que Viazma ne doit plus retourner sous leur domination, puisqu'ils la traitent d'une manière si barbare. Toute la population des villes se retire à Moscou. On dit qu'il y a aujourd'hui 1,500.000 ames réunies dans cette grande ville, on craint les résultats de ces rassemblemens. Les habitans disent que le général Kutusow a été nommé général en chef de l'armée russe, et qu'il en a pris le commandement le 28.

Le grand-duc Constantin, qui était revenu à l'armée, étant tombé malade, l'a quittée.

Il est tombé un peu de pluie qui a abattu la grande poussière qui incommodait l'armée. Le tems est aujourd'hui très beau; il se soutiendra, à ce qu'on croit, jusqu'au 10 octobre; ce qui donne encore quarante jours de campagne.

19e Bulletin de la Grande armée.

Ghjat le 3 septembre 1812

Le quartier-impérial était le 31 août, à Velitchevo; le 1er et le 2 septembre, à Ghjat.

Le roi de Naples avec l'avant-garde avait, le 1er son quartier-général à dix verstes en avant de Ghjat, le vice-roi à deux lieues sur la gauche à la même hauteur, et le prince Poniatowski, à deux lieues sur la droite. On a échangé partout quelques coups de canon et des coups de sabre, et l'on a fait quelques centaines de prisonniers.

La rivière de Ghjat se jette dans le Volga. ainsi nous sommes sur le pendant des eaux qui descendent vers la mer Caspienne. La Ghjat est navigable jusqu'au Volga.

La ville de Ghjat a 8 ou 10 mille ames de population; elle a beaucoup de maisons en pierres et en briques; plusieurs clochers et quelques fabriques de toile. On s'apperçoit que l'agriculture a fait de grands progrès dans ce pays depuis quarante ans. il ne ressemble plus en rien aux descriptions qu'on en a. Les pommes de terre, les légumes et les choux y sont en abondance, les granges sont pleines; nous sommes en automne, et il fait ici le tems, qu'on a en France, au commencement d'octobre.

Les déserteurs, les prisonniers, les habitans tout le monde s'accorde à dire que le plus grand désordre règne dans Moscou et dans l'armée russe, qui est divisée d'opinions, et qui a fait des pertes énormes dans les différens combats. une partie des généraux a été changée; il parait que l'opinion de l'armée n'est pas favorable aux plans du général Barclay de Tolly, on l'accuse d'avoir fait battre les divisions en détail.

Le prince Schwarzenberg est en Volhynie; les Russes fuient devant lui.

Des affaires assez chaudes ont eu lieu devant Riga; les Prussiens ont toujours eu l'avantage.

Nous avons trouvé ici deux bulletins russes, qui rendent compte des combats devant Smolensk et du combat de la Drissa. ils ont paru assez curieux pour que nous les joignions ici. Lorsqu'on aura la suite de ces bulletins, on les enverra au Moniteur. il parait par ces bulletins que le redacteur à profité de la leçon qu'il a reçue de Moscou, qu'il ne faut pas dire la vérité au peuple russe, mais le tromper par des mensonges. Le feu a été mis à Smolensk par les Russes; ils l'ont mis aux faubourgs le lendemain du combat, lorsqu'ils ont vu notre pont établi sur le Boryshtène. ils ont mis le feu à Doroghobouj, à Viasma, à Ghjat; les français sont parvenus à l'éteindre. Cela se conçoit facilement. Les français n'ont pas d'intérêt à mettre le feu à des villes qui leur appartiennent, et à se priver des ressources qu'elles leur offrent. Partout on a trouvé les caves remplies d'eau de-vie, de cuir, et de toutes sortes d'objets utiles à l'armée.

Si le pays est dévasté, si l'habitant souffre plus que ne le comporte la guerre, la faute en est aux Russes.

L'armée se repose le 2 et le 3 aux environs de Ghjat.

On assure que l'ennemi travaille à des camps retranchés en avant de Mojaisk, et a des lignes en avant de Moscou

Au combat de Krasnoi, le colonel Marbeuf, du 6e de chevau-légers, a été blessé d'un coup de bayonnette à la tête de son régiment, au milieu d'un carré d'infanterie russe, qu'il avait enfoncé avec une grande intrépidité.

Nous avons jeté six ponts sur la Wopp.

Nouvelles militaires.

Le combat de Smolensk

Le 4 (16) août l'Empereur Napoléon, à la tête de toute son armée qui était forte de 100 mille hommes, se présenta devant Smolensk. Il fut reçu à six verstes de la ville par le corps du lieutenant général Rajewskij. Le combat s'engagea à six heures du matin, et depuis midi il devint très sanglant. Le courage des Russes l'emporta sur le nombre, et l'ennemi fut culbuté. Le corps du général Dokhtorow, qui était arrivé pour remplacer celui de Rajewskij, attaqua l'ennemi le 5 (17) à la pointe du jour et le combat dura jusqu'à la nuit close. L'ennemi fut repoussé sur tous les points; et les soldats russes, pleins du courage et de l'intrépidité que les anime pour la défense de la patrie, se battirent avec acharnement, invoquant le tout puissant à leurs secours.

Mais pendant ce tems, la ville de Smolensk était en proie aux flammes, et nos troupes prirent position entre le Dnieper, le village de Pneva et Dorogobouje.

La prise de Smolensk reduite en cendres par l'ennemi lui a coûté plus de 20 mille hommes. Les habitans de la ville en étaient tous partis avant la bataille. De notre côté, la perte en morts et en blessés se monte à 4000 hommes. On compte au nombre des premiers deux braves généraux, Skalon et Balla.

On a fait un grand nombre de prisonniers, et des bataillons entiers de l'armée ennemie furent obligés de mettre bas les armes pour échapper à la mort. Trois régimens de Cosaques et trois de cavalerie culbutèrent 60 escadrons de cavalerie ennemie, commandés par le roi de Naples.

Rapport du lieutenant général Comte Wittgenstein à S. M. l'Empereur, daté d'Oswee, du 31 juillet (12 août) 1812.

J'ai été informé par mes avant-postes, que l'ennemi faisait de Polotsk tous les efforts pour les enlever, et par les déserteurs et les prisonniers, que la grand armée française se grossissait des troupes bavaroises et wurtembergeoises. J'ai reçu en même tems du ministre de la guerre l'avis de la jonction des deux armées, et l'ordre d'agir offensivement en attaquant au

plus tôt l'ennemi en flanc. En conséquence, j'ai détaché quatre escadrons sous les ordres du major Bedrague, que j'ai chargé d'observer tous les mouvements de l'armée de Macdonald et de m'en instruire. je me suis porté aussitôt sur le corps de Coudinot, que j'ai rencontré le 27 au soir, à quatre wersts de Kochanowa. Ayant fait sur-le-champ toutes les dispositions nécessaires, je l'ai vigoureusement attaqué très avec l'aide de Dieu. après huit heures consécutives de combat, l'ennemi a été mis en déroute et poursuivi jusqu'au soir par les braves troupes de S. M. J.

Nous avons fait prisonniers trois officiers et 250 soldats. la perte de l'ennemi a été considérable tant en tués qu'en blessés. les cuirassiers sur tout ont beaucoup souffert, ayant fait tous leurs efforts pour se rendre maîtres de notre batterie. je les ai fait poursuivre par les hussards de Grodno qui se sont particulièrement distingués dans cette occasion. Nous avons perdu 400 hommes, tant tués que blessés. Nous déplorons sur tout la perte du brave colonel Demisson, chef du 25e régiment de chasseurs, qui a été tué par un boulet de canon.

je me propose de poursuivre l'ennemi jusqu'à la Dwina

18e Bulletin de la grande-armée.

Mojaïsk, le 10 Septembre 1812.

Le 4, l'Empereur partit de Ghjat et vint camper près de la poste de Gritneva.

Le 5, à 6 heures du matin, l'armée se mit en mouvement. à 2 heures après midi on découvrit l'armée russe placée, la droite du côté de la Moskwa, la gauche sur les hauteurs de la rive gauche de la Kologha. à 1200 toises en avant de la gauche, l'ennemi avait commencé à fortifier un beau mamelon entre deux bois, où il avait placé 9 à 10000 hommes. L'Empereur l'ayant reconnu, résolut de ne pas différer un moment, et d'enlever cette position. Il ordonna au roi de Naples de passer la Kologha avec la division Compans et la cavalerie. Le prince Poniatowski, qui était venu par la droite, se trouva en mesure de tourner la position. à 4 heures, l'attaque commença. En une heure de tems la redoute ennemie fut prise avec ses canons; le corps ennemi chassé du bois et mis en déroute, après avoir laissé le tiers de son monde sur le champ de bataille. à 7 heures du soir le feu cessa.

Le 6, à deux heures du matin, l'Empereur parcourut les avant-postes ennemis: on passa la journée à se reconnaître. L'ennemi avait une position très resserrée. sa gauche était fort affaiblie par la perte de la position de la veille; elle était appuyée à un grand bois, soutenue par un beau mamelon couronné d'une redoute armée de 25 pièces de canon. Deux

135 autres mamelons couronnés de redoutes, à 100 pas l'un de l'autre protegeaient la ligne jusqu'à un grand village que l'ennemi avait détruit pour couvrir le plateau d'artillerie et d'infanterie, et y appuyer son centre. Sa droite passait derrière la Kalogha en arrière du village de Borodino, et était appuyée à deux beaux mamelons couronnés de redoutes & et armés de batteries. Cette position parut belle et forte. il était facile de manoeuvrer et d'obliger l'ennemi à l'évacuer; mais cela aurait remis la partie, et la position ne fut pas jugée tellement forte qu'il fallut éluder le combat. il fut facile de distinguer que les redoutes n'étaient qu'ébauchées, le fossé peu profond, non palissadé ni fraisé. on evaluait les forces de l'ennemi à 120 ou 130 mille hommes. Nos forces étaient égales; mais la supériorité de nos troupes n'était pas douteuse.

Le 7, à deux heures du matin, l'Empereur était entouré des maréchaux à la position prise l'avant-veille. à 5 heures et demie, le soleil se leva sans nuages; la veille il avait plu. « C'est le soleil d'Austerlitz » dit l'Empereur. Quoiqu'au mois de Septembre, il faisait aussi froid qu'en decembre en Moravie. L'armée en accepta l'augure. On battit un ban, et on lut l'ordre du jour suivant:

« Soldats,

« Voilà la bataille, que vous avez tant désirée! désormais « la victoire dépend de vous: elle nous est nécessaire; elle nous « donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver, et un « prompt retour ~~en~~ dans la Patrie! Conduisez-vous comme « à Austerlitz, à Friedland, à Vitepsk, à Smolensk, « et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre « conduite dans cette journée; que l'on dise de vous: il « était à cette grande bataille sous les murs de Moscou!

« Au camp impérial, sur les hauteurs de Borodino, le 7 « Septembre, à deux heures du matin. »

L'armée répondit par des acclamations réitérées. Le plateau sur lequel était l'armée, était couvert de cadavres russes du combat de l'avant-veille.

Le prince Poniatowski, qui formait la droite, se mit en mouvement pour tourner la forêt sur laquelle l'ennemi appuyait sa gauche. Le prince d'Eckmühl se mit en marche le long de la forêt; la division Compans en tête. Deux batteries de 60 pièces de canon chacune, battant la position de l'ennemi, avaient été construites pendant la nuit.

à 6 heures, le général comte Sorbier, qui avait armé la batterie droite avec l'artillerie de la réserve de la Garde, commença le feu. Le général Pernetty, avec 30 pièces de canon, prit la tête de la division Compans (4e du 1er corps), qui longea le bois, tournant la tête de la position de l'ennemi.

à 6 heures et demie, le général Compans est blessé. à 7 heures, le prince d'Eckmühl a son cheval tué. L'attaque avance, la mousqueterie s'engage. Le vice-roi, qui formait notre gauche, attaque et prend le village de Borodino, que l'ennemi ne pouvait défendre, ce village étant sur la rive gauche de la Kologha. à 7 heures, le maréchal duc d'Elchingen se met en mouvement, et sous la protection de 60 pièces de canon que le général Foucher avait placées la veille contre le centre de l'ennemi, se porte sur le centre. Mille pièces de canon vomissent de part et d'autre la mort.

à 8 heures, les positions de l'ennemi sont enlevées, les redoutes prises, et notre artillerie couronne ses mamelons. L'avantage de position qu'avaient eu pendant deux heures les batteries ennemies nous appartient maintenant. Les parapets qui ont été contre nous pendant l'attaque redeviennent pour nous. L'ennemi voit la bataille perdue, qu'il ne la croyait que commencée. Partie de son artillerie est prise, le reste est évacué sur ses lignes en arrière. Dans cette extrémité, il prend le parti de rétablir le combat, et d'attaquer avec toutes ses masses ces fortes positions qu'il n'a pu garder. Trois cents pièces de canon françaises placées sur ces hauteurs foudroient les masses, et les soldats viennent mourir au pied de ces parapets qu'ils avaient élevés les jours précédens avec tant de soin, et comme des abris protecteurs.

Le roi de Naples avec la cavalerie, fit diverses charges. Le duc d'Elchingen se couvrit de gloire, et montra autant d'intrépidité que de sang-froid. L'Empereur ordonne une charge de front, la droite en avant: ce mouvement nous rend maîtres des trois parts du champ de bataille. Le prince Poniatowski se bat dans le bois avec des succès variés.

Il restait à l'ennemi ses redoutes de droite; le général comte Morand y marche et les enlève; mais à neuf heures du matin, attaqué de tous côtés, il ne peut s'y maintenir. L'ennemi, encouragé par ce succès, fit avancer sa réserve et ses dernières troupes, pour tenter encore la fortune. La garde impériale en fait partie. Il attaque notre centre sur lequel avait pivoté notre droite. On craint pendant un moment, qu'il n'enlève le village brûlé, la division Friant s'y porte. 80 pièces de canon françaises arrêtent d'abord et écrasent ensuite les colonnes ennemies qui se tiennent pendant deux heures serrées sous la mitraille, n'osant pas avancer, ne voulant pas reculer, et renonçant à l'espoir de la victoire. Le roi de Naples décide leur incertitude, il fait charger le 4e corps de cavalerie qui pénètre par les brèches que la mitraille de nos canons, a faites dans les masses serrées des Russes et les escadrons de leurs cuirassiers; ils se débandent de tous côtés. Le général de division comte Caulaincourt, gouverneur des pages de l'Empereur se porte à la tête du 5e de cuirassiers, culbute tout, entre dans la redoute de gauche par la gorge. Dès ce moment, plus d'incertitude, la bataille est

137 gagnée : il tourne contre les ennemis les 21 pièces de canon qui se trouvent dans la redoute. Le Comte Caulincourt qui venait de se distinguer par cette belle charge, avait terminé ses destinées ; il tombe mort frappé par un boulet : mort glorieuse et digne d'envie !

Il est deux heures après midi, toute espérance abandonne l'ennemi ; la bataille est finie, la canonnade continue encore ; il se bat pour sa retraite et pour son salut, mais non plus pour la victoire.

La perte de l'ennemi est énorme ; 12 à 13 mille hommes, et 8 à 9 mille chevaux russes ont été comptés sur le champ de bataille ; 60 pièces de canon et cinq mille prisonniers sont restés en notre pouvoir.

Nous avons eu 2500 hommes tués et le triple de blessés. Notre perte totale peut être évaluée à 10 mille hommes ; celle de l'ennemi à 40 ou 50 mille. Jamais on n'a ~~vu~~ vu pareil champ de bataille. Sur six cadavres, il y en avait un français et cinq russes. 40 généraux russes ont été ~~tu~~ tués, blessés ou pris ; le général Bagration a été blessé.

Nous avons perdu le général de division comte Montbrun, tué d'un coup de canon ; le général comte Caulaincourt, qui avait été envoyé pour le remplacer, tué d'un même coup une heure après.

Les généraux de brigade Compère, Plauzonne, Marion, Huart ont été tués ; sept ou huit généraux ont été blessés, la plupart légèrement. Le prince d'Eckmuhl n'a eu aucun mal. Les troupes françaises se sont couvertes de gloire, et ont montré leur grande supériorité sur les troupes russes.

Telle est en peu de mots l'esquisse de la bataille de la Moskwa donnée à deux lieues en arrière de Mojaïsk, et à 25 lieues de Moscou, près de la petite rivière de la Moskwa. Nous avons tiré 60000 coups de canon, qui sont déjà remplacés par l'arrivée de 800 voitures d'artillerie qui avaient dépassé Smolensk avant la bataille. Tous les bois et les villages depuis le champ de bataille jusqu'ici sont couverts de morts et de blessés. On a trouvé ici deux mille morts ou amputés Russes. Plusieurs généraux et colonels sont prisonniers.

L'Empereur n'a jamais été exposé ; la garde ni à pied, ni à cheval n'a pas donné et n'a pas perdu un seul homme. La victoire n'a jamais été incertaine. Si l'ennemi, ~~les~~ forcé dans ses positions n'avait pas voulu les reprendre, notre perte aurait été plus forte que la sienne ; mais il a détruit son armée en la tenant depuis 8 heures jusqu'à 2 heures sous le feu de nos batteries et en s'opiniâtrant à reprendre ce qu'il avait perdu. C'est la cause de son immense perte.

Tout le monde s'est distingué : le roi de Naples et le duc d'Elchingen se sont fait remarquer.

L'artillerie, et surtout celle de la garde, s'est surpassée. Des rapports détaillés feront connaître les actions qui ont illustré cette journée.

„ Monsieur l'évêque de . . . . le passage du Niemen,
„ de la Dwina, du Borysthène, les combats de Mohilow, de la Drissa,
„ de Polotsk, d'Ostrowno, de Smolensk, enfin la bataille de la
„ Moskwa, sont autant de motifs pour adresser des actions de grace
„ au Dieu des armées. Notre intention est donc qu'à la réception de la
„ présente, vous vous concertiez avec qui de droit. Réunissez mon
„ peuple dans les églises pour chanter des prières, conformément à l'usage
„ et aux règles de l'Eglise en pareille circonstance. Cette lettre n'étant
„ à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.
„ De notre quartier impérial de Mojaïsk, le 10 septembre 1812."

Signé Napoléon

Par l'Empereur,
Le ministre secrétaire d'état.
Signé, le comte Daru.

Rapport à S. M. l'Empereur et Roi.

Sire,

Le résultat de l'examen des prisonniers, dont la majeure partie sont des recrues ignorans ou des hommes pris avant la fin et hors du champ de bataille, ainsi que des blessés presque tous du boulet, et la plupart mourant, m'a donné sur quelques divisions de l'armée ennemie les notions suivantes:

1° La 12e division, faisant partie du 7e corps, composée des régiments d'infanterie de Smolensk, de Narwa, de Alexopol et de Nouvelle-Ingrie, ainsi que des 6e et 41e de chasseurs à pied, et commandée par le général-major Palitzin, lequel avait remplacé le général Kulbaskin, blessé à Mohilow, a reçu les recrues tirées des dépôts, et amenées par Milorodowitz le 3 du courant, au moyen desquelles les régimens d'infanterie ont été portés à 800 hommes, et ceux de chasseurs à 1200. ce qui portérait la force de cette division avant la bataille, à 4800 hommes, non compris deux compagnies d'artillerie avec 24 pièces de 6 à 12.

Le jour de la bataille du 7 septembre, cette division se trouvait au centre de la 1re ligne. Vers les deux heures après midi, elle avait déjà essuyé de grandes pertes, et manquait de munitions. Le lieutenant-adjoint du régiment d'Alexopol, nommé Pierre Voronin lequel ayant été envoyé pour en chercher à la réserve, s'est égaré dans les broussailles et fut pris après la retraite de l'armée, déclare que le général Rajewski, commandant le corps d'armée, a reçu une forte contusion qui l'a obligé de quitter le champ de bataille, et que le général en chef prince Bagration a été blessé. Tous les prisonniers de cette division s'accordent à dire qu'elle a perdu plus de la moitié de ses troupes; que la confusion était complette lors de la retraite et qu'elle ne doit son salut qu'à Platow et Uwaroff qui la couvraient. ceux du 41e de chasseurs disent qu'il leur restait à peine 50 hommes par compagnie.

2° La 1re division de grenadiers composée des grenadiers du corps Saint Pétersbourg, Ekaterinoslaw, Tauride, Paulowski et Arackscheeff, commandée par le comte Stroganoff, et faisant partie du 3e corps d'armée, se trouvant à l'extrémité gauche en arrière de la batterie, où elle a souffert considérablement par le feu de l'artillerie; elle était flanquée

 par deux escadrons de cuirassiers, qui ont également souffert sans avoir agi.
La force de ces régimens de grenadiers était portée de 8 à 900 hommes avant la bataille.

On estime leur perte à un tiers, qu'on attribue à la pusillanimité des officiers, et à lesquels se cachaient dans les broussailles et abandonnaient les rangs.

Deux régimens de chasseurs attachés à cette division, lesquels se trouvaient en avant, se sont débandés: on ignore la perte.

Le nommé Grégoriot de Pskow, servant depuis dix-neuf ans dans le régiment de Saint-Petersbourg, déclare qu'il n'a jamais vu son régiment plier comme dans cette occasion. il dit qu'avant l'affaire le général Koutousoff a parcouru leur ligne, et qu'il a harangué la troupe, ce qui n'a pas produit un grand effet. cet homme ajoute qu'il a entendu dire au major Dalin, commandant le régiment, que vers le milieu du jour, Beningsen était allé à 40 verstes au delà de Mojaïsk pour y préparer des moyens de défense: il croit que c'était au petit Viasma.

On ignore ce qu'est devenu Tutschkow, commandant en chef le 3e corps, ainsi que la 3e division de Konowitzin, qui en faisait partie.

3° La 2e division de grenadiers composée des régimens d'Astracan, Fanagoria, Kioff, Moscou, Petite-Russie, Siberie, commandée par le prince Charles de Mecklembourg, et faisant partie du 8e corps de Borosdin, se trouvait le 6 septembre à la grande redoute qui fut ~~enterée~~ enlevée le même jour, et où elle a perdu ses pièces un colonel et plus de la moitié de ses soldats. Les régimens de cette division avaient été au grand complet en arrivant à Smolensk mais ils n'étaient que de 1000 hommes, le 5; avant le combat, et ne comptaient que 4 à 500 hommes au plus par régiment, le 7; au matin, lorsqu'ils étaient dans le village, qu'ils étaient chargés de défendre, en avant de la batterie du flanc gauche, où ils sont venus s'établir. C'est dans cet intervalle que le prince de Mecklembourg fut blessé.

4° Le 2e corps de Bagavouth avait manoeuvré le 6 et le 7 pour se porter à la gauche de la ligne pour soutenir le 3e corps. Tous les prisonniers assurent, qu'il n'en pas rentré la moitié à Mojaïska.

Les régimens des mousquetaires de Minsk, Tobolsk, Volhynie et Krementschug, ainsi que le 4e et le 34e de chasseurs de la 4e division commandés par le prince de Wurtemberg, avaient été portés à 800 hommes, et aucun d'eux n'en comptait 400 après la bataille. il en est de même des régimens de Raizan, Beloserskj, Brese, et Wilmanstrand, ainsi que des 30e et 48e de chasseurs de la division d'Alsoufieff.

Le nommé Prokoroff, sous-officier du régiment de Raizan, déclare que son colonel avait été tué, et que pendant la retraite, il a vu sur le bord de la rivière, le général en chef Tutschkoff blessé; ainsi que le colonel des grenadiers de Moscou. ce corps a eu peu d'officiers tués, mais beaucoup de blessés.

5° la 24e division du 6e corps qui se trouvait dans la grande batterie du centre, ne comptait après la bataille du 7 que 30 hommes par compagnie quoique deux jours auparavant elles aient été portées à 100 hommes dans les régimens de Schirwansk, Butirskas, Uefa et Tomsk, 19e et 40e de chasseurs, dont les compagnies étaient de 115 hommes, moyennant des recrues amenées de Nowogorod Sewerskij.

6° La 2e division de la garde, composée des régimens de grenadiers Ismailoff et Lithuanie, et des deux régimens de chasseurs de la garde et de Finlande, sous les ordres du général Lawroff, se trouvait en ligne en arrière des trois batteries à la gauche du centre. Ces régimens ont considérablement souffert de l'artillerie mais celui d'Ismailoff s'étant porté en avant à la baïonnette fut si vivement chargé par la cavalerie, qu'il ne lui est resté que 40 hommes par compagnie. Le général Krapowitskij, commandant une brigade et le colonel du régiment Ismailoffij furent blessés.

Mojaïsk, le 10 septembre 1812.

Le général de division chargé du service spécial,

Signé, Sokolnickí.

19 Bulletin de la grande armée

Moscou le 16 Septembre 1812

Depuis la bataille de la Moskwa, l'armée française a poursuivi l'ennemi sur les trois routes de Mojaïsk, de Swenigorod et de Kalouga sur Moscou.

Le roi de Naples était le 9 à Koubinskoë, le vice-roi, à Rouza, et le prince Poniatowski, à Fominskoë. Le quartier général est parti de Mojaïsk le 12, et a été porté à Peselena, le 13 il était au château de Berwska; le 14, à midi, nous sommes entrés à Moscou. L'ennemi avait élevé sur la montagne des Moineaux, à deux werstes de la ville, des redoutes qu'il a abandonnées.

La ville de Moscou est aussi grande que Paris, c'est une ville extrêmement riche, remplie des palais de tous les principaux de l'empire. Le gouverneur russe, Rostopchin, a voulu ruiner cette belle ville, lorsqu'il a vu que l'armée russe l'abandonnait. Il a armé 3000 malfaiteurs, qu'il a fait sortir des cachots; il a appelé également 6000 satellites et leur a fait distribuer des armes de l'arsenal.

Notre avant-garde, arrivée au milieu de la ville, fut accueillie par une fusillade partie du Kremlin. Le roi de Naples fit mettre en batterie quelques pièces de canon, dissipa cette canaille, et s'empara du Kremlin. Nous avons trouvé à l'arsenal 60000 fusils neufs et 120 pièces de canon sur leurs affûts. La plus complète anarchie régnait dans la ville; des forcenés ivres couraient dans les quartiers, et mettaient le feu partout. Le gouverneur Rostopchin avait fait enlever tous les

marchands et négocians par le moyen desquels on aurait pu rétablir l'ordre. Plus de 400 Français et Allemands avaient été arrêtés par ses ordres; enfin, il avait eu la précaution de faire enlever les pompiers avec les pompes; aussi l'anarchie la plus complette a désolé cette grande et belle ville, et les flammes la consument. Nous y avions trouvé des ressources considérables de toute espèce.

L'Empereur est logé au Kremlin, qui est au centre de la ville, comme une espèce de citadelle ~~au mal~~ entourée de hautes murailles. 30 000 blessés ou malades russes sont dans les hôpitaux, abandonnés, sans secours et sans nourriture.

Les Russes avouent avoir perdu 50 000 hommes à la bataille de la Moskwa. Le prince Bagration est blessé à mort. On a fait le relevé des généraux russes blessés ou tués à la bataille; il se monte de 45 à 50.

---

20 Bulletin de la grande armée

Moscou le 17 Septembre 1812

On a chanté des Te Deum en Russie pour le combat de Polotsk; on en a chanté pour les combats de Riga, pour le combat d'Ostrowno, pour celui de Smolensk; pour tout, selon les relations des Russes, ils étaient vainqueurs, et l'on avait repoussé les Français loin du champ de bataille. C'est donc au bruit des Te Deum russes que l'armée est arrivée à Moscou. On s'y croyait vainqueurs, du moins la populace; car les gens instruits savaient ce qui se passait.

Moscou est l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe; ses magasins étaient immenses; toutes les maisons étaient approvisionnées de tout pour huit mois. Ce n'était que la veille, et du jour même de notre entrée, que le danger avait été bien connu. On a trouvé dans la maison de ce misérable Rostopchin des papiers et une lettre à demi écrite; il s'est sauvé sans l'achever.

Moscou, une des plus belles et des plus riches villes du monde, n'existe plus. Dans la journée du 14, le feu a été mis par les Russes à la bourse, au ~~bazar~~ bazar et à l'hôpital. Le 16, un vent violent s'est élevé; 3 à 400 brigands ont mis le feu dans la ville en 500 endroits à la fois, par l'ordre du gouverneur Rostopchin. Les cinq sixièmes des maisons sont en bois; le feu a pris avec une prodigieuse rapidité; c'était un océan de flammes. Des églises, il y en avait 1600 (?); des palais, plus de 1000 (?), d'immenses magasins: presque tout a été consumé. On a préservé le Kremlin.

Cette perte est incalculable pour la Russie, pour son commerce, pour la noblesse qui y avait tout laissé. Ce n'est pas l'évaluer trop haut que de la porter à plusieurs milliards.

On a arrêté et fusillé une centaine de ces chef chauffeurs; tous ont déclaré qu'ils avaient agi par les ordres du gouverneur Rostopchin, et du directeur de la police.

30000 blessés et malades Russes ont été brûlés. Les plus riches maisons de commerce de la Russie se trouvent ruinées: la secousse doit être considérable: les effets d'habillement, magasins, et fournitures de l'armée russe ont été brûlés; elle y a tout perdu. On n'avait rien voulu évacuer, parce que l'on a toujours voulu penser qu'il était impossible d'arriver à Moscou, et qu'on a voulu tromper le peuple. Lorsqu'on a tout vu dans la main des Français, on a conçu le horrible projet de brûler cette première capitale, cette ville sainte, centre de l'Empire; et l'on a réduit 200000 bons habitans à la mendicité. C'est le crime de Rostopchin, exécuté par des scélérats délivrés des prisons.

Les ressources que l'armée trouvait sont par le fort diminuées; cependant l'on a ramassé, et l'on ramasse beaucoup de choses. Toutes les caves, sont à l'abri du feu, et les habitans, dans les 24 dernières heures, avaient enfoui beaucoup d'objets: on a lutté contre le feu; mais le gouverneur avait eu la l'effroyable précaution d'emmener ou de faire briser toutes les pompes.

L'armée se remet de ses fatigues: elle a en abondance du pain, des pommes de terre, des choux, des légumes, des viandes, des salaisons, du vin, de l'eau-de-vie, du sucre, du café, enfin des provisions de toute espèce.

L'avant-garde est à 20 werstes sur la route de Kasan, par laquelle se retire l'ennemi. Une autre avant-garde française est sur la route de Saint-Petersbourg où l'ennemi n'a personne.

La température est encore celle de l'automne. le soldat a trouvé et trouve beaucoup de pelisses et des fourrures pour l'hiver. Moscou en est le magasin.

Pièces et extraits divers.

à la ville de Moscou, notre 1re capitale

L'ennemi est entré avec de grandes forces sur le territoire de la Russie: il vient ravager notre chère patrie. Lorsque l'armée russe brûlant de courage, soit prête à s'opposer aux mauvais desseins de ce téméraire ennemi, et à les déjouer, cependant notre compassion et nos soins paternels pour nos fidèles sujets ne nous permettent pas de les laisser dans l'incertitude sur le danger qui les menace. il ne faut pas que les succès de l'ennemi soient dûs à notre imprévoyance. Résolus en conséquence de rassembler dans le intérieur de nouvelles forces pour notre défense. C'est a

Moscou, ancienne résidence de nos ancêtres, que nous nous adressons d'abord: elle fut toujours le chef des autres villes de la Russie: c'est toujours de son sein que sortirent les armées, qui terrassèrent les ennemis. A son exemple, les fils de la patrie reflueront dans son sein de toutes les autres villes environnantes pour la défendre, comme le sang reflue toujours vers le coeur; jamais le besoin ne fut plus urgent qu'aujourd'hui: les dangers de la religion, du trône, de l'Etat le exigent. Que le coeur de notre illustre noblesse et de ceux des autres conditions se remplisse de ce véritable esprit de combats, que Dieu et notre Eglise orthodoxe bénissent également! Puisse ce juste zèle et cette ferveur générale rassembler de nouvelles forces et les augmenter, en commençant par Moscou, dans toute l'étendue du vaste Empire de Russie!

Nous ne tarderons pas à nous rendre au milieu de notre peuple de Moscou et des autres endroits de nos Etats, pour donner plus d'union à tous nos moyens de défense, et pour les diriger de manière à ce qu'ils arrêtent, dès-à-présent, la marche de l'ennemi et qu'organisés de nouveau, ils le terrassent par tout, où il osera se montrer. Puisse la destruction, dont il nous menace, retomber sur sa tête, et l'Europe, affranchie du joug de la servitude, exalter le nom de la Russie!

Signé Alexandre

Au camp près de Polotsk le 6 juillet 1812.

NB. Publié à Moscou le 10 juillet à 9 heures du soir, la veille de l'arrivée de S. M. J.

S. M. l'Empereur, après avoir laissé ses nombreuses armées dans l'abondance, dans toute leur intégrité, et marchant fièrement à la rencontre de l'ennemi, a passé par Smolensk, et est arrivé à Moscou le 11 juillet à minuit, elle est descendue au palais du Kremlin dans la meilleure santé.

Extrait de la gazette de Moscou.

Gazette de Moscou, du Samedi 20 juillet.

Moscou le 15 juillet

Ce jour ajoutera un nouvel éclat à nos annales, et le souvenir en passera à la postérité la plus reculée, comme un témoignage éternel d'esprit de patriotisme, de fidelité et d'attachement à notre souverain de la part de notre illustre noblesse, et de toutes les autres conditions. D'après une notification publiée la veille, le corps de la noblesse, et celui des marchands se rassemblèrent à 8 heures du matin dans les salles du palais de la Slobode pour y attendre l'arrivée de notre très gracieux souverain. Quoique le but de ce rassemblement n'eut pas été annoncé d'avance, cependant chacun s'y rendit, rempli des sentimens

qui avait inspirés dans leurs coeurs l'appel du pere de la patrie à ses enfans de la premiere capitale. Le Silence qui regnent dans une assemblée aussi nombreuse annonçait clairement l'union et la disposition à tous les Sacrifices; et dès qu'on eût fait, en présence du gouverneur en chef de Moscou, lecture du manifeste de S. M. qui appelle tout le monde en général et un chacun en particulier, à la défense de la patrie contre un ennemi qui a l'astuce dans le coeur et la Seduction sur les levres, apporte des fers et des chaines éternelles à la Russie, alors l'illustre postérité des Pojarsky et de ses parails, animée du zele le plus ardent témoigna son empressement sans bornes à faire le Sacrifice de ses biens et même de sa vie et résolut définitivement de lever dans le gouvernement de Moscou pour former une force armée intérieure, dix hommes sur cent, de les armer comme on le pourrait, et de leur fournir l'habillement et les vivres. Après quoi le manifeste fut pareillement lu dans l'assemblée des marchands, et ce corps animé du zele général décida qu'il serait prélevé sur tous ses membres une somme proportionnée au capital de chacun d'eux, pour subvenir aux frais de l'armement intérieur. Non contens de cela, une bonne partie du même corps témoigna aussitôt le désir de faire encore personnellement des Sacrifices particuliers, et demanda la permission d'ouvrir à cet effet une souscription volontaire avant de se séparer. On y procéda sans délai, et en moins d'une heure la somme souscrite passa un million et demi de roubles.

Telle était la disposition des deux corps, quand S. M. après avoir assisté au service divin dans l'église du palais, arriva dans la salle de la noblesse.

Ici l'Empereur, après avoir dit dans une courte harangue qu'il regardait le zele de la noblesse comme le plus ferme appui du trône, qu'elle s'est montrée dans tous les tems et dans toutes les circonstances le gardien et le fidele defenseur de l'intégrité et de la gloire de sa chere patrie, daigna leur donner un apperçu de l'état des circonstances militaires, circonstances qui exigent des mesures extraordinaires de défense. Ayant été instruit du résultat unanime de l'assemblée des deux corps, qui fournissent, habillent et arment à leurs frais 80 000 hommes pour le gouvernement de Moscou, l'Empereur daigna accueillir cette nouvelle preuve de dévouement à sa personne et d'amour de la patrie, avec les sentimens d'un pere qui aime ses enfans, et qui s'enorgueillit de leur courage; et dans la plenitude de l'attendrissement de son coeur il s'écria: „je n'en attendais pas moins, vous avez pleinement confirmé l'opinion que j'avais de vous."

145 Ensuite S. M. j. daigna se rendre dans la salle où le corps des marchands était rassemblé, et dès qu'elle fut instruite du zèle que ses membres avaient montré tant dans la résolution de lever une somme d'argent sur tout le corps, que dans la souscription d'un million et demi de roubles d'extraordinaire, S. M. l'Empereur daigna témoigner à ce corps zélé son contentement impérial en termes qui furent accompagnés des exclamations générales : « Nous sommes prêts à sacrifier à notre père, non seulement notre fortune, mais encore notre vie. » voilà les paroles des descendans de l'immortel Minin ; et le spectacle de cette matinée demanderait la plume d'un nouveau Tacite, et le pinceau d'un second Apelles : tableau qui représentait le monarque, le père de la patrie, radieux de bonté, recevant de ses enfans serrés autour de lui les sacrifices qu'ils viennent faire sur l'autel de la patrie.

Puisse tout cela venir à la connaissance de notre ennemi cet homme orgueilleux qui se joue du sort de ses sujets ! Puisse-t-il l'apprendre et frémir ! Nous marchons tous contre lui ; nous sommes guidés par la religion et par un amour fidèle pour notre souverain et notre patrie. Nous périrons tous ensemble, ou nous serons victorieux !

Au passage du très-gracieux souverain à Smolensk, la noblesse de ce gouvernement a marqué son zèle en lui offrant de son propre mouvement, 20000 hommes pour la force armée int intérieur. Une députation de la noblesse du gouvernement de Kalouga est arrivée à Moscou pour témoigner à S. M. j. la disposition où se trouve le corps de cette noblesse de se prêter à tous les sacrifices nécessaires ; sans doute tous les autres gouvernemens s'empresseront de suivre cet exemple, et dans peu la Russie se levera en masse pour terrasser les ennemis qui cherchent sa ruine.

Gazette de Moscou du Samedi 20 juillet.

La bouche d'or russe, son éminence Platon, métropolitain de Moscou dans un âge avancé et languissant, mais veillant en esprit dans la prière pour le salut du souverain et de l'Empire, a fait don à S. M. j. de la précieuse image de Serge, abbé de Radonège : cet envoi était accompagné d'une lettre respectueuse. Le pieux monarque a daigné faire présent de cette sainte relique à la force armée de Moscou, afin qu'elle soit garantie par la protection de ce juste, qui par sa bénédiction, prépara jadis le victorieux Dmitri Donskoï aux combats contre le sanguinaire Mamaï.

Voici la lettre de son éminence:

„ La ville de Moscou, la premiere capitale de l'empire, la nouvelle jerusalem, reçoit son christ comme une mere dans les bras de ses fils zelés, et à travers du brouillard qui s'eleve, prevoyant la gloire brillante de sa puissance. elle chante dans son transport: osanna! beni soit celui, qui arrive! que l'arrogant l'effronté Goliath apporte des limites de la France l'effroi mortel aux confins de la Russie! la pacifique religion, cette fronde du David russe, abattra soudain la tête de son sanguinaire orgueil; cette image de S. Serge, antique défenseur zelé du bonheur de notre patrie, est offerte à V. M.;

„ je suis affligé de ce que la faiblesse de ma santé me met dans l'impossibilité de jouir de la vue de votre précieuse face. j'adresse au ciel des prieres ferventes, pour que le tout-puissant éleve la race des justes et accorde à vos voeux un heureux succès. je suis &

Au couvent de la Trinité le 14 juillet 1812.

NB ce couvent est à 60 werstes de Moscou.

Nous, par la grace de dieu, Alexandre I.er Empereur et autocrate de toutes les Russies. &

D'après l'appel que nous avons fait à nos fideles sujets, pour la formation de forces interieures qui puissent servir de défense à la patrie, nous avons à notre entiere satisfaction, trouvé à notre arrivée à Moscou dans tous les états et dans toutes les conditions un zele si ardent et un tel empressement que les dons gratuits offerts librement, surpassent de beaucoup le nombre d'hommes, qu'il est nécessaire d'armer. c'est pourquoi regardant ce zele et cet empressement avec attendrissement et une reconnaissance paternels, nous allons employer nos soins à ce que, formant des forces suffisantes dans certains gouvernemens, les autres ne soient pas inquietés sans nécessité.

En conséquence nous réglons ce qui suit:

1.° Les arrondissemens composant les gouvernemens de Moscou, Twer, Jaroslave, Vladimir, Riezan, Toula, Kalouga, et Smolensk procedront les mesures les plus promptes et les plus actives pour le rassemblement, l'avancement et l'organisation des forces interieures qui auront à garder notre capitale de Moscou, et les limites de son gouvernement.

2, Les arrondissemens formant les gouvernemens de Kasan, Nijegorod, Penza, Kostroma, Simbirsk, Vaitka, feront tous les préparatifs nécessaires pour le dénombrement et la désignation des hommes qui doivent former leur contingent. mais ils ne le rassembleront, que lorsqu'ils en auront reçu l'ordre, et ne arracheront

149 personne aux travaux de la campagne.

3° Les arrondissemens formant les gouvernemens de Pétersbourg et de Novogorod feront la meme chose pour garder notre capitale de Saint-Pétersbourg et ses limites.

4° Tous les autres gouvernemens resteront à cet égard dans une inaction absolue, aussi long-tems, que la necessité ne forcera pas à avoir recours à de pareils sacrifices pour la patrie.

5° Enfin, la force armée interieure, qui se leve actuellement n'est point une milice, ni un recrutement, mais un armement momentané des fideles enfans de la patrie, organisé par mesure de precaution pour renforcer nos armées et defendre notre patrie. Chaque chef militaire, chaque guerrier conserve son ancien uniforme, et n'est pas obligé de changer son habillement, et dès que la necessité ne l'exigera plus, c'est-a-dire, dès que l'ennemi sera chassé hors de notre pays, chacun pourra retourner honorablement et glorieusement à son état précédent, et aux devoirs qu'il remplissait auparavant.

Les paysans du domaine, des économats et des apanages dans les gouvernemens où s'organise la force armée interieure momentanée n'y prendront aucune part; ils sont réservés à fournir, ainsi que de coutume, les recrues ordinaires, d'après les réglemens usités.

Moscou, le 18 juillet 1812. Signé Alexandre.

De Penza le 15 juillet

Notre gouverneur civil, le conseiller d'état actuel, prince Golitzin annonce, que la noblesse de ce departement a fourni une somme d'argent suffisante pour équiper un regiment d'infanterie, et qu'elle donne en outre, sans la participation d'aucun autre corps, 2500 boeufs pour l'entretien de l'armée.

De Novogorod le 15 juillet.

S. M. J. a daigné confier à S. A. J. le gouverneur-général de Novogorod, Twer, et Jaroslaw le soin de prendre dans ces gouvernemens, les mesures relatives à la defense de la patrie, contre les desseins et les tentatives d'un ennemi implacable et contre ses armées. Pour remplir les ordres de son auguste maître, S. A. J. est arrivée ici le 12, venant de l'armée, et son arrivée a causé une joie universelle.

S. A. J. la grande-duchesse Catherine Palowna s'est pareillement rendue de Saint-Pétersbourg.

Au premier signal de S. A. J., le corps de la noblesse s'est rassemblé ici le 14, Leurs A. J. Catherine Palowna, et son epoux, accompagnés du gouverneur civil, du vice-gouverneur, des autorités militaires et civiles, du marechal

de la noblesse du gouvernement et des représentans de celle de chaque district, ainsi que du corps des marchands, se sont rendus à 10 heures du matin à la cathédrale où le vicaire de Novogorod, Joasaph, évêque de Staroroussa, a célébré l'office divin, qui avait été précédé d'une procession depuis la cathédrale jusqu'à l'image miraculeuse de la mère de Dieu, qui jadis préserva Novogorod des invasions étrangeres.
Après l'office, on fit lecture du manifeste impérial en date du 6 et de l'appel de S. A. I. à remplir unanimement la volonté du souverain. Les yeux de tous les assistans se remplirent de larmes d'attendrissement à cette lecture. Tous les visages exprimaient le veritable amour de la patrie et du monarque adoré, amour inné dans les Russes. L'archimandrite du couvent de Saint-Antoine, Wladimir, fit alors un sermon pathétique, relatif aux circonstances. Ensuite on fit à genoux, une priere pour invoquer la benediction divine sur les bonnes intentions de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, et sur celles de tous ses fideles sujets.

La noblesse de Novogorod, qui s'est toujours distinguée par son esprit d'honneur, de dévouement au trône et d'amour de la patrie, ressentit une juste indignation pour un ennemi qui a la témérité de vouloir ébranler le repos de la Russie, et fut enflammée de la noble disposition à n'épargner ni sa vie ni sa fortune pour déjouer et anéantir ses mauvais desseins. C'est dans cette intention, qu'animé d'un zele qui n'est naturel qu'à la seule noblesse russe, ce corps décida qu'il serait levé, sans le moindre retard, pour renforcer les armées, un corps de 10000 hommes sur toute la population du gouvernement, qui se monte à 370000 ames, et qu'il serait tiré de son sein le nombre necessaire d'officiers, pour les commander. Le gouvernement de Novogorod fournit en outre à cette troupe l'habillement, l'armement, l'entretien, et la paye.
Le commerce de Novogorod brûlant du desir de coopérer avec la noblesse aux mesures prises pour terrasser l'ennemi, a destiné une bonne partie de ses capitaux pour former une somme de 200000 roubles et plus, applicables aux besoins de la guerre.
Voila une preuve de la grandeur des sentimens qu'inspire le véritable amour de la patrie, et du dévouement sans bornes au souverain; quel est l'Etat, quel est le monarque qui puisse se vanter d'avoir de semblables fils de la patrie?

(149) Mais il n'y a que la Russie et le souverain adoré par elle, qui les possède, dans le corps de la noblesse et de l'illustre nation russe.

il n'est pas douteux que la noblesse et le corps des marchands des autres gouvernemens de l'Empire russe n'imitent cet exemple et n'emploient pour la défense de la gloire et de l'intégrité de leur patrie, toutes les mesures inspirées par l'honneur, par la nécessité présente et par le dévouement au trône et à la patrie.

Alors toutes les forces de l'ennemi ne pourront résister à l'armement général de la Russie, dont l'unique but est d'abaisser l'orgueil de l'ennemi du monde entier et de rétablir la tranquillité dans le sein de ses limites.

Le même jour LL. MM. II. se mirent en route pour Twer, à une heure après-midi, jouissant de la meilleure santé, et accompagnées de la bénédiction de tous les habitans.

Appel à l'illustre noblesse du gouvernement de Novogorod.

Respectable corps! Si j'ai quitté pour un tems très-court les champs de l'honneur et de la gloire dans lesquels nos braves guerriers combattent pour la gloire de la patrie et la sûreté du trône, il fallait sans doute qu'une raison importante m'attirât aujourd'hui au milieu de vous

S. M. I. a daigné me charger du soin de prendre dans les gouvernemens qu'elle m'a confiés, toutes les mesures relatives à la défense de la patrie. un autocrate peut ordonner d'un mot, un pere attend tout du dévouement de ses enfans.

jusqu'ici nos armées sont restées intactes, et dans tous les combats partiels que nous avons eus avec l'ennemi, nos armes ont été victorieuses.

il n'y a que le nombre supérieur des forces ennemies, qui puisse arrêter nos victoires, et menacer la tranquillité de nos villes. combien est affreuse l'idée que ces villes où reposent les cendres de nos ayeux, peuvent être exposées au danger! combien elle est affreuse la pensée, que la sainteté des tombeaux et des autels sera violée par la main sacrilège des infidèles! Non, il n'est pas un Russe qui puisse supporter cette pensée ...... mais qu'avons nous à redouter dès que nous connaissons le danger? L'ennemi ne sera-t-il pas dissipé par une nation animée d'heroïsme et d'amour de la patrie? Le souvenir des mémorables exploits de nos ancêtres a affermi en nous cette confiance. Noblesse russe! vrais fils de la patrie, c'est à vous que je m'adresse en cet instant, il vous réservé de donner l'exemple à tous les autres corps de l'Etat, et d'allumer en eux le feu de la valeur

qui vous est naturelle. Prenez les armes, nobles héros! mettez vous à la tête de la force armée. Vos chefs seront pris dans votre sein: vous êtes tous freres du même pays, sous le sceptre de notre souverain cheri, l'Empereur Alexandre!

Ceux qui le sort a destinés à servir à cette guerre jouiront des fruits de leur victoire: ceux que frappera la mort, si douce quand c'est pour son dieu pour sa foi et pour sa patrie qu'on la reçoit; ceux-là tomberont avec la pensée consolante, que le roi des rois, le dieu tout-puissant reserve à notre chere patrie, la victoire, la gloire et l'intégrité de ses limites.

Novogorod, le 15 juillet 1812.

Prince Georges de Holstein.

Gazette de Moscou, du vendredi 31 juillet.

A l'occasion des nouvelles de l'armée depuis le 16 jusqu'au 21 de ce mois, concernant les victoires remportées par les vaillans corps des généraux Tormassow et Wittgenstein, sur les forces ennemis qui osent troubler la tranquillité de notre patrie, on a chanté, hier 30, dans la cathédrale de l'Assomption, un Te Deum, et on a fait à genoux des prieres d'actions de grace au dieu des armées qui nous a accordé la victoire. On a en même tems tiré le canon et sonné les cloches.

Du 18 juillet.

Le corps du général Doctorow, qui avait ordre de observer les mouvemens de l'ennemi aux environs de Bukenskowich, voyant une partie de ses troupes s'avancer sur lui, fit de son côté des mouvemens pour ralentir sa marche. Il fallait pour cela lui laisser passer la Duna, pour se réunir à l'armée près de Witepsk, sur la rive gauche de ce fleuve. Pour remplir ce but, le commandant en chef jugea nécessaire d'arrêter plus long-tems l'ennemi à l'endroit même où le comte Ostermann l'avait déjà arrêté le 13, avec des forces inférieures. Le général-lieutenant Konownitzyn fut détaché à cet effet; il remplaça le corps de Ostermann, et sa division se battit tout le jour du 14. Nos troupes montrerent autant de valeur que de opiniatreté. L'ennemi ne gagnait pas un pouce de terrein sur nous: le général Konownitzyn soutint toutes les attaques et ne se retira que quand il eut reçu, à l'entrée de la nuit, ordre de prendre la position indiquée par le général en chef pour une bataille générale. Cependant le général Doctorow passa la Duna, et se rendit aussi au même endroit. Toute l'arriere-garde avança sous

151 les ordres du général major comte Palen: elle fut placée à
10 werstes du corps principal pour y attirer l'ennemi.
Dans le intervalle, le commandant en chef reçut du prince
Bagration la nouvelle qui instruit de l'approche de la 1re
armée et de l'occupation de Mohilow par les Français, il
avait, pour épargner ses troupes, changé son plan de
marche sur Orcha, et qu'il se dirigeait sur Mstislav, et
Smolensk. Son avant-garde avait eu la veille une affaire
où le général-lieutenant Raiefskij avait battu les avant postes
du maréchal Davoust, et les avait repoussés à 12 werstes
Ces nouvelles changerent le plan du commandant en chef, qui
au lieu de livrer bataille dans les environs de Witepsk résolu
de marcher sur Smolensk d'autant plus que le maréchal
Davoust aurait pu y porter toutes ses forces, il entreprit
ce mouvement hardi dans le tems même que son arrière-
garde avait à soutenir un combat très-chaud.
en présence de l'ennemi, et s'étendit sur trois colonnes. il manœuvr
commandant en chef attribue le succès principal de cette
entreprise aux savantes dispositions du comte Palen, qui,
en couvrant toute l'armée, a montré à cette occasion
ce que la sagacité et l'art de la guerre ont de plus
brillant. Nos troupes ont montré un courage surprenant;
elles ont profité de toutes les situations; les bords de
la petite rivière Loutchessa ont été défendus avec
tant d'opiniâtreté, que l'ennemi y a perdu quantité de
monde. Le comte Palen a pareillement su tirer avantage
de chaque petit défilé, et une embuscade placée dans les
environs de Gavonavschizny a extermine, dans la
marche du 16, sept escadrons français. Aujourd'hui
la 2e et la 3e colonnes se sont réunies à Porietchie:
la 1re passant la Lejna et la Rondna, couvre leur
marche. Le général Platow, qui n'est qu'à deux
journées de marche, a reçu ordre de se tenir en avant
de Smolensk, pour couvrir les mouvemens de la 1re
armée. Le prince Bagration de son côté, s'avance à
marches hâtées sur Smolensk. D'après les nouvelles
du comte Wittgenstein, il continue à tenir à Drissa
et annonce que le général-major Koulniev envoyé de
l'autre côté de la Duna, est tombé sur les Français
et leur a fait 400 prisonniers.

Rapport du Commandant en chef du 1er corps détaché le général-lieutenant comte Witgenstein le 22 juillet.

Le corps qui m'a été confié par ordre supérieur, est destiné à agir séparément. En conséquence je suis resté sur les bords de la Duna pour observer l'ennemi qui est en face de moi sur l'autre rive du fleuve, et j'ai envoyé plusieurs fois ma cavalerie en expédition avec ordre d'amener tous les postes pendant la nuit. Dans l'espace de huit jours nos gens ont fait prisonniers le général de brigade Saint-Geniès, 80 officiers et environ 1000 soldats et bas-officiers. Ils ont en outre à-peu-près détruit quatre régimens de cavalerie ennemie le 7e et le 11e de chasseurs à cheval, le 4e de Hulans et le 10e de chasseurs polonais.

Enfin, le 17 je reçus de mes détachemens la nouvelle de Disna que le maréchal Oudinot duc de Reggio après avoir passé la Duna en cet endroit, était à Sebège. On me manda aussi de Dunabourg que Macdonald, ayant passé la rivière à Jakobstadt, se dirigeait sur Lutzin; j'appris en outre d'un officier des vivres, prisonnier, que ces deux corps étaient destinés à me couper la route de Pskov. Je me décidai alors à marcher sur l'ennemi le plus rapproché et à l'attaquer sur la route de Sebège, dans le village de Kliastiz. En conséquence je m'avançai le 18 sur ce village, et à 5 werstes en avant de celui de Jakoubstadt j'apperçus le corps d'Oudinot qui marchait de Kliastiz à ma rencontre. Je l'attaquai sans hésiter, et après un combat opiniâtre et sanglant, qui a duré trois jours du matin jusqu'au soir nous avons enfin remporté la victoire sur l'audacieux et puissant ennemi de notre patrie: grâces en soient rendues au Tout-puissant et aux victorieuses armées de la Russie! Le corps du maréchal Oudinot composé de trois des meilleures divisions de l'infanterie française, a été entièrement défait. Le plus grand désordre s'est mis dans le reste. Il s'est retiré à la hâte et n'a dû son salut qu'à la faveur des forêts et des petites rivières dont il brûlait et détruisait les ponts, ce qui arrêtait, pour ainsi dire, à chaque pas la poursuite rapide de nos troupes. Les commandans de division Legrand et Verdier, ont été blessés. Je le poursuivrai le long de la Duna jusqu'à Polotsk. Cette bataille de trois jours a couronné de nouveaux lauriers les guerriers russes. Le corps qui m'est confié a montré tant de courage et de valeur, et a fait des efforts si extraordinaires, que je ne peux les exprimer convenablement. Tout ce qui leur était opposé, batteries, fortes

153 colonnes, tout a été renversé à la bayonnette et par le feu d'artillerie malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi. Les villages et les champs que nous traversions étaient jonchés de morts. Nous avons fait 3000 prisonniers, parmi lesquels 25 officiers, deux canons avec leurs caissons, presque tout le bagage, les équipages de quelques généraux sont restés entre les mains des vainqueurs. Quand j'aurai rechassé le duc de Reggio de l'autre côté de la Duna, je l'y laisserai, et je m'avancerai sur le marêchal Macdonald. Notre victoire a enflammé le courage de mes troupes et avec l'aide de dieu, j'espère encore faire quelque chose, et je m'efforcerai de nettoyer d'ennemis la ligne de operations qui m'a été confiée. Si cela arrive, alors les troupes ennemies seront forcées d'abandonner Riga. De notre côté la perte n'est pas petite: nous regrettons sur tout celle du général major Koulniew, qui a eu hier les deux jambes emportées par un boulet, et qui est mort sur la place. Moi-même j'ai reçu une balle à la joue, près de la tempe, mais la blessure n'est pas du tout dangereuse.

Gazette de Moscou du Samedi 3 août.

Le commandant en chef de Moscou a reçu le 31 de ce mois les nouvelles suivantes, par un courrier que lui a depêché S. Exc. le ministre de la guerre, de la metairie de Moschinski.

Le 26 juillet, la 1re et la 2e armée s'étant munies de provisions sortirent de Smolensk et se dirigèrent la 1re sur Vodro, la 2e sur Kataн le 27, l'avant garde de la 1re armée sous les ordres des Généraux Platow, et Palen a battu un corps de cavalerie ennemie, qui a été presque entierement détruit. On a fait environ 1000 prisonniers, parmi lesquels un colonel et quantité d'officiers d'état major et autres. On a pris en outre les bagages du général Montbrun, commandant de ce corps. Le même jour les armées ont passé, la 1re à Moschkschin[ki] sur la route de Poretchié, et la 2e à Vodro.

Abo le 17 juillet

Nous avons reçu des lettres de Stockholm qui assurent qu'il a été conclu un traité de paix entre l'Angleterre et la Suède. On dit qu'on a mis en Suède un embargo momentané sur quantité de vaisseaux pour transporter des troupes qui doivent effectuer une descente contre les Français.

Londres le 3 juillet

Quelques maisons de commerce de Londres ont obtenu la permission de faire, avec le gouvernement suédois, un contract pour la fourniture de 6000 uniformes militaires: la plus grande partie en a déja été expédiée en Suède.

Gazette de Moscou, du Samedi 10 août 1812

Nous avons reçu ces jours-ci les nouvelles suivantes sur les opérations militaires.

Rapport du général de cavalerie Platow, au commandant en chef du 27 juillet.

Après avoir battu les avant-postes ennemis près de Juskova, et les avoir poursuivis à une ~~renforcés~~ certaine distance, ils furent considérablement renforcés, de façon que cette fusillade devint une affaire de cavalerie. L'ennemi y a été complettement défait: un colonel, quelques officiers et 300 soldats sont nos prisonniers. Tous les régimens ennemis qui se sont trouvés à cette affaire ont beaucoup souffert.

Gazette de Moscou du Samedi 17 août 1812

Le 14 août à 5 heures après midi deux régimens de Cosaques à pied et un régiment de chasseurs, formant ensemble 6000 hommes, se rangerent devant les casernes du Salut pour se mettre en campagne. Dès que le commandant en chef de Moscou fut arrivé, l'évêque Augustin, vicaire de Moscou, chanta un Te deum, après quoi il aspergea d'eau benite tous les guerriers, auxquels il remit une bannière, sur laquelle se trouve représentée d'un côté l'image de la mère de dieu, et de l'autre celle du Sauveur. Il débita en même tems un discours, qui arracha des larmes à tous les auditeurs. Durant la cérémonie entière, les guerriers ont marqué la dévotion de vrais chrétiens, de fideles enfans de la patrie, marchant à la défense des autels du Seigneur, du trône impérial et de leurs frères. Ces sentimens étaient peints sur leurs visages. La joie céleste de combattre l'ennemi brillait dans les yeux enflammés de chacun d'eux. Chaque guerrier quoiqu'il ne fit qu'entrer au service, brûlant de la valeur des vieux soldats, a témoigné une soumission illimitée à ses chefs, et observé constamment le bon ordre qui est le devoir d'un militaire. L'affluence des spectateurs était immense, et tous imploraient du fond du coeur par leurs prieres la benediction du ciel sur ces guerriers sortant de l'ancienne capitale de la Russie, elle qui, avec ses seules forces, terrassa les insolens ennemis venus jadis dans leur aveuglement, non pour l'assujettir, mais pour s'en emparer.

Epître amicale du commandant en chef de Moscou aux habitans de cette ville.

Grâces à dieu! tout va bien chez nous; tout est tranquille; le pain ne renchérit point; le prix de la viande baisse. il n'y a qu'un voeu et ce voeu est général; c'est celui de battre notre ennemi juré, et il sera battu. Nous prierons dieu, nous armerons nos combattans, et nous les enverrons à l'armée et nous aurons, pour intercesseurs auprès de la divinité, la mère de dieu, et les saints de Moscou, opérateurs de miracles. En présence de l'univers est notre généreux Souverain Alexandre Pavlovitch; et contre nos adversaires est une armée qui anime l'amour de J. C. Pour en finir plus vite, pour plaire au souverain et bien mériter de la patrie pour mortifier Napoléon, il faut être obéissant et zélé; il faut avoir confiance aux paroles de vos chefs qui se feront un plaisir de vivre et de mourir avec vous. Quand il sera question d'agir, je serai là avec vous; s'il faut aller au combat, je serai à votre tête; quand il faudra se reposer, je ne le ferai qu'après vous. Ne craignez rien: s'il s'est élevé un nuage, notre souffle le dissipera; l'horizon s'éclaircira; il reprendra sa couleur azurée; mais gardez-vous bien des ivrognes et des sots; ils battent le pavé, les oreilles baissées, mais ils soufflent aux oreilles des autres ce qu'ils voudraient propager. Si un s'avise de penser que Napoléon veut le bien, tandis qu'il ne veut qu'écorcher; il promet tout et ne tient jamais rien: il promet aux soldats le bâton de maréchal, des monts d'or aux mendians, la liberté au peuple, et il les attrape tous par les oreilles; il les met dans un étau et les envoie à la mort. On les tue soit dans un lieu, soit dans un autre. C'est pourquoi je vous prie, si quelqu'un parmi les nôtres ou parmi les étrangers s'avise de faire son éloge et de promettre quoi que soit, saisissez cet homme là au toupet, et conduisez le à la police: celui qui l'aura saisi obtiendra honneur gloire et récompense. Pour celui qui aura été saisi, je me charge de l'arranger, eut-il un front de cinq palmes de hauteur; j'en ai reçu le pouvoir, et le Souverain a daigné me donner l'ordre de veiller sur sa bonne ville de Moscou. Et qui aura soin d'une mère, sinon ses enfans! je vous jure, que le souverain a autant de

confiance en vous qu'au Kremlin; et moi je suis prêt à en faire le serment pour vous. Ne me compromettez pas! et moi je suis gentilhomme, fidele serviteur de l'Empire russe, et chrétien orthodoxe.

Voici ma prière:

ô Seigneur, dieu céleste! prolonge les jours de notre « pieux souverain sur cette terre! continue la bénédiction « à la Russie orthodoxe! continue la valeur de notre armée « qui aime J.-C.! continue la fidelité et l'amour de la « patrie au peuple russe orthodoxe! conduis les pas de nos « guerriers, et fais qu'ils exterminent nos ennemis! éclaire « les! affermis les dans la foi et la croix vivifiante « qui conservera leurs têtes, et dont le signe leur « accordera la victoire.

Publiée le 12 (24 août) 1812.

Le commandant en chef de Moscou, comte de Rostopchin, a reçu les nouvelles suivantes du commandant en chef des armées, le prince Koutouzow.

Hier 24, à deux heures après midi, l'ennemi a attaqué, avec des forces considérables, notre aile gauche sous les ordres du prince Bagration. Non-seulement il n'a remporté aucun avantage, mais il a éprouvé une grande perte. Le combat s'est même prolongé dans la nuit. La seconde division de cuirassiers s'est particulièrement distinguée dans sa charge. Nous avons pris 3 canons.

Nos armées conservent leur position près du village de Borodin.

Du 26 août 1812.

Un courrier arrivé de l'armée hier à dix heures du soir, a apporté la nouvelle, qu'il n'y a eu pendant tout le jour d'autre affaire que des escarmouches de chasseurs.

Samedi on a bien frotté les Français; il paraît qu'ils reprennent haleine: on a compté plus de 2000 tués, devant une seule batterie du flanc gauche du corps du prince Bagration.

Deux courriers expédiés du champ de bataille par le commandant en chef des armées, ont apporté les nouvelles suivantes:

Hier 26, il y a eu une bataille extrêmement chaude et sanglante. L'armée russe, avec le secours de dieu, n'a pas cédé un pouce de terrein, quoique l'ennemi ait agi en désespéré. Demain j'espère, en mettant ma confiance en dieu et dans les choses saintes de Moscou, combattre avec de nouvelles forces.

La perte de l'ennemi est immense. Son ordre du jour

154 était : « Point de prisonniers (et il n'y en avait point à faire) » les Français doivent vaincre ou périr. » Si avec l'aide de Dieu il est aujourd'hui repoussé encore une fois, alors le méchant et les méchans périront de faim, ou par le fer et par le feu.

J'expédie à l'armée 4000 de nos nouveaux soldats, avec des provisions et des munitions pour 250 canons. Vrais ~~Chr~~ croyans, soyez tranquilles ! le sang des vôtres coule pour le salut de la patrie, le nôtre est prêt. Quand le tems en sera venu nous renforcerons l'armée : Dieu augmentera nos forces, et le méchant laissera ses os dans la terre de la Russie.

Comte Rostopchin

27 août 1812.

Français !

Votre Empereur a dit, dans une proclamation à sa bonne ville de Paris : « Français, vous m'avez dit tant de fois que vous m'aimez ; » et vous, pour convaincre votre souverain de cette vérité, vous n'avez cessé de le servir dans ces climats hyperboréens, où l'hiver et la desolation se disputent la souveraineté. La tranquillité de la ville et votre propre salut ordonnent impérieusement votre éloignement. Le peuple russe, si grand et si généreux, est prêt à se porter aux extrémités : c'est pour ~~lui~~ lui épargner une tache et ne pas souiller l'histoire du récit d'un massacre, faible imitation de vos infernales fureurs nationales, que je vous éloigne. Vous irez habiter les bords des Volga, au milieu d'un peuple paisible et fidèle à ses sermens, qui vous méprise trop pour vous faire du mal. Vous quitterez pour quelque tems l'Europe et vous irez en Asie. Cessez d'être de mauvais sujets et devenez bons. Métamorphosez-vous en bons bourgeois russes, de citoyens français ; restez tranquilles et soumis, ou craignez un chatiment rigoureux. Rentrez en vous-mêmes : entrez dans la barque, et n'en faites pas une barque de Caron. Salut et bon voyage !

21 Bulletin de la grande armée.

Moscou le 20 Septembre 1812.

300 chauffeurs ont été arrêtés et fusillés. ils étaient armés d'une fusée de six pouces, contenue entre deux morceaux de bois; ils avaient aussi des artifices qu'ils jettaient sur les toits. ce misérable Rastapschin avait fait confectionner ces artifices en faisant croire aux habitans qu'il voulait faire un ballon qu'il lancerait plein de matières incendiaires sur l'armée française. il réunissait sous ce prétexte les artifices et autres objets nécessaires à l'exécution de son projet.

Dans la journée du 19, et dans celle du 20, les incendies ont cessé. Les trois quarts de la ville sont brûlés entre autre le beau palais de Catherine, meublé à neuf. il reste au plus le quart des maisons.

Pendant que Rastapschin enlevait les pompes de la ville, il laissait 60 000 fusils, 150 pièces de canon, plus de 100 000 boulets, et bombes, 1 500 000 cartouches, 400 milliers de poudre, 400 milliers de salpêtre et de souffre. Ce n'est que le 19 qu'on a découvert les 400 milliers de poudre, et les 400 milliers de salpêtre et de souffre, dans un bel établissement situé à une demi-lieue de la ville; cela est important; nous voilà approvisionnés pour deux campagnes.

On trouve tous les jours des caves pleines de vin, et d'eau-de-vie.

Les manufactures commencaient à fleurir à Moscou; elles sont détruites. L'incendie de cette capitale retarde la Russie de cent ans.

Le tems parait tourner à la pluie. La plus grande partie de l'armée est casernée dans Moscou.

Bulletin imprimé du gouverneur général de Moscou (sans date).

Notre avant garde est près de Gjat, la position occupée par nos troupes est redoutable, et S. A. le prince est dans l'intention de livrer une bataille. Notre armée égale en nombre celle de l'ennemi, et sous deux jours elle sera encore augmentée de 60 mille hommes. Nos troupes sont toutes russes, toutes d'une même religion, toutes sous un même souverain; elles combattent pour l'eglise de dieu, leurs maisons, leurs femmes, leurs enfans et les tombeaux de leurs pères. L'ennemi se bat pour avoir du pain. S'il perd une bataille, il sera reduit à prendre la fuite.

On a amené ici des blessés. ils sont dans le palais golovin; je les ai été voir, les ai fait manger et ai assisté à leur coucher.

ils ont combattu pour vous; vous devez ne pas les abandonner et adoucir leurs souffrances, par vos visites et votre conversation.

159 Nourrissez même les forçats, ils sont des sujets fidèles de notre souverain, et nos amis. Comment leur refuser des secours?

Proclamation du gouverneur de Moscou, publiée le 11 Septembre, la veille de l'arrivée de l'Empereur.

Frères! notre armée innombrable défendra la patrie au péril de sa vie.

Empêchons l'ennemi perfide d'entrer à Moscou. Ne pas seconder les nôtres de toutes nos forces serait un crime: Moscou est notre mère. Elle vous a nourris, c'est d'elle que vous tenez vos richesses. je vous appelle, au nom de la mère du Sauveur, à la défense des temples du Seigneur, de la ville de Moscou de toute la Russie.

Armez vous comme il vous sera possible, cavaliers et fantassins. Prenez du pain pour trois jours; rassemblez-vous sous la bannière de la croix, et rendez-vous au plus tôt sur les trois montagnes, je serai avec vous, et nous exterminerons le perfide. Gloire à ceux qui seront au combat. La patrie reconnaissante conservera la mémoire de ceux qui mourront pour elle. Ceux qui seront de mauvaise volonté, en recevront le châtiment au jugement dernier.

Proclamation du gouverneur-général de Moscou, Rastopchin.

Le bruit court ici que j'ai défendu la sortie de la ville. Si cela était ainsi: on verrait des soldats placés aux barrières, et des milliers de voitures de toute espèce ne sortiraient pas de tous les côtés. Je suis bien aise que les dames et les femmes de marchands partent pour leur tranquillité. Moins il y a de peur, moins il y a de péril. Mais je blâme les maris, les frères et les parens qui sont partis avec les femmes dans l'intention de ne pas revenir. C'est mal agir s'ils croient qu'il y a du danger, et ils se couvrent de honte s'il n'y en a pas. Je réponds sur ma vie que l'ennemi n'entrera pas à Moscou, et voici pourquoi: dans les armées il y a 130 mille hommes de élite, 1800 pièces de canon, et S. A. le prince Koutousow a été choisi par l'Empereur pour commander toute l'armée. Derrière l'ennemi, les corps des généraux Tormassow et Tchitchagow se montent à 85 mille hommes d'élite d'infanterie et de cavalerie.

Le général Miloradowitsch est venu de Kalouga à Mojaisk avec 30 mille hommes d'infanterie, 3800 de cavalerie et 84 pièces de canon. Le comte Markow arrivera dans trois jours à Mojaisk avec 24 mille hommes qui seront suivis des autres. Il y a à Moscou, à Klin, à Zavidow à Podolsk 14 mille hommes d'infanterie. Si ces forces ne suffisent pas pour battre le perfide ennemi, je vous dirai: allons, mes amis, les Moscovites! marchons aussi! Nous rassemblerons 100 mille hommes, nous prendrons l'image de la sainte vierge et 150 pièces de canon, et nous mettrons fin à tout, ensemble

L'ennemi a 150 mille hommes, tant des siens que de tout ce qu'il a pu ramasser. Ils se nourrissent de viande de cheval.

Voilà ce dont je vous fait part, afin que les uns se réjouissent et les autres se tranquillisent, surtout à cause de l'arrivée prochaine de l'Empereur dans sa fidèle capitale.

Ainsi il est facile de tout comprendre, mais ne faites aucunes inductions de tout ce que je vous communique.

Bulletin, imprimé du gouverneur-général de Moscou du 12 Septembre

Je pars demain pour me rendre près de S. A. le prince Koutouzow pour prendre, conjointement avec lui, des mesures pour exterminer nos ennemis.

Nous enverrons au diable ces hôtes, et nous leur ferons rendre l'âme.

Je reviendrai pour le dîner, et nous mettrons la main à l'oeuvre pour réduire en poudre les perfides.

Bulletin du Gouverneur-général de Moscou, par lequel il annonce le combat de Borodim.

Hier le 24 août (5 septembre) à deux heures après midi, l'ennemi a attaqué avec des forces supérieures notre aile gauche commandée par le prince Bagration; mais il a été repoussé et s'est retiré avec une perte considérable. Le combat a duré bien avant dans la nuit. La 2e division de cuirassiers s'est surtout distinguée. On a pris 5 canons et beaucoup de prisonniers à l'ennemi.

Notre armée occupe toujours la même position près du village de Borodin.

Bulletin du gouverneur général de Moscou. (11 Septembre)

S. A. S. le prince Kutusow, afin de se réunir plus tôt aux troupes qui allaient le rejoindre, a quitté Mojaisk pour venir occuper un endroit fortifié, où il est probable que l'ennemi ne se présentera pas de si tôt. On va envoyer au prince 48 canons avec des munitions. Il dit qu'il défendra Moscou jusqu'à la dernière goutte de son sang, et qu'il est prêt à se battre même dans les rues de cette ville. On a fermé les tribunaux; mais que cela ne vous inquiète point, mes amis, il faut mettre les affaires en ordre. Nous n'avons pas besoin de tribunaux pour faire le procès au scélérat. Si cependant ils me devenaient nécessaires je prendrais des jeunes gens de la ville et de la campagne. Dans deux ou trois jours je donnerai le signal. Armez-vous bien de haches, et de piques, et si vous voulez faire mieux, prenez des fourches à trois dents. Le Français n'est pas plus lourd qu'une gerbe de blé. Demain j'irai voir les blessés à l'hôpital Sainte-Catherine; j'y ferai dire une messe et bénir l'eau pour leur prompte guérison. Pour moi je me porte bien; j'avais mal à un

161 oeil, mais maintenant je peux, très bien voir des deux
Signé comte Rastopchin.
Moscou 30 août (11 septembre) 1812

Avis du gouvernement-général de Moscou. (au mois d'août)

L'Empereur m'a confié le soin de faire établir un ballon qui sera assez fort pour enlever 50 hommes, qui le dirigeront dans tous sens avec et contre le vent. Vous saurez un jour ce qui résultera de ce ballon et vous vous en réjouirez. Si le tems est beau demain ou après, j'en ferai faire l'épreuve chez moi. Je vous en avertis, afin qu'en le voyant, vous ne pensiez pas qu'il vient du Scélérat. Il est fait au contraire pour sa perte.

Le général Platow supposant que S. M. l'Empereur était déjà ici, est arrivé à Moscou et s'est rendu directement chez moi. Il repart ce soir pour l'armée, afin d'être à tems pour la bataille, et pour chanter des Te deum.

Extraits des gazettes de Moscou.

Moscou le 23 juillet (4 août) 1812

Le commandant en chef des armées russes, prince Koutousow, conformement aux devoirs d'un chrétien, se rendit la veille de son départ pour les armées, à l'eglise métropolitaine de Kazan, pour y implorer l'aide du très haut. Après le Te deum, l'archi-prêtre remit à ce grand capitaine des guerriers de la Russie une sainte croix et l'aspergea de la sainte eau benite. Après quoi, il lui fit hommage d'une belle image de notre-dame de Kazan, enrichie d'ornemens en or. L'homme célèbre, pénétré de la foi ayant reçu cette sainte offrande, la suspendit à son cou, en implorant avec beaucoup de ferveur la benediction du Tout-puissant. Cependant le temple se remplissait d'une foule immense de peuple qui, versant des larmes de joie et d'attendrissement, benissant ce héros prêt à partir. Tous élevaient avec vénération vers le ciel leurs voeux et leurs bénédictions pour le monarque sacré, qui a daigné confier la conduite des braves guerriers de la Russie à ce grand homme, si experimenté dans le art de la guerre, et vrai fils de la patrie. Tous les coeurs étaient pleins d'une ferme confiance dans les armes russes.

Lettre du commandant de toutes les armées en activité au commandant de Moscou, comte Rastopchin.

Je viens d'apprendre avec la plus profonde douleur, que les bruits repandus sur les operations de l'armée par des gens malintentionnés detruisent le repos des habitans de Moscou et les jettent dans le désespoir. Je vous prie très humblement, M. le comte, de les rassurer et de leur donner pour certain, que nos troupes ne sont pas encore

dans cet état de faiblesse et d'anéantissement dans lequel on cherche à les représenter; au contraire, tous nos guerriers n'ayant pas encore eu une bataille générale, ne sauraient être descendus à un tel degré d'affaiblissement, et animés par l'esprit de bravoure qui leur est inné, ils attendent avec la dernière impatience le moment de sceller de leur sang leur dévouement à l'auguste trône et à la patrie. Tous nos mouvemens ont été dirigés jusqu'ici vers ce seul but et pour garantir Moscou la 1re capitale. Que le très haut bénisse notre entreprise! Telle doit être la prière de tous les enfans de la Russie.

Je vous prie, M. le comte, d'assurer tous les habitans de Moscou par mes cheveux gris, que jusqu'ici on n'a jamais eu une seule affaire avec l'avant garde ennemie où les nôtres n'aient eu le dessus, et que s'il n'y a pas eu de grande bataille, cela a dépendu de mon commandement en chef.

Du Monastère de Kolotskoï le 21 août 5 septe 1812.

Moscou le 3 (15) août

Lettre de l'Empereur à l'archevêque metropolitain de Moscou.

Archevêque métropolitain Platon, j'ai reçu votre lettre et l'image de St. Serge. j'ai lu la 1re avec satisfaction, venant du digne pasteur de l'église que je venère particulièrement. Quant à l'image du saint protecteur des armes russes, j'ai ordonné qu'elle fut confiée aux troupes de l'armement qui s'organise pour la défense de la patrie, et qu'on fit des prières devant cette image pour implorer de la bonté de Dieu, la continuation de vos jours glorieux.

En me recommandant à vos prières, je suis votre affectionné. Signé Alexandre.

Twer 19 (31) juillet. 1812.

---

22 Bulletin de la grande armée. Moscou le 24 septembre 1812.
Le consul général Lesseps a été nommé intendant de la province de Moscou. il a organisé une municipalité et plusieurs commissions, toutes composées de gens du pays.

Les incendies ont entièrement cessé. On découvre tous les jours des magasins de sucre, de pelleteries, de draps &c

L'armée ennemie parait se retirer sur Kalouga et Toula. Toula renferme la plus grande fabrique d'armes, qu'ait la Russie. Notre avant garde est sur la Pakhra.

L'Empereur est logé au palais impérial du Kremlin. On a trouvé au Kremlin plusieurs ornemens servant au sacre des Empereurs, et tous les drapeaux pris aux Turcs depuis cent ans.

Le tems est à peu près comme à la fin d'octobre à Paris. il pleut un peu, et l'on a eu quelques gelées blanches. On assure

 que la Moskwa et les rivières du pays ne gèlent point avant la mi-novembre.

La plus grande partie de l'armée est cantonnée à Moscou, où elle se remet de ses fatigues.

23 Bulletin de la grande-armée.

Moscou le 9 octobre 1812

L'avant-garde, commandée par le roi de Naples, est sur la Nara à 20 lieues de Moscou, l'armée ennemie est sur Kalouga. Des escarmouches ont lieu tous les jours. Le roi de Naples a eu dans toutes l'avantage et a toujours chassé l'ennemi de ses positions.

Les Cosaques rôdent sur nos flancs. Une patrouille de 150 dragons de la garde commandée par le major Marthod est tombée dans une embuscade de Cosaques entre le chemin de Moscou et de Kalouga. Les dragons en ont sabré 300, se sont fait jour mais ils ont eu vingt hommes restés sur le champ de bataille, qui ont été pris parmi lesquels le major blessé grièvement.

Le duc d'Elchingen est à Boghorodoesk. L'avantgarde du vice roi est à Troitsa sur la route de Dmitrow.

Les drapeaux pris par les Russes sur les Turcs dans différentes guerres, et plusieurs choses curieuses trouvées dans le Kremlin, sont partis pour Paris. On a trouvé une madone enrichie de diamans et de perles, avec l'inscription suivante en langue russe # On l'a aussi envoyée à Paris. (On joint ici la statistique de Moscou, que l'on a trouvée dans les papiers de la police.)

Il paraît que Rastopschin est aliéné. A Voronovo il a mis le feu à son château et y a laissé l'écrit suivant attaché à un poteau:

„J'ai embelli pendant 8 ans cette campagne, et j'y ai vécu „heureux au sein de ma famille. Les habitans de cette terre, au „nombre de 1720, la quittent à votre approche, et moi je mets „le feu à ma maison pour qu'elle ne soit pas souillée par „votre présence. — Français, je vous ai abandonné mes „deux maisons de Moscou avec un mobilier d'un demi-million „de roubles. — Ici vous ne trouverez que des cendres."

„Signé comte Fedor Rastopschin

„le 29 Septembre 1812. à Voronovo.

Le palais du prince Kurakin est un de ceux qu'on est parvenu à sauver de l'incendie. Le général comte Nansouty y est logé.

On est parvenu avec beaucoup de peine à tirer des hôpitaux et des maisons incendiées une partie des malades russes. Il reste encore environ 4000 de ces malheureux. Le nombre de ceux qui ont péri dans l'incendie est extrêmement considérable.

Il fait depuis huit jours du soleil, et plus chaud qu'à Paris dans cette saison. On ne s'apperçoit pas qu'on soit dans le Nord.

„Les Français et les Polonais ayant été vaincus par les russes, et la ville de Dantzick ayant été prise en 1733, l'impératrice Anne Iwanowna fit enrichir en 1740, de perles et de diamants cette image de la Vierge, en actions de grâces de cet événement."

Le duc de Reggio, qui est à Wilna, est entièrement rétabli.

Le général en chef ennemi Bagration est mort des blessures qu'il a reçues à la bataille de la Moskwa.

L'armée russe désavoue l'incendie de Moscou. Les auteurs de cet attentat sont en horreur aux Russes. ils regardent Rastopchin comme une espece de Marat. il a pu se consoler dans la société du commissaire anglais Vilson.

L'état-major fait imprimer les détails du combat de Smolensk et de la bataille de la Moskwa, et fera connaitre ceux qui se sont distingués.

On vient d'armer le Kremlin de 30 pieces de canon, et l'on a construit des flèches à tous les rentrants. il forme une forteresse. Les fours et les magasins y sont établis.

Tableau de Moscou du 1er janvier au 1er juin 1812, dressé par le bureau de police.
(L'original est signé du général major Iwaschkin, chef de la police de Moscou)

Naissances

Garçons		1238
Filles		1417
	Total	2655

Décès

Adolescens	garçons	975	1813
	Filles	838	
Enfans	garçons	1015	1754
	Filles	739	
	~~Total~~		3567
Pompes			220
chevaux			900

Employés de la police

Supérieures		393
Subalternes		3797
	Total	4190

Etendue de Moscou

16,120,800 sagènes quarrées, faisant 7386 hect. 41 ares

Division de Moscou

Parties		20
Quartiers		90
maisons en briques	2571	9162
idem en bois	6591	
Casernes		8
Ecuries pour la cavalerie		7
Maison de correction		1
Etablissemens de bienfaisance		17

Fabriques et manufactures		469
Marchés		192
Boutiques en briques	6324	8615
idem en bois	2191	
Pharmacies de la couronne	4	21
idem particulières	17	
Imprimeries de la couronne	5	14
idem particulières	9	
Université		1
Académies		3
Gymnase		1
Pensionnats		24
Ecoles		22
Salle de spectacles		1
Clubs publics		2
Clubs de la noblesse et des négocians		2
Corps de maîtrise		41
Restaurateurs		166
Cafés		14
Caves ou tavernes		229
Tabernes à bière		118
idem à liqueurs		200
Tables d'hôte		17
Boutiques de boulangers		162
Cabarets		145
Boutiques de patissiers		213
Auberges		568
Forges		316
Boutiques de craquelins		163
Bains particuliers		1198
idem publics		41
abattoirs		7
Ponts de pierre	17	38
idem en bois	21	
Guérites		360
Reverbères		7294

	mètres
9,139 sagènes pavés de la couronne, faisant	43,520
19,326 idem pavés à la ville, faisant	118,039
572,289 idem pavés aux habitans, faisant	2,488,793

Population des deux sexes

Prêtres	5104
Nobles	9381
Militaires	3173
Négocians	19124
Bourgeois	18139
Domestiques	47,584
Personnes des autres classes	96,409
Total,	198,914
Dont hommes	96362
femmes	102,532

Jugement prononcé par la commission militaire créée à Moscou par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, pour juger les auteurs et fauteurs de l'incendie des 14, 15 septembre et jours suivans.

Au nom de l'Empereur et Roi

Cejourd'hui vingt-quatre septembre 1812, la commission militaire créée à Moscou, en suite des ordres de S. M. l'Empereur et Roi, composée de

MM. le général comte Lauer, grand-prévôt de l'armée;

Le général baron Michel, commandant le 1er régiment des grenadiers à pied de la garde;

Le général baron Saunier, grand-prévôt du 1er corps d'armée;

Le colonel baron Rodeli, commandant les fusiliers grenadiers de la garde;

L'adjudant-commandant chevalier Thery, commandant du quartier impérial;

Le chef d'escadron Jeannin, de la gendarmerie d'élite;

M. le général comte Monthion, faisant fonctions de procureur-impérial, et M. Weber, chef d'escadron, celles de rapporteur, tous nommés par S. A. S. le prince de Neufchâtel, major-général de la grande armée; assisté du sieur Jouve de Gaibert, sous-officier de gendarmerie, greffier nommé par le rapporteur, à l'effet de rechercher et juger les auteurs et fauteurs de l'incendie qui a éclaté dans les différens quartiers de la ville de Moscou, les 14 et 15 de ce mois, et qui a continué pendant les journées des 16, 17 et 18.

La commission, convoquée par l'ordre de son président, s'étant réunie au palais Dolgorouski, la séance a été ouverte par la lecture du procès verbal d'information, et des pièces tant à charge qu'à décharge des accusés.

Cette lecture terminée, le président a ordonné à la garde d'amener les accusés au nombre de 26, qui ont été introduits libres et sans fers.

Après leur avoir donné connaissance des faits à leur charge, avoir séparément entendu les déclarations et dépositions des témoins, avoir entendu les accusés saisis en flagrant délit, mettant le feu à différentes maisons, et se être fait représenter les divers moyens mis en usage par les incendiaires, comme mèches, fusées, cadenats phosphoriques, soufre, et autres matières combustibles

 trouvées sur les ammés, ou placées à dessein dans plusieurs habitations.

La commission a reconnu que depuis trois mois le gouvernement russe, pressentant sans doute le danger de la lutte dans laquelle il s'était engagé, et l'impossibilité d'empêcher l'armée française d'arriver à Moscou, avait résolu d'employer dans sa défense des moyens extraordinaires d'incendie, et de destruction réprouvés par les nations civilisées; qu'il avait accueilli, à cet effet, les propositions d'un certain docteur Schmitt, Anglais (quoique se disant allemand) mécanicien et machiniste de profession, lequel appelé en Russie arriva dans les premiers jours du mois de mai dernier; qu'après plusieurs conférences secrètes avec les principales autorités, il alla s'installer au château de Voronzow, situé à six werstes de la ville sur le chemin de Kalouga; qu'un détachement de 160 hommes d'infanterie et 12 dragons se rendirent à ce château pour couvrir les mystérieuses opérations de Schmitt, et empêcher les curieux de pénétrer jusqu'à lui;

Qu'il est généralement connu qu'il construisit un ballon aerostatique, d'une grandeur considérable, qu'on prétendait devoir renfermer une machine exterminatrice, qu'il assurait pouvoir diriger à volonté.

Qu'environ quinze jours avant l'entrée de l'armée française à Moscou, sept gros tonneaux de poudre à canon furent envoyés à Voronzow, avec des artificiers qui restèrent attachés au docteur Schmitt, et travaillerent sous sa direction.

Qu'il est démontré que cet appareil de constructions d'un grand ballon n'a été imaginé que pour en imposer, et qu'on ne s'occupa nullement au château Voronzow, que d'ouvrages d'artifice, et de confection d'autres machines incendiaires.

Qu'il est constant que toutes les dépenses faites pour la confection du ballon et des machines ont été supportées par le gouvernement russe;

Que le comte Rostapchin, gouverneur militaire de Moscou, certain depuis la bataille de Mojaisk, de l'arrivée prochaine de l'armée française, arrêta alors le plan d'incendier cette capitale par tous les moyens qui étaient en son pouvoir;

Qu'il fit une proclamation aux habitans dans laquelle on remarque le passage suivant: « armez-vous, n'importe de quelles « armes, mais surtout de fourches, qui conviennent d'autant « mieux contre les Français qu'ils ressemblent, pour le poids, à des « bottes de paille; à défaut de les vaincre, nous les brûlerons « dans Moscou, s'ils ont l'audace d'y entrer; »

Que pour parvenir à son but avec plus de certitude, le gouverneur Rostapchin, avant son départ, fit ouvrir les portes des prisons dites de l'Ostrog et du Yamou, où se trouvaient renfermés les malfaiteurs; qu'il en sortit environ 800 criminels, et que, pour prix de leur liberté, on exigea, qu'ils missent le feu à la ville

vingt-quatre heures après l'arrivée des troupes françaises.

Que plusieurs officiers et militaires de l'armée russe et des agens de police reçurent secrettement l'ordre de rester travestis à Moscou, pour diriger les incendiaires et donner le signal de l'embrasement;

Qu'il est notoirement connu que pour ôter tout moyen de secours contre l'incendie, le gouverneur Rostopschin avait fait partir dans la matinée du 14 de ce mois, toutes les pompes des vingt quartiers de la ville, avec les chariots, crochets, seaux et ustensiles, ainsi que les chevaux destinés à ce service;

Que les matieres inflammables de toutes especes, et particulierement des cadenats remplis de phosphore enveloppées dans des linges soufrés déposés et placés dans differentes maisons, démontrent evidemment que l'incendie tenait à un plan concerté;

Que les mèches et fusées, saisies entre les mains de plusieurs militaires, et particuliers russes au moment de leur arrestation, signalerent de suite sans nulle equivoque les véritables auteurs de l'incendie dont un grand nombre pris, sur le fait, furent par un mouvement d'indignation spontané, fusillés par les pâtrouilles françaises, ou assommés par les habitans même;

Oui le rapporteur dans son rapport et les conclusions, les accusés dans leurs moyens de défense, et après qu'ils eurent déclaré qu'ils n'avaient rien à y ajouter,

Le président a demandé aux membres de la commission s'ils avaient des observations à faire: sur leur réponse negative et avant d'aller aux opinions, il a ordonné aux accusés de se retirer.

Le conseil délibérant à huis-clos, seulement en présence du procureur-impérial;

Le président, pour chacun des accusés séparément, a posé la question ainsi qu'il suit:

Les dénommés ci-après; savoir:

Catianow, joan-jvanow, âgé de 64 ans, bedeau de l'église saint-Philippe de moscou;

jgnatief pèters, âgé de 32 ans, né à Moscow, gentilhomme, lieutenant au 1er régiment de chasseurs à pied de Moscou;

Wasillow, Nicolas âgé de 35 ans, né à Moscow, maréchal ferrant;

Nudjow, Federow, âgé de 33 ans, au 9e régiment d'infanterie russe;

Baroff Stenton, âgé de 29 ans, né à Nicolskie, peintre en mignature;

Wasiley jjermalow, âgé de 49 ans, né à Obachow, manoeuvre;

Meluim alexis, âgé de 40 ans, né à Wesen, soldat de police à Moscou;

Belcherow, Nicolas, âgé de 50 ans, né à Moscou, domestique;

Thomas, jean-christophe, âgé de 33 ans, né à Moscou, commis-marchand;

jwanow, Simeon, âgé de 18 ans, né à Majaisk, tapissier;

Nestepérow, andré, âgé de 45 ans, né à Ublocha, soldat de police à moscou;

jwimoet, Fedorow, âgé de 55 ans, né à Simbersk, soldat de police à à Moscou;

169 Stigreviez, Peters, âgé de 30 ans, né à Moscou, peintre;
Ogakonow, Eleas, âgé de 18 ans, né à Semberski, maréchal ferrant;
Maximus, Jvan, âgé de 40 ans, né à Kaslow, domestique du prince Sibenski;
Achramecin, Simeon;
Levontew, Nicolas, âgé de 33 ans, né à Moscou, peintre;
Sigrein, Federow, âgé de 48 ans, né à Moscou, tailleur;
Seachow, Sevil, âgé de 54 ans, né à Denskow, soldat de police à Moscou;
Moteij, Lenian, âgé de 40 ans, né à Grodno, soldat de police à Moscou;
Abramof, Gabrielow, âgé de 56 ans, né à Serpuchow, soldat de police à Moscou;
Meiskifer, Samoelow, âgé de 51 ans, né à Stowazile, soldat de police à Moscou;
Beglow, Gabriel, âgé de 52 ans, né à Ruber, soldat de police à Moscou;
Sogonow, Stephan, âgé de 30 ans, né à Karachdolow, domestique;
Gregorief, Fedor, âgé de 36 ans, né à Moscou, soldat de police;
Schestaperaf, âgé de ans né à

Sont-ils coupables d'avoir mis le feu à des maisons de Moscou dans le dessein d'incendier la ville?

Les voix recueillies en commençant par le grade inférieur, le président ayant émis son opinion le dernier, la commission déclare, à l'unanimité, que les dix individus ci-après dénommés savoir: 1 Jgnatief Peters 2 Keroff, 3 Karlum 4 Thomas, 5 Stigreviez 6 Ogakonow, 7 Maximus, 8 Achramein 9 Levontew 10 Sigrien, sont coupables.

Sur quoi le procureur impérial a fait son réquisitoire pour l'application de la peine.

Les voix recueillies de nouveau par le président, dans la forme indiquée ci-dessus, la commission, faisant droit audit réquisitoire, condamne, à l'unanimité les dix individus désignés ci-dessus à la peine de mort.

Et à l'égard des seize ~~autres~~ individus ci-après dénommés: Cationow et

La commission militaire, considérant qu'ils ne sont pas suffisamment convaincus, les condamne à être détenus dans les prisons de Moscou, pour prévenir le mal qu'ils pourraient faire.

Ordonne, en outre, l'impression, l'affiche et la distribution de mille exemplaires; enjoint au rapporteur de lire de suite le présent jugement aux condamnés, et au surplus de le faire exécuter, dans tout son contenu, dans les 24 heures.

Fait, clos et jugé en séance publique les jour, mois et an que dessus: et les membres de la commission ont signé avec le rapporteur et le greffier la minute du jugement.

Signé: Weber, le général baron Sauniet, Joinville de Guibert, le colonel baron Rodelin, .

l'adjudant commandant chevalier Thery, le général baron Michel, le général grand prévôt de l'armée Lauer.

Vu: le général chef d'état-major du major-général, faisant fonctions de procureur-impérial,

comte Monthion.

Détails des objets trouvés au château de Voronzof, près de la ville de Moscou, concernant le ballon aérostatique, ou machine infernale que le gouverneur russe a fait faire pour incendier soi-disant l'armée française et ses pareils, par un nommé Schmitt, sans doute Anglais, mais se disant allemand de nation.

1, une nacelle qui devait être suspendue audit ballon, et qui a été brûlée la veille de l'arrivée des Français en cette ville à environ cent pas dudit château: cette nacelle avait à peu près 60 pas de longueur sur 30 de large. On trouve dans les décombres quantité de vis, d'écrous, clous et crampons, ressorts et quantité d'autres ferrements de différentes formes.

Un grand morceau de bois en forme de ballon, qui servait sans doute de modèle.

Dans deux chambres dudit château il se trouve encore 180 grands flacons de vitriol; plus en avant et en arrière du château, 70 tonneaux et six cuves neuves d'une construction tout-à-fait particulière.

Au château il y a des ateliers de menuisiers et de serruriers, et quelques outils convenables à ces ateliers.

On a remarqué dans une petite maison blanche, tout en face et près du château, des traces de poudre répandue et écrasée.

On a trouvé de plus le cadavre d'un homme, qu'on dit être celui d'un capitaine russe, qui gardait cet atelier, et qui doit avoir décédé la veille de notre entrée à Moscou.

Le général grand-prévôt de l'armée,

Signé, comte Lauer.

24 Bulletin de la grande Armée.

Moscou le 14 Octobre 1812.

Le général baron Delzons s'est porté sur Dmitrow. Le roi de Naples est à l'avant-garde sur la Nara, en présence de l'ennemi qui est occupé à refaire son armée, en la complettant par des milices.

Le tems est encore beau. La première neige est tombée hier. Dans vingt jours il faudra être en quartiers d'hiver.

Les forces que la Russie avait en Moldavie ont rejoint le général Tormasow. Celles de Finlande ont débarqué à Riga, elles sont sorties et ont attaqué le 10e corps. Elles ont été battues; 3000 hommes ont été faits prisonniers. On n'a pas encore la relation officielle de ce brillant combat qui fait tant d'honneur au général d'Yorck.

171 Tous nos blessés sont évacués sur Smolensk, Minsk, et Mohilow. Un grand nombre sont rétablis et ont rejoint leurs corps.

Beaucoup de correspondances particulières entre Saint-Pétersbourg et Moscou font bien connaître la situation de cet Empire. Le projet d'incendier Moscou ayant été tenu secret, la plupart des seigneurs et des particuliers n'avaient rien enlevé.

Les ingénieurs ont levé le plan de la ville, en marquant les maisons qui ont été sauvées de l'incendie. Il résulte que l'on n'est parvenu à sauver du feu que la dixième partie de la ville. Les neuf dixièmes n'existent plus.

Rapports sur les combats de Krasnoi, Smolensk et Valontina.

Rapport de M. le duc de Elchingen au major général

au bivouac de Kanosava à 4 lieues de Smolensk
le 14 août 1812 à 11 heures du soir.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. A. S. que les troupes du 3e corps d'armée ont débouché ce matin de Karelinien, par le pont de chevalets sur le Dnieper, près Khomino, pour se diriger sur Krasnoi.

L'Empereur m'ayant ordonné de me porter rapidement sur cette ville où, d'après un rapport fait à S. M. l'ennemi avait un régiment d'infanterie, ma tête de colonne y est arrivée vers trois heures de l'après midi. Le 24e de infanterie légère, soutenu par le reste de la 10e division, a attaqué l'ennemi avec une admirable audace et Krasnoi a été emporté d'assaut sans aucune hésitation.

L'ennemi fort de environ 6000 hommes de infanterie, 1200 chevaux et 10 pièces de canons, avait établi ses échelons et a fait bonne contenance derrière la ville; mais l'infanterie l'a abordé si franchement qu'il a été forcé d'effectuer sa retraite, ce qu'il a fait en bon ordre sous la protection de son artillerie qui a été très bien servie.

A une demi-lieue de Krasnoi la cavalerie, commandée par le roi de Naples, a, à son tour, attaqué et poursuivi l'ennemi; l'infanterie russe qui venait d'être abandonnée par sa cavalerie a d'abord formé deux colonnes serrées, et ensuite un grand carré plein qui quoique enveloppé de toutes parts, a continué sa retraite avec promptitude et se battant toujours. Notre cavalerie légère a fait sur cette infanterie plus de 40 charges. Plusieurs escadrons ont pénétré dans le quarré et en ont coupé des bataillons, mais l'ennemi a été sauvé d'une perte totale par la force d'inertie que la masse opposait beaucoup plus que par l'effet de son feu qui faisait plus de bruit que de mal. Les Russes ont été poursuivis jusqu'à la chute du jour et à la hauteur du défilé de Kanosava. On leur a pris huit pièces de canon, fait prisonniers environ 800 hommes, et tué au moins mille; ainsi cette division qui

la 27e, composée de 4 régimens de mousquetaires, et 2 de chasseurs, sous les ordres du général Niewierowskÿ, doit avoir perdu, en tués, blessés et prisonniers, la moitié de son monde.

D'après le plus grand nombre des rapports, il paraît qu'il y a peu de monde à Smolensk, et il semblerait que l'ennemi marche sur Porietche pour se mettre à cheval sur la Dwina.

La perte du corps d'armée est environ de 400 tués ou blessés. je demanderai à l'Empereur des grâces pour ceux des officiers, sous officiers, et soldats, qui se sont le plus particulièrement distingués.

j'ai l'honneur d'être &c

Signé Maréchal duc d'Elchingen.

Rapport du duc d'Elchingen au major général.

au bivouac devant Smolensk, près de Dierowo, Golomisch le 16 août 1812.

Monseigneur,

j'ai l'honneur de rendre compte à V. A. S. que les troupes du 3e corps d'armée se sont mises en marche, ce matin, de leur position de Loubna et environs pour se diriger sur Smolensk. L'ennemi défendait opiniâtrément avec des dragons et de nombreux pulks de Cosaques les dehors de la ville, ensorte qu'il a fallu employer de l'infanterie pour le débusquer, ce qui a été exécuté malgré un feu très-vif de l'artillerie de la place. Un bataillon du 46e montrait une telle ardeur que je l'ai lancé au pas de charge contre le bastion de droite de l'enceinte afin de m'assurer par cette attaque si l'ennemi était en force. Toute l'infanterie russe qui défendait le chemin couvert a été forcée de rentrer dans la ville en désordre et très précipitamment.

j'ai fait marcher alors un 2e bataillon, moins pour soutenir le premier que pour protéger sa retraite; l'ennemi faisait un feu terrible d'artillerie et d'infanterie sur ce bataillon, qui ne s'est éloigné que lorsque des masses d'infanterie sont sorties de la place pour se porter sur lui. Il a effectué son mouvement rétrograde dans le plus grand ordre et sans que l'ennemi ait osé franchir le fossé pour le poursuivre. Cette attaque victorieuse d'un seul bataillon contre plus de 4000 hommes d'infanterie protégés par les bouches à feu, est le fait d'armes le plus valeureux que j'aie vu depuis que je fais la guerre. Il inspirera certainement à l'ennemi une haute idée du courage de nos troupes.

je suis avec un profond respect,

Monseigneur

de V. A. S.

le très humble et très obéissant serviteur

maréchal duc d'Elchingen.

Rapport du maréchal duc d'Elchingen au major général.

au bivouac devant Smolensk le 17 août 1812, à 11 heures du soir.

Monseigneur,

j'ai l'honneur de rendre compte à V. A. S. que l'ennemi n'a cessé depuis ce matin cinq heures jusques vers trois heures de l'après-midi, de faire sortir successivement des troupes de la place de Smolensk pour attaquer nos postes.

Conformément à l'ordre que j'ai reçu de seconder l'attaque faite sur la droite de la ville par les troupes du 1er corps et d'attaquer le bastion qui l'avait été hier par un bataillon du 26e, j'ai fait marcher ce même régiment, qui a forcé l'ennemi à évacuer sa position.

La 28e division n'a également cessé de combattre pendant toute la journée.

On a remarqué que quelque tems après le commencement des attaques qui ont eu lieu contre la place, les colonnes ennemies qu'on avait vu disparaître ce matin, sont revenues sur leurs pas et se sont de nouveau déployées sur les hauteurs de la rive droite du Dnieper, de sorte que la position de l'ennemi ce soir paraît être la même que celle d'hier soir.

Je suis &c

Maréchal, duc d'Elchingen.

Rapport du maréchal prince d'Eckmühl au major-général le 30 août 1812.

Monsieur,

Conformément aux ordres de S. M. le 1er corps de la grande-armée a pris position devant Smolensk le 16 de ce mois, dans l'ordre suivant:

La 5e division s'est portée à 600 toises de la place, appuyant sa gauche à la route de Krasnoi, où elle se liait avec le 3e corps. Sa droite s'étendait jusques vers le moulin à vent qui se trouve sur la route de Mohilow.

La 1re division a occupé le moulin à vent par sa gauche, se liant par sa droite avec le 5e corps.

Les trois autres divisions ont été placées en arrière, à peu de distance, la nuit ne leur ayant pas permis de se porter sur les différens points qui leur étaient assignés.

Le 17, la 3e et la 1re division restant dans la même position, la 2e s'est portée à la gauche de la 1re, la 4e est restée au ravin en arrière de cette division, et la 5e a occupé le plateau de ***.

S. M. a ordonné le 17, que l'ennemi fut délogé de ses positions, et qu'il fut repoussé dans la place; les 1re, 2e et 3e divisions qui se trouvaient en première ligne, reçurent l'ordre de faire l'attaque en même tems. Elle eut lieu vers midi.

après avoir ébranlé l'ennemi par un feu d'artillerie, auquel il répondit de la place et de ses redoutes, les troupes se sont portées en avant, et ont attaqué sur tous les points, les troupes ennemies qui leur étaient opposées.

L'attaque a été très-vive et la défense opiniâtre; cependant tout a cédé à la bravoure des troupes de S. M. Les redoutes ont été emportées; les maisons crénelées ont été forcées. L'ennemi a été poursuivi et rejetté dans la place, où il s'est réfugié après une grande perte.

Je ne puis trop louer la conduite qu'ont tenue les troupes dans cette circonstance. Généraux, officiers et soldats de toutes les armes, tous ont rivalisé de zèle, de bravoure et de dévouement pour le service de S. M.

Le 127.e regiment de ligne qui se trouvait au feu pour la 1.ere fois, s'y est montré de la manière la plus brillante. je prie S. M. de lui accorder son aigle qu'il ne pouvait mieux mériter.

je dois sur-tout citer avec éloge le 13.e regiment léger qui est monté avec la plus grande bravoure sur le plateau qu'il était chargé d'attaquer, malgré la mitraille et le feu de mousqueterie dont il était assailli. Le général Dalton qui conduisait cette attaque, l'a dirigée avec la plus grande bravoure. Nous avons à regretter qu'il ait été mis hors de combat par un biscayen, dont il a été atteint vers la fin de l'affaire. Le général Friant a été atteint par une balle morte. Notre perte a été peu considérable en comparaison de celle de l'ennemi!

MM. les généraux de division Morand, Friant, Gudin ont donné dans cette affaire de nouvelles preuves de leurs talens et de leur valeur.

J'ai l'honneur de vous adresser leurs rapports particuliers, ainsi que les états des militaires, qui se sont distingués, et pour lesquels ils sollicitent les faveurs de l'Empereur. je prie V. A. de vouloir bien les mettre sous les yeux de S. M.

J'y joints des demandes en faveur de quelques officiers de mon état-major qui ont montré beaucoup de bravoure et de dévouement, et qui servent avec le plus grand zèle.

J'ai l'honneur d'être

Le Maréchal duc d'Auerstaedt prince d'Eckmühl.

Rapport du maréchal duc d'Elchingen au major général
le 19 août 1812

Monseigneur.

Le 3.e corps est passé sur la droite du Dnieper, ce matin à quatre heures, gravissant les hauteurs où l'armée russe avait pris position hier. Les petits postes que l'ennemi avait pris du couvent ont été forcés de se replier; quelques coups de canon ont aussi fait retirer la cavalerie légère, qui occupait le plateau. A mesure que les régimens se formaient, je dirigeais les colonnes sur la

 de Moscou. A mon arrivée près de Valontina, route de Stabna j'ai trouvé l'arrière garde ennemie en position : c'était le corps d'armée de Bagawout. L'affaire s'est engagée avec une extrême vivacité, et le combat s'est prolongé pendant environ deux heures. enfin, après plusieurs charges très-meurtrières pour l'ennemi il s'est retiré dans un grand désordre et n'a plus montré que des cosaques. L'Empereur étant alors arrivé sur le champ de bataille, a ordonné de marcher en avant sur la direction de Moscou.

A une lieue et demie environ de Smolensk, j'ai rencontré l'arrière-garde de l'armée du général Barclay de Tolly; la 11e division qui ouvrait la marche, a culbuté l'ennemi sans aucune hésitation, jusqu'à la position de . . . . où j'ai trouvé une grande partie de l'armée russe en bataille. j'ai alors fait prendre position à cette division, pour attendre qu'elle fut rejointe par les 10e et 25e. Cependant l'ennemi ne se voyant plus poursuivi, a voulu prendre à son tour l'offensive et a fait tous les efforts pour me chasser de ma position; mais il a toujours été repoussé, et il n'est point de termes qui puissent exprimer le dévouement que les troupes sous mes ordres ont montré dans cette circonstance.

Vers 5 heures de l'après-midi, la division du général Gudin est arrivée derrière moi. j'ai fait sur-le-champ les dispositions nécessaires pour enlever la position de l'ennemi. La division du général Gudin et celle du général Razout ont été chargées de l'attaque; celles des généraux Ledru et Marchand restant en réserve. Cette attaque et la défense de l'ennemi ont été terribles. Nous nous sommes rendus maîtres du plateau et de la position de l'ennemi.

Cette affaire peut être considérée comme une des batailles les plus acharnées qu'on puisse livrer. Elle est très-glorieuse pour les armes de S. M., puisque le général Barclay de Tolly qui commandait en personne, a eu la moitié de son armée en action, tandis que dans le plus fort du combat il n'y a eu que deux divisions françaises d'engagées.

Je ne saurais, Monseigneur, faire un trop grand éloge du courage des troupes et du beau dévouement des officiers; j'aurai beaucoup de grâces à demander, et je m'empresserai d'en adresser l'état à V. A. S. aussitôt que j'en aurai l'état détaillé des généraux de division et des chefs de corps.

Je suis &c. maréchal duc d'Elchingen.

Rapport du Roi de Naples au major-général

Le 4 et le 5, l'avant-garde de l'armée de S. M. mena vivement l'arrière-garde ennemie et la chassa de toutes les positions. L'ennemi montra surtout une grande résistance le 5. Dans la journée du 4, tout le monde fit son devoir, mais M. le comte Périgord colonel du 8e régiment de chasseurs à cheval, se distingua

en repoussant avec succès plusieurs charges d'une cavalerie beaucoup plus forte que la sienne.

Le 5 au soir S. M. me donna l'ordre d'attaquer la redoute avec la cavalerie, la division Compans et le corps polonais.

Le général Compans disposa ses colonnes d'attaque et marcha sur le village de . . . . situé au pied de la redoute et du bois qui était à la droite. La cavalerie la soutenait; maître du village et du bois, le général Compans fit marcher à la redoute, qui fut enlevée à la bayonnette par le 61e régiment. Cependant plusieurs charges de cavalerie avaient lieu, et les cuirassiers russes étaient écrasés par le feu de notre infanterie, par celui de l'artillerie, et par notre cavalerie.

L'ennemi revint à la charge avec deux colonnes d'infanterie pour reprendre la redoute; mais il fut reçu vigoureusement par la division Compans et obligé de se retirer après une longue fusillade. Pendant ce tems, le prince Poniatowski chassait à ma droite l'ennemi devant lui et s'emparait d'une position montagneuse. Le combat dura jusqu'à dix heures du soir, et l'on prit position.

Le résultat de cette journée donné à S. M. quelques prisonniers, 7 pièces de canon, et la position qu'elle avait désiré occuper.

Tout le monde a fait son devoir. Le général Calane, et le marquis de Guilans, mes aides de camp, furent blessés. J'adresserai à l'état major l'état des officiers, sous officiers, et soldats qui se sont le plus distingués, en sollicitant pour eux l'avancement et les récompenses qu'ils méritent.

Mojaisk, le 9 septembre 1812
Signé J. Napoléon

Rapports sur la bataille de la Moskowa

Rapport du Roi de Naples au major général

Dans la nuit du 6 au 7, je reçus les dispositions générales pour la bataille; j'en ordonnai l'exécution, et dès cinq heures du matin les 1er 2e et 4e corps de réserve de cavalerie étaient en colonne par brigade, au pied de la redoute.

Le 1er corps de réserve devait appuyer l'attaque du 1er corps d'armée, le 2e celle du 3e corps d'armée, le 4e marchait en réserve au centre et devait, au besoin, appuyer l'une ou l'autre. S. M. avait mis le 3e corps de réserve à la disposition du vice-roi. Le signal de l'attaque donné, tout se mit en mouvement dans cet ordre.

L'Empereur ayant reçu l'avis que le prince d'Eckmühl venait d'être blessé, m'ordonna de me rendre auprès de lui et de prendre le commandement du 1er corps d'armée, si le prince se trouvait hors d'état de le conserver. Je revins rendre compte à S. M. qu'il m'avait répondu que sa blessure n'était qu'une contusion, et qu'il pouvait continuer à commander. Un moment après S. M. me dit de me porter en avant, et d'aller voir ce qui se passait aux redoutes. Je m'y rendis au galop. A mon

arrivée nos troupes légères entrèrent dans la 2e redoute, dont elles étaient repoussées. Des cuirassiers russes chargeaient notre infanterie légère; mais ils furent reçus par une vive fusillade de notre infanterie et ramenés vigoureusement par la 1re brigade de la division Bruyère. Une charge du régiment Wurtembourgeois de la brigade Beurmann fut faite en même tems avec le plus grand succès sur l'infanterie russe qui marchait à la 1re redoute, et qui fut entièrement sabrée. alors je fis marcher au pas de charge à la 2e redoute, qui fut enlevée pour toujours.

Tout le 1er corps de cavalerie reçut l'ordre de se porter derrière ces mêmes redoutes, et le 4e corps reçut aussi l'ordre de s'avancer, de passer le ravin, et de charger les pièces de canon, et l'infanterie qui étaient au village, position la plus importante de l'ennemi. Le général Latour-Maubourg, à la tête des cuirassiers saxons, déboucha sur l'ennemi, malgré le feu de l'artillerie et de l'infanterie, les chargea, en sabra un grand nombre, et se maintint dans sa position. Pendant ce tems le général Nansouty, à la tête de la 1re division de cuirassiers aux ordres du général Saint-Germain, chargeait vigoureusement tout ce qui se trouvait à droite des deux redoutes, et balayait la plaine jusqu'au ravin du village.

Dans ce moment, S. M. m'envoya la division Friant. Le général Dufour passa le ravin à la tête du 15e régiment d'infanterie légère, chassa successivement l'ennemi et arriva sur les hauteurs principales de la position qui se trouvait en arrière du village. Le Général Friant appuya ce mouvement avec tout le reste de sa division disposée en réserve par brigade. je fis alors passer le général Caulincourt à la tête du 2e corps de réserve. à peine fut-il de l'autre côté du ravin, que je lui donnai l'ordre de charger sur sa gauche tout ce qui se trouvait d'ennemis et de tâcher d'aborder la grande redoute, qui, nous prenant en flanc, nous faisait beaucoup de mal, s'il trouvait l'occasion favorable. Cet ordre fut exécuté avec autant de célérité que de bravoure. Le Général Caulincourt, à la tête de la 2e division de cuirassiers, aux ordres du général Wathier, culbuta tout ce qu'il rencontra devant lui; et se trouvant avoir dépassé la grande redoute de gauche, il rabattit dessus, et avec le 5e de cuirassiers il l'enleva à l'ennemi. Ce brave général mourut glorieusement dans cette même redoute, qui fut conservée jusqu'à l'arrivée des troupes de la division Girard. Cependant les Russes formèrent plusieurs masses d'infanterie composées de la garde de Russie et de leur réserve, appuyée par une nombreuse cavalerie, l'ennemi marchait pour reprendre le village. j'avais fait successivement arriver toute l'artillerie de la cavalerie et celle de la division Friant. Environ 80 pièces de canon furent mises en batterie jusqu'à portée de mitraille des masses ennemies. je fis faire un feu roulant qui arrêta le mouvement des Russes. L'Empereur a pu se convaincre

lui même du mal que l'artillerie a fait à l'ennemi, en parcourant hier le champ de bataille.

Les cuirassiers russes appuijaient le mouvement de leur infanterie et chargèrent à différentes reprises sur l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie françaises. Ils furent constamment repoussés avec la plus grande perte, et le champ de bataille est couvert de leurs morts. Ils ont énormément perdu de chevaux dans ces différentes charges. La brigade des Carabiniers aux ordres des Généraux Paultre et Chouard et les 11e et 12e régimens de chasseurs conduits par le général Pajol, ainsi que la division St. Germain et la division Bruyère, se sont particulièrement distingués, se trouvant en tête.

Il était tems d'éteindre tous les feux de l'artillerie ennemie et de lui enlever la dernière position, qui se trouvait en avant de la gauche du 3e corps. J'ordonnai à la division Friant de marcher; pendant ce tems je fis pousser une charge vigoureuse sur tout le front. L'ennemi fut culbuté, il se jeta dans le bois, il retira son artillerie; toute la plaine fut nétoyée et la dernière position fut enlevée: c'est là que j'eus le bonheur de rencontrer S.M.

Voilà à-peu-près l'historique de ce qu'ont fait les troupes sous mes ordres à la bataille du 7. Les corps de toutes les armes rivalisèrent de zèle, de courage et de dévouement pour le service de l'Empereur. Dès que les états des généraux, officiers, sous-officiers et soldats qui se sont le plus distingués me seront parvenus, je m'empresserai de faire connaître leurs noms. Je dois cependant citer particulièrement les Généraux Montbrun, et Caulaincourt, sont morts glorieusement sur le champ de bataille. Le Général Belliard eut un cheval tué sous lui et deux de blessés. Les généraux Nansouty, Grouchy, Friant, Bordesoult, Mourier, Lucunat, Rousfel, Chouard et Deffrances se sont distingués. Les généraux Latour-Maubourg, Pajol, Bruyère, Lahoussaye, Piré, Jacquinot, et Dufour, ainsi que les généraux Déry et Dumort qui ont marché à la tête des différentes charges, ont tous eu les chevaux tués ou blessés.

Je dois aussi citer les généraux Pignatelli, Rosetti, les colonels Romeuf, Gobert, Picerno et Barthemy (ce dernier a été blessé); le chef d'escadron Bonnafoux, aussi blessé; le prince Cariati, et les lieutenans Beaufremont, Petitio, et Perignon. Ce dernier dévoré par la fièvre et que je voulus renvoyer, me répondit: « Sire, je demande à S.M. de rester auprès d'elle: on n'est point malade le jour d'une bataille. »

Je citerai le colonel Bordi ainsi que les officiers de mon état-major, dont j'ai l'honneur de vous envoyer l'état, et pour lesquels je demande de l'avancement à S.M.

Signé J. Napoléon.

Mojaisk le 9 Septembre 1812.

Rapport du Vice-Roi au major-Général

D'après les ordres de S.M. le 4e corps d'armée partit le 5 septembre à six heures du matin de son camp, en avant de Loulos. Après une heure de marche une vive canonnade sur ma droite me fit connaître que l'ennemi résistait aux troupes qui s'avançaient par la grande route de Moscou. Les instructions de S.M. portaient de tourner la droite de l'armée ennemie; je m'emparai en conséquence d'un village bâti sur une éminence, que les Russes avaient négligé d'occuper. Dès qu'ils nous en virent maîtres, ils commencèrent leur mouvement rétrograde. Ce mouvement ne put se faire que sous le feu de notre canon chargé à mitraille, qui prenait de flanc et de revers tous les corps qui passèrent à portée. L'ennemi recueilli par des troupes fraîches, arriva dans la position de Borodino; des ouvrages de campagne ajoutaient beaucoup à la force naturelle du ~~lieu~~ site. Dans l'après-midi, le 4e corps entretint un feu d'artillerie très vif pour favoriser l'attaque que S.M. fit faire de la redoute, à laquelle ~~que~~ s'appuyait la gauche de l'armée ennemie.

La journée du 6 se passa en reconnaissances et en préparatifs. S.M. mit à ma disposition les divisions Morand et Gérard, et le corps de cavalerie du général Grouchy, auquel je joignis le lendemain la brigade de cavalerie légère du général Guyon. Dans la soirée, les troupes furent disposées ainsi qu'il suit:

La division du général Morand à la droite, celle du général Gérard derrière elle, plus à droite et en arrière la cavalerie du général Grouchy, chargée de gagner le terrain propre à son armé, aussitôt que les circonstances le permettraient. Au centre et en échelon de la division Gérard était placée la division Broussier ayant en réserve derrière elle la garde royale à pied et à cheval. La division Delzons formant l'extrême gauche. Elle était soutenue par la division de cavalerie légère aux ordres du général Ornano. Dans la nuit, le général du génie Poitevin jeta quatre ponts sur la petite rivière de Kologha, dont les bords escarpés et coupés d'un grand nombre de ravins, nous séparaient de l'ennemi.

L'ordre de S.M. était de s'emparer du village de Borodino, aussitôt que j'entendrais la canonnade bien établie à ma droite, et d'avancer à mesure de nos progrès dans cette partie. En conséquence, le lendemain 7, à cinq heures et demie du matin, le général Delzons fit attaquer le village de Borodino par le 106e. Au moment ~~qu~~ où ce brave régiment formé en colonne pénètre dans le village, le général Plauzonne, qui le guidait tombe blessé à mort d'un coup de feu. Le 106e, emporté par sa bravoure, passe rapidement les trois ponts que les ennemis avaient établis sur la Kologha derrière le village, et s'avance vers les lignes ennemies. Les Russes, persuadés que notre intention était de déboucher de ce point pour séparer leur aile droite de leur centre, fixèrent pendant plusieurs heures toute leur attention de ce côté. L'adjudant-commandant Boisserolles, dont j'ai beaucoup à me louer, avait remplacé le général Plauzonne;

Il fit de excellentes dispositions pour la conservation du village de Borodino, qui, selon les instructions générales de la bataille, ne devait pas être dépassé.

Tandis que ceci se passait à ma gauche, j'avais porté en avant la division du général Morand, chargée d'attaquer la grande redoute qui couvrait le centre de l'armée ennemie. Elle se forma la première ligne déployée, la seconde par colonnes de bataillon. Malgré 80 pièces d'artillerie et un feu violent de mousqueterie, cette brave division sortit des ravins en bataille et s'avança avec le plus grand calme sur le plateau. Le 30e de ligne croisa la baïonnette et pénétra dans la redoute; mais il ne put s'y maintenir. Le général Bonamy, qui marchait à la tête du régiment, fut blessé et pris dans la redoute. Pour le moment, nos efforts devaient se borner à la conservation du plateau: cinq lignes d'infanterie russe s'avançaient pour le reprendre et abordaient la droite du général Morand. Je fis former aussitôt la division Gérard un peu en avant à droite de la 1re; le 4e léger fut placé à la gauche, et je disposai la division du général Broussier pour les soutenir. Le combat s'engagea de nouveau sur toute cette ligne avec une extrême vigueur. L'ennemi fit des efforts renouvelés pour emporter le plateau; mais ce fut en vain; les troupes de S. M. restèrent inébranlables dans leur position.

Dans l'espoir d'opérer une diversion utile pour dégager son centre, l'ennemi se décida à faire un grand mouvement de cavalerie par sa droite, en tournant notre gauche. Huit régiments et plusieurs milliers de Cosaques débordèrent totalement cette aile et l'artillerie russe fut doublée pour canonner le village. Le brave colonel d'artillerie Demay fut tué sur le plateau en avant. La division de cavalerie légère du général Ornano, trop faible pour résister à des forces aussi considérables, se retirait en ordre. La 2e ligne du général Delzons, qui avait été constamment au soutien des troupes qui défendaient le village de Borodino fut rapidement formée en carrés. Cette formation n'était pas encore achevée, lorsque les Croates reçoivent une charge qu'ils repoussent par leur feu. La cavalerie ennemie, renforcée par de nouveaux escadrons, vient charger le 84e qui la reçoit de même. Les forces de cette cavalerie augmentant à chaque moment, elle renouvelle successivement ses charges sur les carrés du 8e léger, et des Croates, du 84e et du 92e; mais partout elle est reçue et renvoyée avec la même vigueur. Les hussards de la garde impériale russe furent particulièrement maltraités; l'ennemi renonça à l'idée d'enfoncer notre cavalerie.

Au centre et à la droite des troupes à mes ordres, le combat avait continué avec la même ardeur. Revenu de la gauche

 où ma présence avait été nécessaire, je fis de nouvelles dispositions pour l'attaque de la grande redoute. Cinq bataillons de la division Gérard, qui n'avaient pas donné, furent placés à la droite; la division Broussier en avant et à la gauche. Toute cette infanterie s'enleva au pas de charge et sans tirer; dans ce moment même les cuirassiers qui étaient à la droite, fournirent une charge très brillante, et entrèrent dans la redoute. Les 21e, 17e 9e et 35e de ligne attaquèrent la redoute de front et de flanc, et s'en emparèrent. elle était encore garnie de 21 pièces de canon. L'ennemi formé en arrière sur plusieurs lignes et couvert par un ravin; je le fis attaquer; mes troupes traversent le ravin, culbutent l'ennemi et parviennent à s'établir sur le plateau opposé. Les Russes se retirent écrasés. Malgré les obstacles du terrain, le général Grouchy exécuta une belle charge, avec la division de cavalerie du général Chastel, qui, dans ce moment appuyait la gauche de l'infanterie. Le général Grouchy fut blessé légèrement d'un éclat d'obus.

Je devrais citer tous les régimens qui ont combattu. mais les 106e, 9e, 30e et 21e de ligne se sont singulièrement fait remarquer par leur calme et leur intrépidité. Mon état major s'est particulièrement distingué, il s'est mêlé à plusieurs charges d'infanterie et de cavalerie. Presque tous les officiers qui le composent ont été blessés ou démontés. Je dois surtout faire connaître à V. A. les services essentiels qu'ont rendus, dans cette journée mémorable, les généraux Morand, Guilleminot, Girard, Alméras, et le colonel Bertrand du 106e.

Mon aide-de-camp de Sève et le jeune Fontanes de Saint-Marcelin, méritent d'être cités dans ce rapport.

Stouza ce 10 septembre 1812

Signé, Eugène Napoléon.

Rapport du Maréchal duc d'Elchingen, au major-général

En avant de Borodino, route de Mojaïsk le 9 Sept 1812.

Monseigneur

Conformément aux ordres de V. A. S. les troupes du 3e corps prirent position le 5 en avant de l'abbaye de Kolotskoï, sur la gauche de la Kologha, et se tinrent prêtes à soutenir le 1er corps, dont une partie venait d'attaquer et d'emporter la redoute près du village de . . .

Le 6, le 3e corps, ainsi que le 8e, se formèrent sur la hauteur en arrière de cette redoute; la journée se passa en reconnaissances, et l'ennemi conservant sa position en arrière de Borodino, la bataille fut décidée pour le 7.

Les instructions que V. A. m'adressa le 7, au matin, portaient qu'avec le 3e corps et le 8e, que l'Empereur venait de mettre sous mes ordres, je tiendrais le centre de la bataille, appuyant ma droite au 1er corps, et ma gauche au 4e. j'avais aussi à ma disposition le 2e corps des réserves de cavalerie.

L'Empereur ordonna que le 1er corps commençât son attaque le long ~~du bois~~ bois, sous la protection des batteries de 12, qui avaient

été construites pendant la nuit, S. M. m'ordonna d'attaquer vers 7 heures du matin. je reunis aussitot les généraux pour leur renouveler verbalement les instructions qu'ils avaient déja reçues par écrit. je fis lire à la tête des troupes la proclamation de S. M. elle fut accueillie des soldats avec enthousiasme et aux cris de Vive l'Empereur! sur le champ nous marchâmes à l'ennemi.

Les divisions du 3e corps s'avancèrent dans l'ordre suivant: la 10e, la 25e et la 11e. La 1ere en colonne d'attaque, ayant son dernier régiment en colonne par bataillons déployés à distance de division, prête à former le carré et à servir de reserve. Le 8e corps était déployé sur deux lignes.

La 10e division, après avoir repoussé tous les tirailleurs et avant-postes, aborda la redoute de gauche de l'ennemi avec la plus grande valeur; cette redoute était en même tems attaquée par les troupes du 1er corps, de sorte que le 24e d'infanterie légère et le 57e de ligne y entrerent pêle-mêle. L'ennemi, revenu de son premier étonnement retourna sur ses pas pour reprendre cette redoute, mais la 25e division marcha dans le moment pour soutenir la 10e, et l'ennemi fut repoussé. une charge que je fis exécuter avec succès à la 14e brigade de cavalerie légère seconda les efforts de cette infanterie.

Tandis que les 10e et 25e divisions étaient ainsi engagées, la 11e marchait sur la redoute du centre qu'elle emporta. Les efforts réitérés de l'ennemi, qui fit successivement plusieurs charges d'infanterie et de cavalerie, furent inutiles, il se retira dans un grand désordre et renonça à reprendre les positions.

Le 8e corps arrivait alors sur les hauteurs; je le portai à droite pour attaquer, de concert avec les Polonais, la gauche absolue de l'ennemi; ce qu'il exécuta avec beaucoup d'ensemble et de vigueur.

Aussitôt que je m'apperçus que la redoute de droite venait d'être enlevée par les troupes du 1er et du 4e corps, je me portai sur l'ennemi, débordant toujours sa gauche jusqu'au moment, où il se mit en pleine retraite.

je ne saurais faire un trop grand éloge du beau dévouement des troupes sous mes ordres et il m'est doux de penser que le zèle qui les anime sera apprécié par l'Empereur, puisque S. M. elle même en a été témoin.

La perte du 3e corps a été de 2300 tués ou blessés. Le champ de bataille atteste les pertes immenses que l'ennemi a faites.

Signé. Maréchal duc d'Elchingen.

Rapport du général prince Poniatowski au major général. au champ de bataille le 7 septembre 1812, à 10 heures du soir.

Monseigneur,

j'ai l'honneur de rendre compte à V. A. S. de la journée d'aujourd'hui.

à 5 heures du matin, le 5e corps s'est mis en mouvement, en faisant le tour du bois. Nous arrivâmes sur la vieille route de Smolensk à Moscou. Nous poursuivîmes cette route;

Et au débouché du bois, dans la plaine, nous apperçumes une forte colonne de infanterie près le village de Passarewo. je fis établir une batterie de plusieurs pièces de 6 et de 12, sur un mamelon à gauche de la route, et ayant fait battre pendant quelques tems la colonne, je fis avancer rapidement mon infanterie et enlever de vive force le village de Passarewo, et par une seconde attaque le petit bois qui se trouve en avant du village.

Le pays étant extrêmement fourré, depuis le petit bois jusqu'au haut du mamelon qui domine toute la plaine et qui était fortement occupé par l'ennemi, je fis jetter trois bataillons en tirailleurs dans les broussailles, qui étaient remplies d'une grande quantité de chasseurs à pied russes. une vive fusillade s'engagea de suite ainsi qu'une canonnade des plus fortes, qui a duré jusqu'à midi. j'ordonnai qu'on prît le mamelon d'assaut. Les premiers bataillons parvinrent, après de grands efforts, à le couronner, mais quoique soutenus par d'autres bataillons, il leur devint impossible de se soutenir contre une force infiniment supérieure. Nous fûmes repoussés du mamelon; mais nous parvînmes à nous maintenir dans le taillis, selon l'ordre que nous avait donné S.M., et je fis continuer à battre de mes batteries le sommet du mamelon, où l'ennemi avait douze pièces de gros calibre.

Nous restâmes dans cette position jusqu'à deux heures du soir, où m'étant apperçu qu'on faisait des progrès considérables sur le centre, j'ordonnai ~~que~~ une nouvelle attaque sur le mamelon, laquelle fut secondée par la cavalerie qui arriva par le revers du mamelon presque au même instant que l'infanterie, et nous parvînmes à nous y établir. L'ennemi fit des efforts pour le reprendre; mais non seulement il fut brusquement repoussé, mais je le poursuivis vigoureusement avec de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie à cheval, à plus d'une lieue. la cavalerie fit plusieurs charges sur l'infanterie, qui éprouva de grandes pertes. On ne fit que peu de prisonniers, car la cavalerie sabra tout ce qui lui tomba sous la main après qu'elle eut essuyé plusieurs décharges. Nous ne prîmes qu'un caisson chargé de munition de 12, et un certain nombre d'obus chargés. Les prisonniers, qu'on a fait seront envoyés demain matin au quartier général. En attendant, j'ai l'honneur d'envoyer à V.A.S. un officier qui vient d'abandonner les drapeaux russes, désirant comme Polonais servir sa patrie. Il est en état de nous donner de très bons ~~real~~ renseignements. Il paraît, d'après ce qu'il m'a dit, que le 3e corps a eu aujourd'hui devant lui le corps d'armée de Tutschkoff, composé de la division de grenadiers de Strogonoff, nommée la seconde garde, et de la division de Marowitchin, plus de deux bataillons de grenadiers de réserve, deux régimens de milice, un régiment d'uhlans et un de hussards.

Je ne saurais que m'applaudir de l'heureux résultat que je dois à la bravoure et au zèle des généraux, des officiers, et de la

troupe. avant que je puisse faire connaître à V. A. S. les noms de ceux qui se sont particulièrement distingués, je ne saurais ne point recommander à V. A. S. M. le général Sébastiani, dont les bons conseils m'ont autant aidé dans les dispositions que sa vigoureuse manière d'agir dans l'exécution.

Demain, j'aurai l'honneur de transmettre à V. A. S. l'appel avec la perte exacte qu'a essuyée le 5e corps. Celle de l'ennemi a été extrêmement considérable, témoins le champ de bataille et la déclaration de l'officier mentionné ci-dessus.

j'attends les ordres de V. A. S. et j'ai l'honneur d'être &

Le général commandant le 5e corps.

Signé, Joseph, prince Poniatowski.

Lettre de M. Markof, commandant la milice de la province de Moscou au comte Rastopchin.

Mojaisk le 24 août (5 sept.) 1812.

À mon arrivé à Mojaisk le 21 août (2 sept.), le quartier général était à 4 werstes de cette ville, la ligne des deux armées réunies en était à six werstes. La 1ere armée occupait la droite, la 2e avait pris la gauche, le corps de réserve est composé de cinquante bataillons.

Le prince est décidé à livrer une bataille général et à employer tous les moyens possibles pour empêcher l'ennemi d'aller à Moscou. La position de notre armée est fort belle et donne tout lieu d'espérer la victoire. L'avant-garde, qui se trouvait à la distance de douze werstes de la 1re ligne, s'est engagée hier avec des forces supérieures de l'ennemi; elles attaquèrent plusieurs fois, mais elles furent toujours repoussées. L'avant-garde a reçu aujourd'hui l'ordre de se replier sur la 1re ligne, pour donner moyen à l'ennemi de livrer bataille demain, et notre armée est prête à la recevoir.

Huit bataillons de mes troupes ont passé dans la 1re armée six dans la 2e, et il me reste 3000 hommes pour veiller à la sûreté des villages, qui ont été mis au pillage et dont plusieurs ont été brûlés par nos gens de bagages et par les cosaques. il me reste de plus une colonne de 4000 hommes de réserve à l'aile gauche. Nous comptons sur une bataille pour demain. je vous manderai si elle a eu lieu; cela dépend absolument de Napoléon. Nous attendons qu'il nous attaque. cependant s'il tardait trop le prince se déciderait à l'attaquer. il fortifie toujours son camp. je le prie, ainsi que tous les autres généraux de livrer une bataille, et de forcer l'ennemi à reculer. Le prince m'a dit lui-même d'entrer à Moscou, car s'il y allait il se croirait maître de toute la Russie.

Barclay de Tolli reste toujours en possession du commandement de la 1re armée et du ministère de la guerre. il continue de correspondre avec. . . . On ne lui a rien dit pour sa conduite abominable, et on a l'air de n'envoyer le prince qui a causé du manque d'accord entre les deux commandans d'armée. Des affaires m'empêchent d'écrire plus long-tems. je suis l'honneur &

Markoff

25 Bulletin de la grande armée
a Woilskoë le 20 octobre 1812.

Tous les malades, qui étaient aux hôpitaux de Moscou, ont été évacués dans la journée du 15, du 16, du 17 et du 18 sur Mojaisk et Smolensk. Les caissons d'artillerie, les munitions prises, et une grande quantité de choses curieuses, et des trophées ont été emballés et sont partis le 15. L'armée a reçu l'ordre de faire du biscuit pour vingt jours, et de se tenir prête à partir; effectivement l'Empereur a quitté Moscou le 19. Le quartier-général était le même jour à Desna.

D'un côté, on a armé le Kremlin et on l'a fortifié: dans le même tems on l'a miné pour le faire sauter. Les uns croient que l'Empereur veut marcher sur Toula et Kalouga pour passer l'hiver dans ces provinces en occupant Moscou par une garnison dans le Kremlin.

Les autres croient que l'Empereur fera sauter le Kremlin et brûler les établissemens publics qui restent, et qu'il se rapprochera de cent lieues de la Pologne pour établir ses quartiers d'hiver dans un pays ami, et être à portée de recevoir tout ce qui existe dans les magasins de Dantzick, de Kowno, de Wilna et Minsk, pour se rétablir des fatigues de la guerre: ceux ci font l'observation que Moscou est éloigné de Petersbourg de 180 lieues de mauvaise route tandis qu'il n'y a de Witepsk à Petersbourg que 130 lieues; qu'il y a de Moscou à Kiow 218 lieues, tandis qu'il n'y a de Smolensk à Kiow que 112 lieues, d'où l'on conclut que Moscou n'est pas une position militaire; or, Moscou n'a plus l'importance politique, puisque cette ville est brulée et ruinée pour cent ans.

L'ennemi montre beaucoup de cosaques qui inquiètent la cavalerie; l'avant-garde de la cavalerie, placée en avant de Winkovo, a été surprise par une horde de ces cosaques; ils étaient dans le camp avant qu'on put être à cheval. Ils ont pris un parc du général Sebastiani de cent voitures de bagages, et fait une centaine de prisonniers. Le roi de Naples est monté à cheval avec les cuirassiers et les carabiniers, et appercevant une colonne d'infanterie légère de quatre bataillons, que l'ennemi envoyait pour appuyer les cosaques, il l'a chargée, rompue, et taillée en pièces. Le général Dejé, aide de camp du roi, officier brave a été tué dans cette charge, qui honore les carabiniers.

Le vice-roi est arrivé à Fominskoë. Toute l'armée est en marche.

Le maréchal duc de Trévise est resté à Moscou avec une garnison.

Le tems est très-beau, comme en France en octobre, peut être un peu plus chaud. Mais dans les premiers jours de novembre on aura des froids. Tout indique qu'il faut songer aux quartiers d'hiver. Notre cavalerie surtout en a besoin. L'infanterie s'est remise à Moscou, et elle est très-bien portante.

26e Bulletin de la grande armée.

Borowsk le 23 octob. 1812

Après la bataille de la Moskwa, le général Kutusow prit position à [une] lieue en avant de Moscou; il avait établi plusieurs redoutes pour défendre la ville; il s'y tint, espérant sans doute en imposer jusqu'au dernier moment. Le 14 Septembre, ayant vu l'armée française marcher à lui, il prit son parti et évacua la position en passant par Moscou. il traversa cette ville avec son quartier général à 9 heures du matin. Notre avant-garde la traversa à une heure après midi.

Le commandant de l'arrière-garde russe fit demander qu'on le laissât défiler dans la ville sans tirer: on y consentit; mais au Kremlin, la canaille armée par le gouverneur fit résistance et fut sur-le-champ dispersée. Dix mille soldats russes furent le lendemain et les jours suivans ramassés dans la ville où ils s'étaient éparpillés par l'appât du pillage; c'étaient de anciens et bons soldats; ils ont augmenté le nombre des prisonniers.

Les 15, 16 et 17 Septembre, le général d'arrière-garde russe dit que l'on ne tirait plus et que l'on ne devait plus se battre, et parla beaucoup de paix. il se porta sur la route de Kolomna et notre avant-garde se plaça à cinq lieues de Moscou, au pont de la Moskwa. Pendant ce tems, l'armée russe quitta la route de Kolomna et prit celle de Kalouga par la traverse. Elle fit ainsi la moitié du tour de la ville, à 6 lieues de distance. Le vent y portait des tourbillons de flamme et de fumée. Cette marche, au dire des officiers russes, était sombre et religieuse. La consternation était dans les ames: on assure qu'officiers et soldats étaient si pénétrés, que le plus profond silence régnait dans toute l'armée comme dans la prière.

On s'apperçut bientôt de la marche de l'ennemi. Le duc d'Istrie se porta à Desna avec un corps d'observation.

Le roi de Naples suivit l'ennemi d'abord sur Podol, et ensuite se porta sur ses derrières, menaçant de lui couper la route de Kalouga. Quoique le roi n'eût avec lui que l'avant-garde, l'ennemi ne se donna que le tems d'évacuer les retranchemens qu'il avait faits, et se porta 6 lieues en arrière, après un combat glorieux pour l'avant garde. Le prince Poniatowski prit position derrière la Nara, au confluent de l'Istia.

Le général Lauriston ayant dû aller au quartier-général russe le 5 octobre, les communications se rétablirent entre nos avant-postes et ceux de l'ennemi, qui convinrent entr'eux de ne pas s'attaquer sans se prévenir trois heures d'avance. mais le 18, à 9 heures du matin, 4000 Cosaques sortirent d'un bois situé à demi-portée de canon du général Sébastiani, formant l'extrême gauche de l'avant-garde, qui n'avait été ni occupé ni éclairé ce jour-là; ils firent un hourra sur cette cavalerie légère dans le tems qu'elle était à pied à la distribution de farine. Cette cavalerie légère

ne peut se former qu'à un quart de lieue plus loin. Cependant l'ennemi pénétrant par cette trouée, un parc de 12 pièces de canon, et de 20 caissons du général Sebastiani fut pris dans un ravin, avec des voitures de bagages au nombre de 30, en tout 65 voitures, au lieu de 100 que l'on avait porté dans le dernier Bulletin.

Dans le même tems, la cavalerie régulière de l'ennemi et deux colonnes d'infanterie pénétraient dans la trouée. Elles espéraient gagner le bois et le défilé de Voronovo avant nous; mais le roi de Naples était là: il était à cheval. Il marcha et enfonça la cavalerie de ligne russe dans dix ou douze charges différentes. Il aperçut la division de six bataillons ennemis commandés par le lieutenant général Muller la chargea et l'enfonça. Cette division a été massacrée. Le lieutenant général Muller a été tué.

Pendant que ceci se passait, le prince Poniatowski, repoussait une division russe avec succès. Le général polonais Fischer a été tué d'un boulet.

L'ennemi a non seulement éprouvé une perte supérieure à la nôtre mais il a la honte d'avoir violé une trève d'avant-garde, ce qu'on ne vit presque jamais. Notre perte se monta à 800 hommes tués, blessés ou pris. Celle de l'ennemi est double. Plusieurs officiers russes ont été pris; deux de leurs généraux ont été tués. Le roi de Naples dans cette journée a montré ce que peuvent la présence d'esprit, la valeur et l'habitude de la guerre. En général dans toute la campagne, ce prince s'est montré digne du rang suprême où il est.

Cependant l'Empereur voulant obliger l'ennemi à évacuer son camp retranché et le rejetter à plusieurs marches en arrière, pour pouvoir tranquillement se porter sur les pays choisis pour les quartiers d'hiver, et nécessaires à occuper actuellement pour l'exécution de ses projets ultérieurs, avait ordonné le 17 par le général Lauriston à son avant-garde, de se placer derrière le défilé de Winkowo, afin que ses mouvements ne pussent pas être apperçus. Depuis que Moscou avait cessé d'exister, l'Empereur avait projeté ou de abandonner cet amas de décombres, ou d'occuper seulement le Kremlin avec 3000 hommes; mais le Kremlin, après 15 jours de travaux, ne fut pas jugé assez fort pour être abandonné pendant 20 ou 30 jours à ses propres forces. Il aurait affaibli et géné l'armée dans ses mouvements, sans donner un grand avantage. Si l'on eût voulu garder Moscou contre les mendians et les pillards, il fallait 20 mille hommes. Moscou est aujourd'hui un vrai cloaque malsain, et impur. Une population de 200,000 ames errant dans les bois voisins, mourant de faim, vient sur ces décombres chercher quelques débris et quelques légumes des jardins pour vivre. Il parut inutile de compromettre quoi que ce soit pour un objet qui n'était d'aucune importance militaire, et qui est aujourd'hui devenu sans importance politique.

Tous les magasins qui étaient dans la ville ayant été découverts avec soin, les autres évacués, l'Empereur fit miner le Kremlin. Le duc de Trévise le fit sauter le 23 à deux heures du matin; l'arsenal les casernes, les magasins, tout a été détruit, cette ancienne citadelle qui date de la fondation de la monarchie, ce premier palais des Czars, ont été! Le duc de Trévise s'est mis en marche pour Vereja. L'aide-de-camp de l'empereur de Russie Winzingerode ayant voulu percer, le 22, à la tête de 500 cosaques, fut repoussé et fait prisonnier avec un jeune officier russe, nommé Nariskin.

Le quartier général fut porté le 19 au château de Troitskoe; il y séjourna le 20, le 21 il était à Ignatiew; le 22 à Pominskoi, toute l'armée ayant fait deux marches de flanc, et le 23 à Borowsk.

L'Empereur compte se mettre en marche le 24 pour gagner la Dwina, et prendre une position, qui le rapproche de 80 lieues de Pétersbourg, et de Wilna, double avantage, c'est-à-dire plus près de 20 marches des moyens et du but.

De 4000 maisons de pierre qui existaient à Moscou, il n'en restait plus que 200. On a dit qu'il en restait le quart, parce qu'on y a compris 800 églises, encore une partie en est endommagée. De 8000 maisons de bois, il en restait à peu-près 500. On proposa à l'Empereur de faire brûler le reste de la ville pour servir les Russes comme ils le veulent, et d'étendre cette mesure autour de Moscou. Il y a 2000 villages, et autant de maisons de campagne ou de châteaux. On proposa de former 4 colonnes de 2000 hommes chacune, et de les charger d'incendier tout à 20 lieues à la ronde. Cela apprendra aux Russes disait-on, à faire la guerre en règle et non en Tartares. S'ils brûlent un village, une maison, il faut leur répondre en leur en brûlant cent.

L'Empereur s'est refusé à ces mesures qui auraient tant aggravé les malheurs de cette population. Sur 9000 propriétaires dont on aurait brûlé les châteaux cent peut être sont des sectateurs du marat de la Russie; mais 8900 sont de braves gens déjà trop victimes de l'intrigue de quelques misérables. Pour punir cent coupables, on en aurait ruiné 8900. Il faut ressources 20000 pauvres serfs innocens de tout cela. L'Empereur s'est donc contenté d'ordonner la destruction des citadelles et établissemens militaires, selon les usages de la guerre sans rien faire perdre aux particuliers déjà trop malheureux par les suites de cette guerre.

Les habitans de la Russie ne reviennent pas du tems qu'il fait depuis vingt jours. C'est le soleil et les belles journées du voyage de Fontainebleau. L'armée est dans un pays extrêmement riche, et qui peut se comparer aux meilleurs de la France et d'Allemagne.

---

29. Bulletin de la grande armée. Vereia le 27 Octob. 1812.

Le 22, le prince Poniatowski se porta sur Vereia. Le 23, l'armée allait suivre ce mouvement, lorsque, dans l'après-midi, on apprit que l'ennemi avait quitté son camp retranché et se portait sur la petite ville de Maloiaros-lavetz. On jugea nécessaire de marcher à lui pour l'en chasser.

Le Vice-roi reçut l'ordre de s'y porter. La division Delzons arriva le 23, à 6 heures du soir, sur la rive gauche, s'empara du pont et le fit rétablir.

Dans la nuit du 23 au 24, deux divisions russes arrivèrent dans la ville, et s'emparèrent les hauteurs sur la rive droite, qui sont extrêmement favorables.

Le 24, à la pointe du jour, le combat s'engagea. Pendant ce tems, l'armée ennemie parut toute entière, et vint prendre position derrière la ville; les divisions Delzons, Broussier et Pino et la garde italienne furent successivement engagées. Ce combat fait le plus grand honneur au vice-roi et au 4e corps d'armée. L'ennemi engagea les deux tiers de son armée pour soutenir la position; ce fut en vain, la ville fut enlevée, ainsi que les hauteurs. La retraite de l'ennemi fut si précipitée, qu'il fut obligé de jeter 20 pièces de canon dans la rivière.

Vers le soir, le maréchal prince d'Eckmühl déboucha avec son corps, et toute l'armée se trouva en bataille avec son artillerie, le 25, sur la position que l'ennemi occupait la veille.

L'Empereur porta son quartier général le 24 au village de Ghorodnia. A sept heures du matin, 6000 cosaques qui s'étaient glissés dans les bois firent un hourra général sur les derrières de la position et enlevèrent 6 pièces de canon, qui étaient parquées. Le duc d'Istrie se porta au galop avec toute la garde à cheval: cette horde fut sabrée, ramenée et jettée dans la rivière; on lui reprit l'artillerie qu'elle avait prise et plusieurs voitures qui lui appartenaient, 600 de ces cosaques ont été tués, blessés ou pris; 30 hommes de la garde ont été blessés et 3 tués. Le général de division comte Rapp a eu un cheval tué sous lui; l'intrépidité dont ce général a donné tant de preuves, se montre dans toutes les occasions. Au commencement de la charge, les officiers de cosaques appelaient la garde, qu'ils reconnaissaient, Muscadins de Paris. Le major des dragons Letort se fait remarquer. A huit heures l'ordre était rétabli.

L'Empereur se porta à Maloiaroslavetz, reconnut la position de l'ennemi et ordonna l'attaque pour le lendemain, mais dans la nuit l'ennemi a battu en retraite. Le prince d'Eckmühl l'a poursuivi pendant 6 lieues. L'Empereur alors l'a laissé aller et a ordonné le mouvement sur Vereia.

Le 26, le quartier général était à Borowsk, et le 27 à Vereia. Le prince d'Eckmühl est ce soir à Borowsk; le maréchal duc d'Elchingen à Mojaisk.

Le tems est superbe, les chemins sont beaux: c'est le reste de l'automne; ce tems durera encore 8 jours, et à cette époque nous serons rendus dans nos nouvelles positions.

Dans le combat de Maloiaroslavetz, la garde italienne s'est distinguée. Elle a pris la position et s'y est maintenue. Le général baron Delzons, officier distingué, a été tué de 3 balles. Notre perte est de 1500 hommes tués ou blessés. Celle des ennemis est de 6 à 7 mille. On a trouvé sur le champ de bataille 1700 Russes, parmi lesquels 1100 recrues habillés de vestes grises, ayant à peine deux mois de service.

L'ancienne infanterie russe est détruite; l'armée russe n'a quelque consistance que par des nombreux renforts de cosaques récemment arrivés du Don. Des gens instruits assurent qu'il n'y a dans l'infanterie russe que le premier rang composé de soldats, et que les 2e et 3e rangs sont remplis par des recrues et des milices, que malgré la parole qu'on leur avait donnée, on y a incorporées. Les Russes ont eu trois généraux tués. Le général comte Pino a été légèrement blessé.

28 Bulletin de la grande Armée. Smolensk le 11 Nov. 1812

Le quartier-général-impérial était le 1er Novembre à Viasma, et le 9 à Smolensk. Le tems a été très-beau jusqu'au 6; mais le 7, l'hiver a commencé, la terre s'est couverte de neige. Les chemins sont devenus très-glissans et très difficiles pour les chevaux de trait. Nous en avons beaucoup perdu par le froid et les fatigues; les bivouacs de la nuit leur nuissent beaucoup.

Depuis le combat de Maloiaroslavetz, l'avant garde n'avait pas vu l'ennemi; si ce n'est les cosaques, qui, comme les Arabes, rôdent sur les flancs et voltigent pour inquiéter.

Le 2, à deux heures après midi, 12000 hommes d'infanterie russe, couverts par une nuée de cosaques, coupèrent la route à une lieue de Viasma, entre le prince d'Eckmühl et le vice-roi. Le prince d'Eckmühl et le vice-roi firent marcher sur cette colonne, la chassèrent du chemin, la culbutèrent dans les bois, lui prirent un général-major avec bon nombre de prisonniers et lui enlevèrent six pièces de canon; depuis on n'a plus vu l'infanterie russe, mais seulement des Cosaques.

Depuis le mauvais tems du 6, nous avons perdu plus de 3000 chevaux de trait, et près de cent de nos caissons ont été détruits.

Le général Wittgenstein ayant été renforcé par les divisions russes de Finlande et par un grand nombre de troupes de milice a attaqué, le 18 octobre, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr; il a été repoussé par ce maréchal et par le général de Wrede, qui lui ont fait 3000 prisonniers, et ont couvert le champ de bataille de ses morts.

Le 20, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr ayant appris que le maréchal duc de Bellune, avec le 9e corps, marchait pour le renforcer, repassa la Dwina, et se porta à sa rencontre pour sa jonction opérée avec lui, battre Wittgenstein, et lui faire repasser la Dwina. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr fait le plus grand éloge de ses troupes. La division suisse s'est fait remarquer par son sang froid, et sa bravoure. Le colonel Gueheneuc, du 26e regiment d'infanterie légère, a été blessé. Le maréchal G. Saint-Cyr a eu une balle au pied. Le Maréchal duc de Reggio est venu le remplacer, et a repris le commandement du 2e corps.

La santé de l'Empereur n'a jamais été meilleure.

Rapport de M. le maréchal Gouvion-Saint-Cyr à S.A. le prince major-général. le 20 octobre 1812

Par ma dernière du 17 courant, j'instruisais V.A. que j'aurais probablement le lendemain toutes les forces réunies sous les ordres du comte de Wittgenstein sur le 2e corps; je vous ai parlé des renforts qu'il avait reçus de Petersbourg et qui le montent à 17000 hommes y compris 6 à 8000 hommes de milice ramassés dans Petersbourg ou aux environs.

191 Il a reçu en outre la 21e division arrivant tout fraîchement de la Finlande: une partie de cette division a seulement donné en passant près de Riga, dans une affaire contre les Prussiens. Elle a fait sa jonction avec les troupes de Wittgenstein à Disna, le 16, au moment où il a débusqué le poste que j'y avais placé.

Le 18, à 6 heures du matin M. de Wittgenstein a débouché devant Polotsk sur quatre colonnes, déployant ses troupes autour de ma position et profitant de l'énorme supériorité qu'il avait pour prendre de revers et sans aucun danger la position que j'occupais sur la rive gauche de la Polota, en face de celle qu'il occupait précé=demment sur la Drissa. Sa première attaque sérieuse se porta contre une batterie à barbette que j'avais fait établir dans une position avantageuse, et qu'il fallait à tout prix occuper pour ne pas livrer à l'ennemi la partie la plus faible de ma position, c'est-à-dire le front de la ville qui n'offrait aucune difficulté qu'une palanque, dont j'avais couvert le front, mais qui, n'étant point encore terminée, était ouverte partout, notamment aux deux petits bastions, qui devaient l'appuyer, mais qui étaient à peine tracés. Cependant j'y mis quelques pièces qui nous ont servi. La batterie de la Tuilerie a été prise et reprise trois ou quatre fois. Elle était défendue par les troupes de la 8e division, commandées par M. le général de division Maison. La défense de ce front de attaque lui fait infiniment d'honneur, ainsi qu'au corps chargé de sa défense, c'est-à-dire, les 2e, 37e, de ligne et 11 d'infanterie légère, ainsi qu'à deux escadrons du 14e régiment de cuirassiers, commandés par M. Aemberg; deux escadrons de troupes légères des 8e lanciers et 20e chasseurs, commandés par le chef d'escadron Carel, qui appuyaient la droite de la 8e division, et dont la conduite mérite les plus grands éloges dans toutes les charges, qu'ils ont reçues ou faites contre les forces si disproportionnées aux leurs. L'ennemi déploya une autre de ses colonnes devant le front de la 6e division, commandée par M. le général Legrand. Il a dirigé principalement son attaque sur une batterie qui n'était point terminée sur la rive gauche de la Polota, et qui devenait alors le centre de la division Legrand. Trois ou quatre fois il a essayé de s'en emparer et on a toujours été repoussé avec la perte que l'on fait toujours, quand de semblables entreprises ne réussissent pas: jusques dans l'après-midi, l'ennemi n'avait pas osé attaquer le front de la rive droite de la Polota dont quelques points étaient assez bien retranchés et terrassés; mais sur les quatre heures, ils ont débouché de la route de Seibet et de Riga, et se sont portés en foule et en furie sur le flanc gauche de la ville, soutenus et échelonnés par la colonne qui débouchait de la route de Nevel. Je voulais laisser user toute cette belle ardeur sur deux redoutes

construites et occupées par l'artillerie bavaroise et les soldats nécessaires à la défense, et commandées par M. le général Vincenti; mais les Suisses de la 2e division, commandés par M. le général Merle, ainsi que le 3e régiment de croates, contre les dispositions convenues, se sont précipités au devant des Russes et ont combattu cette furie avec une bravoure, un ordre et un sang-froid qui ont été remarqués. On a enfin amené les Russes qui faisaient cette attaque sous les murs de la ville, où le carnage que l'on faisait depuis le matin sur tous les points de toute l'armée, s'est terminé avec la nuit. Les Russes, malgré leur supériorité, ont laissé la terre jonchée de leurs cadavres, et n'ont réussi dans aucune de leurs attaques.

Malgré les succès obtenus dans cette journée j'étais inquiet dans la soirée de ce que ma cavalerie aurait pu rencontrer sur la rive gauche de la Duna. je m'étais privé de la plus grande partie de ma cavalerie dans cette journée, pour être tranquille sur mes derrières. Dans la soirée, le général Corbineau, dont la brigade a des chevaux extrêmement fatigués, n'avait pas pénétré au delà de la Outschah et n'avait rencontré, suivant son rapport, que de la cavalerie et un peu d'infanterie. Comme il était parfaitement en mesure sur ce point ayant à sa disposition trois petits bataillons d'infanterie bavaroise, j'attendais la journée du lendemain avec beaucoup de tranquillité. Le 19, à la pointe du jour, nous vîmes les ennemis en mouvement sur la ligne, occupés à rectifier leur position et formant un demi-cercle autour de la nôtre. Vers les dix heures du matin, il m'arrive l'aide-de-camp du général Corbineau, qui m'annonce qu'il avait devant sa brigade 7000 hommes et douze escadrons de cavalerie. je ne perdis pas un moment pour prendre un régiment dans chacune des trois divisions du second corps, en prenant de préférence ce que l'on pourrait retirer le plus facilement de devant l'ennemi, qui n'aurait pas manqué alors de renouveler ses attaques, et n'attendait pour le faire que l'apparition de ce corps dont il attendait l'arrivée avec impatience. Vers midi ces troupes défilant sur la hauteur derrière Polotsk, l'ennemi vit bien ce qui décidait ce mouvement, mais crut que c'était une espèce de réserve derrière Polotsk. je réunis ces troupes sous le commandement du général Amey, j'y joignis le 4e régiment de cuirassiers de la division Doumerc, qui n'avait pas encore rencontré l'ennemi en remontant la Duna. En même tems j'ordonnai qu'aussitôt que la brune commencerait à paraître, l'armée repassât en entier sur la rive gauche de la Duna. Vers la chute du jour, au moment où l'on commença à retirer l'artillerie des ouvrages avancés, quelques incendiaires mirent le feu aux baraques du général Legrand, qui se communiqua dans un moment sur toute la ligne, et donna à l'ennemi la certitude que l'on se retirait. Alors il fit feu de toutes les batteries et lança sur la ville une quantité de obus et autres projectiles incendiaires pour y mettre le feu, à quoi il réussit en partie, espérant par là empêcher nos mouvemens d'artillerie et faire sauter nos caissons.

cette canonnade et ce bombardement furent soutenus d'une attaque générale. On se voyait comme en plein jour, au moyen n'a cessé qu'au moment où le dernier homme a été repassé sur la rive gauche de la Duna; mais au milieu de toutes ces attaques et du tumulte qui occasionne un incendie, les troupes se sont conduites avec une bravoure extraordinaire, et la retraite s'est faite dans le meilleur ordre; à minuit, toute l'artillerie était retirée, et toute la troupe en entier était repassée à deux heures et demie du matin. Je renforçai de suite des deux régimens qui avaient passé les premiers, les troupes que j'avais mises dans la journée sous le commandement du général Amey, et qui étaient parvenues le soir à contenir l'ennemi dans les défilés près de Soloeusl, mais point encore en vue de l'armée de M. de Wittgenstein. Il avait avec ces troupes une colonne bavaroise, forte de 6 à 700 hommes, venus le lund sous le commandement de M. Merle, à qui j'ordonnai de marcher sur le champ au devant du corps de M. le général Steingel, de le repousser avec vigueur, pour le rejeter au delà de la Buschatz, pouvant alors faire soutenir cette attaque par une autre partie de l'armée, si cela devenait nécessaire. Au moment où ces troupes se sont mises en mouvement, on a rencontré celles de l'ennemi.

Le corps de M. de Steingel, a été culbuté, et, après une grande perte en tués, rejeté de l'autre côté de Sloloùs et laissant entre nos mains 12 à 1300 prisonniers, parmi lesquels dix huit officiers de differens grades, entre autres un capitaine de vaisseau anglais, employé à l'état major de M. Steingel et se disant au service de Russie depuis trois semaines, cette affaire fait beaucoup d'honneur à M. le comte de Wrede qui l'a dirigée, et au général Amey qui l'a bien secondé.

Je dois le plus grand éloge à la bonne conduite des troupes au zèle et à l'intelligence des officiers de tout grade et de toute arme, qui m'ont bien secondé, et parmi lesquels je citerai MM. les généraux Legrand, Merle, le baron Lauvencey mon chef d'état-major, Aubry, commandant l'artillerie du 2e corps, Dode, commandant du génie et M. l'adjudant-commandant Dalbignac, qui ont acquis dans cette journée de nouveaux droits à la bienveillance de S.M. j'aurai l'honneur d'adresser à V. A. d'ici à quelques jours un état des officiers qui par leur bonne conduite ont merité de l'avancement.

Notre perte n'est pas très-considérable en raison de celle de l'ennemi, qui est enorme. M. le général Legrand a eu un cheval tué sous lui et deux contusions; M. le colonel Guéhéneuc, aide-de-camp de S. M., est au nombre des blessés. J'ai l'honneur de prévenir V. A. qu'une balle que j'ai reçue dans le pied gauche et qui m'empêche de marcher, et de monter à cheval, va me forcer pendant dix à douze jours à quitter le commandement actif du corps d'armée. Je viens de le

remettre à M. le comte Legrand. je compte me tenir seulement à une marche du corps d'armée, espérant être encore utile par mes conseils au corps d'armée, si le général Legrand les approuve. mais j'attends sous peu de jours le maréchal duc de Reggio, et le 9e corps, sous les ordres du duc de Bellune est en marche. notre jonction faite, nous pousserons vivement l'armée russe.

Signé. le maréchal Gouvion Saint-Cyr.

Rapport de M. le lieutenant général comte de Wrede

Gnovossa, près Rebinetschÿ, le 23 octob. 1812.

J'ignorant si M. le maréchal comte Gouvion Saint-Cyr a pu donner, depuis deux jours, des nouvelles à V. Exc. de la position que j'occupe avec le 6e corps bavarois, la 1re brigade de cavalerie légère française, et la brigade de cuirassiers du général Lhéritier, je me fais un devoir de donner connaissance à V. Exc. des mouvemens que j'ai faits depuis avant-hier.

Peut-être aurez-vous appris, M. le duc, que le 19, l'ennemi qui le 18 avait été si bravement et si complettement battu en avant de Polotsk, a gagné par ses forces supérieures, beaucoup de terrein sur le général Corbineau, qui était chargé d'empêcher le passage de la Ouschatz par l'ennemi et d'arriver par les derrières sur Polotsk.

L'ennemi ayant été au moment de déboucher de la ville de Polotsk, (1) M. le maréchal comte Gouvion Saint-Cyr me fit appeler, pour m'engager à prendre le commandement des troupes qu'il avait réunies sur la rive gauche, pour empêcher l'ennemi de déboucher. j'ai pris le commandement lorsque les tirailleurs allaient sortir du bois. c'est à un bataillon du brave 19e régiment de ligne français, que je trouvai le plus à portée, et auquel j'ordonnai de croiser la bayonnette, et de charger, que je dois d'avoir rejeté l'ennemi à une demi lieue dans le défilé, avant la nuit tombante.

Cette expédition faite, M. le maréchal comte Gouvion Saint-Cyr a mis sous mes ordres les 19e, 37e, et 124e régimens d'infanterie, le 2e régiment suisse, le 4e de cuirassiers, et la brigade du général Corbineau, pour tâcher, prenant avec moi une brigade bavaroise peu forte en nombre, de repousser, le 22 au matin, l'ennemi de l'autre côté de l'Ouschatz.

J'ai divisé ce corps en trois colonnes, conduisant moi-même celle du centre; celle de gauche, commandée par le général baron Amey et celle de droite, par le général bavarois baron de Strœhl; à 4 heures et demie du matin, l'ennemi m'attaqua dans le défilé, au moment où je préparais moi-même mon attaque. Comme j'avais donné l'ordre de ne pas tirer et de ne payer l'insolence de l'ennemi qu'avec la bayonnette, dans une heure et demie de tems, il fut chassé du défilé, qui a trois lieues de longueur. Les braves 19e et 37e régimens de ligne, commandés par leur digne général de brigade Grandler, se sont couverts de gloire. Deux colonels, un major, un grand nombre d'officiers, et 1500 hommes furent faits prisonniers.

après avoir débouché du bois, j'ai attaqué le corps principal du général Stengel, placé sur la rive gauche de l'Ouschatz avec une nombreuse cavalerie et artillerie. Après une demi-heure de tems, l'artillerie bavaroise, que j'avais avec moi, fit taire celle de l'ennemi, et je passai l'Ouschatz au gué. Si, à cette époque, le général baron Amey, auquel j'avais ordonné de descendre de Rudnia sur la gauche de l'Ouschatz pour prendre l'ennemi par le flanc droit, avait pu arriver, il est à croire que tout le corps ennemi aurait été anéanti. J'ai poursuivi l'ennemi sur la route de Disna, lorsque j'ai reçu l'ordre de M. le maréchal comte Gouvion-Saint-Cyr de revenir sur Polotzk. S. Exc. s'étant résolue à attendre l'arrivée du 9e corps, que commande le maréchal duc de Bellune.

Signé, de Wrede.

---

ad paginam 123.

Vienne le 19 août. 1812.

La gazette de la cour donne la continuation du journal des opérations du corps auxiliaire autrichien:

Le 16 juillet, le capitaine de Draqueville, des hussards de Kienmayer, passa le Bug à Wladowa, surprit [überfiel] un piquet de cosaques et fit l'officier et ses soldats prisonniers. Le 17, nous primes à Pinsk quatre officiers russes et 134 soldats. Le même jour, le [Obristlieut.] colonel du régiment des hussards de Hesse-Hombourg, qui avait été [detaschirt] envoyé sur les bords du canal de Oginski, s'empara d'un convoi de [Lebensmitteln] vivres, consistant en 198 [Fuhrwagen] chariots, et 393 chevaux. Le 18 le corps auxiliaire autrichien marcha en deux colonnes sur Kiewitz. L'une prit la grande route de Slonim; l'autre, commandée par le feld-maréchal-lieutenant baron de Frimont, se porta [verfügte sich] par Pinsk et Lohiczyn. Le capitaine Paulini, des hussards de l'Empereur, surprit ce jour-là un poste russe à Lubitz, prit l'officier, les soldats et les chevaux. Des troupes russes étant survenues [zu Hilfe kamen] pour soutenir ce poste, le lieutenant comte Forgacs, du même régiment, les culbuta, et tua le commandant russe. Le 21, un régiment de cavalerie saxonne et deux régimens d'infanterie entrèrent à Kossow, pour [ablösen] relever le général-major autrichien de Zechmeister.

Le 23 les russes s'avancèrent sur Pinsk, qui était occupé par le feld-maréchal-lieutenant baron de Frimont. Le but de l'ennemi était de reprendre les magasins considérables qu'on lui avait enlevés antérieurement. Mais après des escarmouches [Plänkeleyen] qui durèrent plusieurs heures, il fut obligé de se retirer avec une grande perte. 4 à 5 cens des chariots du corps auxiliaire autrichien évacuèrent une partie de ces magasins sur 966 chariots. Dans cette circonstance, une compagnie du régiment de frontières de Warasdin, fit une belle défense contre l'ennemi qui voulait se porter [jenseits] au-delà de la Pina.

Le 24 le feld-maréchal-lieutenant Frimont remit aux Saxons la position qu'il avait occupée jusque-là, ainsi que les magasins

de Pinsk qui n'avaient point été évacuées, et il se mit en marche pour opérer à Wieswitz sa jonction avec la 1re colonne du corps auxiliaire. Le 26, le général major de Sechmeister fut relevé à Kobrin par le général baron de Klengel, et il se porta également pour rejoindre le corps d'armée à Wieswitz, où le quartier-général arriva le 27.

Le 30, le corps d'armée devait continuer sa marche par Minsk, lorsqu'on reçut du général français Reynier la nouvelle que le corps du général russe Kamenskoi avait chassé les postes saxons de Brzesc, attaqué leur avant-garde à Kobrin, et que le but de ce corps paraissait être de s'avancer pour couper notre communication avec le duché de Varsovie. En conséquence, le corps auxiliaire autrichien resta à Wieswitz, pour soutenir en cas de besoin le général Reynier et pouvoir attaquer l'ennemi de concert avec lui.

Le 31, dans l'après-midi, l'on reçut du général Reynier la nouvelle que le général baron de Klengel, après s'être défendu à Kobrin avec beaucoup de bravoure pendant 10 heures, avait été obligé de se rendre avec la plus grande partie de sa brigade, et que l'ennemi envoyait des patrouilles dans les environs de Pruzana. En conséquence de cette nouvelle le corps d'armée se mit, dans la nuit du 31, en marche de Wieswitz sur Snow. Le lieutenant-colonel comte Kinsky, de Beaulieu infanterie, resta avec un détachement de 3 compagnies et 100 chevaux à Sletzk pour observer le [illegible] débouché de Pinsk, et entretenir la communication avec le général français la Tour-Maubourg, qui avait laissé quelques régimens à Bobruisk. Le même jour, le lieutenant-colonel comte Latour, qui avait été chargé d'une mission au quartier-général du prince Poniatowsky, reçut de Mohilow aussi la nouvelle que dans les environs de cette ville, le général Rajewski avait attaqué le maréchal prince de Eckmühl avec deux divisions de grenadiers faisant partie de la 2e armée occidentale commandée par le général prince Bagration, pour se frayer [illegible] un chemin sur Mohilow: mais que l'ennemi, après avoir perdu 4000 hommes, avait été obligé de renoncer à son projet.

Vienne 22 août. L'arrestation de M. le lieutenant-général d'artillerie baron de Simbschen, n'est plus un secret.

Berlin le 29 août. Le lieutenant-général prussien de Grawert a quitté l'armée pour cause de maladie. Jusqu'à son rétablissement, le corps auxiliaire prussien sera commandé par le lieutenant-général de Yorck.

Wilna le 26 juillet. S. A. le prince de Wagram et de Neufchâtel a fait pour le logement des troupes les réglemens suivans: 1. les militaires qui ont leur logement dans la ville et le faubourg de Wilna sont obligés de vivre des rations qu'ils reçoivent des magasins. 2. Ils ne sont par conséquent en droit de rien exiger de leurs hôtes, qu'un emplacement convenable pour passer la nuit. 3. dans le cas

ou il n'y aurait pas dans les magasins une quantité suffisante de bière, riz et légumes secs, les hôtes sont priés d'y suppléer suivant leurs moyens, mais jamais il ne sera permis de rien exiger d'eux par la force; les militaires qui se porteraient à quelques excès, seront punis suivant les lois. Il est défendu dorénavant aux habitans de recevoir en quartier des militaires qui n'auraient point de billets de la municipalité.

Wilna le 19 juillet 1812.

Ordre du jour

Tout Français, allemand ou italien qui sera trouvé seul seul derrière l'armée sans une autorisation suffisante, sera arrêté et conduit à la commission prevôtale la plus proche, qui punira de mort tous ceux qui seront convaincus de vol et de vagabondage. Tout habitant du pays, de quelque condition qu'il soit, qui sera pris avec des pillards et des vagabonds, et qui les aura conduits ou aidés de quelque manière que ce soit pour leurs vols, sera condamné à la peine de mort.

Berlin le 12 septembre. Un officier qui porte le coeur embaumé du général de division Comte Gudin, blessé à l'affaire de Valontina et mort de ses blessures à Smolensk, le 24 août, a passé ici; il le transporte à Mayence, d'où on doit l'envoyer à la veuve de ce général.

Posen le 29 août   Ordre du jour

Le commerce des armes de guerre est défendu dans toute l'étendue des pays occupés par la grande armée. L'acheteur et le vendeur se rendraient également coupables, et seront soumis aux mêmes peines. Tout individu qui a chez lui des armes de guerre, françaises ou étrangères, telles que fusils, baïonnettes, mousquetons, carabines, pistolets, sabres pour la cavalerie et l'infanterie, est tenu d'en faire la déclaration dans les trois jours qui suivront la publication du présent ordre. Cette déclaration indiquera le nombre et l'espèce d'armes, s'il les a ramassées sur les champs de bataille, ou si des soldats les ont oubliées dans son domicile. Il devra ensuite transporter toutes ces armes dans le lieu qui lui sera indiqué par le commandant militaire ou le chef de l'administration civile de son arrondissement.

Six jours après la publication du présent ordre, tout particulier chez lequel on trouvera des armes de guerre, ou qui les aura cachées dans les environs de son domicile, sera arrêté, condamné à un mois de détention et à une amende triple de la valeur des armes. En cas de récidive, il sera livré à une commission militaire qui suivant la gravité des circonstances, le condamnera à mort ou aux fers, pour un laps de temps qui ne sera pas moindre de 10 ans. Les armuriers du pays ne doivent avoir chez eux que des armes de luxe ou pour la chasse, à moins qu'ils ne soient employés par l'artillerie ou les chefs de corps à la réparation des armes de guerre; auquel cas ils auront un certificat en bonne forme qui les mettra à couvert des poursuites qu'on serait en droit d'exercer contre eux. Le commerce des

des armes, ainsi que de toutes les pièces en fer ou en cuivre, qui appartiennent aux armes de guerre, est plus spécialement encore interdit aux juifs, par la raison qu'ils sont accoutumés à spéculer sur tout. La prohibition regarde non seulement les armes entières et de bon service, mais encore les canons, les platines, les pièces et garnitures, et toutes ces pièces en fer ou en cuivre, provenant de la démolition des armes.

au quartier impérial de Witepsk le 3 août 1812.

Le prince de Neufchâtel, major général
Alexandre

Dresde, le 22 août 1812

Le corps d'armée autrichien, sous les ordres du prince de Schwarzenberg, s'étant réuni le 8 août à Slonim, avec les troupes saxonnes, ces deux corps marchèrent de concert sur Pruszana; ce qui obligea le colonel russe Knorring, que le général Tormassow avait envoyé jusqu'à Bialystock, à se retirer. Afin de rétablir la communication avec le corps autrichien, qui était gênée par les troupes légères russes, le général comte Regnier attaqua, le 10 avec les troupes saxonnes, en avant de Pruszana, le général Lambert, qui avait environ 8000 hommes et 12 pièces de canon, et après une canonnade assez vive, le culbuta sur Pruszana, où, étant également attaqué par le prince de Schwarzenberg, il fut obligé de se retirer à la hâte, et avec une perte considérable, sur Kobryn.

Les troupes saxonnes ont eu dans cette affaire environ 40 blessés, parmi lesquels le lieutenant Stusch, du bataillon du train, l'état-major de Watzdorf, et le capitaine de hussards de Taubenheim. Les corps réunis autrichien et saxon se portèrent de concert, le 11, jusqu'à Horodeczna, où l'ennemi les attendait dans une position défendue par des marais et par une artillerie nombreuse qu'il avait placée à Horodeczna et à Podobna, et qui était presque inexpugnable. Cette position était occupée par les deux divisions Lambert et Czerbatow; une troisième division (Kaminski) était en marche, et le général Tormasow s'y trouvait en personne. L'avant-garde se logea, le 11 au soir, dans un bois que les Russes n'avaient point occupé et le 12, à onze heures du matin, le général comte Regnier attaqua avec les troupes saxonnes, le flanc gauche de l'ennemi. Ces troupes, malgré un feu très-vif de 40 pièces de canon, durent se maintenir dans le bois jusqu'à l'arrivée des Autrichiens, qui avaient été détachés pour les soutenir. Leur bravoure, et surtout celle des troupes légères et du bataillon de grenadiers de Spiegel, sous les ordres du général-major de Sahr, repoussèrent chaque fois les attaques réitérées que l'ennemi fit pendant plusieurs heures, tandis que l'artillerie saxonne déployait un feu pareil à celui de l'ennemi, sans cependant que l'un ou l'autre pût être réduit au silence. Vers 4 heures du soir, l'aile gauche des Saxons s'empara d'une hauteur que l'infanterie légère attaquait en front, tandis que le régiment autrichien de Colloredo l'attaquait en flanc, et sur laquelle on plaça sur le champ de l'artillerie, en même temps

que la cavalerie de l'aile droite s'avança par la route de Kobrijn. Ce mouvement décida l'avantage en faveur des troupes alliées; l'obscurité de la nuit mit fin au combat. La position ennemie de Horodeczna et Podolina était tournée aussi l'ennemi se fut forcé de profiter de la nuit du 12 pour faire sa retraite. Le 13 de grand matin, son arrière-garde fut culbutée sur Kobrijn, avec une perte considérable. La promptitude avec laquelle les deux corps s'avancèrent contre l'ennemi, ne lui laissa pas le tems de prendre de nouveau poste à Kobrijn, et l'obligea à se retirer dans les marais de Dywin. Les marais autour de Kobrijn ne permirent pas à la cavalerie de faire plus de 100 prisonniers; mais la perte de l'ennemi en tués et en blessés est très considérable. On évalue celle des Saxons à 800 hommes. Parmi les morts se trouve le lieutenant Kaufberg du régiment du prince Frédéric Auguste ~~le général comte Reynier~~

Dresde le 22 août.

L'on a reçu les détails suivans sur l'affaire qui a eu lieu le 27 juillet à Kobrijn: le général de Klengel avait été chargé de se maintenir dans le poste de Kobrijn, avec deux bataillons du régiment du roi, six compagnies de Niesemeuschel et trois escadrons de chevau-légers du prince Clement. Le 27 à six heures du matin, l'ennemi ayant attaqué de trois côtés, par Horodeczna, Dywin, et Brzesc, et des colonnes russes se montrant de toutes parts, le général de Klengel, après plusieurs attaques de cavalerie qui avaient réussi mais qui ne produisaient aucun effet vu la grande supériorité de l'ennemi, se porta dans la ville que déjà les russes serraient très étroitement. À 8 heures, le feu prit à la ville, où défendit longtems les postes, le pont et une vieille redoute en ruine. Le colonel de Leschwitz chercha à se faire jour avec le reste de sa troupe, mais la supériorité de la cavalerie ennemi fit échouer son projet. Enfin l'incendie augmentant dans la ville sans qu'on put en arrêter les progrès, et les troupes manquant totalement de munitions, il fut, vers une heure et demie, impossible de prolonger plus longtems la défense. De 1988 hommes, qui étaient sous les armes, le 27 au matin, 1100 sont tombés entre les mains de l'ennemi. Le lieutenant de Reckenberg, du régiment du roi, est au nombre des morts. Plusieurs officiers dont on ne peut point encore donner les noms, ont été blessés.

Munich le 9 Septembre.

Notre gazette publie les rapports suivans sur les événemens qui se sont passés au corps d'armée bavarois dans les journées des 16, 17, 18 et 22 août.

Le 16 août les 2e et 6e corps d'armée étaient sous les ordres du maréchal duc de Reggio. Le dernier, formé des troupes bavaroises sous les ordres du colonel-général des cuirassiers Gouvion Saint Cyr était rassemblé à Polotsk, sur la rive droite de la Duna. Le général de cavalerie comte d'Empire de Wrède, commandant du 2e corps

d'armée bavarois, auquel on avait déja donné précédemment la brigade française de cavalerie légère de Corbineau, composée des 7e et 20e de chasseurs et du 8e de lanciers polonais, fut chargé de former une chaîne d'avant-postes sur la route qui conduit à Newel et Sebetz. La division Verdier était sur la gauche en arrière; le 1er corps d'armée bavarois, sous les ordres du général d'infanterie Deroy, était autour de Polotsk; venaient ensuite la division Legrand, la division de cuirassiers Doumerc, et la brigade de cavalerie légère Castex.

à midi, l'avant garde d'un corps d'armée ennemi, commandé par le prince de Wittgenstein, commença à attaquer les avant-postes sur la route de Newel; mais le général-major comte de Seckers le repoussa vivement; et, lorsque vers les cinq heures du soir, l'ennemi vint en plus grand nombre attaquer la partie de la chaîne d'avant-postes de la division Verdier, il fut également contraint à la retraite. Le 5e, le 11e de ligne de Kinkel, et le 5e bataillon d'infanterie légère de Buttler, sagement dirigés par le colonel baron d'Habermann, qui les commandait en qualité de brigadier, repoussèrent avec beaucoup de bravoure toutes les attaques de l'ennemi.

D'après les mouvemens de l'ennemi et les tentatives réitérées qu'il avait faites pour percer par les routes de Newel et Sebetz, on pouvait conjecturer avec fondement qu'il se proposait sérieusement d'attaquer en forces le corps d'armée placé en avant de Polotsk.

En conséquence, on jugea à propos de concentrer le 2e corps d'armée français et celui du général d'infanterie Deroy au dedans et autour de Polotsk, sur les deux rives de la Polota, de occuper et de le maintenir dans le village de Spass, situé sur la rive droite de la Polota, à une demi-lieue en avant de la ville, et derrière lequel on avait jeté deux ponts sur cette rivière. On assigna au général de cavalerie comte de Wreda la position le long de la Polota; il occupa Spass avec le 1er bataillon du 2eme régiment de ligne, prince héréditaire, et la 1re compagnie des arquebusiers du 6e de ligne, duc Guillaume. Le général-major de Vinzenti fut chargé de la défense de ce village.

à 8 heures, l'ennemi s'avança en fortes colonnes sur la route de Newel, contre l'aile droite du général de cavalerie comte de Wrede qui, en conséquence de la direction que l'ennemi prenait, fit avancer aussitôt à la gauche de Spass les batteries Gotthard et Gravenreuth sur une hauteur où elles étaient avantageusement placées. il ordonna au colonel de Deroy de couvrir ces batteries avec le 6e de ligne, duc Guillaume, et d'entretenir la communication avec Spass. il donna ensuite au général-major, comte de Seckers l'ordre de couvrir le flanc droit avec sa brigade. à peine les troupes et les batteries étaient-elles en marche, que l'ennemi commença l'attaque par un feu d'artillerie et de mousqueterie.

Comme l'importance de l'occupation de Spass ne pouvait échapper au général ennemi, ce fut sur ce point qu'il dirigea ses principales attaques; mais le général de Vinzenti et ses troupes

sous les ordres les repoussèrent avec la plus grande fermeté. Enfin, après avoir fait venir des renforts, il entreprit d'emporter le village à la baïonnette; et, malgré le feu à mitraille [Kartätschenfeuer] des batteries qui étaient sur la gauche de Spass, il réussit à repousser les troupes bavaroises jusqu'à l'église et au jardin du château. Alors le 2e bataillon du 6e de ligne, duc Guillaume, se jeta, partie dans la Polota, partie au delà de cette rivière, et commença un feu très-vif de mousqueterie. Dans le même tems, le général-major de Vinzenti sortit avec impétuosité du jardin du château, la baïonnette en avant, et chassa l'ennemi du village, après lui avoir fait essuyer une perte considérable. Cependant l'ennemi continua ses attaques sur Spass, et sur toute la ligne, et s'avança sur la route de Sebetz contre la division française.—

L'ennemi tenta une seconde fois d'emporter Spass de vive force; mais il fut repoussé. Le général major de Vinzenti fut blessé dans cette occasion. Le colonel comte Spreti, qui fut renforcé par deux compagnies du 5e bataillon d'infanterie légère de Buttler, prit alors le commandement, et repoussa avec beaucoup de bravoure un 3eme assaut; mais comme les troupes qui occupaient Spass étaient, à la suite d'un combat aussi long et soutenu avec tant de gloire, excédées de fatigue et très-affaiblies par les pertes qu'elles avaient faites en tués et en blessés dans les différents assauts, le général de cavalerie comte de Wrede les fit relever par les quatre autres compagnies du bataillon de Buttler, et par deux compagnies du 11e de ligne de Kinkel, et chargea le colonel comte de Buttler de la défense du village.

Cependant l'ennemi continua avec opiniâtreté son attaque sur toute la ligne. Le colonel de Deroy, qui avait contre lui toute la ligne de l'ennemi, depuis Spass jusqu'à la pointe du bois, et qui devait couvrir les batteries placées derrière lui, fit, avec le brave régiment qu'il commande, des prodiges de bravoure; mais, comme les forces de sa troupe étaient épuisées, il fut renforcé par un bataillon du 5e et du 11e de ligne, et avec ces braves il soutint le combat jusque dans la nuit. Quoique les batteries Gotthard et Gravenreuth, qui étaient bien et promptement servies, enlevassent par leur feu à mitraille des rangs entiers de troupes russes, cependant l'ennemi ne discontinua pas de renouveler sans cesse ses attaques. Enfin les grenades mirent, à 6 heures du soir le feu à la partie avancée du village; ce qui empêcha l'ennemi de poursuivre sa principale attaque sur ce point. Le maréchal duc de Reggio ayant été alors blessé, le colonel-général comte Gouvion Saint-Cyr, qui avait précédemment été blessé d'un boulet à ricochet [Prellschuss], sans cependant avoir quitté le champ de bataille, prit le commandement en chef du 2e et du 6e corps.

A l'entrée de la nuit l'ennemi cessa son feu, et s'occupa d'enlever le grand nombre de ses morts et de ses blessés. Le général prince de Wittgenstein établit son quartier-général à Prezsiniencce, qui n'est qu'à un quart de lieue du village de St Spass.

Le 18 à 4 heures du matin, le corps du général d'infanterie Deroy releva celui du général Wrede, qui était très fatigué par les combats des jours précédens. L'ennemi se tint tranquille pendant le matin; mais le général comte de Saint-Cyr, convaincu que l'ennemi renouvellerait bientôt ses attaques, résolut de l'attaquer à 4 heures après midi, et fit ses dispositions en conséquence. L'ennemi avait rassemblé ses forces dans la nuit du 17 au 18, et il avait augmenté le nombre de ses canons jusqu'à cent. Le 18 entre trois et quatre heures, une batterie de 31 canons bavarois fut établie sur une hauteur près du village de Spass, et une pièce de 12 devait donner le signal de l'attaque. Lorsqu'il fut donné, cette batterie foudroya à coups de mitraille les rangs ennemis, des boulets tombèrent sur le château de Prezsiniencce, où était le quartier général du prince de Wittgenstein. Après que l'avant-garde ennemie fut chassée, l'artillerie russe, postée sur les hauteurs de Prezsiniencce, commença à jouer. Alors les 3e et 4e régimens d'infanterie de ligne bavaroise, commandés par le général-major comte Beckers, fondirent sur l'ennemi avec la baïonnette. Le bataillon la Roche prit le village Hamernia, situé à un quart de lieue de Spass, pour menacer l'aile gauche de l'ennemi. Le combat devint général; le général Raglovich fut blessé grièvement, et le colonel de Zoller le remplaça dans le commandement de la brigade. Le général Deroy, après avoir commandé plusieurs bataillons d'attaquer l'ennemi à la baïonnette, fut blessé dans le bas-ventre par une balle de fusil; on l'emmena du champs de bataille. Le feu devint de plus en plus vif, et très-meurtrier des deux côtés. Le général comte de Wrede prit le commandement de toutes les troupes bavaroises; il envoya la brigade commandée par le général de Sieben, pour soutenir la division du général Legrand. Le général de Sieben et le colonel de Zoller combattirent avec la plus grande bravoure. Le 9e régiment d'infanterie de ligne bavaroise attaqua, par ordre du général comte Saint-Cyr, le château de Prezsimience défendu par de l'infanterie et de l'artillerie; l'ennemi en fut chassé; l'armée russe commença à se retirer vers huit heures du soir, et la victoire était complète. 21 canons, beaucoup de voitures de bagages et de munitions et 150 prisonniers tombèrent en notre pouvoir. 4000 blessés et morts restèrent sur le champs de bataille; mais les jours suivans on a ramené des forêts voisines tant de blessés et de prisonniers, que l'on peut estimer la perte de l'ennemi dans les journées du 17 et du 18 à 9000 hommes. Le général Sieben fut envoyé à la poursuite de l'ennemi; mais il fut blessé. Le colonel baron Strobel le remplaça dans le commandement, et il continua l'attaque avec beaucoup de bravoure et de présence d'esprit. L'ennemi fut chassé d'un défilé où il paraissait vouloir prendre position.

Le nombre des morts de l'armée bavaroise, dans les journées des 16, 17 et 18 août, se monte à 144; celui des blessés à 1135; et le nombre de ceux qui manquent, sans qu'on en ait des nouvelles, à 715. Parmi les morts il y a deux généraux, deux colonels et un lieutenant-colonel; deux généraux, ~~deux~~ trois colonels ~~et un~~ deux lieutenants-colonels et onze majors ont été blessés.

Au quartier général de Rasskow le 24 août 1812.

Napoléon &c.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit:

1. Les officiers, sous-officiers et soldats de l'armée bavaroise, amputés par suite de blessures reçues dans les journées des 17 et 18 août 1812 aux combats qui ont eu lieu dans les environs de Polotsk, sont assimilés pour la pension aux officiers, sous-officiers et soldats amputés de l'armée française. Les veuves des militaires de l'armée bavaroise tués sur le champ de bataille dans les mêmes affaires sont pareillement assimilées aux veuves des militaires français morts sur le champ de bataille.

2. Nos ministres de la guerre et du trésor impérial sont chargés de l'exécution du présent décret.

Aix la Chapelle le 3 octobre. Demain à 3 heures après midi l'on chante, dans l'ancienne basilique de Charlemagne, un Te Deum pour les victoires prodigieuses de Napoléon le Grand.

Voici une courte notice sur le général comte Louis de Montbrun, tué à la bataille de la Moskowa. Fils d'un ancien militaire, il était entré trois ans avant la révolution, et en ayant à peine dix-sept, comme simple soldat, dans le 1er régiment de chasseurs à cheval, dont il devint colonel en passant par tous les grades. Depuis cette époque, il n'avait pas cessé d'être en activité. Couvert de blessures, toujours remarqué, toujours cité dans les campagnes glorieuses de l'Empereur, pour sa bravoure et ses talens, on ne peut payer un plus beau tribut à sa mémoire qu'en disant qu'après la bataille de Wagram, où il servit en qualité de général de division, S.M. le mit à la tête de toute la cavalerie de l'armée de Portugal, et qu'elle le rappela près d'elle pour commander le 2e corps de réserve de cavalerie à la grande armée.

Frappé d'un boulet de canon, il survécut à ce coup terrible pendant six heures, il éprouva, il exprima le angoisse la plus aigue pour un brave, celle de vivre encore et de ne pouvoir plus combattre les ennemis de son souverain. Il demanda, et l'on chercha vainement son frère, l'adjudant-commandant Alexandre de Montbrun. Il voulait le charger de ses derniers adieux pour sa jeune et intéressante épouse, que sa tendresse avait entraînée jusqu'à Varsovie, pour un jeune enfant qui ne peut sentir encore quel père il a perdu. Le Général comte de Montbrun n'eut point la consolation qu'il désirait à ses derniers momens; pendant qu'il mourait pour son prince, son frère combattait pour lui.

Paris le 15 octobre

M. le comte Bonnet général de division, est arrivé à sa terre de la
Touche, commune de Saint-Denis-sur-Sarthon, près Alençon, sa
patrie. il vient rétablir sa santé délabrée par des fatigues considér-
ables, d'honorables blessures, et une activité de services aussi
brillans que nombreux.

Dresden le 2 octobre

Le 7 septembre, jour de la bataille de la Moskwa, la brigade de Thielmann,
qui fait partie du 4e corps de cavalerie sous les ordres du général Latour-Mau-
bourg, et qui est composée des regimens saxons de la garde, des cuirassiers
de Zastrow de la batterie légère de Hiller, et du 14e régiment de
cavalerie polonais, se trouvait au centre de l'armée française en avant
de la garde impériale. Le régiment de la garde reçut ordre d'attaquer
un carré ennemi; la difficulté du terrain le força d'avancer
par escadrons et en colonne, néanmoins, conduit avec la plus grande
résolution par le colonel de Leyser, et soutenu par les deux autres
régimens, il exécuta parfaitement l'ordre qu'il avait reçu, enfonça
le carré, enleva un canon et fit 250 prisonniers.

un corps de cavalerie ennemi, très superieur en nombre, attaqua
la brigade en flanc; il s'engagea alors un combat très opiniâtre;
la cavalerie française accourut, et y prit la part la plus active,
l'ennemi fut culbuté avec grande perte, et forcé de se retirer
dans sa seconde position, appuyé par une grande redoute garnie
au moins de 60 pièces de canon, et placée au centre sur une hauteur.
de là il fit pendant deux heures de suite sur la brigade un feu
croisé à mitraille, jusqu'à ce que le général Thielmann reçut
ordre d'enlever la redoute avec sa brigade. au moment où le
succès commençait à couronner ses efforts, le lieutenant de
Minkwitz, aide-de-camps du général Thielmann, ayant déja
[illegible]
franchi le fossé jusqu'au [illegible] parapet, la brigade fut de nouveau
attaquée en flanc par un corps ennemi superieur en nombre; elle
se maintint néanmoins dans la redoute jusqu'à ce que l'infanterie
française arrivât pour l'occuper; et elle prit, dans ce moment
si important pour la bataille, vingt pièces de canon de douze.
après que l'ennemi eût été forcé de se retirer dans sa 3eme
position, beaucoup plus faible que la précédente, la brigade attaqua
encore 2 fois l'infanterie avec le plus heureux succès. La perte
de la brigade Thielmann se monte, d'après une liste jointe au
rapport à 21 officiers et environ 500 sous officiers et soldats,
tant tués que blessés ou [illegible] égarés.

Six chevaux tués sous le lieutenant Neumann du regiment de
Zastrow et 4 sous le major Merkoff du même regiment sont déja
une preuve de la vivacité du combat. Le régiment du prince d'albrecht
a eu 1 officier, et 13 sous officiers et soldats tués; 7 officiers et 55
sous officier ou soldats blessés.

Cassel le 19 octobre. Le général comte de Lepel, l'un des aides-de-camp du roi, commandant la brigade des cuirassiers westphaliens, faisant partie du 4e grand corps de cavalerie de la grande armée, gravement blessé dans la bataille de la Moskwa, est mort à Mojaïsk le 21 septembre au matin — Le colonel de Gilsa, commandant de ces régiment de cuirassiers, blessé dans la même journée, est également mort quelques jours auparavant, et dans le même lieu, des suites de sa blessure.

Le général Michael Grabowski, mort au champs d'honneur, le 18 août dernier, au moment où il allait franchir les murs de Smolensk à la tête d'une brigade d'infanterie polonaise, était un des officiers de l'armée du Grand-duché de Varsovie les plus distingués par la réunion des vertus militaires et civiles. Il était bien jeune encore.

Vienne le 30 octobre.

D'après le rapport du général commandant prince de Schwarzenberg en date du quartier général de Sapprotbnia le 21 octobre, le corps d'armée réuni avait pris position le 11 du même mois, derrière la Lesna, et l'ennemi avait fait pour passer ce fleuve plusieurs tentatives qui avaient toujours échoué. Mais comme cette position était trop étendue, et que les plaines sur la rive droite du Bug offraient trop d'avantage commandant se résolut à rester sur la rive gauche du Bug avec le corps d'armée réuni, pour s'approcher des renforts qu'il attendait. À cette fin l'armée quitta la Lesna, campa le 12, devant Witoskÿ-Litefskÿ, se porta, le 13, dans les environs de Motsana, et le 14 sur Siniatice. Cependant, avant que le passage du Bug eût lieu, plusieurs bataillons ennemis s'avancèrent, le 14, de la plaine de Wisoskÿ-Litefskÿ contre le général-major baron Suden qui était posté sur la lisière d'un bois; les compagnies d'infanterie légère, sous les ordres de ce général, se retirèrent lentement vers le ruisseau de Monszona, derrière lequel les généraux baron Pflacher et Froelich attendaient l'ennemi. Alors commença le long d'un ruisseau un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie, pendant lequel l'ennemi fit défiler au-delà de Manturi une colonne, pour gagner le flanc gauche de la position. Avant la nuit, le général baron Froelich fit attaquer cet endroit par le colonel de Sopperich, du régiment de Duca, infanterie qui sans tirer un seul coup, chassa l'ennemi, à la baïonnette, du village qu'il occupait en forces, et mit aussi fin au combat. Le lendemain, le corps d'armée réuni passa le Bug dans le plus grand ordre et sans essuyer la moindre perte. Le major de Rommer du corps des pionniers, se distingua par l'habileté avec laquelle il dirigea ce passage, ayant fait jetter en très-peu de tems un pont solide sur cette rivière sans avoir de pontons.

Pour arrêter les incursions de l'ennemi dans le grand-duché de Varsovie, le prince de Schwarzenberg jugea à propos de détacher le général-major baron de Frohlich avec trois régimens de hussards au-delà de Mienzyrzys vers Radzin, et le colonel baron Schether avec le régiment de Riesch, dragons, contre Siedlce. Le général Frohlich atteignit à Radzin, un transport ennemi sous l'escorte de un détachement de cosaques; il en tua le plus grand nombre, et fit le commandant prisonnier, ainsi que plusieurs soldats. Les deux corps d'armée continuèrent leur marche dans la direction de Swiala et de Mienzyrzys; mais le général ennemi d'Essen résolut de les attaquer avec deux divisions. L'avant-garde du général baron de Gablentz fut repoussée jusqu'au moulin sur la grande route de Swiala; mais le général comte Zégner fit avancer quelques batteries, et par là arrêta l'ennemi.

Pendant qu'on attaquait celui-ci en front, le major Delrio passa la Swiala auprès du moulin de Rossula avec un bataillon d'Esterhazy infanterie, et deux compagnies d'infanterie légère saxonne; le lieutenant-colonel comte Latour, de l'état-major, conduisit ces huit compagnies contre le flanc droit de l'ennemi; dans cette occasion, le capitaine Koenig, de l'infanterie légère saxonne, soutenu par le capitaine Versagi, d'Esterhazy infanterie, enleva un canon de 12. Le général de Lecoq appuya avec beaucoup de bravoure une seconde attaque du lieutenant colonel Latour, et l'ennemi fut ainsi repoussé de la Swiala dans la forêt voisine. Le feld-maréchal-lieutenant de Bianchi le délogea de ce bois, le poursuivit dans sa fuite, près du défilé sur la Zna, et le canonna si vivement qu'il se retira dans le plus grand désordre sur la route de Brzesc. La nuit mit fin au combat, dans lequel le prince de Schwartzenberg, sans essuyer une grande perte, fit beaucoup de mal à l'ennemi, et lui prit quelques centaines d'hommes.

Paris le 5 novembre

S. M. par un décret rendu à son quartier général de Moscou, le 15 octobre dernier, a accordé le titre de baron avec dotation de 4000 fr à chacun des enfans puînés de feu le général de division comte Gudin.

Wilna le 23 octobre. Appel au peuple tartare, par Mustafa Murza Achmatowicz, chef du 1er escadron de cavalerie tartare.

Peuple, frères et amis!

Je vous fais savoir que, pour prouver notre zèle à servir la Pologne, notre chère patrie, et justifier notre ancienne renommée dans ce royaume, qui vient d'être rétabli par la protection du grand Empereur et roi Napoléon, j'ai demandé au gouvernement de Lithuanie, conjointement avec mes frères d'armes de la même croyance, la permission de former

un regiment tartare. Cette demande a été heureusement convertie par son Excellence le general de division comte de Hogendorp, adjudant de S. M. l'Empereur, et gouverneur général de la Lithuanie, en un décret du gouvernement rendu au nom de S. M. j. r. auquel est jointe l'assurance de un traitement et de recompenses proportionnées à nos services, à nos sacrifices et à notre conduite dans le service militaire; j'ai résolu en conséquence, de concert avec deux capitaines. MM. Abraham Murza Korycki et le uhlan Samuel, de consacrer une partie de ma fortune pour faire face aux frais de administration, et en meme tems de offrir nos services personnels pour lever un régiment de cavalerie de la plus grande beauté, sur le pied des corps de uhlans. La formation de ce régiment commencera par le 1er escadron, qui sera rassemblé à Wilna, et habillé aux frais de l'Etat.

Marchez donc, frères et amis, sur les traces glorieuses de vos ancêtres, qui, depuis quatre siècles et demi, ont trouvé dans cet état un établissement honorable. Pères estimables, envoyez vos fils pour qu'ils se couvrent de gloire à l'exemple des Korycki, Baranowski, Bielack, Azulewich, et tant d'autres Tartares, dont l'histoire de Pologne fait une mention si honorable par rapport à leur bravoure et leur courage! Brillante jeunesse hâte-toi d'entrer dans la carrière de l'honneur qui t'est ouverte! Venez à pied ou avec des chevaux, suivant vos moyens; on vous les paiera d'après leur valeur. On fournira des uniformes, des armes et des chevaux à ceux qui n'en auront pas. On a déjà envoyé des officiers dans les cercles de Nowogrodek, Minsk, Oszmiansk, Lidzk etc. pour rassembler des volontaires; que tous ceux qui aiment la patrie et l'honneur répondent à leur appel; recevez cet avis et cette prière de ma part. MM. les sous-préfets, les commandans de place, et les autres autorités, dans le district desquels les Tatares se trouvent maintenant, auront la bonté, pour faire connaître cet appel, d'envoyer des circulaires dans les mosquées, et dans les endroits qui, n'ayant point de gazettes ne reçoivent point de nouvelles. C'est ce qu'a l'honneur de leur demander, avec toute confiance dans le patriotisme qui règne en Pologne, le soussigné, chef d'escadrons tartare.

Achmatowicz.

Le 5 Decembre, l'Empereur réunit au quartier général de Smorgony, le roi de Naples, le vice-roi, le prince de Neufchâtel, et les maréchaux ducs d'Elchingen, de Dantzick, de Trévise, le prince d'Eckmühl, le duc d'Istrie et leur fit connaître qu'elle avait nommée le roi de Naples son lieutenant général, pour commander l'armée pendant la rigoureuse saison. S. M. passant à Wilna, accorda un travail de plusieurs heures à M. le duc de Bassano. S. M. voyagea incognito dans un seul traineau, avec et sous le nom du duc de Vicence. Elle visita les fortifications de Praga, parcourut Varsovie et y resta plusieurs heures inconnue

Deux heures avant son départ, elle fit chercher le comte Potocki le ministre des finances du Grand Duché, qu'elle entretint long-tems. S.M. arriva le 14, à une heure après minuit, à Dresde, et descendit chez le comte Serra son ministre. Elle s'entretint long-tems avec le roi de Saxe, et repartit immédiatement, prenant la route de Leipsick, et de Mayence. Elle est arrivée le 18 à son palais des Tuileries, entre 10 et 11 heures du soir.

Varsovie le 21 Novembre

Le conseil des ministres en vertu du pouvoir dont il a été investi par le décret royal du 26 mai, a rendu le 9 novembre, un décret pour subvenir aux besoins pressans de l'état, établit une taxe extraordinaire et un emprunt de guerre.

Tous les employés civils et militaires, tous ceux qui reçoivent des traitemens ou pensions, en un mot toutes les personnes revêtues d'un titre ou d'une dignité quelconque, qui tirent des appointemens où honoraires du trésor public, sont obligés, à dater du 1er décembre de cette année, de laisser au trésor, tant que la guerre durera, le quart de leurs traitemens, comme taxe extraordinaire de guerre. Le ministre du trésor leur fera faire la retenue du quart à chaque paiement. Tous les militaires en activité de service sont exceptés de cette disposition.

Tous les contribuables tant ecclésiastiques que séculiers, qui possèdent des biens-fonds de l'état, à quelque titre que ce soit, et qui en payent au trésor 5, 10, 20, 24 et 50 pour 100, ou un canon, quartier, ou quelque autre redevance que ce puisse être, doivent payer par chaque florin de cette ~~redevance~~ obligation annuelle 10 pour 100 comme subside extraordinaire de guerre.

Tous les ouvriers, fabricans, artistes et autres personnes de différentes professions qui payent le droit de patente, payeront encore une fois à la caisse, toute la quotité annuelle de cet impôt comme taxe de guerre. La part accordée aux caisses des villes sur l'argent des patentes par le décret de la diète de 1811, art. 19, est exempte de cet emprunt extraordinaire. Les moyens d'exécution usités pour la rentrée des impôts ordinaires, auront aussi lieu pour celle de cette nouvelle taxe.

On en délivrera des quittances particulières, et les caisses en tiendront des comptes séparés. Aussitôt après la paix, cette avance extraordinaire que les contribuables doivent faire au trésor, leur sera remboursée sur les fonds ordinaires ou extraordinaires.

Berlin le 19 Novembre

Le général Thierreau avait reçu à la bataille de la Moskwa deux coups de feu, dont l'un lui avait traversé la jambe gauche et l'autre la poitrine. Il n'a survécu que 22 jours à ses blessures. Né de parens estimables et considérés, il embrassa la carrière militaire au commencement de la révolution. Il y ne tarda pas

 à se distinguer, et il parvint en peu de tems au grade d'officier général. Il fut destitué dans le tems des troubles, mais rappelé une année après, il a fait toutes les guerres de la revolution, il fut blessé dans la dernière guerre d'Autriche.

Adresse de la Confédération générale polonaise à la Nation.

Polonais! la cause générale que la force des armes soutient et défend aux yeux de le univers, est aussi en même tems votre propre cause. Vous recueillerez les fruits les plus précieux de tant de combats sanglans, de victoires brillantes, de tant de grandes actions et de fatigues du plus grand des héros. Il s'agit de votre existence et de votre nom, par conséquent, de tout ce que vous pouvez et devez avoir de plus cher au monde. Vous devez servir d'exemple, surpasser en courage et en zèle toutes les autres nations qui viennent vous tirer du néant où vous étiez plongés, pour affermir aux frontières de l'Europe leur propre sûreté, que votre chute avait ébranlée. Vous devez employer toutes les ressources de vos forces, et de votre génie pour soutenir cette lutte devenue si importante et si sacrée pour vous. Mais vous n'avez pas besoin d'encouragement pour faire de nouveaux efforts; il n'y a plus de sacrifices qui doivent coûter à ~~leur~~ ceux qui ont fait voeu au pied de l'autel de la patrie de sacrifier tout pour elle, de surmonter tous les obstacles, et de conserver à la postérité les avantages qu'ils auront recouvrés.

Frères! ce que vous avez fait dans cette lutte, et ce que vous avez encore à faire, ne va pas au delà des bornes du devoir, et vous est prescrit par l'acte même de la Confédération. La patrie ne vous le demande point comme un sacrifice, mais elle le réclame comme une dette. Ce même amour pour votre peuple et votre patrie cette volonté ferme et inébranlable de ne reconnaître pour p. votre patrie que la Pologne a réuni tous les coeurs. C'est ce que vous a dit votre grand régénérateur, et ce n'est que sur les efforts unanimes de tous les habitans de ces vastes contrées qu'il a fondé l'espérance de forcer l'ennemi à reconnaître vos droits.

Prouvez-lui maintenant qu'il ne s'est pas fait la moindre illusion à cet égard. Déja vos braves guerriers et vos chevaliers, qui forment la partie la plus intéressante de votre peuple, ont accompli, de la manière la plus glorieuse, les engagemens sacrés qu'ils ont pris pour le service de la patrie. En marchant sur les traces des Zolkiewskis, des Zamoyskis, et des Chodkiewicz, ils sentent qu'ils n'ont pas dégénéré, et qu'ils sont dignes d'être leurs successeurs. Aux exploits de leurs ancêtres près de Kluszyna, et de Wielkie-

240
105

Lukow, ils ont ajouté ceux de Smolensk, de Mojaïsk, et de Gerzikow. Partout où la main de votre libérateur leur a ouvert le chemin de la gloire à côté de ses invincibles légions, ils se sont rendus dignes de sa confiance, de votre amour et de la reconnaissance de la postérité. Voila la carrière, que vous avez à suivre, vous qui êtes restés jusqu'à présent tranquilles dans vos paisibles habitations. Vous ne souffrirez certainement pas, vous ne verrez pas d'un oeil indifférent que vos défenseurs, vos fils, vos frères, qui se trouvent à une énorme distance de leur patrie, qui, après de longs et pénibles travaux sont dépourvus des moyens de satisfaire à leurs besoins, luttent contre l'ennemi et la mauvaise saison avec des forces diminuées par des combats réitérés. Il y a dans votre pays un nombre suffisant de braves guerriers et de chevaliers; mais ne les laissez pas manquer des secours nécessaires au milieu des fatigues inséparables de la guerre. Puisse notre régénérateur être témoin des nouveaux efforts que l'on fera pour les approvisionner et les entretenir. Puisse notre ennemi se convaincre que nous avons le courage non seulement de commencer et d'entreprendre mais aussi celui d'exécuter et d'achever, et se voir par là trompé dans ses espérances!

Nos guerriers reviendront un jour dans leur terre natale et au milieu de vous: ils montreront leurs cicatrices honorables et vous raconteront les fatigues qu'ils auront endurées en triomphant pour vous. Puissiez vous leur faire part avec la même confiance des sacrifices que vous aurez faits pour eux! On ne peut et on ne doit point vous dissimuler, que les revenus ordinaires de l'Etat ne suffisent pas pour les besoins pressans de la guerre, que le gouvernement paternel auquel vous êtes soumis doit prendre des moyens extraordinaires pour y faire face. Empressez vous de satisfaire à ses demandes avec le zèle de citoyens dévoués à leur patrie. Rivalisez d'efforts pour consentir à tous les sacrifices qu'on exige et qu'on exigera encore de vous.

C'est sur cet objet que la Confédération générale vous adresse maintenant cet appel pour vous déterminer à soutenir la Pologne dans la cause générale. Est-il un devoir plus agréable à remplir et où l'on soit plus sûr du succès? Portez vos regards sur ces vastes contrées couvertes d'armées formidables, sur les champs de bataille, et les brillantes victoires qu'on y a remportées: non seulement cette vue vous tranquillisera et vous consolera, mais ce sera pour vous un nouvel encouragement à faire de justes sacrifices, et vous sentirez que la pauvreté dans un pays libre, est bien plus douce que l'abondance dans l'esclavage.

Frères polonais! ne vous lassez point, et soutenez jusqu'au bout cette lutte si glorieuse pour vous: alors vous parviendrez infailliblement au but désiré, et vous y trouverez la récompense méritée des nombreux sacrifices que vous aurez faits.

Fait et donné à Varsovie, dans la séance du conseil de la confédération générale du royaume de Pologne, le 9 Novembre 1812.

Jean Golaszewski, évêque de Wigry, suppléant du maréchal de la diète et de la confédération.

Der französische Zeitungsschreiber, welcher den Aufruf des Kaisers von Rußland an die Russen und den desselben an die deutschen Fürsten in seine Zeitung eingerückt hatte, welche Zeitung gleich eingezogen wurde, soll erschossen worden seyn.

Bekanntlich ist anfangs der König von Westphalen beim Anfange dieses Feldzuges die Armee verlassen. Die Ursache davon soll diese seyn. Der Kaiser hatte dem Könige zwar ein Commando eines Armee Corps übergeben; aber ihm einen General zur Seite gesetzt, dessen Weisungen der König befolgen mußte. Als nun die Armee über den Niemen fluß in Weißrußland eingerückt war, hatte der König einen Angriffsplan gemacht, welchen der ihm zur Seite gegebene General nicht für gut erkannte. Hierüber entstand ein Streit zwischen beiden. Der König zog den Degen, und der General entfernte sich, indem er sagte, daß er denselben gegen einen Bruder des Kaisers nicht ziehen dürfe. Der General begab sich zum Kaiser, und der König zog seine Truppen zurück, wodurch eine Lücke entstand. Der Kaiser sandte einen seiner Adjudanten an den König ab, mit ernstlichen Befehlen und Drohungen, worauf der König diesem seine Truppen übergab und er sich nach seinen Staaten begab.

~~Nach dem~~ Während oder nach den [illegible] Unterhandlungen zwischen Frankreich und Rußland, soll der Kaiser N. vom österreichischen Kaiser noch 100,000 Mann Hülfstruppen verlangt haben. Als dieser dem Kriegsrathe zu Wien vorgelegt wurde, sollen sich die Erzherzoge, Karl und Johann davon entfernt haben und darauf der Kriegsrath das Begehren abgeschlagen haben.

d. 26 Decemb. 1812 ersuchte der General Lepic, Commandanten der 4ten Brigade der Nationalgarde des 1sten Banns, aus Hamburg durch eine Bitte an den Kaiser mit seiner Brigade sich anzuschließen und den Resten der großen Armee zu folgen; welchem Beyspiel die übrigen Nationalgarden nolens volens folgten.

Erfurt. d. 28 Decemb.
Es ist eine große Anzahl Offiziere vom Hause des Kaisers, und Leute des Hn Herzogs von Bassano hier durchgereist, die kommen von der Armee und gehen nach Paris.

Paris d. 30 Dezember.
Der Marschall Herzog von Eßlingen ist zu Nizza angekommen, wo er einen Theil des Winters zubringen wird. Seine Gesundheit und seine Lage sind in einem kläglichen Zustande.

---

d. 1 Januar 1813 ist S. Excz. der H. Herzog von Bassano, Minister der auswärtigen Angelegenheiten in Paris angekommen.

Danzig d. 18 Decemb. S. Exz. der Divisions General Graf Rapp, Adjudant des Kaisers, ist gestern hier eingetroffen, um das Commando unseres Platzes zu übernehmen.

Stuttgard d. 29 Decemb.
Der Chef des Generalstabs unseres Armeekorps bei der großen Armee, H. General Kerner, ist hier angekommen. Er hat die Armee seiner Krankheit wegen verlassen.

Paris.
Le prince de Neuchâtel, major-général, écrit de Königsberg, en date du 31 Décembre 1812, et fait connaître la position de l'armée. Le maréchal duc de Tarente, avec le 10e corps occupe Tilsit et les bords du Niemen; il a pris plusieurs bataillons russes, et plusieurs pièces de canon. La division Heudelet occupe Labiaw, Welaw, et Insterbourg; le quartier général de la 31e division et la garde sont à Königsberg.

Le 1er corps est à Thorn; le 2e a Marienwerder; le 4e à Marienbourg; le 3e occupe Elbing; le 9e Dantzick; le 6e Ploski; le corps autrichien sur Bialistock couvre le duché de Varsovie; le 7e corps, entre Preising et la Vistule, est en avant de Varsovie; le 5e corps à Varsovie.

La saison a subitement changé; et le thermomètre, de 23 degrés, a sauté à 0; ce qui a occasionné le dégel; c'est en partie à cette circonstance, que les médecins attribuent la mauvaise tournure qu'a prise la maladie du général ~~Eble~~ Eblé; officier du premier mérite, qui vient de mourir, regretté de toute l'armée.

213 Paris

Le prince de Neufchâtel, major-général, annonce par une lettre datée de Königsberg, le 29 décembre, la perte que l'armée vient de faire du comte de ~~Lab~~ Lariboissière, 1er inspecteur-général, commandant l'artillerie. Cet officier du plus grand mérite est mort d'une fièvre maligne. Après la bataille de la Moskwa, où il perdit son fils, il tomba dans la mélancolie, et sa santé devint de jour en jour plus languissante.

Le Général de division Eblé a pris le commandement de l'artillerie de l'armée. (vide supra)

Lettre au prince, Major-Général.

Tilsit le 28 décembre 1812

Monseigneur,

j'ai l'honneur d'informer V. A. de l'arrivée du 10e corps, qui sera réuni demain sur la gauche du Niemen. V. A. sait que les Russes occupait Tilsitt le jour même où mon arrière garde se retirait de Mittau. L'ennemi avoit inondé de cavalerie, de artillerie et de quelque peu d'infanterie les cercles de Rossiena, de Chawli et Telch.

La tête du corps d'armée est arrivée devant Piclüponen le 26 où elle trouva le général Laskow en position. Le Général Kutusow en tenait une seconde à Tilsitt sur la gauche du Niemen. Le Général Diebitsch commandait une autre colonne sur mon flanc droit. Je fis attaquer immédiatement la position de Pieck tüponen: les Russes furent renversés par une très-belle charge executée par les hussards noirs et les dragons prussiens. (?) Deux regimens d'infanterie russe ont mis bas les armes; (?) on a pris, en outre, un Haubitze obusier, un Kulownwagen licorne, attelé ainsi que son caisson. La batterie légère prussienne, commandée par le major Graumann, a tiré avec beaucoup de superiorité et de ~~justesse~~ Kaltblütigkeit justesse. Le lieutenant-colonel Tresckow s'est de nouveau distingué. Il a perdu un de ses braves capitaines, M. Manstein.

Mes têtes de colonnes arrivant hier, j'ai fait une disposition pour attaquer l'ennemi; mais les Russes n'ont pas jugé à propos de soutenir une attaque qu'ils presumaient bien leur être funeste. Ils se sont retirés sur les deux rives du Niemen en le montant. Il ne t'restait plus à Tilsitt que quelques cosaques, lorsque le général Bachelu, qui avait attaqué avec tant de vigueur la veille, la position de Pickttüponen qui couvroit Tilsitt sur la rive droite, est entré dans cette ville à huit heures du soir. Le général Bachelu marche ce matin sur Ragnit: le général Grandjean a sa seconde brigade en position à Baubleu. Mes aides-de-camp Tramnag et Gramagel ont chargé avec les dragons à Piesttüponen. Je les recommande aux grâces de S. M. ainsi que d'autres officiers que je ferai connaitre par la relation plus détaillée de notre retraite de la Dwina au Niemen. Signé Macdonald le duc de Tarent.

Berlin du 3 janvier 1813

Notre monarque a éprouvé l'indignation la plus vive de la trahison du général d'York dont il a reçu hier l'affligeante nouvelle. S.M. a ordonné le même jour les mesures suivantes : tous les moyens seront pris pour saisir le général d'York et le traduire à Berlin, afin d'y être jugé et puni selon l'énormité de son crime. Le général de Kleist est nommé lieutenant-général commandant le contingent prussien, en remplacement du général d'York. Il prendra toutes les mesures nécessaires pour rappeler les troupes et les conduire sous les ordre de S.M. le roi de Naples et dans le lieu que ce prince aura désigné. M. de Natzmer, aide-de-camp du roi, est parti ce matin pour Koenigsberg, chargé d'une lettre par laquelle S.M., après avoir declaré qu'elle ne ratifie pas la convention conclue par le général d'York, considérant que les dispositions à prendre à l'égard des troupes appartiennent d'après le traité d'alliance, à S.M. l'Empereur, et dès lors au roi de Naples comme son lieutenant, invite ce prince à donner ses ordres au lieutenant-général de Kleist, et à les signifier au major de Natzmer qui fera connaître au corps prussien les volontés de son souverain.

Un ordre du jour sera publié dans tous les Etats de S.M. Prussienne et le roi de Naples sera prié d'ordonner qu'une publication semblable ait lieu dans l'armée française, pour répandre par toutes les voies le désaveu du roi et l'expression de son indignation. Si le général d'York ne peut être arrêté, il sera condamné par contumace. On assure que le prince de Hatzfeld se rendra sur-le-champ à Paris, pour porter à S.M. l'Empereur l'expression des sentimens du roi, et prouver ces mêmes sentimens à l'Europe entière par cette mission éclatante.

Convention

Aujourd'hui, les soussignés, savoir : le commandant en chef du corps auxiliaire prussien, lieutenant-général d'York, d'un côté, et le quartier-maître-général de l'armée impériale russe sous les ordres du comte Wittgenstein, général-major de Diebitsch, de l'autre, après mûre délibération ont passé la convention qui suit :

art. 1er le corps prussien occupera dans l'intérieur du territoire prussien la ligne le long de la frontière depuis Memel et Nimmersatt jusqu'à la route de Woinuta à Tilsitt, la route qui passe par Schillupischken et Melaucken jusqu'à Labiau, y compris les villes qu'elle touche, déterminera l'étendue du pays que doit occuper le susdit corps prussien. Le territoire sera borné de l'autre côté par Curisch-Haff, de manière que toute cette étendue sera considérée comme parfaitement neutre tant que les troupes russes pourront aller et venir sur les grandes routes précitées, mais elles ne pourront prendre leurs quartiers dans les villes de cet arrondissement.

2, Les troupes prussiennes resteront en parfaite neutralité dans l'arrondissement désigné article premier jusqu'à l'arrivée des ordres de S. M. le roi de Prusse, mais elles s'engagent, dans le cas où ladite Majesté leur ordonnerait de rejoindre les troupes impériales françaises, de ne pas combattre contre les armées russes pendant l'espace de deux mois, à dater du présent jour.

3 Dans le cas où S. M. le roi de Prusse ou S. M. l'Empereur de toutes les Russies refuseraient de ratifier la présente convention, le corps prussien sera libre de se porter là où les ordres de son roi l'appelleront

4 On rendra au corps prussien tous les traîneurs qu'on trouvera sur la grande route de Mietau, et également tout ce qui fait partie du matériel de l'armée. Quant à la branche des approvisionnemens et ~~du~~ du train dudit corps ~~d'armée~~, tout ce qui la compose pourra traverser sans obstacle les armées russes pour rejoindre de Königsberg ou de plus loin le corps d'armée prussien.

5 Dans le cas où les ordres du lieutenant-général d'York pourraient encore atteindre le lieutenant-général de Massenbach, les troupes qui se trouvent sous le commandement de ce dernier seront comprises dans la présente convention.

6 Tous les prisonniers que pourraient faire les troupes russes commandées par le général-major de Diebitsch sur les troupes du général de Massenbach seront également comprises dans cette convention.

7 Le corps prussien conservera la faculté de concerter tout ce qui est relatif à son approvisionnement avec les Régences provinciales de la Prusse, le cas non excepté où ces provinces seraient occupées par les armées russes. La convention précitée a été expédiée en double et munie de la signature et du sceau particulier des soussignés.

Fait au moulin de Poscherun le 18/30 décembre 1812.

Signé d'York, lieutenant-général au service de Prusse,
De Diebitsch, général major au service de Russie.

Sénat Conservateur.

Séance du 10 janvier 1813

La séance est ouverte à trois heures après midi, sous la présidence de S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire. Son Exc. le ministre des relations extérieures est présent à la séance. LL. Exc. les Comtes Regnaud de Saint-Jean-d'Angely et Defermon, ministre-d'état et conseiller-d'état, sont introduits. S. A. S. le prince Archichancelier prend la parole en ces termes:

Messieurs,

La nation se dispose d'elle même à des mesures qu'elle juge nécessaires pour le maintien de sa gloire et pour la conservation de sa prépondérance dans l'Europe. De tous les points de ce vaste Empire, des adresses se succèdent, des offres se multiplient, la volonté publique est prête à devancer les appels de l'autorité souveraine

L'Empereur, qui compte sur l'amour de ses peuples, et qui apprécie leurs ressources, a jugé qu'il n'y avait pas lieu de s'écarter des dispositions usuelles. S. M. aurait même différé de les employer, si un événement inattendu ne lui avait fait penser que tout en profitant de l'utile coopération de nos alliés, c'est sur tout le développement de nos propres forces qui doit accélérer le moment d'une paix honorable, telle qu'un cœur français peut la désirer, et telle que S. M. n'a cessé de la présenter à ses ennemis. C'est dans cet esprit, Messieurs, qu'a été rédigé le projet soumis à votre délibération. MM. les orateurs du conseil d'État vous en ~~pr~~ exposeront les motifs et les avantages, après que M. le ministre des relations extérieures vous aura fait lecture d'un rapport et de certaines pièces dont S. M. a commandé qu'il vous fût donné communication. »

S. Exc. M. le duc de Bassano, ministre des relations extérieures, donne communication du rapport suivant.

Rapport du ministre des relations extérieures à S. M. l'Empereur et Roi.

Sire,

Lorsque la Russie, violant les traités et renonçant à son alliance avec la France, pour s'unir au système de l'Angleterre déclara la guerre à V. M., vous appréciâtes, Sire, toute l'importance de la lutte qui allait s'engager. Vous ordonnâtes la formation, sous le titre de cohortes de la garde nationale, de 100 bataillons composés d'hommes âgés de 20 à 26 ans, qui appartenant aux 6 dernières classes de la conscription, n'avaient point été appelés à l'armée active. Cette institution a eu tout le succès que V. M. pouvait en attendre. (?) Une belliqueuse jeunesse préparée au métier de la guerre dans ces cadres de vieux soldats, demande avec empressement à partager la gloire de ses frères d'armes. (?) Lorsque de Smolensk, V. M. fit marcher vers Moscou ses armées victorieuses, elle ne se dissimula point que ses progrès dans le pays ennemi, ajoutaient de nouvelles chances aux chances communes de la guerre. Elle voulut fortifier encore la base de ses opérations, et elle ordonna la levée de la conscription de 1813, qui est aujourd'hui toute entière sous les armes. Avec les garnisons des places de France et d'Italie, V. M. a donc dans l'intérieur de ses États une force de plus de 300 000 hommes suffisante pour entretenir la guerre avec la Russie, pendant la prochaine campagne. Et votre intention était, Sire, de ne demander aucun secours extraordinaire, si tous nos alliés et spécialement l'Autriche, le Danemarck et la Prusse restaient fidèles à la cause commune. L'Autriche, le Danemarck, la Prusse ont donné à V. M. les plus fortes assurances de leurs sentiments. La Prusse a même offert d'augmenter d'un tiers et de porter à 30 000 hommes le contingent qu'elle avait fourni en exécution des traités.

219 mais pendant que cette puissance manifestait des dispositions aussi conformes à ses engagemens et aux intérêts de sa politique, les intrigues de l'angleterre préparaient un de ces évènemens qui caractérisent le esprit de désordre et d'anarchie que cette puissance ne cesse de fomenter en Europe. Le général d'Yorck, commandant de corps prussien sous les ordres du maréchal duc de Tarente, a trahi tout à la fois son honneur son général en chef et son roi. il a fait un pacte de perfidie avec l'ennemi. il n'est point d'intrigues, il n'est point de sourdes menées que l'angleterre n'ait mises en oeuvre pour changer les dispositions des souverains. Mais lorsqu'elle les a trouvés fermes dans leurs vrais intérêts et inébranlables dans leur alliance avec V. M., elle a entrepris de produire un bouleversement ~~général~~ révolutionnaire en cherchant à ébranler la fidélité des peuples. Au-delà des Etats de V. M., Sire, il est peu de contrées où l'audace et les manoeuvres des désorganisateurs n'aient porté l'inquiétude parmi les dépositaires de la tranquillité publique. dans les bourgs des agens de corruption, dans les camps de lâches instigateurs et dans les villes enfin, dans les écoles et jusqu'au sein des institutions les plus révérées, les faux enthousiastes travaillent sans cesse à séduire par des doctrines ténébreuses, et ceux qui doivent maintenir par la fidélité la plus courageuse l'autorité qui leur est confiée, et ceux qui n'ont d'autre devoir que celui d'obéir.

Dans de telles circonstances, Sire, et lorsque les intentions même d'un prince allié n'ont pu garantir les avantages que votre système politique devait vous assurer, il devient d'une imprévoyante nécessité de recourir aux moyens que V. M. trouvera dans la puissance de son Empire et dans l'amour de ses sujets.

Par ces considérations, les ministres de V. majesté, réunis dans un conseil extraordinaire de cabinet, vous proposent:

1° de rendre à l'armée active de 100 cohortes de gardes nationales; 2° de faire un appel de 100,000 hommes sur les conscriptions de 1809, 1810, 1811, et 1812; 3° de lever 150000 hommes de la conscription de 1814, qui se formeront dans les garnisons et dans les camps, sur nos frontières et sur nos côtes, et pourront se porter où il sera nécessaire, pour venir au secours des alliés de V. M. Par cet immense développement de forces les intérêts, la considération de la France et la sûreté de ses alliés se trouveront garantis contre tous les évènemens. Le peuple français sentira la force des circonstances; il rendra un nouvel hommage à cette vérité si souvent proclamée par votre Majesté du haut de son trône, qu'il n'est aucun repos pour l'Europe tant que l'angleterre n'aura pas été forcée à conclure la paix. Ce n'est point en vain, Sire, que vous avez donné à la France le titre de grande nation. Aucun effort n'est pénible pour elle, lorsqu'il s'agit de faire éclater

et son amour pour votre Majesté et son dévouement à la gloire du nom Français, je joins à ce rapport les pièces relatives à la defection du général d'York.

Je suis &c

——— Le duc de Bassano.

Lettre du duc de Tarente au prince Major général

Tilsitt. le 31 Decembre 1812

Monseigneur!

Après 4 jours d'attente de inquiétudes, et d'angoisses dont une partie du corps prussien a été témoin, sur le sort de l'arrière-garde qui, depuis Mittau, me suivait à une marche de distance j'apprends enfin par une lettre du général d'York qu'il a decidé lui-même du corps prussien. je joins ici copie de cette lettre, sur laquelle je ne me permets aucune réflexion; elle excitera l'indignation de tout homme d'honneur. Le général de Massenbach, qui était ici avec moi, avec deux batteries, 6 bataillons et 6 escadrons, est parti ce matin sans mes ordres pour repasser le Niemen. Il va rejoindre le général d'York. Il nous abandonne ainsi devant l'ennemi.

Agréez &c

Le maréchal duc de Tarente. Macdonald.

Napoléon &c

à Tous ceux qui les présentes verront, Salut;

Le Sénat, après avoir entendu les orateurs du Conseil d'Etat, a décrété et nous ordonnons ce qui suit:

Extrait des registres du Sénat Conservateur, du 11 janv. 1813

Le Sénat-conservateur, réuni au nombre de membres prescrit par l'acte &c décrète

Art. 1er 350000 hommes sont mis à la disposition du ministre de la guerre, savoir 1o 100000 h. formant les 100 cohortes du 1er ban de la garde nationale; 2o 100000 h. des conscriptions de 1809–1812 pris parmi ceux qui n'auront pas été rappelés à faire partie de l'armée active; 3o 150000 h. de la conscription de 1814.

Art. 2. En exécution de l'art. précédent, les 100 cohortes du 1er ban cesseront de faire partie de la garde nationale, et feront partie de l'armée active. Les hommes qui se sont mariés avant la publication du présent senatus-consulte, ne pourront être désignés pour faire partie de la levée prise sur les conscriptions des années 1809–1812. Les 150000 h. de la conscription de 1814 seront levés le courant de l'année, à l'époque que désignera le ministre de la guerre.

Art. 3. le présent senatus consulte sera transmis, par un message à S.M. l'empereur et roi. Les président et secrétaires. signé Cambacérès &

Den 12 Januar 1813 versammelte sich der Munizipalrath und der Munizipal-[illegible] von [illegible], und machten dem Kaiser ein Geschenk von 200 bewaffneten und ausgerüsteten Reitern. Wenn dieses Beispiel in Frankreich nachgeahmt wird, wovon [illegible] nur der 60te Theil ist, so hat der Kaiser in kurzer Zeit 40000 bewaffnete und ausgerüstete (Cavalerie geworben?) Reiter.

Natürlich muss dieses Beispiel von den Departementen ([illegible]) nachgeahmt werden. So hat der Präfect des [illegible] von welchem 20 (30 à 40 sollten es beginnen), der Gemeinderath bewilligte 16, wegen der [illegible] noch 4 fehlten) von allen 40 [illegible] und nun festgesetzt von jeder Landgemeinde 1 ausgerüsteten Reiter begehrt. Und das nennt man ein freiwilliges Geschenk!!!

Das Roer-Departement muss von den J. 1809–1812, 1900 Mann stellen nämlich.

arrond.	nombre de hommes du depôt du sort disponibles sur les classes de 1809	1810	1811	1812	Contingent de chacune des classes de 1809	1810	1811	1812	total
aix	177	17	401	446	106	9	215	239	569
Cologne	112	11	226	355	60	6	121	191	378
Creveld	186	14	354	412	100	7	190	221	518
Cleves	169	16	284	341	90	9	153	183	435
	664	58	1265	1554	356	31	679	834	1900

Noms des cantons									
	[illegible]	—	[illegible]	[illegible]	—	—	[illegible]		38
	—	—	[illegible]	[illegible]					
aix	1	—	33	37	—	—	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Borcette	—	—	22	28	—	—	18	20	38
Duren	26	—	22	53	—	—	12	15	27
Eschweiler	—	—	35	33	14	—	12	28	54
Froitzheim	14	5	25	28	—	—	19	18	37
Gemund	11	4	34	37	8	3	13	15	39
Geilenkirchen	34	2	52	29	6	4	18	20	48
Heinsberg	28	—	42	64	18	1	28	15	62
Linnich	50	3	42	45	15	—	22	36	73
Montjoie	21	—	23	48	27	1	23	24	75
Sittard	12	—	41	41	11	—	12	26	49
					7	—	38	22	67
Bergheim	14	—	26	59	9	—	14	32	55
Brühl	26	—	33	34	14	—	18	18	50
Cologne	—	—	—	31	—	—	—	22	22
Dormagen	—	6	19	61	—	3	9	33	45
Elsen	18	—	34	19	10	—	18	10	38
Juliers	9	—	19	39	8	—	10	21	36
Kerpen	15	—	21	43	8	—	11	23	42
Lechenich	13	3	33	30	7	2	18	16	43
Weyden	2	—	23	13	1	—	12	7	20
Zulpich	12	2	20	19	6	1	11	9	27

Noms des Cantons	nombre d'hommes du dépôt du sort disponibles sur les classes de				contingens sur chacune des classes de				total
	1809	1810	1811	1812	1809	1810	1811	1812	
Bracht	27	3	57	61	15	2	31	33	81
Crevelt	9	—	9	14	5	—	5	7	17
Erkelenz	19	—	64	60	10	—	34	32	76
Kempen	25	10	46	37	13	5	25	20	63
Meurs	14	—	38	56	8	—	20	30	58
Neersen	40	—	51	44	21	—	27	40	88
Neuss	11	—	35	20	6	—	19	11	36
Odenkirchen	16	1	5	23	9	—	3	12	24
Rheinberg	10	—	17	39	5	—	9	21	35
Uerdingen	9	—	23	25	5	—	12	13	30
Viersen	6	—	9	3	3	—	5	2	10
Calcar	10	—	38	30	5	—	21	16	42
Clèves	9	—	13	36	5	—	7	19	31
Cranenbourg	12	—	11	18	6	—	6	10	22
Goch	15	—	39	32	8	—	21	17	46
Gueldres	37	12	36	51	20	7	19	27	43
Horst	44	—	33	40	24	—	18	22	64
Wanckum	34	—	49	40	18	—	26	38	82
Wesel	—	4	23	32	—	2	12	17	31
Xanten	8	—	42	32	4	—	23	17	44

Lettre du Général Yorck au maréchal duc de Tarente

Tauroggen le 30 décembre 1812.

Monseigneur.

Après des marches très-pénibles, il ne m'a pas été possible de les continuer sans être ~~entamé~~ durchbrochen sur mes flancs et sur mes derrières. C'est ce qui a retardé la jonction avec V. Ex.; et devant opter entre l'alternative de perdre la plus grande partie de mes troupes, et tout le matériel, qui seul assurait ma subsistance, ou de sauver le tout, j'ai cru de mon devoir de faire une convention par laquelle le rassemblement des troupes prussiennes doit avoir lieu dans une partie de la Russie orientale, qui se trouve par la retraite de l'armée française au pouvoir de l'armée russe.

Les troupes prussiennes formeront un corps neutre, et ne se permettront pas des hostilités envers aucune partie. Les événemens à venir, suite des négociations belligerantes décideront sur leur sort futur.

Je m'empresse d'informer V. Exc. d'une démarche à laquelle j'ai forcé par des circonstances majeures.

Quel que soit le jugement que le monde portera de ma conduite, j'en suis peu inquiet. Le devoir envers mes troupes et la réflexion la plus mûre, me la dictent; les motifs les plus purs, quelles qu'en soient les apparences, me guident.

En vous faisant, monseigneur, cette déclaration, je m'acquitte des obligations envers vous, et vous prie d'agréer les assurances du plus profond respect avec lequel je suis etc

Signé D. Yorck.

Lettre du lieutenant général de Massenbach au maréchal duc de Tarente.

Monseigneur,

La lettre du général d'Yorck aura déja prévenu V. E. que ma dernière démarche m'est presentée et que je n'en pourrais changer rien, parceque la mesure de prévoyance que V. E. fit prendre cette nuit me paraît suspecte de vouloir peut être me retenir par force, ou désarmer mes troupes dans le cas présent. Il ne fallut prendre ce parti dont je me suis servi pour joindre mes troupes à la convention que le général commandant a signée, et dont il me donne l'avis et l'instruction ce matin.

V. E. pardonne que je ne sois venu moi-même pour l'avertir du procédé; c'était pour m'epargner une sensation très-penible à mon coeur, parceque les sentimens de respect et d'estime pour la personne de V. E., queje conserverai jusqu'à la fin de mes jours, m'auraient empêché de faire mon devoir.

Le 31. Decemb. 1812

Signé le lieutenant général

Massenbach.

Stuttgard le 29 Decemb.

On a publié que le général de Scheuning, grand-croix de l'ordre civil, et commandeur de l'ordre du mérite militaire, membre de la Legion d'honneur, était mort des suites de sa blessure.

Le Général Wurtembergeois et chef de l'état major M. de Kerner a été obligé de quitter l'armée pour cause de maladie.

Koenigsberg le 21 Decembre

Le quartier général du roi de Naples est établi dans notre ville depuis le 18. S. M. habite le château. Nous avons encore ici S. A. S. le prince de Neuchâtel, major général; LL. Exc. les maréchaux ducs d'Elchingen (vide supra), et de Trévise, et le duc d'Abrantès.

Marienwerder le 26 decemb.

S. A. I. le prince vice-roi d'Italie est arrivé aujourd'hui; il avait été précédé la veille, par le maréchal Victor.

Francfort le 6 janvier 1813

Nous avons vu passer hier ici MM. les généraux de Harran, Delton et Lapoel, venant de l'armée, et allant, le premier à Carlsruhe, les deux autres à Paris.

Du 8

S. Exc. M. le maréchal duc de Reggio est arrivé ici, le 6, et est reparti le 7 pour Paris. Chr[illegible] Montmut [illegible] M. le général comte Sebastiani, qui est arrivé hier ici, a suivi aujourd'hui la même route.

(M. le comte Regnaud de Saint-Jean d'Angély a exposé ces motifs.)

Motifs du Senatus consulte, qui met 350 mille hommes à la disposition du ministre de la guerre.

Monseigneur, Sénateurs,

Le traité de Tilsitt avait rendu au nord de l'Europe une paix qui semblait devoir être durable.

Mais l'Angleterre menacée de la guerre avec les États-Unis d'Amérique, redoutant avec raison la mauvaise issue que doit tôt ou tard avoir pour elle la lutte engagée en Espagne, s'est occupée de susciter à la France une nouvelle guerre, en faisant rompre l'alliance récemment jurée par la Russie.

Les efforts de l'Empereur pour la maintenir et assurer l'exécution des traités ont été inutiles et la guerre s'est renouvelée.

Elle a été commandée par la violation des conventions les plus solennelles, par des armemens nombreux, par des aggressions évidentes, par des refus répétés de toute explication, enfin par la nécessité imposée à S. M. de maintenir les droits et la considération de sa couronne et de celle de ses alliés.

Le succès de cette lutte nouvelle a été ce qu'il sera toujours pour des Français conduits par le génie qui les a accoutumés à vaincre.

L'ennemi forcé dans tous les postes, repoussé dans tous les combats, vaincu dans toutes les batailles, a été forcé d'abandonner sa capitale au vainqueur; mais il l'a livrée aux flammes et presque réduite en cendres.

De là, la nécessité de cette retraite glorieuse; retraite dans laquelle nous n'avons été atteints et frappés que par l'âpreté du climat, la dureté précoce de la saison, et l'excès inaccoutumé de sa rigueur.

Quand le 29e Bulletin de la grande armée vint étonner à la fois et rassurer la France, l'étendue de ses pertes dévoilées à la nation avec une simplicité si énergique, avec une si noble confiance, éveilla chez tous les Français le sentiment du besoin de les réparer; tous allèrent dès-lors au-devant des demandes qu'ils pressentaient, disposés plutôt à les prévenir et à les réparer qu'à les débattre ou à les attendre.

Cependant l'Empereur, dont les ennemis doivent toujours craindre, les alliés et les sujets toujours espérer la venue, était arrivé dans sa capitale, lorsqu'on le croyait encore au-delà de Wilna; et se faisant rendre compte des ressources de ses arsenaux, de ses magasins, de son trésor, du nombre de ses troupes, avait annoncé à la France l'intention de ne faire aucune demande d'hommes ni de contributions nouvelles.

Avec les impositions annuelles et les soldats déjà sous les armes, il pouvait fournir à tous les besoins de la campagne au midi et au nord de l'Europe.

Mais, Sénateurs, les faits que le ministre des relations extérieures vient de vous faire connaître par ordre de S. M. doivent changer les premiers calculs de sa sagesse économe des sacrifices de ses peuples, et y faire succéder les calculs de la prévoyance et de la nécessité.

Déja Messieurs, j'ai vu éclater dans cette assemblée les témoignages de l'indignation qu'éprouvera l'Europe entière au récit d'une trahison à laquelle on hésiterait de croire si elle n'était avouée, écrite par son auteur même.

« Le général prussien dont le nom deviendra désormais une injure, a trahi à la fois son souverain, l'honneur, les devoirs de citoyen et ceux de soldat.

il s'est séparé honteusement de l'armée dont il faisait partie, du corps avec lequel il marchait; il a livré ceux qui s'exposaient sur sa foi aux suites hasardeuses de son lâche abandon, de sa désertion inopinée.

Instruit de ce crime, nouveau dans l'histoire des guerres modernes, S. M. le roi de Prusse a montré un ressentiment digne de sa loyauté et de sa fidélité à ses alliés. Uni de sentiments au monarque, son cabinet n'a éprouvé que le besoin de réparer, de punir un attentat politique et militaire, qui offense la nation prussienne, et outrage son souverain.

Ces faits, ces assurances sont consignées dans les pièces dont le ministre des relations extérieures vous a donné communication.

Elles garantissent que la gravité de cet événement sera appréciée non seulement par le gouvernement, mais encore par le peuple prussien tout entier. Il jugera et toutes les nations du nord jugeront avec lui, de quels malheurs un tel crime pourrait être la source. La Prusse montrera son attachement au Prince qui la gouverne, en se ralliant à son exemple à la voix de l'honneur, et à la fidelle observations des traités.

Cependant le politique attentif depuis plusieurs années à la marche des événemens, s'arrêtera nécessairement sur les causes qui ont amené celui dont je viens vous entretenir, et ces causes, Sénateurs, il ne me semble pas inutile de les retracer ici rapidement.

On les trouve évidement dans les manoeuvres et les intrigues de l'Angleterre sur le continent.

Trop faible pour se défendre seule même sur mer contre la puissance française, elle a constamment et successivement travaillé à armer contre elle tous les cabinets de l'Europe. C'est l'Angleterre qui a amené et ramené sur les champs de bataille les armées que l'empereur a vaincues et vaincues encore depuis douze ans.

Lorsque les cabinets éclairés par l'expérience ont voulu la paix, la paix qui a réjoui l'Europe, a fait frémir l'Angleterre.

Alors elle a répandu parmi les peuples, et surtout dans les grandes villes, à l'aide de ses nombreux émissaires et au moyen d'une active correspondance, les germes de haine, les semences de division, les principes de désorganisation qui éloignent ou séparent les sujets de leurs princes, les peuples de leurs gouvernements.

C'est ainsi que des sociétés nombreuses sous les noms d'amis de la verité de la nature etc etc. ou sous d'autres titres non moins bizarres, ont été formées encouragées soutenues, prêchant la haine l'insurrection, la desobeissance contre tout souverain ami de la France et de la paix du continent.

Hélas, c'est dans notre belle france, si paisible aujourd'hui, alors si agitée si misérable, que le cabinet anglais a fait, durant plusieurs années, qui furent des années de crimes et de malheurs, l'essai de ces funestes moyens de discorde et de troubles civils

C'est par ces moyens que l'Angleterre agissoit en 1809 contre le cabi:net de St. Pétersbourg, alors qu'il montrait envers la France des disposi:tions amies. C'est par ses agens que l'Angleterre preparait en Russie l'influence du parti ennemi de la France, et par lui les hésitations, les variations, les resolutions hostiles ~~et~~ des deux cabinets, et enfin cette dernière guerre qui a coûté à la Russie la devastation de ses plus belles provinces le repos à l'Europe, des regrets à l'humanité.

L'Angleterre a employé, sans doute, pour préparer l'éternel des:honneur du général York, les mêmes moyens, les mêmes associations par lesquels elle anima en 1809 des corps reglés, à se mettre en rébel:lion, et, chose inouïe, à faire la guerre pour leur compte, malgré l'intention, contre les ordres mêmes de leur souverain.

Ainsi l'Angleterre desunit et divise les pays qu'elle ne peut dominer, elle prepare la ruine des états qu'elle ne peut soumettre à son système.

En effet, quel moyen de destruction plus inévitable pour le trône même le mieux affermi, que la désertion d'une armée, son opposition aux intérêts de son pays, sa desobeissance aux ordres de son monarque, si tous les souverains interressés à la répression d'un tel crime, n'unissoient leur voix pour la provoquer, leurs efforts pour en assurer le châtiment leur pouvoir pour en empêcher le retour.

Heureusement Messieurs, les tentatives de nos ennemis pour étendre jusqu'à la France leur fatale influence, leurs funestes succès sont impuissans.

Notre vaste territoire, notre immense population, n'éprouvent que les sacrifices inséparables de l'état de guerre, mais sont loin de re:douter les malheurs des pays, qui en sont le théâtre.

Au dedans, la tranquillité regne; l'industrie, les arts, les travaux publics suivent leur cours

Au dehors, l'Autriche et nos autres alliés se montrent affectionés et fideles.

Nos forces nos moyens, nos ressources militaires sont immenses.

Toute fois au moment où vient d'éclater la première éruption de ce volcan des brûleurs allumés par l'Angleterre sous les trônes qui veulent rester indépendans de sa politique, il est nécessaire de réunir des ressources proportionnées, supérieures même aux dangers que la prudence envisage.

Ce qui suffisait hier à la sécurité du gouvernement se trouve aujourd'hui au-dessous de sa prévoyance. De nouveaux évènemens ont créé de nouveaux besoins: des conjonctures imprévues commandent des sacrifices inattendus.

Un sentiment universel de fidélité et de dévouement s'unira chez le peuple français au sentiment de son intérêt et de sa gloire, pour diriger sa conduite et déterminer ses résolutions.

S. M. vous propose de mettre à la disposition de son ministre de la guerre des forces assez considérables pour en imposer à tous nos ennemis, pour détruire toutes les espérances dans toutes les suppositions; et vous le savez Messieurs, la réflexion et l'histoire vous l'ont appris, c'est ainsi qu'on repousse le danger, qu'on garantit le succès, qu'on assure la gloire qu'on prépare la paix.

Le nombre d'hommes demandés par le ministre de la guerre se divise en trois classes.

La première se compose des cohortes dont les voeux sont allés au devant des besoins, et qui ont sollicité comme une faveur d'échanger le devoir de défendre les frontières de la France, contre l'honneur d'aller chercher l'ennemi au delà des sierres.

Le 2me Classe se compose d'une levée sur les hommes faisant partie des quatre précédentes conscriptions, non compris la dernière.

Cette levée a pour objet de réserver dans l'intérieur jusqu'au moment où elle aura acquis une force plus grande, une aptitude plus décidée pour le service militaire. la 3me classe, appelée par le sénatus-consulte, je veux dire la conscription de 1814.

Elle pourra n'être pas immédiatement réunie: le ministre de la guerre jugera dans quel moment il conviendra de la faire marcher.

Les efforts des insulaires, artisans de la guerre continentale, sectateurs d'une guerre sans terme, font à la France une loi impérieuse de ses armemens formidables. Elle n'a oublié, ni l'insolence des vainqueurs sous Louis XIV ni la honte des traités sous Louis XV, elle n'oubliera pas non plus, les triomphes qui ont effacé ces humiliations, la nécessité de conserver sans tâche la gloire qu'elle a acquise, le besoin de préparer

de nouveaux succès, la dignité de la couronne, l'honneur de la nation et des armes françaises.

Le projet de senatus-consulte est renvoyé à une commission spéciale, et le sénat s'ajourne à demain.

Séance du 11 Janvier 1813.

Le sénat se réunit à deux heures sous la présidence de S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire.

M. le comte de Lacépède, au nom de la commission spéciale nommée dans la séance d'hier, fait le rapport sur le projet de senatus-consulte.

Le Sénat après avoir délibéré sur le projet de Senatus-consulte, arrête qu'il sera présenté à S. M.

En conséquence aujourd'hui à 8 heures et demie du soir MM. les comtes Lacépède, président; de Beaumont, et de Lapparent, sécretaires, ont eu l'honneur de présenter le Senatus-consulte à S. M. avec l'adresse dont la teneur suit:

Extrait du registre du Sénat Conservateur.
du lundi 11 Janvier 1813.

Le Sénat Conservateur, réuni au nombre de membres prescrits par l'article XC de l'acte des constitutions du 13 decembre 1799.

Après avoir adopté le projet de senatus consulte qui lui a été présenté dans la séance d'hier, par lequel trois cent cinquante mille hommes sont mis à la disposition du Gouvernement,

Délibérant sur la proposition faite par sa commission spéciale, chargée du rapport de ce projet,

Arrête que le Senatus-consulte de ce jour sera présenté à S. M. l'Empereur et Roi par le bureau du sénat, et que, lors de cette présentation, M. le président annuel exprimera à S. M. les sentimens du Sénat, par l'adresse dont la teneur suit.

Sire

Le Sénat a l'honneur de présenter à votre majesté impériale et royale, l'hommage de sa fidelité de son dévouement, de son respect, et le senatus consulte qu'il vient d'adopter.

Il a desiré, Sire, d'exprimer au pied du trône de V. M. l'indignation profonde qu'~~elle~~ inspira à tous les Français, la trahison d'un général d'une puissance alliée, mis sous les ordres d'un des maréchaux de V. M. et faisant partie d'une de vos armées. Cette violation des loix de l'honneur et de la guerre est un nouvel effet des intrigues corruptrices du cabinet britannique. C'est un attentat contre la sureté des gouvernemens, le repos des nations, la foi publique et l'ordre des sociétés. Le Continent de l'Europe, Sire est menacé de ces commotions terribles que

229 V. M. a pu seule arrêter dans notre patrie.

Mais V. M. a tout prévu elle a reconnu qu'elle devoit déployer la plus grande puissance, pour commander aux événements ou pour en maîtriser les effets; elle veut que rien ne puisse la détourner de l'objet de tous vos désirs, de toutes vos victoires et du sacrifice si souvent renouvellé de votre repos de vos affections, de vos jouissances les plus chères. La nation ajoute à ses nombreuses phalanges 350,000 Français; les braves des immenses armées que V. M. va faire mouvoir seront les conquérans de la paix."

Les présidents et sécrétaires,

Signé, Cambacérès

Le Comte de Beaumont, le comte de Lapparent.

Vu et Scellé:

Le chancelier du Sénat,

Signé comte Laplace

Napoléon &c

A Tous présens et à venir, Salut:

Le Sénat, après avoir entendu les orateurs du conseil d'état, a decreté et nous ordonnons ce qui suit:

extrait des registres du Sénat-Conservateur, du lundi 11 janvier 1813.

Le Sénat-conservateur, réuni au nombre de membres prescrit par l'article 90 &c &c

Décrète:

art. 1er 350000 hommes sont mis à la disposition du ministre de la guerre, savoir:

1, 100000 hommes, formant les 100 cohortes du 1er ban de la garde nationale;

2, 100000 hommes des conscriptions de 1809 — 1812, pris parmi ceux qui n'auront pas été appelés à faire partie de l'armée active.

3, 150000 hommes de la conscription de 1814.

art. 2, En execution de l'article précédent les 100 cohortes du 1er ban cesseront de faire partie de la garde nationale, et feront partie de l'armée active.

Les hommes qui se sont mariés avant la publication du présent Senatus-consulte, ne pourront être désignés pour faire partie de la levée prise sur les conscriptions des années 1809 — 1812.

Les 150000 hommes de la conscription de 1814 seront levés dans le courant de l'année, à l'époque que designera le ministre de la guerre.

3, Le present Senatus consulte sera transmis, par un message à S. M. l'Empereur et Roi   Signé Cambacérès   &c

» mandons et ordonnons que les présentes, revêtues des sceaux de l'État, insérées au Bulletin des lois, soient adressées aux cours, aux tribunaux et aux autorités administratives, pour qu'ils les inscrivent dans leurs registres, les observent et les fassent observer; et notre grand-juge ministre de la justice est chargé d'en surveiller la publication. »

Donné en notre palais des Tuileries le 11 janvier 1813.

Signé Napoléon

29e Bulletin de la Grande Armée.

Molodetschno le 3 Decembre 1812.

jusqu'au 6 9bre. le tems a été parfait, et le mouvement de l'armée s'est exécuté avec le plus grand succès. Le froid a commencé le 7; dès ce moment, chaque nuit nous avons perdu plusieurs centaines de chevaux qui mouraient au bivouac. arrivés à Smolensk, nous avions déjà perdu bien des chevaux de cavalerie et d'artillerie.

L'armée russe de Volhynie était opposée à notre droite. Notre droite quitta la ligne d'opération de Minsk, et prit pour pivot de ses opérations la ligne de Varsovie. L'Empereur apprit à Smolensk, le 9 ce changement de ligne d'opérations, et présuma ce que ferait l'ennemi. Quelque dur qu'il lui parût de se mettre en mouvement dans une si cruelle saison, le nouvel état des choses le nécessitait. Il espérait arriver à Minsk, ou du moins sur la Berezina, avant l'ennemi; il partit le 13 de Smolensk, le 16 il coucha à Krasnoi. Le froid qui avait commencé le 7, s'accrut subitement, et, du 14 au 15 et au 16, le thermomètre marqua 16 et 18 degrés au-dessous de glace. Les chemins furent couverts de verglas, les chevaux de cavalerie, d'artillerie, de train périssaient toutes les nuits, non par centaines, mais par milliers, sur tout les chevaux de France, et d'Allemagne. Plus de 30000 chevaux périrent en peu de jours; notre cavalerie se trouva toute à pied: notre artillerie et nos transports se trouvaient sans attelage. Il fallut abandonner et détruire une bonne partie de nos pièces et de nos munitions de guerre et de bouche.

Cette armée si belle le 6, était bien différente dès le 14, presque sans cavalerie, sans artillerie, sans transports. Sans cavalerie, nous ne pouvions pas nous éclairer à un quart de lieue; cependant, sans artillerie, nous ne pouvions pas risquer une bataille et attendre de pied ferme; il fallait marcher, pour ne pas être contraints à une bataille, que le défaut de munitions nous empêchait de désirer; il fallait occuper un certain espace pour ne pas être tournés; et cela sans cavalerie qui éclairait et liait les colonnes. Cette difficulté jointe à un froid excessif subitement venu, rendit notre situation fâcheuse. Les hommes que la nature n'a pas trempés assez fortement pour être au-dessus de toutes les chances du sort et de la fortune parurent ébranlés, perdirent leur gaîté, leur bonne humeur, et ne rêvèrent que malheurs

et catastrophes; ceux qu'elle a créés supérieures à tout, conservent leur gaieté et leurs manières ordinaires, et voient une nouvelle gloire dans des difficultés différentes à surmonter.

L'ennemi qui voyait sur les chemins les traces de cette affreuse calamité qui frappait l'armée française, chercha à en profiter. Il enveloppait toutes les colonnes par ses cosaques, qui enlevaient, comme les Arabes dans les déserts, les trains et les voitures qui s'écartaient. Cette méprisable cavalerie, qui ne fait que du bruit et n'est pas capable de renforcer une compagnie de voltigeurs, se rendit redoutable à la faveur des circonstances. Cependant l'ennemi eut à se repentir de toutes les tentatives sérieuses qu'il voulut entreprendre; il fut culbuté par le vice-roi audevant duquel il s'était placé, et il y perdit beaucoup de monde.

Le duc d'Elchingen qui, avec trois mille hommes, faisait l'arrière garde, avait fait sauter les remparts de Smolensk. Il fut cerné et se trouva dans une position critique: il s'en tira avec cette intrépidité qui le distingue. Après avoir tenu l'ennemi éloigné de lui pendant toute la journée du 18, et l'avoir constamment repoussé, à la nuit il fit un mouvement par le flanc droit, passa le Borysthène et déjoua tous les calculs de l'ennemi. Le 19, l'armée passa le Borysthène à Orza, et l'armée russe fatiguée, ayant perdu beaucoup de monde, cessa là ses tentatives.

L'armée de Volhynie s'était portée dès le 16 sur Minsk et marchait sur Borisow. Le général Dombrowski défendait la tête de pont de Borisow avec 3000 hommes. Le 23, il fut forcé et obligé d'évacuer cette position. L'ennemi passa alors la Berésina, marchant sur Bobr; la division Lambert faisait l'avant garde. Le 2e corps, commandé par le duc de Reggio, qui était à Tschereïn, avait reçu l'ordre de se porter sur Borisow pour assurer à l'armée le passage de la Berésina. Le 24, le duc de Reggio, rencontra la division Lambert, à 4 lieues de Borisow, l'attaqua, la battit, lui fit 2000 prisonniers, lui prit six pièces de canon, 500 voitures de bagages de l'armée de Volhynie, et rejeta l'ennemi sur la rive droite de la Berésina. Le général Berckeim, avec le 4e de cuirassiers, se distingua par une belle charge. L'ennemi ne trouva son salut qu'en brûlant le pont qui a plus de 300 toises.

Cependant l'ennemi occupait tous les passages de la Berésina; cette rivière est large de 40 toises, elle charriait assez de glaces, mais ses bords sont couverts de marais de 300 de long, ce qui la rend un obstacle difficile à franchir.

Le général ennemi avait placé ses 4 divisions dans différens débouchés où il présumait que l'armée française voudrait passer.

Le 26, à la pointe du jour, l'Empereur après avoir trompé l'ennemi par divers mouvemens faits dans la journée du 25, se porta sur le village de Studzianca et fit aussitôt, malgré une division ennemie et en sa présence, jeter deux ponts sur la rivière. Le duc de Reggio passa, attaqua l'ennemi et le mena battant

deux heures; l'ennemi se retira sur la tête de pont de Borisov; le général Legrand, officier du premier mérite, fut blessé grièvement mais non dangereusement. Toute la journée du 26 et du 27 l'armée passa.

Le duc de Bellune, commandant le 9e corps, avait reçu ordre de suivre le mouvement du duc de Reggio, de faire l'arrière-garde et de contenir l'armée russe de la Dwina qui le suivait. La division Partounaux faisait l'arrière-garde de ce corps. Le 27 à midi, le duc de Bellune arriva avec deux divisions au pont de Studzianca.

La division Partounaux partit à la nuit de Borisow, une brigade de cette division, qui formait l'arrière-garde, et qui était chargée de brûler les ponts partit à 7 heures du soir; elle arriva entre 10 et 11 heures; elle chercha sa 1re brigade et son général de division, qui étaient partis 2 heures avant, et qu'elle n'avait pas rencontrés en route. Ses recherches furent vaines; on conçut alors des inquiétudes. Tout ce qu'on a pu connaître depuis, c'est que cette 1re brigade, partie à 5 heures, s'est égarée à 6, a pris à droite au lieu de prendre à gauche, et a fait deux ou trois lieues dans cette direction, que dans la nuit et transie de froid, elle s'est ralliée aux feux de l'ennemi, qu'elle a pris pour ceux de l'armée française; entourée ainsi, elle aura été enlevée. Cette cruelle méprise doit nous avoir fait perdre 2000 hommes d'infanterie, 300 chevaux et 3 pièces d'artillerie. Des bruits coururent que le général de division n'était pas avec sa colonne et avait marché isolément.

Toute l'armée ayant passé le 28 au matin, le duc de Bellune gardait la tête de pont sur la rive gauche; le duc de Reggio, et derrière lui toute l'armée, était sur la rive droite.

Borisow ayant été évacué, les armées de la Dwina, et de Volhynie communiquèrent; elles concertèrent une attaque. Le 28, à la pointe du jour, le duc de Reggio fit prévenir l'Empereur qu'il était attaqué; une demi-heure après, le duc de Bellune le fut sur la rive gauche. L'armée prit les armes. Le duc d'Elchingen se porta à la suite du duc de Reggio, et le duc de Trévise derrière le duc d'Elchingen. Le combat devint vif; l'ennemi voulut déborder notre droite, le général Doumerc commandant la 5e division de cuirassiers, et qui faisait partie du 2e corps resté sur la Dwina, ordonna une charge de cavalerie aux 4e et 5e régimens de cuirassiers, au moment où la légion de la Vistule s'engageait dans des bois pour percer le centre de l'ennemi, qui fut culbuté et mis en déroute. Ces braves cuirassiers enfoncèrent successivement 6 carrés d'infanterie et mirent en déroute la cavalerie ennemie qui venait au secours de son infanterie. 6 mille prisonniers, deux drapeaux et 6 pièces de canon tombèrent en notre pouvoir.

De son côté, le duc de Bellune fit charger vigoureusement l'ennemi, le battit, lui fit 5 à 600 prisonniers, et le tint hors la portée du canon du pont. Le général Fournier fit une belle charge de cavalerie.

Dans le combat de la Berezina, l'armée de Volhynie a beaucoup souffert. Le duc de Reggio a été blessé; sa blessure n'est pas dangereuse; c'est une balle qu'il a reçue dans le côté.

Le lendemain 29, nous restâmes sur le champ de bataille. Nous avions à choisir entre deux routes: celle de Minsk et celle de Wilna. La route de Minsk passe au milieu d'une forêt et de marais incultes, et il eût été impossible à l'armée de s'y nourrir. La route de Wilna, au contraire, passe dans de très-bons pays. L'armée, sans cavalerie, faible en munitions, horriblement fatiguée de 50 jours de marche, traînant à sa suite ses malades et les blessés de tant de combats, avait besoin d'arriver à ses magasins. Le 30, le quartier général fut à Plechnitsi; le 1er Decembre à Slaiki; et le 3 à Molodetschno, où l'armée a reçu les premiers convois de Wilna.

Tous les officiers et soldats blessés, et tout ce qui est embarras, bagages etc, ont été dirigés sur Wilna.

Dire que l'armée a besoin de rétablir sa discipline, de se refaire, de remonter sa cavalerie, son artillerie et son materiel, c'est le resultat de l'exposé qui vient d'être fait. Le repos est son premier besoin. Le materiel et les chevaux arrivent. Le general Bourcier a déjà plus de 20000 chevaux de remonte dans differens dépôts. L'artillerie a déjà réparé ses pertes. Les généraux, les officiers et les soldats ont beaucoup souffert de la fatigue et de la disette. Beaucoup ont perdu leurs bagages par suite de la perte de leurs chevaux; quelques-uns par le fait des embuscades des cosaques. Les cosaques ont pris nombre d'hommes isolés, d'ingenieurs géographes qui levaient les positions, et d'officiers blessés, qui marchaient sans précaution, préférant courir des risques plutôt que de marcher posément et dans des convois.

Les rapports des officiers-généraux commandans les corps, feront connaître les officiers et soldats qui se sont le plus distingués, et les détails de tous ces mémorables événemens.

Dans tous ces mouvemens, l'Empereur a toujours marché au milieu de sa garde, la cavalerie, commandée par le Maréchal duc d'Istrie, et l'infanterie, commandée par le duc de Dantzick. S.M. a été satisfaite du bon esprit que sa garde a montré; elle a toujours été prête à se porter partout où les circonstances l'auraient exigé; mais les circonstances ont toujours été telles que sa simple présence a suffi, et qu'elle n'a pas été dans le cas de donner.

Le prince de Neuchâtel, le grand maréchal, le grand ecuyer, et tous les aides-de-camp et les officiers militaires de la maison de l'Empereur, ont toujours accompagné S.M.

Notre cavalerie était tellement démontée, que l'on a pu réunir les officiers auxquels il restait un cheval, pour en former 4 compagnies de 150 hommes chacune. Les généraux y faisaient les fonctions de capitaines, et les colonels celles de sous-officiers. Cet escadron sacré, commandé par le général Grouchy, et sous les ordres du roi de Naples, ne perdait pas de vue l'Empereur dans tous les mouvemens.

La santé de S.M. n'a jamais été meilleure.

Paris le 26 janvier.

Le roi de Naples étant indisposé a du quitter le commandement de l'armée qu'il a remis entre les mains du vice-roi. Ce dernier a plus d'habitude d'une grande administration, il a la confiance entière de l'Empereur.

Après la trahison du général York, le roi de Naples a jugé convenable de se porter sur la route d'Elbing, et de là sur Posen, où son quartier général est arrivé le 16 janvier.

Le général Rapp avec 30000 hommes de garnison occupe l'île de Nogat et Dantzick; 6000 hommes occupent Thorn et ses environs; 6000 Prussiens occupent Graudentz; un corps d'observation que commande le prince d'Eckmühl est sur Bromberg; le prince Schwarzenberg et le général Reynier tiennent en avant de Varsovie. Le 5e corps se réorganise dans cette place, et le duc de Tarente s'est dirigé sur Posen; le maréchal Saint-Cyr est rétabli de sa blessure. Le duc de Bellune est arrivé à Posen.

Il n'y a eu depuis l'affaire du duc de Tarente sur le Niemen, dans laquelle il a fait aux Russes trois bataillons prisonniers, aucun engagement quelconque avec l'ennemi; il n'y a eu que quelques rencontres de cosaques de peu d'importance.

Toute la cavalerie à pied est arrivée sur l'Oder. Le général Bourcier, qui est à Berlin, mande qu'il a des marchés pour 30000 chevaux dont 20000 sont déjà livrés et dans les dépôts, tant pour les remontes de la cavalerie que pour celles de l'artillerie et des équipages militaires.

Le froid continue à régner.

Le roi de Prusse réorganise son contingent entre Stettin et Colberg.

Le général Lauriston est parti hier de Paris pour porter son quartier général sur Magdebourg, où arrive le corps d'observation de l'Elbe qu'il commande.

Le général Souham passe le Rhin avec l'avant-garde du corps d'observation du Rhin et va se porter sur Francfort.

S. M. a donné au général Bertrand le commandement du corps d'observation d'Italie qui se réunit à Verone.

Une avant-garde composée de 40000 hommes de troupes fraîches se réunit à Posen sous les ordres du maréchal duc d'Elchingen! ce maréchal est du nombre de ceux dont le courage et la force d'ame ont été éprouvés.

Le roi de Saxe réunit des troupes autour de Glogau.

L'Empereur d'Autriche rassemble des forces considérables dans la Gallicie. On y compte déjà une armée de plus de 80000 hommes. La confiance et l'harmonie sont entières entre les deux cours impériales de Vienne et de Paris.

Le roi de Danemarck est sourd aux menaces et aux intrigues de l'Angleterre, de la Russie, et de la Suède.

Dantzick est aujourd'hui une place inexpugnable: 30000 hommes de bonnes troupes y sont réunis; de bons généraux les commandent, et le gouverneur de la ville est le général Rapp, brave et intrépide soldat; bon nombre d'officiers du genie et d'artillerie s'y trouvent; la place est approvisionnée de tout pour deux ans.

Tous les bruits qu'on fait courir sont donc faux: il n'y a pas eu de bataille à Königsberg; il n'y en a pas eu à Elbing; aucun officier général n'a été blessé; et nous le répétons, aucune affaire n'a eu lieu depuis celle du duc de Tarente, sur le Niemen.

L'Allemagne n'a rien à craindre ni des intrigues de l'Angleterre, ni de l'irruption des barbares, qui n'ont su défendre leur pays qu'en le devastant, et leur capitale qu'en la brulant.

Enfin! aussitôt que le hiver sera passé, les Russes seront chassés et renvoyés d'autant plus vite qu'ils se seront avancés davantage.

Nous sommes autorisés à faire cet exposé pour tranquilliser les bons citoyens de l'Allemagne et de France, et nous ajoutons qu'ils peuvent être certains que s'il survenait des événements, on en donnerait sur-le-champ communication au public, avec la même vérité et simplicité que l'on a fait connaître les malheurs de l'armée dans le 29 Bulletin. On ne sait pourquoi les Anglais attachent de l'importance à inonder nos côtes et le Continent de pamphlets remplis de fausses relations; en effet, tout le mal qu'a éprouvé l'armée est dit dans le 29e Bulletin, mais ce que les gazettes de St Petersbourg ajoutent que des aigles et des canons nous ont été pris en front de bandière, est faux! très faux!

Lettre du prince Eugène Napoléon, vice-roi du royaume d'Italie au ministre de la guerre.

Marienwerder. le 6 janvier 1813

Monsieur le duc,

Les Gazettes de Saint-Petersbourg me tombent sous les mains, et j'y vois, combien les relations qu'elles contiennent sur les événements de Novembre et de Decembre sont denaturées et fausses. Je ne m'arrête qu'à ce qui regarde mon corps d'armée. Il est dit dans ces gazettes que le 8 Novembre, Platoff m'a attaqué et dispersé mon corps d'armée, m'a pris 2700 hommes et toute mon artillerie. Ces faits sont faux. Platoff s'est à peine présenté devant mon corps. Il a été repoussé de toutes parts. S'il a fait quelques prisonniers, il n'en a pas fait un seul les armes à la main, mais il a pu ramasser des hommes isolés qui la nuit, pour se mettre à l'abri de l'extrême froid, s'étaient éparpillés dans des villages. Quant aux canons, il n'en a pas enlevé un seul, quoiqu'il soit vrai que j'ai été obligé par la perte de mes chevaux morts par suite d'un froid excessif, d'abandonner la plus grande partie de mon artillerie, après l'avoir démontée et brisée.

Je sais que les relations russes sont toutes fausses: l'étendue du pays et l'extrême ignorance de la plus grande partie de cette population donnent au gouvernement russe de grandes libertés à cet égard; aussi en profite-t-il pour faire courir les bruits les plus insensés. Nous étions aux portes de Moscou que le peuple nous croyait battus!

Signé Eugène Napoleon.

Lettre du maréchal prince d'Eckmühl, au major général.

Thorn. le 8 janvier 1813.

Monseigneur

je lis avec étonnement dans les gazettes de Saint-Petersbourg, que dans la journée du 16 novembre, l'ennemi a fait 12000 prisonniers sur mon corps d'armée, et qu'il a tellement éparpillé dans les bois voisins les restes de ce corps, qu'il est entièrement détruit. il serait difficile de pousser plus loin l'impudence et le mensonge, si toutes les relations russes depuis le commencement de la campagne et dans les campagnes précédentes, n'étaient déja connues, ne chantait-on pas des Te Deum à Petersbourg et n'y distribuait-on pas des cordons pour la bataille d'Austerlitz? ne disaient-ils pas qu'ils nous avaient pris 100 pièces de canon à la bataille de la Moskwa, et ne chantaient-il pas encore à cette occasion des Te Deum, qui remplissaient d'allégresse l'Angleterre? combien de difficultés n'ont-ils pas faites pour avouer la prise de Moscou? ne se sont-ils pas aussi proclamés vainqueurs à Malojarostavetz, où nous les avons poursuivis pendant l'espace de 40 verstes!

Le fait est que S. M. sachant que l'armée russe de Volhynie venait sur la Berezina, fut obligée de partir de Smolensk malgré la rigueur de la saison. Par un mouvement subit de la temperature, le froid, qui n'était que de 6 degrés, fut porté à 20, et même un moment à 25, selon quelques-uns de nos officiers du génie, qui avaient leur thermomètre. Tous nos attelages et notre train d'artillerie périrent. S. M. ne voulut plus engager de bataille avec l'ennemi; elle ne voulut plus même qu'on se laissait amuser par des affaires de détail, désirant gagner en toute hâte la Berezina. Lorsque S. M. traversa Krasnoi, elle eut à rejetter en arrière l'ennemi qui s'était mis entre la garde et mon corps d'armée. aussitôt que mon corps eut rejoint l'armée, S. M. continua sa marche, et mon corps dut encore, sans s'amuser à soutenir une lutte dans laquelle l'ennemi avait sur nous l'avantage d'une artillerie et cavalerie nombreuses manoeuvrant sur des patins et sur des traineaux. mais mon corps n'a pas rencontré l'ennemi qu'il ne l'ait battu. il a fait des pertes très-fortes par les fatigues, le froid, et cette fatalité qui a fait périr tous nos chevaux de cavalerie et d'artillerie une grande quantité de mes hommes s'est éparpillée pour chercher des refuges contre la rigueur du froid; et beaucoup ont été pris. V. A. sait que je ne dissimule pas mes pertes; elles sont sensibles sans doute, et me navrent de douleur; mais la gloire des armes de S. M. n'a pas été compromise un seul instant!

Signé. le maréchal duc d'Auerstaedt
prince d'Eckmühl.

Lettre du maréchal duc d'Elchingen au major-général.

Elbing le 10 janvier 1813

Monseigneur je lis dans les gazettes de Saint Petersbourg, que le 19 Novembre à minuit, mon corps fort de 12000 hommes a envoyé parlementer et a posé les armes; que moi je me suis sauvé seul et blessé en passant le Borysthène sur les glaces. — je ne puis pas croire que le général de l'armée russe ait dans ses rapports, donné lieu à un pareil mensonge; et quoique je sache, le peu de confiance qu'on accorde en Europe à ces rapports des Gazettes russes constamment décréditées par l'absurdité de leurs contes; cependant je prends le parti d'écrire à V.A. et je la prie de faire imprimer ma lettre pour donner un démenti formel à celui qui a dit que mon corps avait posé les armes et que j'étais passé seul au delà du Dnieper. Bien loin de là, dans la journée du 18 Novembre, j'ai contenu seul, les efforts de l'ennemi; je n'avais que 4000 hommes dans ce moment sous mes ordres, et par le malheur des circonstances où nous nous trouvions je n'avais pas d'artillerie; l'ennemi en avait une nombreuse; je l'arretai toute la journée; je reconnus bien alors que ce n'était plus la même infanterie; car ils vinrent à moi plusieurs fois et malgré la grande supériorité du nombre, ils ne purent jamais m'entamer. A dix heures du soir, ils m'envoyèrent un colonel en parlementaire pour me proposer de me rendre; je ne répondis à cette impertinence qu'en faisant le parlementaire prisonnier, et en l'emmenant avec moi sur l'autre rive du Dnieper que je fis repasser à mes troupes, et je l'ai remis le lendemain au quartier Général de S.M. à Orcha, lorsque j'y arrivai avec mon corps. il me manquait à peine 500 hommes qui avaient été tués dans le combat de la veille

Tous les rapports officiels des Russes sont des romans. il n'y a de vrai dans ce qu'ils disent, que la perte de mon artillerie, et V.A. sait qu'il n'était pas au pouvoir humain de la transporter au milieu des glaces et sur le verglas, lorsque tous nos chevaux succombaient sous la fatale mortalité qu'occasionnait la rigueur du froid

Dans tout le cours de la campagne, ni à moi, ni à mes camarades les Russes ne nous ont pris une seule pièce de canon en face de l'ennemi, quoiqu'il soit vrai, que nos attelages tombant morts de froid, nous avons été obligés de briser et de laisser notre artillerie.

A entendre ces rapports de Saint-Petersbourg, nous serions tous des laches, qui n'aurions su que fuir devant les terribles légions russes; il est vrai qu'à les entendre aussi, nous aurions fuis à la bataille de la Moscwa!!! et qu'ils nous auraient poussés à 16 verstes du champ de bataille! ainsi, c'est en nous sauvant que nous aurions occupé Moscou!

Le printems nous fera raison de toutes ces fanfaronnades. Les Russes trouveront partout les hommes d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland, de Witepsk, de Smolensk, de la Moscwa et de la Berezyna

Signé. le maréchal duc d'Elchingen.

Concordat

Paris le 27 janvier 1813

LL. MM. sont parties de Paris le mardi 19 pour aller chasser à Grosbois. Le soir, elles ont été coucher à Fontainebleau, où on ne les attendait point.

En arrivant, l'Empereur s'est rendu chez le Pape, qui était en conversation avec les cardinaux et des prélats.

S. M. et le Saint-Père sont restés ensemble près de deux heures.

Le lendemain mercredi, le Pape, accompagné des Cardinaux de Bajane, Doria, Ruffo, de l'archevêque de Tours, et des Evêques d'Evreux, de Nantes, de Trèves et de Edesse, a été rendre visite à S. M. l'Empereur, qui a reçu le Saint Père dans ses grands appartemens.

Au retour de chez l'Empereur, le Saint Père s'est rendu chez S. M. l'impératrice. Peu de tems après, S. M. l'impératrice, accompagnée des dames du palais et des autres personnes de son service, a été rendre visite au Pape.

Les jours suivans, S. M. et le Saint-Père ont eu de fréquens entretiens.

Enfin, le lundi 25, à 9 heures du soir, S. M. et le Saint Père réunis dans le grand sallon des appartemens occupés par le Pape, ont signé le Concordat qui termine tous les différends élevés à l'occasion des affaires de l'Eglise.

Cet acte a été signé par l'Empereur et par le Pape en présence de cardinaux et des prélats qui étaient à Fontainebleau.

A peine le concordat avait été signé, que S. M. l'impératrice est venue de son propre mouvement féliciter le Pape sur cet heureux évènement.

Stuttgard le 18 janvier 1813

On a fait paraître ici la publication suivante,

„Dans la nuit du 7 au 8 janvier, l'on a arraché dans la maisonnette de chasse qu'on avait établie près de la route entre Murr et Pleidelsheim dans le grand bailliage de Marbach, pour une chasse qui était ordonnée pour le 8, une planche sur laquelle le roi serait trouvé pendant le tirer, et l'on avait placé au-dessous un long sac contenant 4 livres 3/4 de poudre avec un briquet, une pierre à fusil, un morceau d'amadou coupé en longueur, et un paquet d'étoupes.

Comme il résulte évidemment de ces dispositions, qu'on en voulait aux jours de S. M. on assure à celui qui pourra découvrir l'auteur ou ses complices, une récompense de 1000 ducats et la promesse de taire son nom. Si le dénonciateur était lui même un des complices, et qu'il pût donner des renseignemens certains sur tout le complot, on lui assure par ces présentes, outre la récompense indiquée ci-dessus et la promesse de taire son nom, l'impunité la plus entière.

297

» En général, on donnera une récompense convenable à tous ceux, qui pourront fournir des renseignemens de nature à faire découvrir les auteurs de ce crime.

» Stuttgard le 17 janvier 1813.

Le ministre d'Etat.

Proclamation.

La Confédération générale du royaume de Pologne.

Polonais! naguères nous réclamions de vous des sacrifices qui paraîtraient impossibles à d'autres qu'à vous. Toutefois, quelque grands, quelque pénibles qu'ils fussent, ils n'étaient pourtant calculés que sur les succès constans des armes victorieuses de notre libérateur; et ils sont insuffisans aujourd'hui. Mais vous qui avez juré de mourir ou de recouvrer un royaume que la force et l'inique tyrannie vous ont arraché; vous sentez comme nous, que tant qu'il coulera dans nos veines une seule goutte de sang polonais, nous n'avons pas encore fait pour la patrie tout ce que nous devons faire. Des résultats imprévus, suites de la guerre actuelle, nous ordonnent ce dernier sacrifice. Les dangers de la patrie, l'honneur national, le devoir, nos sermens communs le réclament impérieusement. Aux armes, citoyens! C'est la patrie qui vous appelle: il s'agit pour nous de tout ce que nous avons de plus cher; de cette patrie qu'on veut nous enlever; de notre existence présente, du sort de notre postérité. C'est aujourd'hui que cette bravoure qui vous est si naturelle, doit devenir le rempart de nos frontières menacées par un inique aggresseur. Venez ~~vous~~ pour un moment joindre votre valeur à celle de nos braves soldats, et que votre constance les mette à même d'attendre l'époque où le libérateur de la Pologne reparaîtra parmi nous, pour recouvrer, à la tête d'une nouvelle armée victorieuse, les avantages que, malgré toute sa prévoyance, la rigueur de la saison vient de leur enlever. Aux armes citoyens! Ce cri ne peut vous être étranger; vos ancêtres l'ont entendu tant de fois! tant de fois ils ont fait à la patrie le sacrifice de leur fortune, de leur sang et de leur vie! C'est d'après les usages les plus antiques, les constitutions les plus respectables, les lois les plus saintes, que vous avez formé ce noeud sacré qui nous lie tous. Voici le moment de payer cette dette que la loi vous a fait contracter. Vous braves descendans de tant de héros! montrez vous dignes de vos ancêtres; prouvez à l'univers qu'en héritant d'eux ces distinctions qu'ils avaient si bien méritées, vous vous y êtes acquis des droits aussi avérés, par des services semblables. Levez-vous, généreux descendans de Czarnecki, et faites que le noeud que nous venons de former pour la défense de notre religion, de notre monarque et des droits de la nation, deviennent comme jadis celui de Tyszowice le salut de la Pologne. Levez vous, héros de Lanckorone et de Czenstochau: retracez nous ces tems où au défaut de soldats d'élite et de troupes avancées, des rassemblemens de simples gentilshommes enflammés de patriotisme, suppléaient la connaissance de l'art militaire par une discipline sévère et constante; les manoeuvres par une prudence circonspecte

la tactique par une bravoure à toute épreuve; ces tems où cette noblesse guerrière, armée, pour la 1re fois, alterè tant de combats et des combats souvent heureux, à ce même ennemi qui menace nos frontières.

Nous vous donnons pour commandant general le prince Poniatowski général en chef de la force armée, ce guerrier dont le nom seul reveille dans nos coeurs, tous les sentimens que nous a toujours inspirés le souvenir des heros qui ont fait le plus d'honneur à la Pologne. Nous deposons en lui toutes nos esperances, et comme jadis la patrie, dans les circonstances les plus critiques, confiait sans crainte les destinées aux citoyens, dont elle avait prouvé le zele et la valeur: nous remettons de même à son patriotisme, à son courage à ses talens la defense de nos frontières. En effet qui a plus de droits à l'honneur de servir de guide à la noblesse polonaise, que celui qui a fait rejaillir sur toute la nation la gloire, dont il s'est couvert lui-même? Nous lui donnons pour adjoint et suppleant le prince Eustache Sanguszko, dont le courage s'est montré avec tant d'eclat dans trois campagnes successives, et dont le patriotisme a ries aux plus grandes epreuves, appele la confiance general. Levez vous, rassemblez vous sous les seigneurs des marechaux, dans les departemens et les districts; mais que vous rassemblemens annoncent l'ordre et la discipline; observez dans tous les points les reglemens que nous promulgons aujourd'hui. Des travaux de quelques instans vous conduiront à la gloire, plus chere aux Polonais que tous les trésors, et vous assureront des droits aux recompenses qui vous sont destinées. Les distinctions les plus honorables vous attendent; la patrie reconnaissante vous comblera de ses dons. Le retour de l'été vous ramenera au sein de vos familles, et vous rendra aux paisibles travaux de la campagne. C'est au nom de la patrie que nous prenons cet engagement envers vous, comme c'est en son nom que nous réclamons aujourd'hui vos secours. Hâtez vous de vous rendre sous les drapeaux, que vous devez honorer par votre courage, votre discipline, et votre enthousiasme patriotique; prouvez à l'Europe étonnée, que ceux qui ont déjà tant de sang pour la Pologne, en ont encore à verser pour elle.

Mode d'organisation par l'arrière-ban.

La confédération générale du royaume de Pologne prévenue par le conseil des ministres, sur les dangers qui menacent la patrie, et usant du pouvoir que lui a déféré, l'acte de ladite confédération aux articles 2 et 10, décrète la convocation de l'arrière-ban, d'après le mode suivant.

Art. 1re tout gentilhomme possessioné dans quelque district que ce soit, et inscrit sur la liste de citoyens, sera tenu de monter à cheval, ou de donner un remplacant.

2, tout habitant qui possède des biens-fonds, quand même il ne serait pas noble, tout propriétaire temporaire, ou fermier tenant à bail ou en hypotheque des terres nobles, ou des domaines nationaux, de quelque droit et à quelque titre que ce soit, est compris dans l'article précédent de la présente ordonnance.

3 Les seuls militaires en service actuel sont dispensés d'entrer dans l'arrière-ban; quant aux autres, ni leur âge, ni leurs emplois ne peuvent les libérer de cette obligation générale et commune à tous.

4 Ceux qui se rangeront en personne sous les drapeaux de la patrie, ne sont pas tenus d'avoir un uniforme, des armes et des chevaux tels que le porte le réglement militaire. Il leur est permis de se vêtir et de se monter comme les circonstances leur permettront; mais quant aux armes, ils doivent au moins des piques.

5 Ceux qui enverront des remplaçans doivent leur donner des chevaux sains et vigoureux, sans égard d'ailleurs pour l'âge et la taille, les armes comme il a été dit dans l'article précédent, et les vêtir de manière qu'ils puissent résister au froid pendant le reste de l'hiver.

6 Conformément à l'usage adopté par nos ancêtres, nous nommons général en chef de l'arrière-ban, le prince Joseph Poniatowski, ministre de la guerre du duché de Varsovie, général commandant la force armée de Pologne etc. Ce témoignage de reconnaissance à laquelle il s'est acquis tant de droits dans les occasions les plus critiques, est une récompense que la nation lui doit, et que nous voulons signaler aux yeux de l'Europe entière, pour le convaincre de la confiance sans bornes que nous avons mise en ses talens, son zèle et son patriotisme. Mais par égard pour les nombreuses et pénibles obligations qu'il a déjà à remplir, nous lui donnons pour suppléant avec le titre de vice-général en chef le prince Eustache Sangusko.

7 Le général commandant en chef l'arrière-ban, aura la même autorité sur tous les rassemblemens qui s'en formeront que sur l'armée de ligne, qui à ses ordres. Le vice-général en chef le remplacera par-tout où il ne pourra être en personne. Tous les deux se concerteront avec la confédération générale, dans tout ce qui aura trait à l'organisation et aux opérations de l'arrière-ban.

8 Nous nommons maréchaux de l'arrière-ban, convoqué par les ordres et sous les auspices de la confédération générale, les citoyens dont les noms suivent, comme ceux qui ont mérité aux plus justes titres, notre confiance et celle de la nation; (Hier folgen die Namen [illegible].)

9 Le général en chef, à l'effet d'accélérer le rassemblement et l'organisation de l'arrière-ban, nommera des chefs d'escadron et autres officiers, dont le nombre sera déterminé par l'urgence des circonstances; ce dont les maréchaux devront l'informer dans tous les cas.

10 Les maréchaux sont sous les ordres immédiats du général-commandant en chef.

11. Sur les premiers ordres du général en chef, les maréchaux se rendront aux lieux de leurs arrondissemens respectifs, qu'ils jugeront les plus favorables au prompt rassemblement de l'arrière-ban, et ils enverront dans ceux où ils ne pourraient se trouver en personne, des chefs d'escadron ou autres officiers, qui devront être toujours auprès d'eux et les aider de leurs fonctions.

12 Toutes les autorités locales, dès qu'elles en seront requises par le général en chef, seront tenues de donner des quartiers et de fournir des vivres aux soldats de l'arrière-ban, comme aussi de seconder de tout leur pouvoir les maréchaux, les chefs d'escadron et autres officiers.

13 Les maréchaux, les chefs d'escadron et autres officiers devront se concerter dans toutes les circonstances, avec les autorités locales et auront droit d'exiger d'elles tout secours et assistance; mais ils ne pourront empiéter sur les attributions de ces autorités.

14 Les maréchaux pendant tout le cours de leur gestion, auront le grade de généraux de brigade; les chefs d'escadron celui de chefs dans la ligne, et leurs lieutenans, celui de capitaines; et tous porteront les marques des grades que le général en chef leur prescrira. Cependant ces grades ne leur donneront point le droit de commander les troupes de ligne; et lors de la réunion de la force armée, le commandement restera toujours aux officiers des troupes réglées.

15 Bien que, d'après les usages et les anciennes lois polonaises, relatives à l'arrière-ban, la noblesse seule soit obligée d'y entrer ou en personne, ou par des remplaçans, il sera cependant permis aux maréchaux de recevoir sous leurs enseignes tous les bourgeois non nobles, qui se présenteront comme volontaires, armés et avec leurs chevaux. Ces volontaires, outre la reconnaissance de la patrie, que nous leur garantissons de la manière la plus solennelle, auront droit aux distinctions et aux récompenses exclusivement réservées à la noblesse; si d'ailleurs, lors de la révocation de l'arrière-ban, ils obtiennent des chefs sous lesquels ils auront servi, des témoignages honorables de bonne conduite et de bravoure.

16, Il sera établi au nom de la Confédération une distinction d'honneur particulière pour ceux qui composeront l'arrière-ban. Tout individu qui y restera jusqu'au terme fixé et y remplira religieusement ses devoirs, aura droit à cette distinction; mais toute action ignoble sera un titre d'exclusion pour ceux qui en auraient été capables. Un réglement particulier déterminera le mode de cette distinction, et les cas où elle devra être accordée.

17 Le conseil de la confédération générale a demandé au gouvernement de fixer dans tous les domaines nationaux un certain nombre de fonds de terre, pour être distribués à la fin de l'arrière-ban aux braves, qui auront le mieux mérité de la patrie, ou aux veuves et aux enfans de ceux qui seront morts au champ d'honneur. Ces récompenses seront accordées par le conseil général, sur les recommandations du général en chef.

18 En outre, le conseil-général s'oblige d'obtenir du gouvernement un fonds de terre du revenu de dix mille florins, pour celui des maréchaux, qui, le premier, levera mille chevaux pour le service de l'arrière-ban, et qui les mettra à la disposition du général chef.

19 L'arrière-ban est assujetti à toute la rigueur des peines portées par les réglemens militaires. En conséquence, quiconque, sous ce prétexte, oserait faire des armemens partiels, sans y être autorisé par le général en chef, le vice-général ou quelqu'un des maréchaux, sera regardé comme perturbateur de la tranquillité publique et, comme tel, jugé suivant toute la rigueur des lois.

20 La convocation de l'arrière-ban n'a pour objet que de mettre nos frontières à l'abri de toute attaque, et prendra fin dès que le danger cessera. Toutefois personne ne peut quitter le service sans une permission expresse du général en chef, et cela sous peine d'être puni suivant les lois militaires. Le jour où l'arrière-ban devra commencer ses rassemblemens, sera déterminé par un ordre que le général en chef adressera aux maréchaux.

21. Si quelqu'un des citoyens qui auraient servi dans l'arrière-ban voulait entrer dans l'armée de ligne, après avoir rempli le tems fixé dans l'article ci-dessus, le général en chef, en sa qualité de commandant-général de la force armée, lui donnera un grade analogue à ses services dans la levée en masse.

22. Comme l'arrière-ban mettra un grand nombre de citoyens hors d'état de continuer les procès, qu'ils auraient commencés, et de se rendre aux termes qui leur seraient fixés, le conseil-général se concertera avec les autorités du gouvernement pour faire suspendre les cours de justice et autres magistratures, pendant toute la durée dudit arrière-ban. Des réglemens particuliers indiqueront le mode d'après lequel cette suspension des magistratures aura lieu.

23. Les maréchaux devront sur-tout veiller à ce que les rassemblemens de l'arrière-ban ne mettent point d'obstacles à la levée des conscrits, ordonnée par le gouvernement, pour completter les gardes à pied et à cheval, comme aussi la cavalerie légère.

24. Le présent réglement sera completté par des ordonnances spéciales du général en chef, lesquelles seront portées sans délai à la connaissance publique par la voie des autorités nationales. En conséquence tous les fonctionnaires et employés, tant civils que militaires, tant ecclésiastiques que laïcs sont chargés de promulguer le plus tôt possible le présent réglement, et seront tenus d'employer tous les moyens, qui seront dans leur pouvoir, pour le faire exécuter dans toute sa rigueur, et aussi promptement que faire se pourra.

Arrêté à Varsovie à la séance du conseil de la Confédération générale du royaume de Pologne, le 20 Décembre 1812.

Signé. Stanislas comte Zamoÿski suppléant du maréchal de la diète et de la Confédération générale du royaume de Pologne.

Cajetan Cormian, secrétaire de la Confédération général du royaume de Pologne.

Voici les offres de chasseurs montés et équipés, faites par l'arrondissement d'Aix-la-chapelle :

La ville d'Aix-la-chapelle	25
La ville de Borcette	5
Les 10 communes de ce canton	10
la ville de Duren	6
les 13 communes rurales de ce canton	12
Schweiler chef-lieu	3
les 11 communes rurales	11
les 7 communes rurales du canton Froitzheim	8
les 11 — du canton de Gemund	11
Geilenkirchen	2
les 11 communes rurales de ce canton	11
les 13 communes du canton de Heinsberg	9
la ville de Sittard	2
les 15 communes rurales de ce canton	11
	150

l'arrondissement de Cologne

les 5 communes du canton de Bergheim	11
les 6 commun. du canton de Bruhl	10
la ville de Cologne	80
les 4 com. du canton de Dormagen	8
les 10 comm. du canton d'Elsen	13
la ville de Juliers	5
les 5 communes rurales de ce canton	12
les 6 com. rurales du can. de Kerpen	6
les 4 com. du cant. de Lechnich	9
les 4 com. du cant. de Weiden	7
les 10 com. du cant. de Zulpich	9
	170

l'arrondissement de Clèves	
la ville de Clèves	8
les com. rur. de ce canton	3
le canton de Calcar	8
de Cranenbourg	4
la ville de Goch	4
les 5 com. rur. de ce canton	11
la ville de Gueldres	2
les 7 com. rur. du canton	7
le canton de Horst	6
de Wanessum	6
la ville de Wesel	10
la ville de Xanten	2
les com. rur. de ce canton	5
	76

l'arrondissement de Crevelt	
la ville de Crevelt	13
le canton de Straelt	9
de Erkelens	11
Kempen	8
Meurs	7
Weerden	11
la ville de Neuss	5
les communes rurales de Neuss	6
Odenkirchen	10
Rheinberg	8
Urdingen	9
Viersen	4
	108

offrandes particulières — 28

Total general — 324.

Berlin le 17 janvier 1813. notre gazette contient l'article suivant:

„Le Maréchal duc d'Elchingen, dans sa retraite de Smolensk (1) était déja entouré, il renvoya un parlementaire qui l'avait sommé de se rendre; mais beaucoup lui en ayant envoyé un second qui lui peignait sa situation comme plus dangereuse encore, il lui fit bander les yeux et le garda en lui disant qu'il était trop tard pour le renvoyer, et que déja il avait pris ses dispositions pour se faire jour. Le maréchal manoeuvra alors avec tant de habileté que 3 jours il passa le Dnieper à la vue des russes et qu'enfin il joignit avec ses troupes, principalement la cavalerie, l'Empereur à Orsza."

Königsberg le 6 janvier.

Le général major russe comte Sievers, qui s'était avancé avec un Détachement considérable par des chemins impraticables, et qui s'étant réuni avec la cavalerie des deux avantgardes du corps d'armée du général comte Wittgenstein, est entré dans la ville le 5 à une heure du matin, comme l'arrière-garde du corps du duc de Tarente en sortant. L'entrée des troupes russes s'est fait avec ordre.

Du 7.

Le roi de Naples étant parti d'ici le 1er de ce mois avec la garde impériale françaicse pour se rendre à Elbing, le corps du maréchal Macdonald se rapprocha toujours plus sur la route de Labiau. Dans la nuit du 4 au 5, il défila à travers notre ville.

D'après une ordonnance de police les fenêtres du rez-de-chaussée de toutes les maisons ont été éclairées pendant la nuit. cette mesure était d'autant plus necessaire, que le degel qui était survenu, rendait le marcher très-difficile; et sûrement elle n'a pas peu contribué à bon ordre que les troupes ont gardé en se retirant.. j. de Paris

Dantzick 6 janvier. On a publié ici aujourd'hui l'ordre du jour suivant:

« On a répandu hier à la bourse le bruit qu'il avait été tenu chez le gouverneur général un conseil de guerre dans lequel on avait agité la question de savoir si l'on devait ou non faire sauter les fortifications de Dantzick. De pareils bruits ne peuvent être inventés et propagés que par des gens ignorans ou mal intentionnés. S. Exc. M. le gouverneur a été étrangement surpris d'apprendre qu'il paraissait que quelques personnes peu instruites avaient ajouté foi à ces bruits. Non seulement on ne fera point sauter les fortifications; mais si l'ennemi osait s'en approcher, on les défendra jusqu'à la dernière extrémité; et s'il est nécessaire, nous nous battrons jusque dans la dernière enceinte de Dantzick. Il n'y a rien de plus facile que de témoigner du dévouement à son souverain dans la prospérité. Mais il est réservé à la garnison de Dantzick de prouver dans les circonstances actuelles à la patrie et à son auguste chef, que rien ne peut ébranler son courage, et qu'elle défendra à tout prix la place importante confiée à sa fidélité et à son honneur. Si quelqu'un à l'avenir se permettait de tenir des propos de ce genre, de quelque état qu'il soit, il sera chassé honteusement de la ville.

Le général de division, aide-de-camp de S. M. l'empereur et roi, gouverneur général de Dantzick, comte Rapp.

La gazette de Varsovie annonce que postérieurement à l'arrivée du maréchal Macdonald à Tilsitt, il y a eu une affaire à Tapio; S. Exc. est entrée le 3 janvier à Koenigsberg. Le 4, le roi de Naples a eu une action avec les russes près de Mehlsack. Le quartier-général de l'armée française a été d'abord transféré à Elbing, et ensuite à Marienwerder. J. de Paris.

Der General Baraguay d'Hilliers ist zu Berlin feyerlich begraben worden.

Une lettre de Stuttgard nous donne des détails exacts et positifs sur l'événement qui a inspiré des craintes pour les jours du roi. S. M. devait se rendre à la chasse, et l'on sait que l'on construit toujours dans la forêt où elle doit chasser, une loge en planches, d'où le roi tire sur le gibier. Un paysan, en traversant la forêt la veille du jour de chasse, ayant aperçu de la lumière dans le bois, s'en approcha par curiosité. À une certaine distance, il voit deux hommes qui s'échappent mystérieusement et se sauvent au plus vite; il ne doute pas qu'il n'y ait là-dedans quelque chose de suspect et court chez le forestier lui donner avis de ses soupçons. L'on se transporte sur les lieux, on fait des recherches, et l'on trouve 5 livres de poudre, des mèches lentes et une lanterne sourde, ce qui ne laisse aucun doute sur un projet dont la seule idée fait frémir.

Paris le 1er février

Le vice roi, lieutenant de l'Empereur, commandant en chef la grande armée, écrit de Posen, le 26 janvier, à 6 heures du soir, que les remontes de chevaux se font avec la plus grande activité; que le corps que commande le général Rapp, à Dantzick, est de 30000 hommes sans y comprendre les troupes d'artillerie, du génie et de marine; qu'il a sous ses ordres les généraux Heudelet et Grandjean; que le général Campredon y commande le génie, et le général Lepin, l'artillerie; que la place est approvisionnée en grains, et légumes pour cinq ans, en viande et en eau-de-vie, médicamens &c pour 14 mois; que tout l'équipage de siège de Riga est rentré dans la place; que l'équipage de siège parti de Magdebourg, et destiné pour Dunabourg, était précédemment rentré à Dantzick; que les fortifications étaient en bon état; que les magasins étaient abondamment fournis d'effets d'habillement, d'armement et de munitions de guerre; qu'une brigade de cavalerie composée de dragons et de chasseurs, et forte de 2000 chevaux, est à Dantzick sous les ordres du général Cavaignac; que le général Rapp occupe les dehors de la place, à 10 lieues autour. Il y a au trésor de quoi assurer la solde pendant une année.

Le prince de Eckmühl avait envoyé le général Gérard à Bromberg, d'où il avait repoussé le général russe Woronzoff, après avoir pris ou tué quelques cosaques; les Bavarois &c. étaient cantonnés entre Posen et Thorn, liant la communication.

Le vice roi annonce en outre que le prince Schwarzenberg occupait Pultusk et Ostrolenka; le général Regnier, avec le 7e corps, était à la droite; le 5e corps que commande le prince Poniatowski, se réorganisait et comptait déjà 20000 hommes sous les armes; les chevaux abondaient à Varsovie; que le prince de Neufchâtel avait été très malade; la goutte, qui s'était portée sur la poitrine, lui avait fait souffrir des douleurs aiguës; mais on était parvenu à la rappeler aux pieds, et le prince était en meilleur état; que le corps prussien se reformait entre Stettin et Posen; que le roi de Prusse accompagné de M. de Saint-Marsan, ministre de France, et du ministre ministre d'Autriche, s'était rendu à Breslau; que les ordres avaient été expédiés pour former une forte avant-garde française, et composée de plus de 40000 h. de troupes fraîches.

Richingen en Prusse le 29 janvier

M. le colonel français Jean Silvestre Blanquet, chef d'état major de M. le général de division Comte Bronssier, est mort ici, le 26, en se rendant de Custrin à Glogau.

Pologne

Varsovie, le 9 Janvier — La confédération générale du royaume de Pologne à l'armée.

Heros! vous revenez dans cette partie de votre patrie où vous rapportez à vos concitoyens pour récompense de tant d'efforts & de privations, une réputation sans tache & l'estime du grand regénérateur de notre nation. ainsi vous nous rapportez les avantages les plus chers à nos coeurs; car s'il vous a été impossible cette fois d'atteindre l'unique but de nos sacrifices, cependant il convenoit aux Polonais de se montrer dignes de ce but en faisant d'aussi glorieux efforts. Votre intrépidité nous faisoit présumer la perte douloureuse, que la patrie a éprouvée par la mort d'un grand nombre de braves qu'elle pleure. Lors de votre entrée dans cette glorieuse carrière, nous vîmes l'enthousiasme qui brillait dans vos traits, les larmes de joie que nous répandîmes étoient un présage de celles dont nous arrosons aujourd'hui vos glorieuses couronnes.

Vous, qui n'avez jamais été vaincus, mais qui avez été si souvent victorieux vous qui avez eu à supporter les rigueurs des élémens conjurés, soyez les bien venus. Nous vous saluons, enfans chéris de la patrie, la partie la plus chère de la nation nos protecteurs soyez les biens venus. Venez dans les bras de vos pères & de vos mères attendris, vous guérirez les blessures honorables que vous avez reçues, & rétablirez vos forces épuisées par les fatigues. Vous étiez notre appui, nos concitoyens, qui s'arment, protégeront votre rétablissement. & le reste de notre fortune, dont nous ferons volontiers le sacrifice à la patrie, ouvrira bientôt une nouvelle carrière au zèle qui vous enflamme. Vous nous racontez les combats sanglants que vous avez livrées, les difficultés inouïes que vous avez surmontées, mais en refléchissant que c'est pour la patrie que vous les avez supportées vous brulez du desir de vous y exposer de nouveau. Il est donc inutile de vous inspirer de la constance, car depuis 20 ans vous avez donné au continent étonné un exemple inouï. C'est un combat qui dure depuis 20 ans. Vous avez depuis 20 ans sacrifié votre sang pour la Pologne, vous en avez arrosé les iles éloignées.

Vos généraux ont gravé avec la pointe de leurs épées le nom polonais sur les durs granits du Caire, à une époque où l'on n'osoit pas le prononcer dans votre patrie. Vous avez planté pour la Pologne des drapeaux victorieux sur les Rives du Tage & de l'Ebre. C'est pour la Pologne, que vous avez parcouru des champs couverts de glaces & arrosés de sang & vous combatterez pour elle jusqu'au moment où l'ennemi reconnoîtra la justice de notre cause, justice que le monde entier ne peut nous contester. Lorsque la France hospitalière vous servit de retraite comme à des exilés sans nom, & sans patrie, flottants entre le doute & l'espérance, pouviez vous espérer que le moment viendrait où le heros du monde, qui vous avoit d'abord conduits à la victoire dans les pays étrangers & éloignés, vous rassembleroit dans votre patrie sous les drapeaux de vos pères? vous avez attendu cette époque avec constance. Vous avez reçu de ses mains ces aigles, ces décorations, que vous avez su défendre avec tant de bravoure, c'est lui qui vous avoit donné votre existance, votre Roi & ~~votre~~ vos lois. C'est lui qui fait briller sur vos bannières ce chevalier qui a le glaive en main (les armes de la Lithuanie). Les regimens des braves lithuaniens partagent vos fatigues, votre gloire & votre espérance. Ainsi, c'est en faisant ces sacrifices sans bornes, & en

montrant la même constance que vous devez attendre l'accomplissement de nos destinées. Heros! ce ne sont pas ceux, à qui la fortune en ecartant tous les obstacles a procuré des avantages faciles, qui meritent d'avoir dans l'histoire une place à côté des Macedoniens immortels & des heros romains; mais ceux qui, opposant un courage proportionné aux difficultés, resistent par leur fermeté au malheur, que l'adversité ne peut abattre, & qui triomphent par leur constance de la fortune. Les obstacles & le malheur forment l'experience des hommes & des nations. C'est dans les revers que croît leur grandeur d'âme, & que le mérite se montre dans tout son jour. Heros! vos jeunes compagnons d'armes vous prennent pour exemple. Servez-leur de modèle pour cette nouvelle campagne. Nos sermens sont les mêmes. Vous avez repeté sur le theatre de la guerre ceux que nous avons faits sur l'autel de la patrie. Pour nous, tandis que vous acquerez de nouveaux merites par votre bravoure & votre constance, nous conduirons au resultat desiré la cause de notre posterité par des actions, & en faisant le sacrifice de tout ce que nous possedons, dès que la patrie le demandera.

Donné à Varsovie en session du conseil general de la confédération du royaume de Pologne, le 8 Janvier 1813

Pour le maréchal de la confédération générale du royaume de Pologne. St. Zamoyski.

Lettre de S. M. l'Empereur et Roi au Senat.

Senateurs,

Nous avons jugé utile de reconnaître par des récompenses éclatantes les services qui nous ont été rendus spécialement dans cette dernière campagne, par notre cousin le maréchal duc d'Elchingen. Nous avons pensé d'ailleurs qu'il convenait de consacrer le souvenir honorable pour nos peuples, de ces grandes circonstances où nos armées nous ont donné des preuves signalées de leur bravoure et de leur dévouement, et que tout ce qui tendrait à en perpétuer la mémoire dans la postérité était conforme à la gloire et aux intérêts de notre couronne.

Nous avons en conséquence érigé en principauté, sous le titre de principauté de la Moskowa, le chateau de Rivoli département du Pô, et les terres qui en dépendent, pour être possédées par notre cousin le maréchal duc d'Elchingen et ses descendans, aux clauses, et conditions portées aux lettres patentes que nous avons ordonné à notre cousin le prince archichancelier de l'Empire de faire expédier par le conseil du sceau des titres. Nous avons pris des mesures pour que les domaines de ladite principauté soient augmentés de manière à ce que le titulaire et ses descendans puissent soutenir dignement le nouveau titre, que nous conférons et ce, au moyen des dispositions, qui nous sont compétentes. Notre intention est, ainsi qu'il est spécifié dans nos lettres patentes, que la principauté que nous avons érigée en faveur de notre dit cousin le maréchal duc d'Elchingen, ne donne à lui et à ses descendans d'autres rang et prérogatives que ceux dont jouissent les ducs parmi lesquels ils prendront rang selon la date de l'erection du titre

Donné au palais des Tuileries le 8 fevrier 1813

Signé Napoléon.

 Discours de S. M. au corps législatif le 14 fevr. 1813

Messieurs les députés des départemens au corps législatif,

La guerre rallumée dans le nord de l'Europe, offrait une occasion favorable aux projets des Anglais sur la peninsule. Ils ont fait de grands efforts. Toutes leurs espérances ont été déçues... Leur armée a échoué devant la citadelle de Burgos, et a dû, après avoir essuyé de grandes pertes, évacuer le territoire de toutes les Espagnes. Je suis moi-même entré en Russie. Les armes françaises ont été constamment victorieuses aux champs d'Ostrowno, de Polotsk, de Mohilow, de Smolensk, de la Moscowa, de Malojaroslawetz. Nulle part les armées russes n'ont pu tenir devant nos aigles, Moscou est tombé en notre pouvoir.

Lorsque les barrières de la Russie ont été forcées et que l'impuissance de ses armes a été reconnue, un essaim de Tartares ont tourné leurs mains parricides contre les plus belles provinces de ce vaste Empire qu'ils avaient été appelés à défendre. Ils ont en peu de semaines, malgré les larmes et le désespoir des infortunés Moscovites, incendié plus de quatre mille de leurs plus beaux villages, plus de cinquante de leurs plus belles villes, assouvissant ainsi leur ancienne haine, et sous le prétexte de retarder notre marche en nous environnant d'un désert. Nous avons triomphé de tous ces obstacles! l'incendie même de Moscou, où, en quatre jours, ils ont anéanti le fruit des travaux et des épargnes de quarante générations, n'avait rien changé à l'état prospère de mes affaires... Mais la rigueur excessive et prématurée de l'hiver a fait peser sur mon armée une affreuse calamité. En peu de nuits j'ai vu tout changer. J'ai fait de grandes pertes. Elles auraient brisé mon âme, si, dans ces grandes circonstances, j'avais dû être accessible à d'autres sentimens qu'à l'intérêt, à la gloire et à l'avenir de mes peuples.

A la vue des maux qui ont pesé sur nous, la joie de l'Angleterre a été grande, ses espérances n'ont pas eu de bornes. Elle offrait nos plus belles provinces pour récompense à la trahison. Elle mettait pour condition à la paix le déchirement de ce bel Empire: c'était, sous d'autres termes, proclamer la guerre perpetuelle. L'énergie de mes peuples, dans ces grandes circonstances, leur attachement à l'intégrité de l'Empire, l'amour qu'ils m'ont montré, ont dissipé toutes ces chimères, et ramené nos ennemis à un sentiment plus juste des choses. Les malheurs qu'a produit la rigueur des frimats ont fait ressortir dans toute leur étendue la grandeur et la solidité de cet Empire, fondé sur les efforts et l'amour de cinquante millions de citoyens et sur les ressources territoriales des plus belles contrées du monde.

C'est avec une vive satisfaction que nous avons vu nos peuples du royaume d'Italie, ceux de l'ancienne Hollande et des départements réunis, rivaliser avec les anciens Français, et sentir qu'il n'y a pour eux d'espérance, d'avenir et de bien que dans la consolidation et le triomphe du grand Empire. Les agens de l'Angleterre propagent chez tous nos voisins l'esprit de révolte contre les souverains. L'Angleterre voudrait voir le continent entier en proie à la guerre civile, et à toutes les fureurs de l'anarchie; mais la Providence l'a elle-même désignée pour être la première victime de l'anarchie et de la guerre civile.

J'ai signé directement avec le Pape un concordat qui termine tous les différends qui s'étaient malheureusement élevés dans l'église. La dynastie française règne et règnera en Espagne. Je suis satisfait de tous mes alliés. Je n'en abandonnerai aucun; je maintiendrai l'intégrité de leurs Etats. Les russes rentreront dans leur affreux climat. Je désire la paix: elle est nécessaire au monde. Quatre fois depuis la rupture qui a suivi le traité d'amiens je l'ai proposée dans des démarches solennelles. Je ne ferai jamais qu'une paix honorable et conforme aux intérêts et à la grandeur de mon Empire. Ma politique n'est point mystérieuse; j'ai fait connaître les sacrifices que je pouvais faire. Tant que cette guerre maritime durera, mes peuples doivent se tenir prêts à toutes espèces de sacrifices; car une mauvaise paix nous ferait tout perdre, jusqu'à l'espérance, et tout serait compromis, même la prospérité de nos neveux!

L'Amérique a recouru aux armes pour faire respecter la souveraineté de son pavillon. Les voeux du monde l'accompagnent dans cette glorieuse lutte. Si elle la termine en obligeant les ennemis du continent à reconnaître le principe que le pavillon couvre la marchandise et l'équipage, et que les neutres ne doivent pas être soumis à des blocus sur le papier, le tout conformément aux stipulations du traité d'Utrecht, l'Amérique aura mérité de tous les peuples. La postérité dira que l'ancien monde avait perdu ses droits, et que le nouveau les a reconquis. Mon ministre de l'intérieur vous fera connaître dans l'exposé de la situation de l'empire, l'état prospère de l'agriculture, des manufactures et de notre commerce intérieur ainsi que l'accroissement toujours constant de notre population. Dans aucun siècle l'agriculture et les manufactures n'ont été en France à un plus haut degré de prospérité.

J'ai besoin de grandes ressources pour faire face à toutes les dépenses qu'exigent les circonstances; moyennant différentes mesures que vous proposera mon ministre des finances, je ne devrai imposer aucune nouvelle charge à mes peuples.

Hambourg le 24 février 1813

La police s'est saisie, hier matin, d'un espion russe, qu'elle faisait observer depuis le 23 de ce mois. La mission de cet homme ayant été avérée, il a été livré de suite à une commission militaire, et fusillé le même jour à 4 heures et demie.

Le 13 ~~fevr~~ mars.

Par arrêté de M. le préfet du 24 février dernier, les 2401 conscrits que le Dep. de la Roër doit fournir sur la classe de 1814, ont été répartis entre les 4 arrond. de la manière ci-après.

aix-la-chapelle — — —	745
Cologne — — —	590
Crevelt — — —	632
clèves — — —	434

Cassel le 27 février.

Les brigades de gendarmerie d'Halberstadt, de Hosten, de Blankenbourg et de Quedlinbourg, ainsi qu'un détachement du 1r régiment de hussards s'étant mis à la poursuite de Hupferman, sont déjà parvenus à arrêter 19 hommes de sa bande, et 18 chevaux complètement armés et équipés. — Hupferman, dont le cheval a été également saisi, s'est sauvé seul en habit bourgeois et à pied dans les montagnes du Hartz. L'on est toujours à sa recherche, et il ne tardera pas sans doute à être arrêté.

Cassel 28 février

Le déserteur Hupferman, montrant la lâcheté qu'on doit attendre d'un traître, s'est laissé arrêter par un seul gendarme dans un grenier où il s'était caché. ~~On doit~~

---

d. 11 märz haben Staatsräthe dem gesetzgebenden Körper den Entwurf eines Finanzgesetzes vorgelegt, dessen Inhalt folgender ist.

1, die Feldgüter, Häuser, und Gewerbe, welche die Gemeinden besitzen, werden der Tilgungs-Kasse abgetreten, welche die Einkünfte derselben vom 1 januar 1813 an zu beziehen hat. 2, sind ausgenommen die eigentlichen Gemeingüter, als Viehweiden, Torfgruben, und andere, welche die Einwohner gemeinschaftlich genießen, so wie auch die Hallen, Marktplätze, Spaziergänge, und Plätze, die zur Gesundheit, und zum Vergnügen nützlich sind. Sind ebenfalls ausgenommen, die Kirchen, Pfarrhäuser, Rathhäuser, Schulhäuser, und andere von den Gemeinden besessenen Gebäude, die zu einem öffentlichen Dienste bestimmt sind. wie auch die Waldungen

Die Gemeinden erhalten als Entschädigung 5 procent jährlich.

Und dieses um die Finanzen zu decken

die zu verkaufenden Güter sind auf 370,000,000 fr geschätzt, und werden verkauft.

Stuttgard le 7 mars

Le général baron Roeder est mort à Wilna des suites d'une fièvre nerveuse.

Paris le 19 mars

Voici la situation exacte de nos armées dans le Nord de l'Europe au 10 mars.

Pillau — Le général Castella occupait avec 1200 français le fort de Pillau. il a capitulé le 26 janvier. Cette capitulation est une convention par laquelle les troupes françaises sortent avec armes et bagages pour revenir en France. La conduite du général Castella, qui a rendu, sans avoir soutenu un siège, la place qu'il commandait, sera examinée par un conseil d'enquête.

Dantzick — Le général Rapp, ayant sous les ordres les généraux de division Heudelet et Grandjean, le général de cavalerie Cavaignac le général Campredon commandant le génie, et le général Lepin, commandant l'artillerie, a dans la place de Dantzick une garnison de plus de 30000 hommes et un approvisionnement en pain pour 820 jours et en viande et autres objets pour plus d'un an. — Dans les derniers jours de janvier, l'armée russe s'approchant de Dantzick, il se porta à sa rencontre, culbuta l'avant garde et lui fit 800 prisonniers. Vers le milieu de février, il sortit lui-même à la tête de 15000 hommes et de 1500 chevaux, enleva 3 redoutes que l'ennemi faisait construire, lui prit 4 pièces de canon et 1800 hommes, il repoussa l'ennemi jusqu'à 3 lieues de la place — Les russes avaient espéré dans le courant de février, de profiter des glaces pour attaquer le Holm; mais les glaces avaient été rompues par les soins du gouverneur. On laissa avancer l'ennemi, et quand il fut à portée, on l'écrasa de mitraille. il a laissé au pied des ouvrages beaucoup d'hommes blessés et tués. Dans les 1ers jours de mars, le dégel ayant commencé, on a tendu l'inondation.

Thorn. — Le général du génie Poitevin commande à Thorn. La garnison consiste en 4000 bavarois, et en 1500 Français. L'armée russe, dans le courant de février, fit des tentatives pour enlever les lunettes, qui sont en avant de la place, mais elle fut repoussée, et sa perte ne fut pas moins de 8 ou 900 hom. tués ou blessés. — Thorn a des vivres en pain pour plus de deux ans; en viande et en légumes pour plus de 9 mois.

Modlin — Le général de division Daendels commande à Modlin: sa garnison est composée de 1000 saxons, de 1000 français et de 6000 Polonais. La place était approvisionnée en pain pour plusieurs années, en viande et autres denrées pour 9 mois — Les grands approvisionnemens en pain dans les places de la Vistule, proviennent des grands magasins de l'armée qui s'y trouvaient.

Zamosc a une garnison de 4000 Polonais.
Czenstochau a une garnison de 900 Polonais.
Le prince de Schwartzenberg a pris le 12 de février la position de la Pilica. Un nouveau corps d'observation autrichien se réunit sur les frontières de la Bohême. Le général Reynier avec le 7e corps s'est dirigé par Petrikau et Rawa sur Kalitch. La cavalerie y a été attaquée le 13 février par un corps de troupes russes qui avait passé la Vistule sur la glace, entre Thorn et Modlin, du côté de Ploetz. Le général Reynier a repoussé cette attaque dans la ville même de Kalitch. Un général de brigade saxon avec sa brigade a été coupé par l'ennemi, mais il s'est replié sur le corps du prince Poniatowski, lequel a fait sa jonction avec le corps autrichien et se trouve entre la Pilica, et Cracovie. Le général Reynier a repassé l'Oder et a pris position en avant de Dresde. Voilà pour la Pologne.

Le vice-roi avait fait avancer, dans les 1ers jours de février, le 11e corps, de Berlin sur l'Oder. Ce corps arrivait à Francfort, lorsque le vice-roi instruit de l'évacuation de Varsovie compsit que sa position sur Posen n'avait désormais plus aucun but. Il se reporta tranquillement derrière l'Oder. Le 18 février, un corps de 1500 hommes de cavalerie légère russe passa le Bas-Oder sur la glace. Le maréchal duc de Castiglione chargea le général Poinsot de marcher à sa rencontre avec deux bataillons d'infanterie et 100 chevaux. Dans une reconnaissance à quelques lieues de Berlin, ce général leur tua une soixantaine d'hommes, entr'autres un seigneur prussien nommé le comte de Schwerin. La nuit, les cavaliers ennemis tournèrent Berlin; ils surprirent le poste qui gardait la porte d'Oranienbourg, et 3 à 400 pénétrèrent dans la ville; c'était dans la matinée du 20 février. Le duc de Castiglione fit tirer sur eux quelques coups de canon et les fit chasser par de l'infanterie. Le bas peuple de Berlin voulut profiter de la circonstance pour faire quelques mouvemens; mais la garde qui se composait de tous les bourgeois, fit la police et l'ordre se rétablit aussitôt. Après cette affaire, les troupes légères ennemies disparurent.

Le 22 février, le vice-roi arriva à Berlin avec 500 chevaux de la garde. Il prit ensuite, avec tout son monde position à Kopnick. Le lieutenant-colonel Ciceron occupait, avec son bataillon le pont de Furstenwald sur la Sprée. Il s'en laissa imposer par 600 cavaliers russes, qui lui firent accroire qu'ils avaient avec eux de l'artillerie et de l'infanterie. Il eut la simplicité de consentir à quitter le poste, qu'il devait défendre, et il se replia avec son bataillon sur l'armée. Des ordres ont été donnés pour arrêter cet officier, qui sera puni selon la rigueur des lois militaires. Le général Gérard était resté avec une brigade à Francfort pour brûler le pont, 2000 hommes de cavalerie russe le coupèrent de Berlin. Il marcha à eux, en tua 60 à 80, fit plusieurs officiers prisonniers, brûla le pont de Francfort et rejoignit le vice-roi. Le vice-roi avait un de ces deux partis à prendre, ou de faire venir la cavalerie des 1er et 2e corps, qui s'était réorganisée sur la rive gauche de l'Elbe, et de l'employer à nettoyer

le pays entre l'Elbe et l'Oder, ou de marcher au devant des autres armées en s'approchant de l'Elbe.

Mais cette cavalerie n'était pas encore entièrement reorganisée, et tant de vieux soldats, ressource si précieuse, pouvaient être compromis, dans une lutte prématurée; d'ailleurs le général Bulow commandant un corps prussien sur la droite du Bas-Oder avait laissé passer ce fleuve à la cavalerie légère de l'ennemi! Le vice-roi prit le parti de se retirer en bon ordre sur l'Elbe, il laissa l'Oder garni de la manière suivante:

Le général Grandeau avec une garnison de 9000 hommes ayant des vivres pour 8 mois, commande à Stettin. Le général de brigade Dufresse commande en second. Le général Chamberlhac commande le genie. Le général Fornier d'Albe garde la place de Custrin avec 3000 hommes. Le général Laplane et le général du genie Dade sont dans Glogau avec 6000 hommes. Spandau est gardé avec 3000 hommes par le général Bruny. Toutes ces places sont approvisionnées depuis 9 mois jusqu'à un an. Le 4. entre Berlin et Wittenberg, 1200 hommes de cavalerie légère russe voularent charger sur l'arrière garde du vice-roi. Un bataillon du 6e de ligne les reçut à bout portant et leur tua un centaine d'hommes. Depuis, cette cavalerie a disparu, et on ne l'a plus vue. On vient de faire connaître notre position en Pologne et sur l'Oder: voici celle sur l'Elbe.

Le général Lauriston, avec 5 nouvelles divisions formées de vieilles troupes tirées de France et munies d'un nombreux equipage d'artillerie, ayant un double approvisionnement attelé, avec le corps Westphalien et le 1er corps de cavalerie, occupe Magdebourg, et réunit sur ce point une grande force militaire. Le prince d'Eckmühl, avec le 1er corps de la grande armée, et le duc de Bellune, avec le 2e, bordent l'Elbe. Le général Grenier, avec le 11e corps, était devant Wittenberg. Cette place était armée et mise en état de défense. Le lieutenant-général Saxon Thilman était avec 6000 Saxons en garnison à Torgau, place que le roi a fait construire sur l'Elbe depuis 1809, et dont les travaux ont été poussés avec une telle activité qu'elle se trouve aujourd'hui dans le meilleur état de défense. Elle est armée de 200 pièces de canon. Le général Regnier était en avant de Dresde avec le corps Saxon et la division Durutte, et une division bavaroise sur la gauche. Ce corps d'armée se renforce de 10000 hommes qui arrivent des dépôts de Saxe. Afin de pouvoir surveiller tous les points de cette ligne, le quartier-général s'est porté à Leipsick. Dans cet état de choses le roi de Saxe pour se tenir plus éloigné du theatre de la guerre, a jugé à propos de se retirer sur Plauen. Le roi a fait en partant le 23 fevrier la proclamation ci-jointe.

Le roi de Westphalie voulant avoir à sa libre disposition sa garde et ses troupes pour se porter en personne partout où les circonstances l'exigeraient, a désiré que la reine vînt en France. Cette princesse doit arriver aujourd'hui à Compiègne.

Cependant le général Lauriston avait avec raison retiré toutes les troupes de la 32e division militaire, pour les concentrer à Magdebourg. Le corps du général Vandamme, composé de 50 bataillons, qui a déjà commencé à déboucher de Wesel pour aller occuper la 32e division militaire, n'y arrivera que vers la fin de mars. Hambourg se trouvait donc gardé par des forces bien faibles. Le petit peuple voulut en profiter; le 24 février, il insulta les douanes, on fit feu sur les plus mutins, et l'attroupement se dissipa. La bourgeoisie de Hambourg eut le bon esprit de sentir la nécessité de contenir la populace; elle forma la garde nationale, et rétablit l'ordre. Plusieurs piquets de cavalerie danoise ont contribué à maintenir l'ordre à Hambourg. Un espion russe a été arrêté et fusillé. Six hommes, auteurs de l'émeute, ont été fusillés également.

Le 12 de ce mois, le général Cara Saint-Cyr jugea à propos de passer sur la rive gauche de l'Elbe et de fixer le quartier général de la 32e division militaire à Artlenbourg. Le 1er corps d'observation du Rhin, composé des 8e, 9e, 10e, 11e, 29e, 38e, et 39e divisions de la grande-Armée se réunit sur le Mein. Le prince de la Moskowa qui le commande, a, dans ce moment, son quartier général à Hanau. Le général de Wrede a pris son quartier général à Bamberg, avec une division bavaroise. Les divisions wurtembergeoise, hessoise et badoise, se réunissent à Wurtzbourg. Le 2e corps d'observation du Rhin, composé des 16e, 17e, 18e, et 19e divisions de la grande armée, se réunit à Francfort sous les ordres du duc de Raguse. Le général Bertrand a débouché du Tyrol avec les 3 divisions qui composent le corps d'observation d'Italie. Les divisions de la garde impériale, sous les ordres du duc de Trévise, sont arrivées à Francfort. Plus de 20000 vieux cavaliers ayant tous fait la guerre sont remontés, équipés et réunis sur l'Elbe. Ils pourront tous rentrer en ligne dans les 1ers jours d'avril. 60000 hommes de cavalerie s'équipent dans nos dépôts de France. La moitié est déjà en route pour Metz et Mayence. Malgré les pertes que nous avons essuyées cet hiver, une armée beaucoup plus nombreuse, ayant un tiers de plus d'équipages d'artillerie, entrera bientôt en campagne. Un corps de 80 bataillons gardera la 32e division militaire, et 130 bataillons se formeront dans des camps à des manoeuvres, et en réserve dans l'intérieur. Indépendamment des corps que le royaume d'Italie a à la grande armée, 40000 Italiens formeront des camps pour défendre les côtes de Venise, des provinces Illyriennes et de l'Adriatique.

L'armée d'Espagne a renvoyé en France à peu près 150 cadres de bataillon, et une cinquantaine de cadres d'escadron; mais elle a reçu des recrues qui comprennent et bien au-delà cette perte.

Le 7e régiment de chevau-légers polonais, la belle légion de gendarmerie qui a culbuté d'une manière si distinguée la cavalerie anglaise, et 4 régimens de la garde, sont les seuls corps entiers qu'on ait retirés d'Espagne où ils ont été remplacés. La gendarmerie de France a fourni 3000 officiers ou sous officiers pour compléter tous les cadres de la cavalerie. voila au vrai la situation militaire de la France; c'est le résultat de l'énergie et du patriotisme des Français. Les Russes avaient été accueillis à Königsberg et dans la vieille Prusse avec l'empressement qu'on porte à ce qui est nouveau; mais déja leur administration de plomb s'est fait sentir. Les cosaques pillent partout; le pays est obligé de fournir à tous leurs besoins et toutes les dépenses, même celles des généraux et des officiers, celles des postes; celles des auberges, ne sont acquittées qu'en bons ou en roubles de papier. On ne voit plus de pièces d'or ou d'argent. Ainsi se consomme la ruine de ce pays où les Russes disaient se présenter comme les libérateurs. La Prusse est en proie aux mêmes factions qui ont précédé la guerre de 1806.

Convention contenant l'evacuation de la ville et forteresse de Pillau, et du fort de la Pointe de la Nehrung, par les troupes impériales.

Art. 1er La ville et forteresse de Pillau, et le fort Nehrung, seront remis au commandant prussien, pour l'occuper exclusivement par des troupes prussiennes.

Réponse. Accepté.

2, Le général français sortira librement et sans obstacle, avec les troupes sous son commandement, leurs armes et bagages, pour se rendre à Dantzig, ou au premier poste de l'armée impériale française.

Réponse. Les troupes se rendront sur la rive gauche du Rhin, où elles seront dégagées de toute obligation. Les sujets russes qui pourraient se trouver parmi la garnison de Pillau, seront remis au général russe.

3, Les français malades seront confiés à l'humanité du commandant prussien, et à leur guérison, ils doivent jouir de tous les avantages stipulés dans cette convention.

Réponse. Accepté.

4, un officier russe pourvu d'une sauvegarde, comme aussi un officier supérieur prussien, avec une escorte et un commissaire conduiront la colonne jusqu'à sa destination.

Réponse. Accepté.

5 Pendant sa marche, on fournira à la colonne les vivres, logemens et voitures nécessaires.

Réponse. Accepté.

6, on évitera autant que possible, de faire passer les troupes sortant de Pillau, pendant leur marche, par des endroits occupés par des troupes russes.
Réponse. accepté.
7, les bagages des troupes susnommées, ne seront pas visités, les lanciers polonais et les officiers garderont leurs chevaux et recevront le fourrage d'après leurs grades.
Réponse cette article est accepté sous la condition que M. le général Castella donne sa parole de honneur que lesdits bagages ne contiennent ni contributions, ni cartes, ni plans, ni d'autres choses annexées de la Courlande ou de l'Empire russe, ni des objets qui pourraient être sujets à être réclamés par le commandant prussien.
8 Toute equivoque qui pourrait être contenue dans cette convention sera expliquée en faveur des troupes françaises.
Réponse. accepté.

au Vieux-Pillau, le 26 janvier / 7 février 1813

Signé le comte Sievers, général major de S.M.I. russe commandant les troupes devant Pillau, et le général Castella d'accord avec l'original.

Signé D'Auvray, général major russe chef de l'état-major.

Proclamation du roi de Saxe

Nous Frédéric Auguste, par la grâce de dieu, roi de Saxe &c &c

Nous nous voyons forcés par les circonstances d'abandonner notre capitale, et de nous retirer dans une autre partie de nos Etats, où nous resterons aussi long-tems que les évènemens le exigent ou nous le permettent. Au milieu des dangers qui souvent ont environné notre royaume, il n'a dû sa conservation qu'au système politique, auquel depuis 6 ans nous avons été constamment attachés. Toujours fidèles à nos traités et à nos engagemens, nous comptons encore aujourd'hui avec assurance sur le heureux résultat que nous promettent l'appui de notre puissant allié, le secours des puissances confédérées, et la bravoure éprouvée de nos guerriers couverts de lauriers gagnés en défendant la patrie. Nous y comptons même dans le cas où nos voeux pour le rétablissement de la paix resteraient encore pendant quelque tems sans effet. La fidelité, la perseverance et la tranquillité de nos chers sujets deviendront les moyens les plus surs pour parvenir au but le plus cher à notre coeur, celui de détourner et de soulager autant qu'il est possible, les malheurs inséparables de la guerre ainsi que celui de nous voir bientôt de retour au milieu d'eux.

Pendant une epoque de 45 ans qu'a duré notre régne, et quelqu'ait été le changement des évènemens, le seul objet de tous nos efforts a été le bonheur du pays et la felicité de nos sujets; nous avons trouvé la plus douce récompense de tous nos soins dans la confiance toujours uniforme et dans l'attachement inviolable que nos sujets nous ont constamment montrés. Nous comptons sur la continuation des mêmes sentimens qui se developpent encore plus glorieusement dans l'adversité, et nous esperons, à l'aide de Dieu, de pouvoir bientôt retourner dans nos foyers pour y continuer nos travaux, qui auront toujours pour but le bonheur durable de nos sujets.

Pendant notre absence, toutes les autorités du pays continueront à exercer les fonctions qui leur sont attribuées. Nous avons nommé une commission immediate séante dans notre capitale et chargée de tous les soins qu'exige le bien du pays dans toutes les circonstances et tous les rapports amenés par l'état de la guerre. Tous les magistrats et sujets du royaume sont tenus de s'adresser dans les cas d'exigence à cette commission, et de se conformer exactement aux instructions qu'elle trouverait convenable de leur donner. Nous exhortons encore une fois nos fidèles sujets à maintenir l'ancienne gloire du peuple Saxon par une conduite sage, reglée, tranquille et conforme à nos intentions et nos vues pour le bonheur de la patrie. En foi de quoi nous avons signé les présentes de notre propre main et y fait apposer notre sceau royal.

Donné à Dresde, le 23 février 1813

Signé Frederic auguste

(L. S.)

Et plus bas

Léon. Ernest de Globig

Ernest Frédéric Adam baron de Manteuffel.

Au palais des Tuileries le 15 mars 1813.

Napoléon etc

considérant que le Sieur Thérémin, notre consul à Leipzick, a abandonné son poste sans nécessité, et au moment où sa présence était le plus nécessaire à nos armées, et que dès-lors il n'a pas montré le courage et le zèle que nous avons droit d'attendre d'un fonctionnaire public,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit;

art. 1. Le Sieur Thérémin, notre consul à Leipzick, est destitué.

2, Notre ministre de l'interieur est chargé de l'execution du présent décret.

Signé Napoleon.

Stuttgard le 9 mars

M. le comte de Taube, ministre de la police générale du royaume de Wurtenberg, a adressé un rapport detaillé à S. M. R. sur les circonstances de l'attentat du 8 janvier dernier, le roi en a ordonné l'impression et la publication. il resulte de ce rapport que jean-georges Strigel habitant de Murr, qui a été le 1er à denoncer cet attentat au bailli de cet endroit et jean george Wahl, également de Murr, conduits par des motifs d'interêt ont eu la malheureuse pensée de faire eux mêmes ces dispositions dans le rendez-vous de chasse. Wahl, agé de 21 ans, se procura quelques semaines auparavant la poudre et tous les autres objets necessaires à leur dessein dans differens endroits et sous divers prétextes; il les cacha dans sa maison, et le 7 janvier dernier, veille du jour où S. M. devait chasser, il les mit dans l'endroit précité. Strigel, de son côté, afin de ne point exciter de soupçon, partit le matin de bonne heure de chez lui, fit differentes affaires dans les endroits voisins, et revint le soir à Murr par la route qui passe près du rendez-vous de chasse. D'après cela il ne doutait pas d'avoir écarté tous les soupçons, et croyait pouvoir prétendre avoir vu et trouvé tous les preparatifs qu'il dénonça au bailli de Murr. Cependant il ne put échapper à l'oeil de la justice. Les coupables convaincus ont avoué leur crime. il parait certain que, comme ils l'ont assuré, ils n'ont été conduits que par l'appât du gain et l'ambition, et qu'ils n'ont pas même eu une idée éloignée d'attenter à la vie de leur souverain, et du père de la patrie.

Vienne le ~~21 fevrier~~ 13 mars.

Les prisonniers d'état ont été conduits dans la forteresse d'Olmutz, en Moravie. Parmi eux se trouvent le conseiller aulique de Hormayer, célèbre par ses écrits, le capitaine de cercle de Roschmann, et le docteur Schneider, connu par les troubles qu'il a excités pendant la dernier guerre dans le Tyrol. ils sont coupables d'un écrit qui tendait évidemment à soulever un pays voisin.

Paris le 23 mars.

Le comte de Montesquiou, president du corps legislatif, a presenté à S. M. l'adresse suivante

Sire

Vos fideles sujets, les députés des départemens au corps legislatif, nous ont chargé de déposer au pied du trône le nouvelle hommage de leur reconnaissance et de leur fidelité. Tandisque de grands intérêts politiques retenaient V. M. si loin de ses états, elle était toujours présente à leur pensée, ils s'associaient par leurs voeux à ses nobles travaux, dont leurs enfans partageaient l'honneur et les peines. Aujourd'hui, comme alors, tous nos coeurs repondent au vôtre, et l'on dirait que nos triomphes n'ont été suspendus que pour mieux faire connaître l'energie de votre caractère, l'etendue de nos ressources et notre confiance dans V. M. Oui, Sire, les divers peuples de ce vaste

vos Dix-neuf millions
l'Empire, naguères divisés de moeurs et d'intérêts, réunis par l'honneur et la fidelité, ne rivalisent plus que de zèle et de devouement pour V. M. Repoussant jusqu'à l'idée d'une paix qui pourrait flétrir l'honneur national, aucuns sacrifices ne leurs couteront pour maintenir l'integrité de leur territoire, celui de vos alliés, la prépondérance que vous leur avez acquise, et pour conquérir une paix glorieuse, la seule digne des Français et de V. M. le corps législatif est heureux et fier d'être l'interprète d'une nation généreuse qui vous prêtera une assistance sans bornes, parce qu'il n'en est point à la reconnaissance que leur inspire tout ce que V. M. conçoit et exécute pour sa prosperité.

En effet, ces grands progrès de l'agriculture et des arts, ces immenses travaux qui ouvrent de nouvelles ~~routes~~ routes au commerce et embellissent nos villes de magnifiques monumens, la création d'une marine instruite et nombreuse, le maintien de ce système des finances sans exemple jusqu'à nos jours, et digne de servir de modèle aux siècles à venir, sont autant de bienfaits de V. M. envers ses peuples. Nous retracerons à nos provinces toutes ces merveilles opérées au milieu des plus grandes occupations de la guerre, nous leur dirons que les besoins du trésor et de l'armée sont assurés sans qu'aucune charge nouvelle leur soit imposée. Tranquilles sur le présent nous ne redoutons plus pour l'avenir ces minorités turbulentes, où le partage de l'autorité et l'incertitude de ses droits ramenaient comme à des époques determinées, la crainte des troubles civils. L'ordre de la Regence est fixé comme celui de la succession, et le coeur d'une mère sera la garde fidèle de son enfant, et de cette grande famille dont la monarchie est toujours l'emblème symbole.

Ainsi se rétablit et s'ameliore ce gouvernement tutélaire si cher à nos ayeux, et avec lui les sentimens généreux qui en ont fait la splendeur. Ainsi se préparent les jours de la paix dans les travaux qui peuvent le mieux en assurer les jouissances et dans les efforts qui doivent la commander. Puisse cet heureux union accord du prince et des sujets se perpetuer à jamais, devenir la force la plus imposante de cet Empire, le lien le plus heureux de l'autorité et de l'obeissance, et le corps législatif obtenir la gloire d'en donner le plus mémorable exemple.

S. M. a répondu:

Le corps législatif m'a donné pendant cette courte, mais importante session, des preuves de sa fidelité et de son amour. J'y suis sensible. Les Français ont justifié entièrement l'opinion que j'ai toujours eue d'eux. Appelé par la providence et la volonté de la nation à constituer cet Empire, ma marche a été graduelle, uniforme, analogue à l'esprit des évènemens et à l'intérêt de mes peuples. Dans peu d'années ce grand oeuvre sera terminé, et tout ce qui existe complettement consolidé. Tous mes desseins, toutes mes entreprises n'ont qu'un but: la prosperité de l'Empire, que je veux soustraire à jamais aux lois de l'Angleterre.

256

L'histoire qui juge les nations comme elle juge les hommes, remarquera avec quel calme, quelle simplicité et quelle promptitude de grandes pertes ont été réparées, on peut juger de quels efforts les Français seraient capables, s'il était question de défendre leur territoire ou l'indépendance de ma couronne. Nos ennemis ont offert au roi de Danemarck en compensation de la Norwège, nos départemens de l'Elbe et du Weser. Par suite de ce projet, ils ont ourdi des trames dans ces contrées. Le Danemarck a rejeté ces propositions insidieuses, dont le résultat était de le priver de ses provinces, pour lui léguer en échange une guerre éternelle avec nous. J'irai bientôt me mettre à la tête de mes troupes et confondre les promesses fallacieuses de nos ennemis. Dans aucune négociation, l'intégrité de l'Empire n'est ni ne sera mise en question.

Aussitôt que les soins de la guerre nous laisseront un moment de loisir, nous vous rappellerons dans cette capitale, ainsi que les notables de notre Empire, pour assister au couronnement de l'Impératrice, notre bien aimée épouse, et du prince héréditaire, Roi de Rome, notre très-cher fils. La pensée de cette grande solennité, à-la-fois religieuse et politique, émeut mon coeur. J'en presserai l'époque pour satisfaire aux désirs de la France.

Situation des armées françaises dans le Nord au 30 mars.

La garnison de Dantzick avait délogé l'ennemi de toutes les hauteurs d'Oliva, dans les 1ers jours de mars. Les garnisons de Thorn et de Modelin étaient dans le meilleur état. Le corps qui bloquait Zamosc s'en était éloigné. Sur l'Oder, les places de Stettin, Custrin et Glogau n'étaient pas assiégées. L'ennemi se tenait hors de la portée du canon de ces forteresses. La garnison de Stettin avait brûlé tous les faubourgs et préparé tout le terrein autour de la place. La garnison de Spandau avait également brûlé tout ce qui pouvait gêner la défense de la place. Sur l'Elbe, le 17, on avait fait sauter une arche du pont de Dresde, et le général Durutte avait pris position sur la rive gauche. Les Saxons s'étaient porté autour de Torgau. Le viceroi était parti de Leipzick, et avait porté, le 21, son quartier-général à Magdebourg. Le général Lapoipe, commandait à Wittenberg le pont de la place, qui étaient armés et approvisionnés pour plusieurs mois. On l'avait remise en bon état. Arrivé à Magdebourg, le vice-roi avait envoyé, le 22, le général Lauriston sur la rive droite de l'Elbe. Le général Maison s'était porté à Mockern et avait poussé des postes sur Burg et sur Ziezar; il n'a trouvé que quelques pelotons de troupes légères, qu'il a culbutés et sur lesquels il a pris ou tué une soixantaine d'hommes.

Le 12, le général Carra Saint-Cyr, commandant la 32e division militaire, avait jugé convenable de repasser sur la rive gauche de l'Elbe, de laisser Hambourg à la garde des autorités et des gardes nationales. Du 15 au 20, différentes insurrections se manifestèrent dans les départements des Bouches-de-l'Elbe et de l'Ems. Le général Morand, qui occupait la Poméranie Suédoise, ayant appris l'évacuation de Berlin, faisait sa retraite sur Hambourg. Il passa l'Elbe à Zollenspieker, et le 17, il fit sa jonction avec le général Carra Saint-Cyr. Deux cents hommes de troupes légères ennemies ayant atteint son arrière-garde, il les fit charger et leur tua quelques hommes. Le général Morand se posta sur la rive gauche, et le général Saint-Cyr se dirigea sur Brême. Le 24, le général Saint-Cyr fit partir deux colonnes mobiles pour se porter sur les batteries de Carlsbourg et de Blexen, que des contrebandiers aidés des paysans et de quelques débarquemens anglais avaient enlevées. Ces colonnes ont mis les insurgés en déroute et repris les batteries. Les chefs ont été pris et fusillés. Les Anglais débarqués n'étaient qu'une centaine, on n'a pu leur faire que 40 prisonniers.

Le vice-roi avait réuni toute son armée, forte de 100,000 hommes et de 300 pièces de canon autour de Magdebourg, manoeuvrant sur les deux rives. Le général de brigade Montbrun, qui, avec une brigade de cavalerie occupait Stendal, ayant appris que l'ennemi avait passé le Bas-Elbe dans des bateaux près de Werben, s'y porta le 28, chassa les troupes légères de l'ennemi et entra dans Werben au galop. Le 4e de lanciers exécuta une charge à fond dans laquelle il tua une cinquantaine de cosaques et en prit 12. L'ennemi se hâta de regagner la rive droite de l'Elbe. Trois gros bateaux furent coulés bas et quelques barques chavirèrent; elles pouvaient être chargées de 60 chevaux et d'un pareil nombre d'hommes. On a pu sauver 19 cavaliers, parmi lesquels se sont trouvés deux officiers dont un aide-de-camp du général Dornberg, qui commandait cette colonne. Il paraît qu'un corps de troupes légères, d'un millier de chevaux, de 2000 hommes d'infanterie, et de 6 pièces de canon, sont parvenus à se diriger du côté de Brunswick pour exciter à la révolte le Hanovre et le royaume de Westphalie. Le roi de Westphalie s'est mis à la poursuite de ce corps, et d'autres colonnes envoyées par le vice-roi, arrivent sur les derrières. Quinze cents hommes de troupes légères ennemies ont passé l'Elbe, le 27, près de Dresde, sur des bateaux. Le général Durutte marche sur eux. Les Saxons avaient laissé ce point dégarni, en se groupant autour de Torgau.

Le prince de la Moskowa était arrivé le 26 avec son quartier-général et son corps d'armée à Wurtzbourg; son avant garde débouchait des montagnes de la Thuringue. Le duc de Raguse a porté le 22 mars son quartier-général à Hanau; ses divisions s'y réunissaient. Au 30 mars, l'avant-garde du corps d'observation d'Italie était arrivée à Augsbourg. Tout le corps traversait le Tyrol. Le 24, le général Vandamme arrivait de sa personne à Brême. Les divisions Dumonceau et Dufour avaient déjà dépassé Wesel. Indépendamment de l'armée du vice-roi, des armées du Mein et du corps du roi de Westphalie, il y aura dans la 1ère quinzaine d'avril près de 90000 dans la 32e division militaire, afin de faire un exemple sévère des insurrections qui ont troublé cette division. Le comte de Bentinck, maire de Varel, a eu l'infamie de se mettre à la tête des révoltés. Ses propriétés seront confisquées, et il aura par sa trahison consommé à jamais la ruine de sa famille. Pendant tout le mois de mars, il n'y a eu aucune affaire. Dans toutes ces escarmouches, dont celle du 26 (à Werben) est de beaucoup la plus considérable, l'armée française a toujours eu le dessus.

Discours prononcé par S. A. S. le prince archi chancelier, président le Sénat, dans la séance du 1er ~~ami~~ avril 1813.

Messieurs,

S. M. l'Empereur et roi se met à la tête de ses armées. L'Empereur a voulu donner à son auguste compagne un double témoignage de sa confiance. C'est par ces motifs, qu'il a fait expédier les lettres-patentes que je suis chargé de vous communiquer. Désormais, Messieurs, l'Impératrice assistera aux conseils dans lesquels sont discutés les grands intérêts de l'État. Elle aura la régence de l'Empire, jusqu'au moment où la victoire aura rendu l'Empereur à nos voeux. S. M. ne pouvait faire une disposition plus conforme au bien public, et qui fût plus agréable à ses peuples. Le Sénat s'empressera d'y applaudir, et de conserver dans ses fastes cet acte de la volonté souveraine.

D'autres objets d'une haute importance doivent aussi, Messieurs, fixer votre attention.

Un rapport du ministre des relations extérieures vous fera connaître le changement intervenu dans nos relations politiques par la défection d'une des puissances du Nord. Le parti qu'elle embrasse est une triste conséquence du caractère qu'ont pris depuis long-tems les démarches de son cabinet. Cette circonstance impose à la nation l'obligation d'un grand effort, dont les moyens se trouvent dans les projets qui vont être proposés à votre délibération. Dans des moments d'un si grand intérêt, le Sénat reconnaîtra combien il importe de développer les ressources de la France, d'en faire sentir tout le poids à l'ennemi, de le convaincre de l'inutilité de ses projets et de le réduire enfin à désirer sincèrement cette paix, que la main triomphante de l'Empereur lui a si souvent offerte, mais qui ne peut être digne de S. M. qu'autant qu'elle assurera le repos de l'Europe et le commerce libre des nations. Les lettres patentes sont conçues ainsi qu'il suit:

Napoléon &c

A tous ceux qui ces présentes verront, Salut: voulant donner à notre bien-aimée épouse l'Impératrice et Reine Marie Louise des marques de la haute confiance que nous avons en elle, nous avons résolu de l'investir, comme nous l'investissons par ces présentes, du droit d'assister aux conseils du cabinet, lorsqu'il en sera convoqué pendant la durée de notre règne, pour l'examen des affaires les plus importantes de l'Etat; et attendu que nous sommes dans l'intention d'aller incessamment nous mettre à la tête de nos armées, pour délivrer le territoire de nos alliés, nous avons également résolu de conférer, comme nous conférons par ces présentes, à notre bien-aimée épouse l'Impératrice et Reine, le titre de régente, pour en exercer les fonctions, en conformité de nos intentions et de nos ordres, tels que nous les aurons fait transcrire sur le livre d'Etat; entendant qu'il soit donné connaissance aux princes grands-dignitaires et à nos ministres, desdits ordres et instructions, et qu'en aucun cas, l'Impératrice ne puisse s'écarter de leur teneur, dans l'exercice des fonctions de régente.

Voulons que l'Impératrice-Régente préside en notre nom, le Sénat, le Conseil d'Etat, le Conseil des ministres et le Conseil privé, notamment des recours en grâce, sur lesquels nous l'autorisons à prononcer après avoir entendu les membres dudit Conseil privé. Toutefois, notre intention n'est point que par suite de la présidence conférée à l'Impératrice-Régente, elle puisse autoriser, par sa signature, la présentation d'aucun Sénatus-consulte, ou proclamer aucune loi de l'Etat; nous référant à cet égard au contenu des ordres et instructions mentionnés ci-dessus. Mandons à notre cousin le Prince archichancelier de l'Empire, de donner communication des présentes lettres-patentes au Sénat, qui les fera transcrire sur ses registres, et à notre grand-juge ministre de la justice, de les faire publier au Bulletin des lois, et de les adresser à nos cours impériales, pour y être lues, publiées, et transcrites sur les registres d'icelles.

Donné en notre palais de l'Elysée, le 30 mars, 1813 et de notre règne le 9eme Signé Napoléon.

L'Impératrice Régente a prêté le serment suivant:

„Je jure fidélité à l'Empereur: je jure de me conformer aux actes des constitutions, et d'observer les dispositions faites ou à faire par l'Empereur mon époux, dans l'exercice de l'autorité qu'il lui plairait de me confier pendant son absence."

Senatus-Conservateur
Seance du 1er avril 1813.

Rapport du ministre des relations extérieures à Sa Majesté l'Empereur et Roi.

Sire,
Les journées de Jéna et Friedland avaient mis toute l'étendue de la monarchie prussienne à la disposition de V. M. De puissantes considérations conseillaient de garder les fruits de la victoire, ou de placer sur le trône de Prusse un prince qui n'eût point d'intérêts opposés à ceux de la France, qui ne pût avoir rien à réclamer d'elle, et surtout qui ne se laissât pas conduire par cet esprit versatile, qui caractérise depuis cent ans la politique de la maison de Brandebourg. Mais l'Empereur de Russie offrait à Tilsit de déclarer la guerre à l'Angleterre, de concourir à fermer le continent à son commerce, afin de la contraindre à souhaiter la paix si le roi de Prusse était replacé au rang des souverains. Cette perspective exerça sur V.M. une séduction à laquelle elle ne sut point résister; elle se livra à l'espoir de voir la tranquillité du monde rétablie et le commerce de la France jouir enfin de cette splendeur que lui assurent la richesse de notre sol et l'industrie de ses peuples. Elle sacrifia à de si grands intérêts les calculs d'une politique soupçonneuse; et à sa seconde entrevue avec l'empereur Alexandre, elle consentit à recevoir le roi de Prusse, dont elle avait par un juste ressentiment voulu éviter la présence. C'est d'ailleurs une opinion générale que le roi de Prusse avait été entraîné malgré lui dans le parti de la guerre; V.M. se plut à penser que l'expérience qu'il venait de faire le mettrait pour toujours en garde contre de dangereuses séductions et des illusions funestes; enfin, V.M. pour qui la générosité est un besoin, se persuada facilement que celle dont elle allait user ne serait jamais mise en oubli.

La monarchie prussienne fut relevée, et la maison de Brandebourg continua de régner. V.M. dut l'éloigner des frontières du Rhin, et lui ôter le protectorat des côtes. Elle créa le royaume de Westphalie, et elle stipula que Dantzick, Glogau, Custrin, Stettin resteraient dans ses mains jusqu'à la paix avec l'Angleterre. Elle voulait que la remise de ces places importantes pût être dans les négociations avec l'Angleterre un objet de compensation pour nos possessions maritimes. Le roi de Prusse n'eut point à discuter les dons qu'il recevait de la générosité de V.M., et dont l'importance s'élevait au-delà de ses espérances. Les contributions de guerre frappées sur le territoire prussien furent réservées comme des indemnités équitables et nécessaires pour les frais de la guerre injuste que la Prusse avait suscitée. Les armées de V.M. ne devaient évacuer le territoire cédé au roi de Prusse qu'après le paiement entier des contributions. Cependant, Sire, par la convention conclue à Berlin le 1er Novembre 1808, à la suite des conférences d'Erfurt, V.M. consentit à faire remise à la Prusse d'une partie de sa dette et à retirer les troupes françaises de son territoire, avant que les

paiemens eussent été accomplis. L'alliance de la France avec la Russie semblait devoir garantir la fidélité de la Prusse V.M. voulut y compter. Mais la faiblesse, l'indécision habituelle de ce cabinet pouvaient d'un moment à l'autre tromper cette confiance. La conduite de la Prusse pendant les 1res années, qui suivirent la paix de Tilsitt fut guidée par des sentimens bien différens de ceux de la reconnaissance. Loin de remplir ses engagemens, elle parut épier les occasions et attendre des chances qui lui permissent de s'y soustraire. On vit en 1809 des régimens entiers cédant à l'influence qu'exerçaient des sociétés secrètes et séditieuses, se ranger sous les drapeaux des ennemis de V.M.; scandale unique dans les fastes des Gouvernemens.

En 1811, lorsqu'un changement visible dans les dispositions de la Russie fit craindre que la guerre ne vint à se rallumer dans le nord, la Prusse comprit que son sort dépendait entièrement de sa prévoyance; que si elle laissait arriver les événemens, elle pourrait ne plus être maîtresse de choisir un parti, et qu'il en fallait prendre un pendant qu'elle était encore libre de faire un choix. Elle demanda à V.M. la faveur d'être admise dans son alliance. Cette question se présenta avec toute son importance. Il paraissait de la prudence et d'une véritable politique de profiter des griefs que la Prusse avait donnés contre elle par l'incertitude constante de sa conduite, et si la guerre avait lieu avec la Russie, de la lui déclarer en même tems, afin de ne pas laisser une puissance douteuse derrière soi. La Prusse n'épargna pas les sollicitations et les instances. Les démarches qu'elle fit à Petersbourg, pour tâcher d'influer lorsqu'il en était tems encore sur les déterminations de la Russie, eurent un tel caractère de franchise, et furent si évidemment dirigées dans le sens de l'intérêt de la France, que V.M. en fut frappé. Elle ne balança plus. Elle sauva encore une fois la Prusse en l'admettant dans son alliance. Lorsque V.M. se rendit à Dresde, le roi voulut venir la trouver, et là, de vive voix, il réitéra les assurances d'un attachement inviolable au système qu'il avait embrassé. Tant que V.M. fut maîtresse des événemens, et elle le fut tant qu'ils purent être maîtrisés par le génie et le courage, la Prusse demeura fidèle, et le corps prussien fit son devoir; mais lorsque l'armée française éprouva à son tour les chances de la fortune, le cabinet de Berlin ne garda plus de ménagement. La défection du général d'York appela les ennemis dans les Etats du roi de Prusse, et obligea nos armées à évacuer la Vistule, et à se porter sur l'Oder.

La Prusse pour dissimuler ses intentions offrit de fournir un nouveau contingent. Elle avait en Silésie et en deça de l'Oder un nombre suffisant de troupes toutes formées, et de la cavalerie qu'il eut été si utile alors de pouvoir opposer aux incursions des troupes légères de l'ennemi. Mais elle était résolue à ne

pas tenu sa promesse. Le roi quitta inopinément Potsdam; il abandonna une résidence dans laquelle il était couvert par l'Oder pour se rendre dans une ville ouverte et aller au devant de l'ennemi. A peine était il arrivé à Breslau, que le général Bulow, qui commandait quelques milliers de hommes sur le Bas-Oder, imitant la trahison du général de Yorck, ouvrit ses cantonnements aux troupes légères russes, et leur facilita le passage de l'Oder. Ce fut sous la conduite des nouveaux enrôlés prussiens que ces troupes vinrent livrer de petits combats aux portes de Berlin. Le cabinet de Prusse avait jeté le masque. Le roi, par trois ordonnances successives, appela aux armes d'abord les jeunes gens de famille assez riches pour s'équiper et se monter eux mêmes; ensuite toute la jeunesse de 17 à 24 ans; et enfin les hommes au dessus de cet âge. C'était un appel fait à des passions que la Prusse avait senti le besoin de reprimer, lorsqu'elle désirait l'alliance, et tant qu'elle y fut fidèle. Le chancelier d'état manda auprès de lui les coriphées de ces sectateurs, qui dans leur fanatisme seditieux, prêchent le bouleversement de l'ordre social, et la destruction du trône. Des officiers prussiens furent envoyés avec éclat au quartier-général russe; des agens russes se succédèrent à Breslau. Enfin, le 1er mars, le gouvernement prussien consomma par un traité avec la Russie, ce que le général d'Yorck avait commencé. C'est le 19 mars, à Breslau et le 27 à Paris que les ministres du roi de Prusse ont annoncé officiellement que leur maître fait cause commune avec l'ennemi. Ainsi la Prusse a déclaré la guerre à V. M. pour prix du traité de Tilsitt, qui avait remis le roi sur le trône, et du traité de Paris, qui l'avait admis à l'alliance.

Je suis avec

Signé le duc de Bassano.

Extrait des registres du Sénat conservateur, du Samedi 3 avril.

Titre 1er Dispositions générales.

art. 1er Une force de 180000 hommes est mise à la disposition du ministre de la guerre, pour augmenter les armées actives; savoir: 10000 hommes de gardes d'honneur à cheval; 80000 hommes qui seront appelés sur le 1er ban de la garde nationale; 90000 hommes de la conscription de 1814, qui étaient destinés à la défense des frontières de l'ouest et du midi, et spécialement des chantiers d'anvers, de Cherbourg, de Brest, de l'orient, de

Rochefort et de Toulon.

Titre II de la formation des 4 régimens de garde d'honneur.

2, Il est créé 4 régimens de gardes d'honneur à cheval formant un complet de 10000 hommes.

3, Le 1er régiment sera composé des gardes d'honneur fournis par les dép. des 1re, 14e, 15e, 16e, 24e, et 30e divisions militaires; le 2eme, de ceux des 2e, 3e, 4e, 5e, 17e, 18e, 25e, 26e, et 28e divisions militaires; le 3eme, de ceux des 10e, 11e, 12e, 13e, 20e, 22e, 29e, et 31e divisions militaires; le 4eme de ceux des 6e, 7e, 8e, 9e, 19e, 21e, 23e, 27e, et 32e divisions militaires.

4 Les contingens à fournir par chacun des Dép. de l'empire pour la formation de ces 4e régimens, seront fixés par un arrêt du conseil.

5 Les hommes composant lesdits régimens devront s'habiller, s'équiper et se monter à leurs frais.

6 Ils auront la solde des chasseurs de la garde.

7 Après douze mois de service dans lesdits régimens, ils auront le grade de sous lieutenant.

8 Lors qu'après la campagne, il sera procédé à la formation de 4 compagnies de Gardes-du-corps, une partie de ces compagnies sera choisie parmi les hommes des régimens de gardes d'honneur qui se seront le plus distingués.

9 Les membres de la Légion d'honneur ou leurs fils, s'ils n'ont pas assez de fortune pour s'équiper et se monter à leurs frais, pourront être équipés et montés aux frais de la Légion.

Titre III. Levée de 80000 hommes. sur le 1er ban de la garde nationale.

10. quatrevingt mille hommes de la conscription pris dans le 1er ban de la garde nationale des années 1807 — 1812 sont mis à la disposition du ministre de la guerre pour le recrutement de l'armée et la formation d'une armée de réserve.

11, Les hommes qui se sont mariés avant la publication du présent senatus-consulte, ne pourront être désignés pour faire partie de la levée ordonnée par l'art. précédent.

12. Les appels et leurs époques seront déterminés par des arrêts du conseil.

Titre IV. De la manière de pourvoir à la défense des frontières de l'Ouest, et du midi et spécialement des chantiers maritimes.

13 afin de rendre disponibles les 90 000 hommes de la conscription de 1814, qui étaient destinés à la défense des frontières de l'Ouest, et du midi, il y sera pourvu par les gardes nationales

Sédentaires.

14 L'Empereur confie la défense des chantiers d'Anvers, du Texel et des Bouches-de-la-Meuse, au courage et à l'honneur des Français des Dép. du Zuiderzée, des Bouches-de-la-Meuse, de l'Yssel-Supérieur, des Bouches de l'Yssel, de la Frise et de l'Ems occidental; la défense des chantiers d'Anvers et de Flessingue, aux Français des Dép. des Bouches-de-l'Escaut, de la Dyle, de l'Escaut, de Jemmapes, des Deux-Nèthes, du Nord, du Pas-de-Calais et de la Lys. la défense des chantiers de Cherbourg, aux Français des Dép. de la Manche, de l'Orne, du Calvados, de la Seine-inférieure, de la Somme, de l'Eure, d'Eure-et-Loire, et de l'Oise; la défense des chantiers de Brest et de Lorient, aux Français d'Isle-et-Vilaine, des Côtes-du-Nord, du Finistère, du Morbihan, de la Sarthe, d'Indre-et-Loire, de la Mayenne, de Maine-et-Loire, et de Loir-et-Cher; la défense des chantiers de Rochefort, aux Français des Dép. de la Charente inférieure, des Deux-Sèvres, de la Vendée, de la Vienne, de la Loire inférieure, de la Charente et de la Gironde; la défense des chantiers de Toulon, aux Français des Dép. du Var, des Bouches-du-Rhône, des Alpes-maritimes, de Vaucluse, de la Drôme, de l'Isère, des Hautes-Alpes, des Basses-Alpes, du Mont-Blanc, de l'Hérault, et du Gard.

15 En conséquence la garde nationale sera organisée dans ces arrondissemens. A cet effet, les compagnies de grenadiers et de chasseurs seront complettées de manière à présenter, dans chaque arrondissement une force de quinze à trente mille hommes effectifs, présens et toujours disponibles.

16. Six Sénateurs seront envoyés dans ces 6 arrondissemens pour présider à l'organisation de ces compagnies, et en prendre le commandement.

17 Sur le nombre des grenadiers et chasseurs, quinze cents à trois mille seront temporairement en activité dans chaque arrondissement, et placés sur les points où leur présence sera nécessaire.

18. Le présent Sénatus-consulte sera transmis par un message à S. M. l'Empereur et Roi.

Copie d'une lettre de M. de Krusemark

Paris le 27 mars 1813

Monsieur le Duc

Je viens de recevoir l'ordre du roi mon souverain d'exposer ce qui suit à votre Excellence. Les propositions que j'ai eu l'honneur de lui soumettre antérieurement étaient de nature à mériter une réponse aussi prompte que décisive. Les progrès des armées françaises, ne permettent plus à la Prusse de prolonger l'état d'incertitude dans lequel elle se trouve. D'un côté l'Empereur de Russie, uni au roi par les liens d'une amitié personnelle,[a] offre à la Prusse dans ce moment décisif l'appui

a) ~~Voir~~ Art. 12 de la 1re convention spéciale du 24 février 1812. "dans le cas d'une heureuse issue de la guerre contre la Russie, si malgré les voeux et les espérances des hautes parties contractantes elle venait à avoir lieu, S. M. J. s'engage à procurer à S. M. de Prusse une indemnité en territoire pour compenser les sacrifices et charges que S. M. aura supportés pendant la guerre.

de sa puissance et les bienfaits de son amitié; de l'autre, S. M. l'Empereur des Français persiste à repousser un allié, qui s'est sacrifié pour sa cause, et dédaigne même de s'expliquer sur les motifs de son silence.

Depuis long-tems la France avait violé, dans tous les points les traités qui l'unissaient à la Prusse. Elle l'avait par là même libérée de ses engagemens. Non contente de lui avoir dicté, à Tilsitt, une paix aussi dure qu'humiliante, elle ne lui a pas même permis de jouir des faibles avantages que ce traité semblait lui promettre.

Elle s'est servie d'odieux prétextes pour ébranler dans leurs fondemens la fortune de l'Etat, et celle des particuliers. Depuis cette époque on traita la Prusse comme un pays conquis, et on fit peser sur elle un joug de fer. Les armées françaises y restèrent contre les termes du traité, et y vécurent à discrétion pendant dix-huit mois; on lui imposa des contributions exorbitantes et arbitraires; on ruina son commerce en la forçant d'adopter le système continental; on plaça des garnisons françaises dans les trois forteresses de l'Oder, et le pays fut obligé de pourvoir aux frais de leurs appointemens.

Enfin on disposa, par le traité de Bayonne, de la propriété des veuves et des orphelins, encore en contradiction manifeste avec les stipulations du traité de paix. Tout annonçait que l'on ne voulait plus garder aucune espèce de ménagemens avec un état malheureux et opprimé. Dans cet état de choses, la paix devenait un bienfait illusoire. Le roi gémissait du poids énorme qui accablait ses sujets. Il se flattait de vaincre, à force de condescendance et de sacrifices, une animosité dont il connaissait les effets, mais dont il ignorait le principe; il s'abandonnait à l'espoir d'épargner à ses peuples de plus grands malheurs, en remplissant avec scrupule ses engagemens envers la France, et en évitant avec soin tout ce qui pourrait lui donner de l'ombrage. Par des efforts extraordinaires et inouis, la Prusse était parvenue à acquitter les deux tiers de la contribution; elle se disposait à payer le reste, lorsque des nuages se formèrent entre la Russie et la France, et que les immenses préparatifs des deux puissances ne lui permirent plus de douter de la guerre qui allait embraser le Nord. Le roi fidèle à son principe de sauver à tout prix l'existence nationale, jugeant de l'avenir par le passé, sentit qu'il devait tout craindre de la France. Il sacrifia ses affections et conclut avec elle un traité d'alliance. A l'époque de la conclusion du traité, avant que la nouvelle pût en être portée à Berlin, les troupes françaises s'avancèrent dans la Pomeranie et la Marche-Electorale. Le roi vit avec douleur qu'on ne voulait lui tenir aucun compte de ses intentions franches et loyales. On voulait obtenir par la force ce qu'il paraissait impossible d'obtenir par des négociations. Les agens de la Prusse, effrayés par l'attitude menaçante de la France, avaient signé à Paris des conventions séparées qui renfermaient des conditions extrêmement onéreuses, et relatives à l'approvisionnement et aux besoins de la grande armée. Le gouvernement français, éclairé sur la modicité de nos ressources, prévoyait un refus; il se préparait à emporter le consentement du roi par l'appareil de la force. Il se trompait.

Sa majesté ratifia ces conventions, quoiqu'elle sentît la difficulté de les remplir; elle comptait sur le dévouement des Prussiens, et elle espérait qu'en établissant les bornes de nos sacrifices, elle préserverait les peuples des réquisitions arbitraires et de leurs suites funestes. Tandis que la Prusse épuisait tous ses moyens pour verser dans les magasins les denrées stipulées, les armées françaises vivaient à la charge des particuliers. On exigea à-la-fois et l'accomplissement du traité et la consommation journalière des troupes. On enleva de vive force la propriété sacrée des habitans, sans vouloir en tenir le moindre compte, et la Prusse perdit par ces actes de violence au delà de soixante-dix mille chevaux et vingt mille voitures.

Cependant malgré toutes ces entraves, le roi, fidèle à son système remplissait avec une foi religieuse tous les engagemens qu'il avait pris. Les fournitures se réalisaient avec succès; le contingent stipulé se portait en avant; enfin rien n'était oublié pour mettre en évidence toute la loyauté de notre conduite. La France ne répondit à ce dévouement que par des prétentions toujours nouvelles, et crut pouvoir se dispenser de remplir de son côté les stipulations du traité qui tombaient à sa charge. Elle refusa constamment de vérifier la comptabilité des fournitures quoiqu'elle eût pris l'engagement formel de arrêter les comptes chaque trimestre.

La convention militaire assurait à l'Empereur, jusqu'à un nouvel arrangement avec la Prusse, la possession des forteresses de Glogau, de Stettin et de Custrin; mais l'approvisionnement de la 1re de ces places devait, à dater du jour de la signature de cette convention, se faire aux dépens de la France, et, pour les autres, du jour où le roi aurait rempli ses nouveaux engagemens sur l'acquittement de la contribution. Le roi, en acquiesçant à cet article, avait déjà donné à la France une grande preuve de sa condescendance, en renonçant aux stipulations de 1808, d'après lesquelles Glogau devait être remis à la Prusse dès que la moitié des contributions aurait été acquittée. Le nouveau traité ne fut pas mieux observé par la France que celui qui l'avait précédé. L'approvisionnement de Glogau, et celui des autres forteresses, malgré les représentations les plus pressantes, motivées par la convention et l'acquittement des contributions déjà réalisé au mois de mai de l'année dernière, est resté à la charge de la Prusse jusqu'à ce jour.

La convention ne stipulant rien sur les forteresses de Pillau et de Spandau, elles devaient en conséquence rester occupées par les troupes prussiennes; les troupes françaises y entrèrent néanmoins par une espèce de surprise militaire et s'y maintinrent. Pendant qu'on augmentait à l'indéfini le poids des dépenses de la Prusse, pendant qu'elle prouvait, qu'après avoir acquitté sa contribution, ses avances montaient déjà à des sommes énormes, on persistait à lui refuser toute espèce de secours; on répondait à toutes ses réclamations par un silence méprisant, et en demandant sans cesse de nouveaux

sacrifices, on semblait ne compter pour rien les efforts inconcevables d'une nation affaiblie.

A la fin de l'année précédente, les avances de la Prusse montaient à 94 millions de francs. Ses comptes étaient en règle autant qu'ils pouvaient l'être, vu le refus constant des autorités françaises de les vérifier d'après le traité. Sa Majesté n'avait cessé de faire représenter par ses agens qu'il devenait urgent de faire justice à ses réclamations ; que ses Etats épuisés ne pouvaient plus suffire à l'entretien des armées françaises. Le roi se bornait à demander pour le moment un à-compte sur ces avances et déclarait avec franchise ne pouvoir répondre des évènemens dans le cas d'un refus. Ce langage, aussi juste que clair, ces réclamations fondées sur les titres les plus sacrés, sont restés sans réponse et n'ont produit que des assurances vagues et des promesses éloignées. Il y a plus, comme si ce n'était pas assez de violer les traités les plus positifs, de nouveaux procédés sont venus éclairer la Prusse sur les intentions de l'Empereur et sur ce qu'elle peut en attendre. Le roi voyant une partie de ses provinces envahie et l'autre menacée, sans pouvoir compter sur les secours des armées françaises, devait renforcer sa siennne, et les moyens ordinaires étant longs et insuffisans, S. M. a adressé un appel aux jeunes Prussiens qui voudraient se ranger sous ses drapeaux. Cet appel a réveillé dans tous les coeurs le vif désir de servir la patrie. Un grand nombre de volontaires se préparaient à quitter Berlin pour se rendre à Breslau, lorsqu'il a plu au vice-roi d'Italie, d'interdire tout recrutement, et le départ des volontaires dans les provinces occupées par les troupes françaises. Cette défense s'est faite dans les termes les plus péremptoires et sans en prévenir le roi. Une atteinte aussi directe portée aux droits de la souveraineté a excité dans l'ame de S. M. et de ses fidèles sujets une juste indignation.

Dans le même temps, et tandis que les places de l'Oder auraient dû être approvisionnées depuis long-tems aux frais de la France, après que l'Empereur avait formellement déclaré, dans une audience accordée au prince de Hatzfeld, qu'il avait interdit aux autorités françaises toute espèce de réquisition dans les Etats du roi, les gouverneurs de ces forteresses reçurent l'ordre de prendre de vive force, dans un rayon de 10 lieues, tout ce qui était nécessaire à leur défense et à leur approvisionnement. Cet ordre arbitraire et injuste, a été exécuté dans toute son étendue, au mépris du titre sacré des propriétés et avec des détails de violence qu'il serait difficile de dépeindre. Malgré toutes les raisons qu'il avait de rompre avec la France, le roi voulait encore essayer la voie des négociations. Il avertit l'Empereur Napoléon, qu'il enverrait un homme de confiance à l'Empereur de Russie, afin de l'engager à reconnaître la neutralité de la partie de la Silésie que la France avait reconnue. C'était le seul moyen qui restait au roi, abandonné au moins pour le moment, par la France, pour avoir un asyle sûr et ne pas se trouver dans la cruelle nécessité de quitter ses Etats.
L'Empereur se prononça hautement contre cette démarche, et ne daigna pas même s'expliquer sur les propositions qui accompagnèrent cette ouverture.

Dans un pareil état de choses, le parti du roi ne pouvait rester longtems douteux. Il avait tout sacrifié depuis des années à la conservation de son existence politique; aujourd'hui la France compromet elle même cette existence et ne fait rien pour la protéger. La Russie peut aggraver ses malheurs et offre généreusement de le défendre. Le roi ne saurait balancer. Fidèle à ses principes et à ses devoirs, il joint ses armes à celles de l'Empereur Alexandre, changeant de système sans changer de but. Il espère en rompant avec la France et en s'attachant à la Russie, obtenir par une paix honorable ou par la force des armes le unique objet de ses voeux, l'indépendance de ses peuples, les bienfaits qui en dérivent et l'héritage de ses pères, dont on les avait ravi la moitié. Le roi adhérera de tout son pouvoir à toutes les propositions conformes à l'intérêt commun des souverains de l'Europe. Il désire vivement qu'elles puissent amener un état de choses où les traités ne soient plus de simples trèves, où la puissance devienne le garantie de la justice, et où chacun rentrant dans ses droits naturels, ne soit plus tourmenté dans tous les points de son existence par l'abus de la force.

Voilà, M. le duc, ce que je suis chargé de porter à la connaissance de V. Exc. Veuillez en rendre compte à S.M. l'Empereur. L'Europe a vu avec étonnement la patience et la longue résignation d'une nation qui s'était distinguée dans les fastes de l'histoire par son courage brillant et sa noble persévérance. Guidés aujourd'hui par les motifs les plus sacrés, il n'est personne au milieu de nous qui ne soit décidé de sacrifier toute espèce de considération aux grands intérêts du trône, de la patrie, et de l'indépendance de l'Europe; personne qui ne se félicite de périr pour ce noble but, et en défendant ses foyers. J'ai ordre de me rendre incessamment auprès du roi mon auguste maître, avec le prince de Hatzfeld, le conseiller intime d'État de Beguelin, et les personnes attachées à ces différentes missions. J'ai l'honneur de prier V. Exc. de vouloir bien me faire tenir les passeports nécessaires à cet effet.

Je m'empresse de lui renouveller en même tems l'assurance de ma plus haute considération.

Signé Krusemarck.

Les 1261 hommes que le dép. de la Roër doit fournir sur les classes des conscrits de 1807 à 1812 inclusivement, ont été répartis entre les cantons de la manière suivante:

arrond. d'aix		de Cologne		de Crevelt		de Clèves	
aix-la-chapelle	31	Bergheim	34	Bracht	44	Calcar	18
Borcette	51	Bruhl	33	Crevelt	22	Clèves	14
Duren	42	Cologne	69	Erkelenz	42	Cranenbourg	16
Eschweiler	48	Dormagen	26	Kempen	31	Goch	30
Froitzheim	19	Elsen	38	Meurs	26	Gueldres	29
Gemund	17	Juliers	29	Moersen	46	Horst	28
Geilenkirchen	34	Kerpen	23	Neuss	31	Wanhum	35
Heinsberg	46	Lechenich	23	Odenkirchen	42	Wesel	6
Linnich	33	Weiden	19	Rheinberg	19	Xanten	16
Montjoie	39	Zulpich	21	Urdingen	20		
Sittard	29			Viersen	12		
	419		315		335		192

Paris 9 avril 1813

Adresse du comte de Lacépède, président du Sénat, et d'une Députation à S.M. l'Impératrice et Reine.

« Madame

« S.M. l'Empereur près d'aller commander ses armées, vient de confier à V.M. I. et R. la régence de son Empire, il ne pouvait accorder à ses peuples, un plus doux dédommagement de son absence. Le Sénat, madame, éprouve une bien vive satisfaction en pensant qu'il pourra voir son enceinte briller de tout l'éclat des vertus dont V.M. embellit le trône. Il y joint, Madame, celui de son inviolable fidélité au plus grand des monarques et à sa dynastie, comme le hommage le plus cher au cœur de V.M., et le plus digne de la petite fille de Blanche et de Marie-Thérèse, de la mère du roi de Rome, et de l'auguste épouse de Napoléon. »

S. Impératrice a répondu en ces termes:

« Messieurs,

« L'Empereur mon auguste et bien-aimé époux sait ce que mon cœur renferme d'amour et d'affection pour la France. Les preuves de dévouement que la nation nous donne tous les jours accroissent la bonne opinion que j'avais du caractère et de la grandeur de notre nation. Mon âme est bien oppressée de voir encore s'éloigner cette heureuse paix qui peut seule me rendre contente. L'Empereur est vivement affligé des nombreux sacrifices qu'il est obligé de demander à ses peuples; mais puisque l'ennemi, au lieu de pacifier le Monde, veut nous imposer des conditions honteuses, et prêche partout la guerre civile, la trahison et la désobéissance, il faut bien que l'Empereur en appelle à ses armes toujours victorieuses, pour confondre ses ennemis, et sauver l'Europe civilisée et ses souverains de l'anarchie dont on les menace. Je suis vivement touchée des sentiments que vous m'exprimez au nom du Sénat. »

Réponse à la note de M. le baron de Krusemarck.

Paris le 1er avril 1813.

Monsieur le baron,

J'ai mis sous les yeux de S.M. I. et R. la note que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 29 mars. Ce qu'elle contient de plus digne d'une sérieuse considération se réduit à ceci:

La Prusse a sollicité et conclu une alliance avec la France en 1812, parce que les armées françaises étaient plus rapprochées des Etats prussiens que les armées russes. La Prusse déclare en 1813 qu'elle viole ses traités, parce que les armées russes sont plus rapprochées de ses Etats que les armées françaises. La postérité jugera si une pareille conduite est loyale, digne d'un grand prince, et conforme à l'équité et à la saine politique. Toutefois elle rendra justice à la persévérance de votre cabinet

dans ses principes. En 1792, la France agitée audedans par une révolution attaqué au dehors par un ennemi redoutable, semblait prête à succomber. La Prusse lui fit la guerre. Trois ans après, et au moment où la France triomphait des coalisés, la Prusse abandonna ses alliés, elle passa du côté de la convention avec la fortune, et le roi de Prusse fut le premier des souverains armés contre la France, qui reconnût la république. quatre années à peine écoulées (en 1799), la France éprouva les vicissitudes de la guerre. Des batailles avaient été perdues en Suisse et en Italie le duc de Yorck avait débarqué en Hollande, et la république était menacée au nord et au midi. La fortune avait changé: la Prusse changea comme elle. Mais les Anglais furent chassés de la Hollande; les Russes furent battus à Zurich; la victoire revint sous nos drapeaux en Italie, et la Prusse redevint amie de la France.

En 1805, l'autriche arma. Elle porta ses armées sur le Danube: elle envahit la Bavière; tandis que les troupes russes passaient le Niemen et s'avançaient sur la Vistule. La réunion de trois grandes puissances et leurs immenses préparatifs ne semblaient présager à la France que des défaites. La Prusse ne put hésiter un instant; elle arma; elle signa le traité de Berlin, et les mânes de Frédéric II furent pris à témoin de la haine éternelle qu'elle vouait à la France. Son chef son ministre, envoyé auprès de S.M. pour dicter la loi, arriva en Moravie, les Russes venaient de perdre la bataille d'Austerlitz; ils devaient à la générosité des Français de pouvoir retourner dans leur patrie. La Prusse déchira aussitôt le traité de Berlin conclu six semaines auparavant, abjura le célèbre serment de Potsdam, traita la Russie, comme elle avait traité la France, et prit avec nous de nouveaux engagemens. Mais de ces éternelles fluctuations de la politique, naquit dans l'opinion publique en Prusse une véritable anarchie; l'exaltation s'empara des esprits que le gouvernement prussien ne fut pas le maître de diriger. Ils l'entraînèrent, et en 1806 il déclara la guerre à la France, dans le moment où il avait le plus d'intérêt à la maintenir en bonne intelligence avec elle. La Prusse entièrement conquise, se vit, contre toute espérance, admise à signer à Tilsitt une paix où elle recevait tout et ne donnait rien. En 1809, la guerre de l'autriche éclata. La Prusse allait encore changer de système; mais les premiers événemens militaires ne laissant aucun doute sur les résultats définitifs de la campagne. La Prusse prit conseil de la prudence, et n'osa pas se déclarer. En 1811, les préparatifs de la Russie menaçant l'Europe d'une nouvelle guerre, la position géographique de la Prusse ne lui permettait pas de rester spectatrice indifférente des événemens qui se préparaient; vous fûtes chargé M. le baron, dès le mois de mars de la même année, de solliciter l'alliance de la France, et il est inutile que je retrace à votre mémoire ce qui se passa à cette époque, il est inutile que je vous rappelle et vos instances réitérées, et vos vives sollicitudes.

274
137

S. M. le souvenant de passé, hésita d'abord sur le parti qu'elle avait à prendre, mais elle pensa que le roi de Prusse éclairé par l'expérience, était enfin désabusé de la politique versatile de votre cabinet. Elle lui savait gré des démarches qu'il avait faites à St Petersbourg pour prévenir la rupture. il répugnait d'ailleurs à sa justice et à son cœur de déclarer la guerre par des considérations de convenance politique. Elle se livra à ses sentimens personnels pour votre Souverain, et elle consentit à s'allier avec lui. Tant que les chances de la guerre nous furent favorables, votre cour se montra fidèle; mais à peine les rigueurs prématurées de l'hiver eurent ramené nos armées sur le Niemen, que la défection du général d'Yorck réveilla des défiances trop légitimes. la conduite équivoque de votre cour une circonstance si grave, le départ du roi pour Breslau, la trahison du général Bulow, qui ouvrit à l'ennemi les passages de la Vistule, les ordonnances publiées pour exciter aux armes une jeunesse turbulente et factieuse, la réunion à Breslau des hommes signalés comme les chefs des sectes perturbatrices et comme les principaux instigateurs de la guerre de 1806, les communications journalières établies entre votre cour et le quartier général de l'ennemi, ne permettoient plus dès long tems de douter des résolutions de votre cabinet, lorsque j'ai reçu M. le baron, votre note du 27 mars. Elle n'a donc causé aucune surprise. La Prusse veut, dit-elle, recouvrer les héritages de ses ancêtres. mais nous pourrions lui demander si, lorsqu'elle parle des pertes que sa fausse politique lui a fait éprouver, elle n'a point aussi des acquisitions à mettre dans la balance, si parmi ces acquisitions il n'en est pas qu'elle doive à sa politique infidèle? C'est ainsi qu'elle a dû la Silésie à l'abandon d'une armée française dans les murs de Prague, et toutes ses acquisitions en Allemagne à la violation des lois et des intérêts du corps germanique. La Prusse parle de son désir de parvenir à une paix établie sur des bases solides. mais comment compter sur une paix solide avec une puissance qui se croit justifiée lorsqu'elle rompt ses engagemens selon les caprices de la fortune? S. M. préfère un ennemi déclaré à un ami toujours prêt à l'abandonner.

je ne porterai pas ces observations plus loin. je me bornerai à demander ce qui eût fait un homme d'Etat éclairé et ami de son pays, qui, se plaçant par la pensée au timon des affaires de la Prusse, depuis le jour où la révolution française éclata, aurait voulu se conduire d'après les principes d'une politique saine et morale. Aurait-il engagé la Prusse, en 1792, dans une guerre dont elle pouvait laisser les chances à des États plus puissans qu'elle? S'il eût fait, aurait-il conseillé de poser les armes avant que la révolution fût finie? Si cependant il avait été conduit à reconnaître la république, n'aurait-il pas persisté dans son systême, n'aurait-il pas cherché à en recueillir les avantages, à profiter des sentimens qu'aurait inspiré à la France un prince bravant pour elle les préjugés de son tems; il aurait établi l'influence de la Prusse sur le Nord, par des alliances;

La monarchie de Frédéric se serait affermie, et la Prusse aurait fondé son bonheur intérieur et sa considération au-dehors sur une étroite union avec la France; il ne se serait pas laissé éblouir en 1799 par les succès passagers de nos ennemis. il aurait repoussé en 1805, et par politique, et par dignité, l'alliance à laquelle l'angleterre, la Russie, et l'autriche unies avaient pris l'engagement réciproque de contraindre la Prusse. si cependant, entraîné par des circonstances imprévues, il avait prêté un serment sur la tombe de Frédéric, il ne l'aurait pas violé après la bataille d'austerlitz, il aurait tiré d'une fausse détermination le seul parti honorable en restant fidèle à des alliés maltraités par la fortune. En 1812, s'il avait cru pouvoir oublier qu'à Tilsitt la Russie avait fait, en faveur de la Prusse, tout ce que permettaient les circonstances, et s'il avait signé l'alliance avec la France, il y aurait été fidèle. il aurait trouvé dans des événemens inattendus, l'occasion de faire jouer un beau rôle à la Prusse, malgré sa faiblesse, et de manifester des sentimens non-douteux, et dont il aurait pu, dans le tems, invoquer l'honorable souvenir. Cette résolution légale eût concilié à la Prusse l'estime même de ses ennemis. Elle aurait servi non leur haine, mais leurs véritables intérêts; car le général d'york n'aurait pas trahi, et les Russes n'auraient pas passé le Niemen; le général Bulow n'aurait pas trahi, et les Russes n'auraient pas passé l'oder, et ne se seraient point exposés à la catastrophe qui les menace; enfin, la France sentant le besoin d'un intermédiaire entr' elle et la Russie, l'aurait trouvé dans la Prusse fidelle, et aurait consenti à agrandir, pour l'intérêt de son système, pour la paix et le repos du monde qui en est l'unique but, une puissance dont la sincérité aurait été mise à l'épreuve.

aujourd'hui, M. le baron, que reste-t-il à la Prusse? elle n'a rien fait pour l'europe; elle n'a rien fait pour son ancien allié; elle ne fera rien pour la paix. une puissance dont les traités ne sont que conditionnels, ne saurait être un intermédiaire utile; elle ne garantit rien; elle n'est qu'un sujet de discussion; elle n'est point une barrière. le doigt de la Providence est empreint dans les événemens de cet hiver; elle les a produits pour démasquer les faux amis et signaler les amis fidèles, et elle a donné à S.M. assez de puissance pour assurer le triomphe des uns et le châtiment des autres. En terminant mes rapports avec vous, M. le baron, je me félicite d'avoir à vous faire connaître la satisfaction de S.M. pour votre conduite pendant le tems où vous avez résidé près d'elle. Elle vous plaint, et comme militaire, et comme homme d'honneur, de vous être trouvé obligé de signer une pareille déclaration. j'ai l'honneur de vous envoyer les passeports que vous m'avez demandés.

agréez, je vous prie, M. le baron, l'assurance de ma haute considération.

Signé le duc de Bassano.

Extrait d'une dépêche de M. de Saint Marsan.
Berlin 24 mars 1811.

j'ai eu l'honneur de demander à V. E que j'avais lieu de croire que le gouvernement prussien désirait former des liaisons plus intimes avec la France; je ne me suis pas trompé. le chancelier d'état, baron de Hardenberg, est venu chez moi et m'a dit: "le roi est bien fermement décidé à ne jamais séparer sa cause de celle de la France, et à rester entièrement et fidèlement attaché à l'empereur. je vous ai dit bien des fois que je n'étais pas pour les demi-mesures: S.M. est absolument du même avis, et son plus grand désir serait de se lier à la France de la manière la plus intime, ce qui ferait taire toutes les passions et les intrigues, rétablirait entièrement le crédit du gouvernement et ferait renaître la sécurité et la confiance dans toute la monarchie." après m'avoir quitté, le chancelier étant allé chez le roi est revenu au bout de trois quarts d'heure, et m'a dit que le roi l'avait chargé de me prier de mettre sous les yeux de l'Empereur son vif désir d'attacher irrévocablement le sort de la Prusse à la France, et de sonder les intentions de S. M. J. et R. à ce sujet.

Extrait d'une dépêche de M. de Saint-Marsan
Berlin 5 avril 1811.

Le roi et ses deux ministres attendent avec beaucoup d'empressement l'issue des ouvertures faites pour obtenir une alliance avec la France. le parti du roi est pris d'une manière bien positive, et si les ouvertures sont agréées par S. M. J. et R., il s'attachera loyalement à elle, en toute occasion, de la manière qu'elle la lui demandera.

idem Berlin 16 mai 1811.

un courrier prussien, parti quelques heures avant le mien, a apporté à M. le baron Krusemarck, une dépêche de S. M. le roi de Prusse. M. de Krusemarck est autorisé à donner lecture à V. Exc. de la dépêche entière. (voyez cette pièce ci-après.) Elle est la conséquence de la volonté bien décidée du roi et de ses deux ministres de s'unir étroitement à la France, &c.

Extrait d'une lettre du roi de Prusse à son ministre à Paris.
11 mai 1811.

La manière dont l'Empereur a bien voulu accueillir, suivant votre dépêche du 16 avril, les explications provisoires dans lesquelles j'ai chargé mon chancelier d'état d'entrer avec M. de Saint-Marsan, pour le cas d'une rupture entre la France et la Russie, m'a offert un témoignage précieux des dispositions amicales, et bienveillantes de ce monarque à mon égard. Vivement touché de celles-ci, je n'en ai pas été moins charmé de me convaincre par sa réponse, dont le duc de Bassano a été rendu l'organe, que les appréhensions d'une guerre entre la France et la Russie, toutes généralement répandues qu'elles étaient, sont destituées de fondement, et je ne puis que former les voeux les plus sincères, pour la durée non-interrompue des rapports de bonne harmonie encore subsistans entre ces puissances. Me jugeant même intéressé de très-près à travailler au maintien d'aussi heureuses relations, à proportion des moyens que semblait m'en fournir l'amitié

personnelle qui règne entre moi et l'empereur de Russie, j'ai constamment tenu à Pétersbourg le langage de la modération et de la conciliation. Souvent déjà j'y ai conseillé une accession plus illimitée au système continental; et ce même conseil, je le renouvelle encore dans une lettre autographe que je viens d'adresser à l'Empereur Alexandre, et dont je m'empresse de vous communiquer ci-joint copie, pour la porter, par l'entremise de M le duc de Bassano, à la connaissance de S. M. l'empereur des Français. Quel que soit l'effet de cette lettre, et le parti auquel la cour de Russie se décide, je n'ai pas besoin de le connaître pour arrêter le mien. Invariablement attaché au système de la France, je me flatte d'avoir fait mes preuves à cet égard. S'il était possible qu'il fût resté encore quelques doutes à l'Empereur Napoléon sur mon intention sincère de concourir en tout au grand but qu'il se propose, il m'eût suffi, sans contredit, pour les faire évanouir, des ordres rigoureux, par lesquels je viens de renouveler la prohibition absolue de tout commerce et de toute communication avec l'Angleterre, et des mesures énergiques que j'ai spontanément prises pour la défense de mes côtes contre les tentatives éventuelles de l'ennemi commun.

Je profite donc avec plaisir de l'interpellation de S. M. l'empereur des Français pour lui proposer, à cette fin, et pour tous les cas, une alliance offensive et défensive, en vertu de laquelle, dans toutes les guerres qui ne seraient étrangères aux intérêts de ma monarchie et où la France se trouverait engagée, soit en Allemagne, soit sur les confins de la Prusse, celle-ci mettrait à la disposition de la France un corps de troupes auxiliaires proportionné à ses facultés. L'épuisement des ressources de la Prusse me mettant dans l'impossibilité de suffire aux frais que me causeraient mes nouveaux engagemens, à moins qu'il ne plût à l'Empereur de me faciliter les moyens de les remplir, je compte ne point me livrer à un vain espoir en me flattant.

1) Que S. M. I. aura égard à la juste réclamation de la restitution de Glogau, dont, aux termes des traités, l'évacuation doit avoir lieu maintenant que la 1re moitié de la contribution se trouve complètement acquittée.

2) que, pour le cas où le corps auxiliaire dût être mis sur pied, l'Empereur voudra bien m'accorder une remise proportionnée de la contribution, et sa cessation entière, dès que la guerre éclatera en effet, la Prusse étant absolument hors d'état d'en faire les frais et de payer en même tems une contribution aussi onéreuse;

3 enfin que S. M. I. n'insistera plus sur l'article de la convention du 8 septembre 1808, qui empêche l'augmentation de l'armée prussienne augmentation évidemment indispensable à mesure du besoin que j'aurai de plus de troupes pour le but convenu et pour la défense de mes états.

Quant aux avantages que la Prusse, en cas de succès auxquels elle aurait contribué par l'emploi de ses forces et de ses ressources, pourrait se promettre, soit en fait d'acquisitions territoriales, soit en indemnités d'un autre genre, je m'en remets avec confiance à la

justice et à l'amitié de mon auguste allié. mais il est un autre point dont je aurais à cœur de convenir d'avance avec lui. La situation géographique de la Prusse étant telle qu'une partie de son territoire doit nécessairement être exposée, sinon à devenir le théâtre de la guerre, du moins à en éprouver tous les embarras, je désirerais assurer à ma famille un asile où elle fut à l'abri des inconvéniens qui en résulteront. je me flatte donc que l'Empereur voudra bien, non seulement consentir lui-même, mais aussi s'employer partout où il sera besoin, à ce qu'une partie de la Silésie avoisinante aux états autrichiens soit déclarée neutre pour cet effet, afin qu'en cas de nécessité, je puisse avec les miens y fixer mon séjour pendant la durée de la guerre. etc.

à Berlin le 14 mai 1811. Signé Frédéric Guillaume.

~~Extrait~~ Lettre de M. le baron Krusemarck au ministre des relations extérieures. 30 août 1811.

Monsieur le Duc,

Parmi les lettres de Berlin que V. Exc. a bien voulu me faire parvenir, il s'en est trouvé une de M. le baron de Hardenberg, dont le contenu important ne saurait manquer d'exciter votre attention. j'ose, avec assurance, vous transmettre ci-après la lettre en original. La situation dans laquelle nous nous trouvons est violente, l'Empereur peut nous en tirer, son grand cœur nous en donne un espoir assuré. Il serait impossible que la franchise et la loyauté des démarches du roi et la pureté des intentions qui les ont dictées, n'eussent fait impression sur S. M. ; les momens n'en sont pas moins précieux, et si V. Exc. contribuait à accélérer celui où S. M. voudra donner de la suite aux propositions du roi, je me permets de croire et d'énoncer qu'elle servirait les intérêts de son auguste maître en même tems qu'elle imposerait au roi et à la Prusse l'obligation de la reconnaissance la plus sentie. j'ai l'honneur etc.

Paris le 9 septembre 1811. Krusemarck.

Copie d'une lettre du baron de Hardenberg au baron de Krusemarck
Berlin le 30 août 1811.

Monsieur,

Si les motifs de ménagement pour la Russie qui ont engagé l'Empereur Napoléon à surseoir à toute explication sur les propositions d'alliance que le roi lui a faites dans le cours du mois de mai dernier, ont pu, à cette époque, paraître plausibles à S. M. il n'en est pas de même aujourd'hui que les préparatifs guerriers de la France contre cette puissance ont pris et prennent encore tous les jours un caractère plus imposant et que S. M. ; trop grande pour dissimuler, ne cache pas à la cour de Petersbourg elle même, le motif éventuel de ces mesures. La crainte de lui inspirer à contre-tems de l'ombrage n'ayant point fait suspendre celles-ci, comment arriverait-il qu'elle retardât entre la France et la Prusse cette union plus intime, l'objet des vœux du roi, union qui soit qu'il ne s'agisse que d'une démonstration tendante à assurer le maintien de la tranquillité dans le Nord, soit qu'en

effet les choses en viennent malheureusement à une rupture entre les deux cours impériales, offre, dans l'une et l'autre alternative des avantages manifestes à la France. Tel était le raisonnement sur lequel le roi fondait l'espoir que maintenant, du moins, l'Empereur Napoléon daignerait, en réponse à nos susdites ouvertures, entrer en explication avec lui, et c'est en partie dans la vue de les amener, que S.M. vous avait chargé de faire officiellement la juste demande de l'évacuation de Glogau.

C'est avec la plus vive peine que nous avons vu de rechef cette espérance déçue par vos dépêches du 13 et du 14 de ce mois. Toutes valables que sont, sous plus d'un rapport, les raisons qui vous ont déterminé à différer la démarche en question, le roi eût préféré que vous vous en fussiez tenu littéralement à ses ordres. Si actuellement il vous autorise à en ajourner l'évacuation jusqu'à un moment plus opportun, c'est surtout parce que S.M. se flatte que ce moment ne tardera point à se présenter, à la suite d'un nouvel entretien que je viens d'avoir depuis peu avec M. le comte de S. Marsan, et dans lequel j'ai fait à ce ministre un tableau aussi détaillé que vrai de la violente situation de la Prusse, et des motifs urgens que nous avons pour désirer ardemment que l'Empereur, prenant en considération les propositions franches et loyales du roi, veuille enfin mettre un terme à la cruelle incertitude où se trouve S.M. sur les intentions de la France à son égard. (Suit le tableau des embarras pécuniaires de la Prusse. Le chancelier termine de la manière suivante

Mais ce ne sont pas nos embarras pécuniaires quelques graves qu'ils puissent être qui sont l'objet principal des sollicitudes du roi, c'est notre situation politique dont celle de nos finances n'est, après tout qu'une conséquence nécessaire. Tout est en armes autour de nous. D'un côté les armées russes bordent nos frontières, de l'autre, l'attitude de l'armée varsovienne semble dirigée contre la Russie, peut être également contre la Prusse. L'armée saxonne est mise en cantonnement dans notre voisinage, de manière à pouvoir, dans deux marches, atteindre la résidence du roi. Dantzick seule renferme une autre armée, au lieu de 10000 hommes stipulés par les traités, la France en a fait successivement arriver 23000 dans nos trois places de l'Oder, où leur entretien coute chaque mois aux caisses de l'Etat la somme exorbitante de 250000 écus. Au moment où j'écris, la garnison de Stettin s'élève à 14546 hommes. Représentez-vous, mon général, combien S.M. doit être profondément affectée, lorsqu'au milieu de tout cela elle apprend qu'il n'est dans ces diverses armées qu'une opinion qu'une voix sur la destruction prochaine de la Prusse! Fort de sa confiance en S.M. I. le roi peut sans doute personnellement rejeter loin de lui les soupçons que provoquent de telles rumeurs; mais est-il maître d'empêcher qu'une opinion hautement prononcée au sein de ses Etats par les généraux français eux-mêmes, ne devienne l'opinion publique

Dépend-il de lui, tandis que là où vous êtes il ne se fait rien pour la calmer, d'arrêter les funestes effets de cette opinion sur le crédit de la Prusse au-dedans et au dehors? Ose-t-il dans l'incertitude où le laisse la France sur ses vues, malgré l'offre réitérée et le désir constant de S. M. de mettre tous les moyens à la disposition de l'Empereur, à des conditions sur lesquelles il serait si facile de s'entendre; ose-t-il, dis-je, respecter assez peu les alarmes de son peuple pour ne prendre aucune mesure éventuelle pour sa défense? Une sécurité poussée aussi loin serait sans doute condamnable, et l'Empereur, dont le roi ambitionne par-dessus toute l'amitié et l'estime, le blâmerait lui-même à juste titre. Nous armons donc, Monsieur, puisque les circonstances en imposent impérieusement le devoir au roi, et que mieux vaut, comme je l'ai dit à M. de S. Marsan, mourir l'épée à la main que de succomber avec opprobre. Mais c'est pour la France que nous armons, si elle veut d'un allié fidèle, et que s'arrangeant de gré à gré avec nous, elle préfère sincèrement notre libre assistance à cette lutte dont la voix de ses guerriers nous menace, et qui, de la part du roi, ne pourrait jamais être que celle du dernier désespoir. Voilà, mon cher général, ce que j'ai exposé avec franchise à M. de S. Marsan, en lui donnant en même tems des renseignemens authentiques sur les moyens que nous avons de rendre notre alliance utile à son auguste souverain. Il sait que toutes nos forteresses sont ou vont être dans un état de défense respectable. Il sait, que le signal nous en étant donné, il ne nous faudrait que très peu de tems pour mettre 100 000 hommes sur pied. Le comte de S. Marsan a paru pénétré de la loyauté de nos déclarations, et les a jugées propres à faire un effet favorable sur l'esprit magnanime de l'Empereur. Il y a trois jours qu'il lui en a rendu compte par courrier. J'ai pensé qu'il était à propos de ne vous point laisser ignorer ceci pour votre information particulière; mais n'envisagez ce que je vous en dis que comme une communication confidentielle. Elle ne vous appelle à faire aucune démarche de votre côté, puisque tout ce que j'ai dit dans l'épanchement de mon cœur à M. de S. Marsan, prenant dans votre bouche un caractère diplomatiquement officiel, serait censé peut-être de donner une teinte de menace à des ouvertures qui ne l'ont nullement eue, et dans lesquelles le roi souhaite vivement que l'Empereur ne puisse pas un seul instant méconnaître la pureté des intentions qui les ont dictées.

J'ai l'honneur d'être avec ~

Signé, Hardenberg.

Extrait d'une dépêche de M. de Saint Marsan Berlin le 22 février 1812.

M. de Krusemarck a mandé à son gouvernement qu'il avait le plus grand espoir que la négociation de l'alliance serait terminée heureusement. M. de Hardenberg et M. de Goltz m'ont témoigné hier leur grande satisfaction de ces nouvelles, qu'ils venaient de recevoir.

Idem de 8 mars 1812.

S. M. le roi de Prusse se plait à témoigner de toutes les manières sa satisfaction pour les arrangements qui ont lieu avec la France et

V. Exc. peut être assurée que S. M. le roi de Prusse et son ministre ont désiré ardemment l'alliance, comme moyen unique pour arriver à la conservation de la monarchie, et qu'ils la regardent comme l'ancre d'espérance pour un avenir plus heureux. Ce n'est point une mesure de circonstance; M. de Hardenberg l'a jugée comme la base de la politique de la Prusse! En causant souvent avec lui je l'ai trouvé ferme dans ce principe. Les inquiétudes de la Prusse n'ont jamais consisté que dans le doute et la crainte de ne pouvoir point obtenir l'alliance. C'était aussi la seule arme dont nos ennemis ont pu se servir pour chercher à allarmer la nation. Ce doute a disparu. Le roi et le ministre ne pensent plus qu'à suivre le système avec loyauté, et à seconder les vues de l'Empereur par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. On peut en juger par l'attention et l'empressement qui sont apportés aux plus petits détails. La nation, qui en général a toujours jugé sainement, a applaudi au plan adopté. Je ne veux pas dire par là qu'il n'y ait des personnes de mauvaise humeur, et qui se plaignent des circonstances, ni qu'en cas de revers l'esprit d'opposition ne fit des prosélytes. Je me borne à croire que la Prusse est aussi fidèle alliée de la France que la Bavière et la Saxe, et peut être envisage-t-elle politiquement dans cette alliance de plus grands avantages que ces mêmes puissances dans la leur.

Déclaration du général d'York

D'après un article inséré dans quelques exemplaires de la gazette de Berlin, le major et aide-de-camp Natzmer a été envoyé auprès du général-major Kleist, pour lui porter l'ordre de me retirer le commandement général du corps royal prussien, et de s'en charger lui-même. M. de Natzmer cependant n'est venu ni auprès de moi, ni auprès du général Kleist; par conséquent je continuerai sans hésiter à conserver le commandement général du corps, et à exercer les autres fonctions déterminées par l'ordre du cabinet du 20 décembre 1812. Car il est notoire que dans les états prussiens une gazette n'est point considérée comme une feuille officielle de l'état, et que, jusqu'à présent, aucun général n'a reçu ses ordres par la voie de gazettes.
Pour obvier à toute erreur, je considère comme nécessaire de publier cette déclaration.

Königsberg le 27 janvier 1813. Signé d'York

Proclamation du général d'York

Les représentans de la nation assemblés, ont décrété, outre l'armement général, l'organisation d'un corps national de cavalerie pour renforcer l'armée. Le major de Lehndorff de la Prusse, homme estimé et connu, se charge d'après mon invitation, d'organiser ce corps national et fera connaître au public les détails de cette formation. Citoyens de la Prusse, formons ce corps pour servir d'exemple aux autres provinces de la monarchie, et réunissons tous nos efforts pour montrer à l'Europe, qui a les yeux fixés sur nous, ce que peuvent produire l'amour pour le roi et pour l'indépendance de la patrie. Königsberg le 12 février 1813

Signé d'York

Extrait d'une dépêche de M. de S. Marsan.

Berlin le 11 janvier 1813

Le prince de Hatzfeld part ce soir. il a eu une longue audience du roi; il m'a assuré que S. M. juge on ne peut pas mieux les véritables intérêts de la Prusse, qui, d'après l'opinion invariable du prince, sont toujours l'union avec la France, quelles que soient les circonstances. La lettre du roi, que le prince apporte à S. M. l'empereur, est bien précise et bien claire, touchant l'attachement de ce prince pour l'alliance. Les instructions que le baron de Hardenberg m'a fait lire en original sont dans le même sens. elles enjoignent au prince de Hatzfeld de témoigner à S. M. l'empereur, l'indignation que le roi a éprouvée de la capitulation du général d'Yorck, de lui annoncer les déterminations prises à ce sujet et de tâcher de détruire toute la fâcheuse impression que cet événement aurait pu faire dans l'esprit de S. M. J. et R. on le munit de toutes les pièces et rapports venus de l'armée, pour mettre à même de juger les détails de cette affaire.

Extrait d'un rapport sur la connivence du général Bulow.

Le soussigné, expédié du quartier général près M. le général prussien de Bulow, est arrivé à Neustettin, le 10 ~~febr~~ février, dans la nuit. Le même jour, à son passage à Tempelbourg, il a vu des cosaques au nombre de dix à douze, venant faire le logement pour 300 hommes des leurs. il y avait dans la place un bataillon prussien, qui les a laissés faire; mais sur la représentation du bourguemestre, qu'ils avaient garnison prussienne, ils ont été se loger ailleurs. Quelques jours auparavant on avait pris dans le même endroit une quinzaine de cosaques, qui, sur leurs réclamations, ont été relâchés par ordre supérieur. La meilleure intelligence règne ~~dans~~ entre les cosaques et les prussiens (qui montent la garde avec des pierres en bois), et il paraît que les communications entre les quartiers généraux russes et prussiens étaient très-fréquentes. A mon arrivée à Neustettin, il y avait un aide-de-camp général russe, Czernicheff, au bal. il s'y est entretenu pendant une heure avec le général de Bulow. Le général Bulow m'a dit n'être pas sous les ordres de S. A. I. le prince vice-roi, et qu'il ne faisant pas partie du contingent. qu'il n'était là que pour s'habiller, pour remonter sa cavalerie, et pour recruter ses régimens. Parmi les troupes qui sont très-belles, quoique pas toutes habillées, il y a deux bataillons de vieilles troupes et de la cavalerie, dont on pourrait ~~tirer~~ tirer parti de suite.

Signé Wanzuylen van Nievelt chef d'escadron à l'état major du prince de Neuchâtel.

Ordonnance qui acquitte le Général d'Yorck

Ordre du jour du 22 mars 1813

La justification que nous a fait parvenir le général d'Yorck, au sujet de la convention par lui conclue à Tauroggen avec M. de Diebitsch, général major au service de S.M. l'empereur de Russie, ayant mis au jour la parfaite innocence du susdit Général d'Yorck, et la commission établie pour examiner cette affaire, composée de MM. le Diericke, lieutenant général, de Schaeler et de Sanitz, généraux majors, ayant également jugé le Général d'Yorck tout-à-fait exempt de reproche à cet égard, en ce qu'il n'avait été déterminé à accepter la susdite convention, que par les circonstances qui avaient occasionné le retard du 10e corps d'armée dans les positions devant Riga, et la séparation du reste de ce corps ainsi que par les conditions favorables qui lui furent offertes dans une situation aussi critique; nous faisons connaître ce resultat à toute notre armée, en ajoutant qu'en considération de toutes ces circonstances, non seulement nous confirmons le susdit lieutenant-général d'Yorck dans le commandement du corps d'armée, qui était venu sous ses ordres, mais qu'en outre, pour lui donner une preuve de notre satisfaction et de notre confiance illimitée, nous lui confions encore le commandement en chef des troupes du général major de Bulow.

Breslau le 11 mars 1813.

Signé Frédéric Guillaume.

Situation des armées françaises dans le Nord, au 3 avril

Les nouvelles de Dantzick étaient satisfaisantes. La nombreuse garnison a formé des camps en dehors. L'ennemi se tenait éloigné de la place et ne paraissait pas en disposition de rien tenter. Deux frégates anglaises se étaient fait voir devant la place. A Thorn il n'y avait rien de nouveau. On y avait mis le tems à profit, pour améliorer les fortifications. L'ennemi n'avait que très-peu de forces devant Modlin; le général Daendels en a profité pour faire une sortie, a repoussé le corps ennemi, et s'est emparé d'un gros convoi, où il y avait entr'autres 500 boeufs. La garnison de Zamosc est maitresse du pays à 6 lieues à la ronde, l'ennemi n'observant cette place qu'avec quelque cavalerie légère. Le Général Frimont et le prince Poniatowsky étaient toujours dans la même position sur la Pilica. Stettin, Custrin et Glogau étaient dans le même état. L'ennemi paraissait avoir des projets sur Glogau, dont le blocus était resserré. Le corps ennemi qui, le 24 mars, a passé Elbe à Werben dont l'arrière-garde a été défaite le 28 par le général Montbrun, et jetée dans la rivière, s'était dirigé sur Lunebourg. Le 26, le général Morand partit de Brême, et se porta sur Lunebourg, où il arriva le 1er avril. Les habitans, soutenus par quelques troupes légères de l'ennemi, voulurent faire

résistance; les portes furent enfoncées à coup de canon, une trentaine de ces rebelles passés par les armes, et la ville fut soumise.

Le 2, le corps ennemi qu'on supposait de 3 à 4000 hommes infanterie, cavalerie, et artillerie, se présenta devant Lunebourg. Le général Morand marcha à sa rencontre avec sa colonne, composée de 800 Saxons et 200 Français, avec une trentaine de cavalerie et 4 pièces de canon. La canonnade s'engagea. L'ennemi avait été forcé de quitter plusieurs positions, lorsque le général Morand fut tué par un boulet. Le commandement passa à un colonel saxon. Les troupes, étonnées de la perte de leur chef, se replièrent dans la ville; et après s'y être défendues pendant une demi-journée, elles capitulèrent le soir. L'ennemi fit ainsi prisonniers 700 saxons et 200 français. Une partie des prisonniers ont été repris.

Le lendemain, le général Montbrun, commandant l'avant-garde du corps du prince d'Eckmühl arriva à Lunebourg. L'ennemi, instruit de son approche, avait évacué la ville en toute hâte et repassé l'Elbe. Le prince d'Eckmühl, arrivé le 4, a forcé l'ennemi à retirer tous les partis de la rive gauche de l'Elbe, et a fait occuper Stade. Le 8, le général Vandamme avait réuni à Brême les divisions Saint-Cyr et Dufour. Le général Dumonceau avec sa division était à Minden.

Le vice-roi a rencontré, le 2 avril, une division prussienne, en avant de Magdebourg sur la ~~rive~~ rive droite de l'Elbe, l'a culbutée, l'a poursuivie l'espace de plusieurs lieues, et lui a fait quelques centaines de prisonniers. La brigade bavaroise, qui fait partie de la division du général Durutte, a eu, le 29 mars, une affaire à Coldiz avec la cavalerie ennemie. Cette infanterie a repoussé toutes les charges que l'ennemi a tentées sur elle; et lui a tué plus de 100 hommes, parmi lesquels on a reconnu un colonel et plusieurs officiers. La perte des bavarois n'a été que de 16 hommes blessés. ~~La perte des~~ Depuis lors, le général Durutte a continué son mouvement sans être inquiété, pour se porter sur la Saale à Bernbourg. Un détachement de cavalerie ennemie était entré le 3 dans Leipzig. Le duc de Bellune était en observation à Calbe et Bernbourg sur la Saale.

Situation des armées françaises dans le Nord au 10 avril.

Le 5, la 35e division, commandée par le général Grenier, a eu une affaire d'avant-poste sur la rive droite de l'Elbe, à 4 ~~lieues~~ lieues de Magdebourg. 4 bataillons de cette division seulement ont été engagés. L'infanterie a montré son intrépidité ordinaire, et l'ennemi a été repoussé. Le 7, le vice-roi étant instruit que l'ennemi avait passé l'Elbe à Dessau a envoyé le 5e corps et une partie du 11e pour appuyer le 2e corps, commandé par le duc de Bellune. Lui-même il s'est porté à Stassfurt où son quartier-général était le 9, et il a réuni son armée sur la Saale, la gauche à l'Elbe, la droite appuyée aux montagnes du Harz, et sa réserve à Magdebourg.

Le prince d'Eckmühl, qui, le 8, avait son quartier-général à Lunebourg, se mettait en marche pour se rapprocher de Magdebourg. L'artillerie des divisions du général Vandamme arrivait à Brême et à Minden. La tête d'un corps composé de deux divisions, qui doit prendre position à Wesel sous les ordres du général Lemarois, commençait à arriver. Le 10, le général Souham avait envoyé un régiment à Erfurt, où on n'avait pas encore de nouvelles des troupes légères de l'ennemi. Le duc de Raguse prenait position sur les

 hauteurs d'Eisenach. L'armée française du Mein paraissait en mouvement dans différentes directions. Le prince de Neuchâtel était attendu à Mayence. Une partie de l'état major de l'Empereur y était arrivée, ce qui faisait présumer l'arrivée prochaine de ce Souverain.

Les 300 chevaux de trait levés dans le Dép. de la Roër, ont été fournis. le 20 avril 1813

Brême le 5 avril.

Hier, une commission militaire spéciale réunie ici, a condamné à la peine de mort les nommés Hermann Fricke, âgé de 26 ans, maréchal ferrant, Répske Stoschen, âgé de 29 ans, tisserand, Hermann-Henri Neuhaus âgé de 21 ans, tous domiciliés à Blexen, arrondissement d'Oldenbourg; et Gerd Harms, âgé de 45 ans, domicilié à Tettens près de Blexen, prévenus d'avoir porté les armes contre la France, et pris en flagrant délit à la batterie de Blexen. Ce jugement a été exécuté ce matin près de cette ville. Les biens des condamnés sont confisqués. Le nommé Gerd Claasen, âgé de 17 ans, ouvrier, domicilié près de Blexen qui était accusé du même crime, a été acquitté.

Situation des armées françaises dans le Nord au 15 avril.

Le vice-roi était dans ses positions, la gauche à l'Elbe à l'embouchure de la Saale, le centre à Bernbourg, la droite aux montagnes du Hartz la réserve à Magdebourg. Le prince d'Eckmühl était en position à Celle. Le Général Vandamme occupait Brême. Le 12, l'ennemi voulut surprendre Bernbourg avec plusieurs bataillons; ils furent vivement reçus et repoussés avec perte. Il poussa aussi une patrouille sur Nordhausen au débouché du Hartz; ce point était occupé par un détachement de cavalerie Westphalienne, qui chargea vigoureusement l'ennemi: on fit prisonniers 3 hussards. Le 12, un détachement de hussards prussiens arriva à Gotha, à 11 heures du soir; il cerna la maison du baron de Saint-Aignan, ministre plénipotentiaire de France, et prit son secrétaire qui était au lit dangereusement malade; on l'enleva de force. 4 régiments d'infanterie russe étaient devant la place de Wittenberg, défendue par le général Lapoype; ils avaient tenté une attaque de vive force; mais ils avaient été repoussés après avoir perdu bien du monde. La place de Torgau n'est observée que par des partis de cosaques; 14000 Saxons s'y sont renfermés. L'ennemi avait un poste de 25 hommes à Hof, un escadron à Schleitz et un à Plauen. Des cadres bavarois au nombre de 1200 hommes, venant de l'armée du vice-roi et se rendant à Bamberg, ont été attaqués près de Langensalza par deux escadrons ennemis; ils les ont repoussés; cependant une cinquantaine de traînards ont été pris. Le 12, on avait des nouvelles des places de Dantzick, Thorn, Modlin, Custrin, Stettin, Glogau; elles étaient dans le meilleur état de défense. L'ennemi n'avait encore rien entrepris contre elles. Le 15 au matin, S. M. l'Empereur était parti de Saint-Cloud. Il est arrivé le 16 à onze heures du soir à Mayence; il a fait le trajet avec une incroyable rapidité, en moins de 40 heures.

Situation des armées françaises dans le Nord au 20 avril.

Dantzick, Thorn, Modlin, Zamosk, étaient dans le même état. Stettin, Custrin, Glogau, Spandau n'étaient que faiblement bloqués. Magdebourg était le point de réserve du vice roi. Wittenberg et Torgau étaient en bon état. La garnison de Wittenberg avait repoussé l'attaque de vive force. Le Général Vandamme était en avant de Brême; le Général Sébastiani entre l'Elbe et le Weser; le vice-roi dans la même position, la gauche sur l'Elbe, à l'embouchure de la Saale, et la droite au Hartz, occupant Bernebourg; sa réserve à Magdebourg. Le prince de la Moskowa était à Erfurt: le duc de Raguse à Gotha, occupant Langen-Saltza; le duc d'Istrie à Eisenach; le comte Bertrand à Cobourg. Le Général Souham était à Weimar. La ville avait été occupée par 300 hussards prussiens qui furent éparpillés, ~~et un escadron~~ dans la journée du 19, par un escadron du 10e de hussards et un escadron badois, sous les ordres du général Laboissière. On leur a pris 50 hussards et 4 officiers, parmi lesquels se trouve un aide-de-camp du général Blucher.

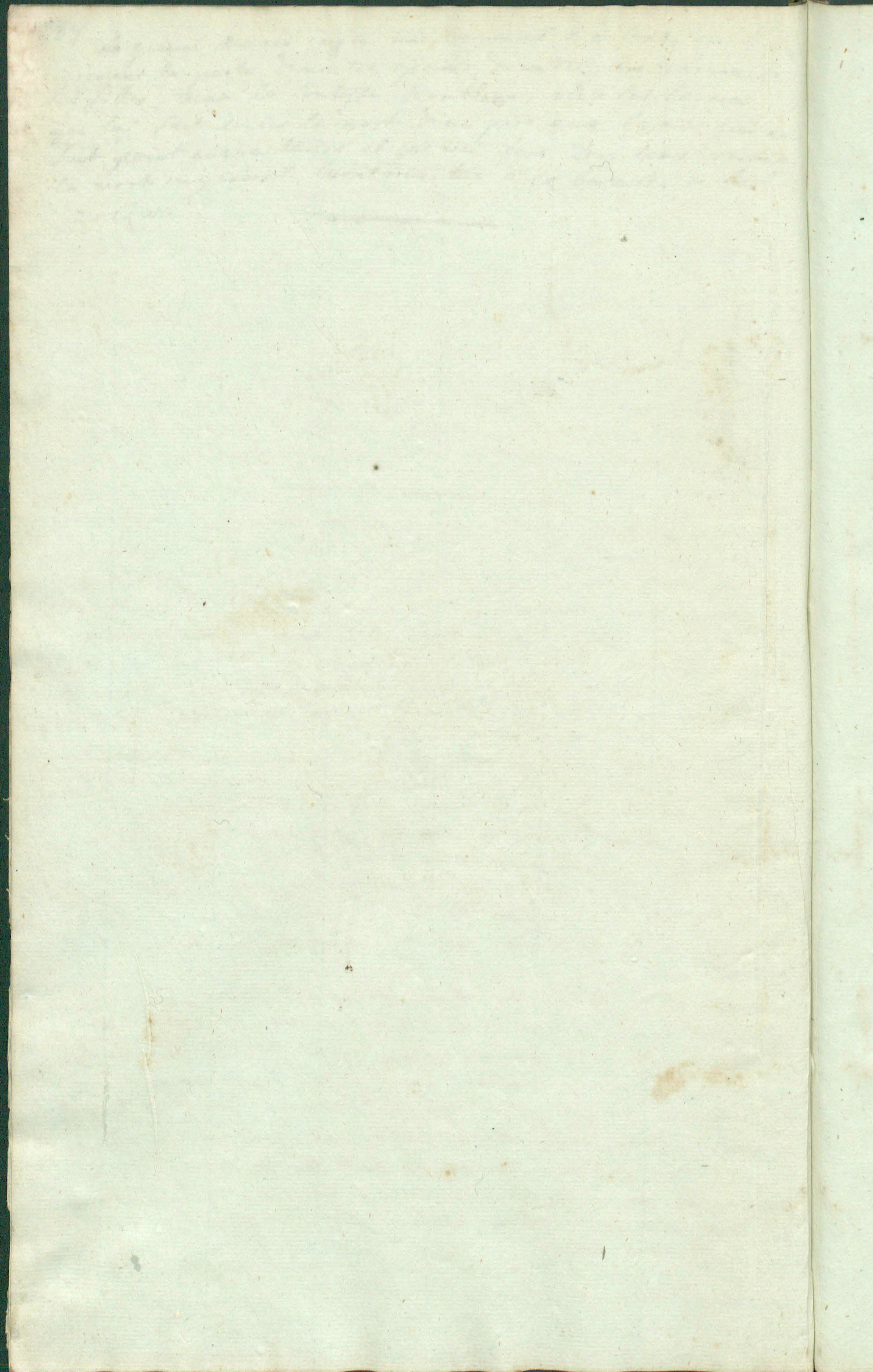
Joseph Morand, général de division, baron de l'empire, commandant de la légion d'honneur, vient de terminer au combat de Lunebourg, par la plus glorieuse mort, la carrière la plus glorieuse. Né dans l'ancienne province du Périgord, fils d'un ancien militaire, capitaine d'infanterie, et chevalier de Saint-Louis, il fut destiné au service dès son enfance, y entra à l'âge de 16 ans, et, déjà capitaine au régiment de Colonel général à l'époque de la révolution, il était un des plus anciens comme des plus braves généraux de l'armée française.

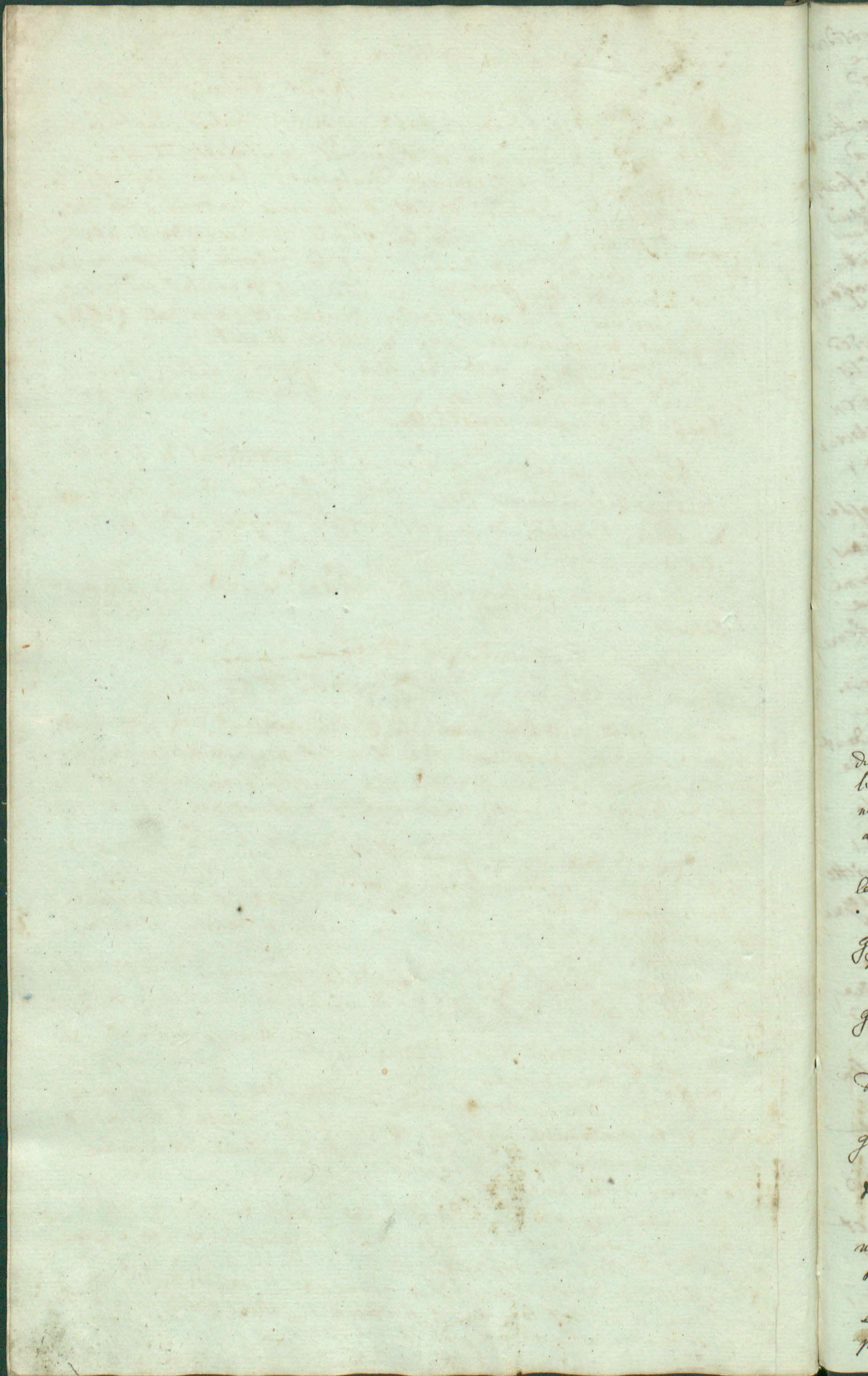
Sa brillante valeur s'est déployée sur presque tous les théâtres où depuis plus de 20 ans, les français ont si souvent combattu et triomphé. Dès la 1ère campagne de la guerre de la révolution, il fut nommé adjudant-général au camp de Maulde, et prit part dans cette campagne et la suivante, à presque toutes les actions d'éclat, dans tous les endroits où il y avait de la gloire et des dangers. Blessé au siège de Thionville, à la bataille de Valmy, au combat de Tirlemont, à la bataille de Nerwinde, tant d'honorables cicatrices attestaient sa bravoure, comme la confiance des généraux en chef, et les succès attestèrent son intelligence et ses talens militaires.

Dans d'autres guerres et d'autres places, il montra d'autres qualités non moins louables et non moins précieuses: son humanité dans la guerre de la Vendée; sa probité, son extrême délicatesse sur tout ce qui intéresse l'honneur, dans les fonctions de gouverneur de Paris, auxquelles il fut appelé pendant la campagne d'Italie qui fut terminée par la bataille de Marengo; sa modération, son noble désintéressement dans les gouvernemens d'Alexandrie, de la Corse, de la Poméranie suédoise, qui lui furent successivement confiés.

Les qualités de l'homme privé n'étaient pas en lui moins recommandables que les talens du militaire et les vertus de l'homme public.

Le général Morand laisse une veuve et 4 enfans, qui sentent vivement la perte d'un tel époux, d'un tel père. L'une de ses filles, Mad. la Comtesse Montbrun, mêle les larmes que lui fait couler la mort d'un père aux larmes qui ne sont point encore taries et que lui fera long-tems verser la mort du général Montbrun, tué à la bataille de la Moskwa.





Commission militaire.

Jugement qui condamne les nommés Malet, Lahorie, Guidal, ex généraux de brigade; Rabbe colonel; Soulier, chef de bataillon; Steenhouwer, Bordesieux et Piquerel, capitaines; Fessart, Lefèvre, Régnier et Beaumont lieutenans; Rateau, caporal et Boutreux, prisonnier d'Etat, à la peine de mort: le 1er en réparation de crime contre la sûreté intérieure de l'Etat, par un attentat dont le but était de détruire le gouvernement et l'ordre de successibilité au trône, et d'exciter les citoyens ou habitans à s'armer contre l'autorité impériale; et les autres, de complicité avec le dit Malet.

Le même jugement acquitte les sieurs Gemont, Lebis, Provost, Cadara, Viallevielhe, Caron, Limozin, julien, Caumette et Rouff, du crime de complicité.

Napoléon, par la grace de Dieu, et les constitutions de l'Empire, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération Suisse, à tous présens et à venir, Salut:

La commission militaire, séante à Paris, a rendu le jugement suivant:

De par l'Empereur et Roi.

Cejourd'hui 28e jour du mois d'octobre l'an 1812,

La commission militaire créée le 23 du présent mois, par arrêté du conseil des ministres, présidé par S. A. S. Mgr le prince archichancelier de l'Empire, conformément aux ordres de S. M.; ladite commission formée par S. Exc. le ministre de la guerre, et composée conformément au décret impérial du 17 messidor an 12, de

Son exc. le comte Dejean, grand-officier de l'Empire, grand-aigle de la Légion d'honneur, premier inspecteur-général du génie, président;

M. le général de brigade baron Deriot, commandant les dépôts de la garde impériale, l'un des commandans de la Légion d'honneur, et chevalier de la couronne de fer, juge;

M. le général baron Henry, major de la gendarmerie d'élite de la garde impériale, officier de la Légion d'honneur, et chevalier de la couronne de Fer, juge;

M. Génévay, colonel de la 18e Légion de gendarmerie impériale, officier de la Légion d'honneur, juge;

M. le colonel Moncey, premier aide-de-camp du premier inspecteur-général de la gendarmerie impériale, officier de la Légion d'honneur, juge;

M. Thibault, major du 12e regiment d'infanterie légère, membre de la Légion d'honneur, juge;

M. Delon, capitaine-adjoint à l'état-major de la 1re division militaire, juge-nommé par décision de la commission militaire, pour remplir les fonctions de rapporteur;

assistés de M. Boudin, greffier nommé par le rapporteur;

Lesquels aux termes des lois ne sont parens ni alliés entre eux, ni des prévenus aux degrés prohibés par la constitution.

La commission susdite convoquée par S. Exc. le comte Dejean, président, s'est réunie dans la salle des séances du 1er conseil de guerre permanent de la 1re division militaire à Paris, à l'effet de juger les nommés

1 Claude-François Malet, né le 28 juin 1754, à Dôle, département du Jura, militaire de profession, sans domicile fixe, ayant été aux armées, fils de feu Jean-Marie (ancien capitaine de cavalerie) et de feue Gabrielle Febvre, actuellement général de brigade en retraite depuis son arrestation, qui date de quatre ans et demi, l'un des commandans de la Légion d'honneur; taille d'un mètre 42 centimètres, cheveux et sourcils châtains, front étroit, yeux roux, nez gros, bouche moyenne, menton rond, visage ovale, figure pleine, teint un peu jaune,

2 Victor Claude Alexandre Fanneau Lahorie, né le 5 janvier 1766, à Gavron, dép. de la Mayenne, ex-général de brigade, fils de feu Charles-Julien et de Marie Lemeunier-Dubignon, domiciliée en la susdite ~~commune~~ commune; taille d'un mètre, 69 centimètres, cheveux et sourcils châtins, front haut, yeux roux, nez long, bouche grande, menton pointu, visage ovale, marqué de petite-vérole;

3 Maximilien-Joseph Guidal, âgé de 49 ans, natif de Grasse, dép. du Var, fils de feu Honoré et de feue Marie-Marthe Morjeans, domicilié à Marseille, ex-général de brigade, jouissant de la réforme depuis environ dix ans; taille de un mètre 82 centimètre, cheveux et sourcils blonds, yeux gris, nez effilé et mince, bouche moyenne, menton alongé, figure longue et maigre;

4 Gabriel Soulier, né le 2 décembre 1764, à Carcassonne, dép. de l'Aude, fils de Pierre et de feue Cécile Baraigue, le père domicilié à Carcassonne, actuellement chef de bataillon, commandant la 10e cohorte des gardes nationales, casernée à Paris, membre de la Légion d'honneur

5 Gomont, dit Saint-Charles (qui est son nom de baptême), né le 24 mars 1768, à Metz, dép. de la Moselle, militaire de profession, domicilié à Paris habituellement, fils de feu Jean et de feue Henriette Seguin, actuellement sous lieutenant à la 10e cohorte, 1re compagnie, casernée à Paris.

6 Antoine Piquerel, né le 11 novembre 1791 à Neufmarché, dép. de la Seine-inférieure, fils de feu Guillaume-Simon et de feue Marie-Anne-Vigoureux, domicilié ~~ayant~~ avant son entrée au service, à Pontoise, dép. de Seine-et-Oise, actuellement adjudant-major à la 10e cohorte, membre de la Légion d'honneur;

7 Louis-Charles Fessart, né le 22 février 1769 à Méru, canton dudit lieu, dép. de l'Oise, fils de feu Jean-Charles et de Marie Marthe Desmarets, domicilié à Méru, actuellement lieutenant à la 10e cohorte, 3e compagnie, casernée à Paris.

8 Louis-Joseph Lefebvre, né le 2 juin 1764 à Lille, dép. du Nord, militaire de profession, en retraite à Nogent-le-Rotrou, dép. de Eure et Loir, fils de Charles-Joseph et de Gertrude Bernard, domiciliés à Lille, actuellement sous-lieutenant à la 10e cohorte, 2e compagnie, casernée à Paris, membre de la Légion d'honneur;

9 Nicolas-josué Steenhouwer, né le 1 octobre 1763 à Amsterdam, dep. de zuyderzee, fils de feu Meijnard et de feue Henriette van der Bergh officier en retraite, demeurant à Beauvais, dep. de l'oise, et actuellement capitaine commandant la 1re compagnie de la 10e cohorte, casernée à Paris

10, ~~Nicolas josé~~ Louis marie Regnier, né le 5 avril 1778 à Chateau-Renard, arrondissement de Montargis, dep. de Loiret, fils de feu Louis-Etienne et de jeanne Lavollée demeurant à Chateau-Renard, sous officier, reformé par congé, et actuellement lieutenant de la 4e compagnie de la 10e cohorte, casernée à Paris;

11, Joachim-Alexandre Lebès, né le 19 avril 1773 à Vimoutiers arrond. d'argentan, dep. de l'orne, domicilié à Beauvais, fils de François-René et de feue Marie-Madelaine Saint-Hilaire de Chesche, le père domicilié à Lisieux; actuellement lieutenant à la 10e cohorte, 2e compagnie, casernée à Paris;

12, joseph-Louis Boccheciampe, né en mai 1770 à Oletta, dep. de la corse, fils de feu Pierre et de feue Ange-Marie Saliceti propriétaire, domicilié à Bastia, et depuis dix ans prisonnier d'etat; depuis le mois de fevrier dernier, détenu à la Force.

13 Pierre charles Limozin, né le 8 juin 1773 à Bourges, dep. du cher, fils de feu Charles et de feue marie desmoulins, actuellement adjudant sous-officier au régiment d'infanterie de la garde de Paris, caserné aux Minimes; domicilié à Bourges avant de entrer au service.

14, jean charles François Godard, né le 18 avril 1760 à Paris, dep. de la Seine, graveur en taille-douce de profession, actuellement ~~à la Seine~~, capitaine de 1re classe au 1er bataillon du régiment de la garde de Paris, infanterie, fils de feu jean et de feue Elisabeth Sereau;

15 Hilaire Beaumont né le 28 octobre 1773 à Poitiers, dep. de la Vienne, fils de feu Pierre et de feue marie Sebastienne Picard, lieutenant au régiment d'infanterie de la garde de Paris;

16, jean-joseph-julien, né le 4 avril 1783, à Fleuri-Fontaine Dep. des Forêts, y domicilié, et cultivateur avant d'entrer au service fils de feu Gilles François et de feue jeanne catherine Prolin actuellement sergent-major au régiment d'infanterie de la garde de Paris, 2e compagnie du 2e bataillon.

17 Pierre Bordeneau, né le 29 septembre 1771 à Rouanne, dep. du Rhône, et sous les drapeaux du 62e régiment, étant enfant de troupe, fils de feu jean-Baptiste et de feue Marie-Louise Mort, actuellement capitaine de grenadiers au régiment de infanterie de la garde, de Paris, membre de la Legion d'honneur;

18 jean-Henri Caron, né le 15 décembre 1773 à Paris, dep. de la Seine, fils de jean-François et de Marie-Catherine Brillant, ~~demeurant~~ demeurant à Versailles, adjudant sous officier au régiment d'infanterie de la garde de Paris, 2e bataillon;

19 George Rouff, né le 6 janvier 1764 à Bouxweiller dep. du bas-Rhin, fils de feu jacques et de feue Barbe . . . capitaine au régiment de infanterie de la garde de Paris, 1re compagnie du 2e bataillon, et commandant par intérim le bataillon;

20 jean-François Rabbe, né à Pesmes, dep. de la Haute-Saône, le 16 janvier 1757, fils de feu jean-Baptiste et de feue Marguerite Gauthier, domicilié à Pesmes, avant son entrée au service, fermier de profession et actuellement colonel du régiment de la garde de Paris, infanterie, officier de la Légion-d'honneur;

21 Amable-Aimé Provost, né en juillet 1780 à Clermont, arrond. dudit lieu, dep. de l'Oise, fils de Toussaint Marie Amable et de . . . . Rose, domiciliés à Breteuil, susdit dep., actuellement lieutenant de la 1re compagnie de la 10e cohorte, casernée à Paris;

22 joseph-Antoine Viallevielhe, né le 24 décembre 1781, en la commune de Crest, arrond. de Clermont-Ferrand, dep. du Puy-de-Dôme, fils de jacques et de Gabrielle Chandezon, actuellement adjudant-sous-officier au régiment de la garde de Paris;

23 jean-Baptiste Caumette, né le 23 juillet 1784 à Paris, dep. de la Seine, fils de jacques et de feue Marie-Françoise Flambart, et actuellement sergent-major au régiment d'infanterie de la garde de Paris, membre de la Légion-d'honneur;

24. jean-Auguste Rateau, né le 12 mars 1781, à Bordeaux, dep. de la Gironde, distillateur, domicilié en la susdite ville avant d'entrer au service, fils de feu Pierre et de Marie Marthial, domicilié à Camiran, canton de la Réole, susdit dep. actuellement caporal au régiment de infanterie de la garde de Paris 1er bataillon 2e compagnie;

accusés, savoir: les général de brigade Malet, de crime contre la sûreté intérieure de l'État, par attentat dont le but était de détruire le gouvernement et l'ordre de successibilité au trône, et d'exciter les citoyens ou habitans à s'armer contre l'autorité impériale.

Et les nommés Lahorie et Guidal, ex-généraux de brigade; Soulier chef de bataillon; Steenhouwer, capitaine; Piquerel, adjudant major; Fessart, Regnier, Lefebvre, Lebis, Provost, lieutenans; Gomont sous lieutenans; Rabbe colonel; Rouff, Borderieux et Godard capitaines; Beaumont, lieutenant; Limozin, Caron et Viallevielhe adjudans sous-officiers; Julien et Caumette, sergens-majors; Rateau caporal, et Boccheiampe, prisonnier d'état, accusés de complicité avec l'ex-général Malet.

La séance ayant été ouverte par S. Exc. M. le comte Dejean président, et un exemplaire du décret impérial du 14 messidor an 12 ayant été déposé sur le bureau, M. le juge rapporteur a, sur la demande de M. le président, donné lecture des pièces tant à charge qu'à décharge envers les accusés.

Cette lecture terminée, la séance a été suspendue à une heure après midi, et a été reprise une heure après. S. Ex. M. le comte Dejean, président, a ordonné à la garde d'amener les accusés, lesquels ont été introduits libres et sans fers devant la commission.

Interrogés par M. le président, de leurs noms, prénoms, et qualités

Ils ont répondu se nommer, savoir:

Le 1er, Claude-François Malet, général de brigade en retraite;

Le 2de Victor

Après avoir donné connaissance aux accusés des faits à leur charge, leur avoir fait prêter interrogatoire par l'organe de S. Exc. M. le comte Dejean, président, leur avoir représenté les pièces écrites et matérielles du crime; avoir également représenté à l'accusé Malet les pistolets et sabres produits au procès comme pièces de conviction.

La commission militaire, ouï M. le juge rapporteur dans son rapport et les accusés dans leurs moyens de défense, produits tant par eux-mêmes que par deux avocats qui ont plaidé pour plusieurs desdits accusés, S. Exc. M. le comte Dejean, président a demandé à MM. les juges, s'ils avaient quelques observations à faire; sur leur réponse négative, et avant d'aller aux opinions, M. le président a invité MM. les défenseurs et les personnes assistant à la séance à se retirer. Les accusés ont été reconduits par l'escorte à la prison, et le greffier s'est aussi retiré.

La commission militaire délibérant à huis clos, S. Exc. le comte Dejean, président, a posé les questions ainsi qu'il suit:

Le nommé Claude-François Malet, ci-avant qualifié, accusé de crime contre la sûreté intérieure de l'État, par un attentat dont le but était de détruire le gouvernement et l'ordre de successibilité au trône, et d'exciter les citoyens ou habitants à s'armer contre l'autorité impériale, est-il coupable?

Le nommé Victor-Claude-Alexandre Fanneau Lahorie, ci-avant qualifié, accusé de complicité avec l'ex-général Malet, est-il coupable?

Le nommé Maximilien

Les voix recueillies sur chacune des questions en commençant par le grade inférieur, S. Exc. M. le comte Dejean, président, ayant émis son opinion le dernier.

La commission militaire déclare, à l'unanimité, l'ex-général Malet coupable de crime contre la sûreté intérieure de l'État par un attentat dont le but était de détruire le gouvernement et l'ordre de successibilité au trône, et d'exciter les citoyens ou habitants à s'armer contre l'autorité impériale.

À l'unanimité, les ex-généraux Lahorie et Guidal, et le [rayé] Soulier coupables de complicité avec l'ex-général Malet.

à la majorité de six voix contre une, le colonel Rabbe coupable de complicité avec le ex-général Malet.

à l'unanimité les sieur Amouzin non coupable de complicité;

à l'unanimité les Borderieux, Beaumont, et Piquerel, coupables de complicité.

à la majorité suffisante de trois voix contre quatre le sieur Rouff, non coupable.

à la unanimité les Steenhouwer, Fessart, et Regnier coupables

à l'unanimité le sieur Julien, non coupable

à l'unanimité les Lefebvre ~~coupable~~
les sieurs Godard et Gaumetter, Provost, Lebis, Gomont ~~non coupable~~,
Viallevielhe, Caron non coupables.

à l'unanimité le Rateau coupable

à la majorité de 5 voix contre 2, le Boccheiampe coupable

Les voix recueillies de nouveau, dans la forme ci-avant indiquée;

La commission militaire, condamne, savoir;

1° à l'unanimité le nommé Malet à la peine de mort et à la confiscation de ses biens.

2° à l'unanimité les nommés Lahorie, Guidal, Soulier, Steenhouwer, Borderieux, Piquerel, Fessart, Lefebvre, Regnier, Beaumont, et Rateau, en réparation du crime de complicité avec le nommé Malet, à la peine de mort, et à la confiscation de leurs biens;

3° à la majorité de 6 voix contre 1 le nommé Rabbe à la peine de mort et à la confiscation de ses biens.

Et 4° à la majorité de 5 voix contre 2 le nommé Boccheiampe à la peine de mort, et à la conf. de ses biens.

Lesdites peines prononcées contre les ci-avant nommés en conformité des articles 87 et 88 du code pénal de 1810, lesdits articles ainsi conçus

La commission militaire décharge et acquitte les autres du crime de complicité dont il étaient prévenus, conformément à la loi du 13 brumaire an 5.

La commission militaire ordonne que les acquittés ci-avant nommés sont mis à la disposition de S. Exc. le ministre de la guerre.

Ordonne, en outre, que le présent jugement sera imprimé au nombre de deux mille exemplaires en placards, pour être affiché par-tout où besoin sera;

Enjoint à M. le juge-rapporteur de lire le présent jugement aux condamnés et aux acquittés, et au surplus de le faire exécuter dans tout son contenu, et ce dans les 24 heures.

Ordonne encore que copie du présent sera adressée à LL. EEx. les ministres de la guerre et de la police générale de l'Empire.

Fait, clos et jugé sans désemparer, en séance publique et permanente, à Paris le 29 octobre, au gré devant, et les membres de la commission ont signé la minute du présent avec le greffier.

Signé à la minute : Thibault, Moncey, général, Henry, Dériot, comte Dejean, président ; Delon, juge rapporteur, et Boudin greffier.

Collationné : pour copie conforme,

Le greffier, Le président de la commission

J. P. M. Boudin. comte Dejean

L'exécution de ce jugement a eu lieu aujourd'hui à 4 heures (30 octobre 1812) dans la plaine de Grenelle, en présence d'un concours très-nombreux de spectateurs.

D'après les ordres de S. Exc. le grand-juge, il a été sursis à l'exécution en ce qui concerne les condamnés Rabbe et Rateau.

Hymne des Marseillois.

Allons, enfans de la patrie!
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie,
L'etendard sanglant est levé.
Entendez-vous, dans ces campagnes,
mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans vos bras,
Egorger vos fils, vos compagnes!...
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons:
marchez... qu'un sang impur abreuve vos sillons!

Que veut ~~kor~~ cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès long-temps préparés?
François! pour vous! ah! quel outrage!
Quels transports il doit exciter!
C'est vous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage!
Aux ~~aux~~ armes, citoyens! formez vos bataillons:
marchez.. qu'un sang impur abreuve vos sillons!

Quoi! des cohortes étrangères
Feroient la loi dans nos foyers!
Quoi! ces phalanges mercenaires
Terrasseroient nos fiers guerriers!
Grand-Dieu!... par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug, se ploiroient!
De vils despotes deviendroient
Les maîtres de nos destinées!...
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons:
marchez... qu'un sang impur abreuve vos sillons!

Tremblez, tyrans! et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis,
Tremblez!... vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat, pour vous combattre
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre!...
Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons:
Marchez... qu'un sang impur abreuve nos sillons!

François, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups;
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre vous:
Mais le despote sanguinaire!
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres, qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère!...
Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons:
Marchez... qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Amour sacré de la Patrie!
Conduis, soutiens nos bras vengeurs!
Liberté, Liberté chérie!
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accens!
Que tes ennemis expirans
Voient ton triomphe et notre gloire!
Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons:
Marchez... qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Par le Citoyen Rougez, capit. du Génie

Augsburg d. 16. April 1799.

Proclamation des Erzherzogs Karl Königl. Hoheit an die französischen Armeen

Französische Soldaten! Das Direktorium führt Euch aufs
neue zur Schlachtbank. — Wollt ihr, die ihr euch freye Menschen
nennt, als Sklaven seiner Willkühr, als Werkzeug seines grenzen-
losen Ehrgeitzes, seiner verhaßten Herrschsucht bluten? Es will, es sucht
Krieg. — nicht, weil es dazu genöthigt würde, sondern weil es den
Frieden unserer Rücksicht, Euren Forderungen, Euren Gesinnungen,
und seinem Nutzen fürchtet. — Man sagte euch, die Russen seyen
in den Norden Oesterreichs eingerückt, um euch anzugreifen. Man
log. — Eure Despoten rüsteten sich mitten im Frieden gegen
Oesterreich, sie rüsteten sich in Italien, und am Rheine, sie zogen
einen Gürtel von kleinen unterworfenen Republiken um
die Mutter Republik, und schufen sich eine Heermacht aus den
Bewohnern derselben; sie stürzten die Throne Roms, Neapels und
Piemonts mehr durch List, und Verrath, als durch Tapferkeit und
Muth, sie nahmen Ehrenbreitstein den Schlüssel zum Herzen
Deutschlands gewaltsam in Besitz, während Deutschland unter dem Schutz
des Waffen-Stillstands mit ihnen unterhandelte. — Was konnte in
Hinblick auf diese Schritte der König von Ungarn und Böhmen
erwarten? Was hoffen von den Gesinnungen einer Regierung, die
nie erfüllte, was sie versprach, und mit heiligen Verträgen Spott,
und Spiel trieben. Seine Ehre, die Ehre seines guten und großen
Volks, die Pflicht gegen sich selbst, und gegen einen so guten, ~~Volk~~
und großen Volk forderten ihn auf, zu wachen, und zu rüsten gegen
treulose List und Macht.

In dieser zweifelhaften Lage sandte ihm sein Bundes-
genossen der Kayser von Rußland Hilfsvölker in die Nähe seiner
Staaten, um ihn zu unterstützen, wenn er vielleicht angegriffen werden
sollte. — Angreifen wollte er nicht, denn er ist ein Deutscher und
Niemands Sklave, als seines Worts. — Aber euer Direktorium
wollte Krieg, und sie stempelten jene Vorsichtsmaßregeln zu einem

Kriegs-Erklärung, um ihrer Wortbrüchigkeit einen täuschenden Anstrich,
und andern gehässigen Entschlüssen einen Schwung zu geben.

Für wen zieht ihr also in Kampf und Tod? — wahrlich nicht
für euer unglückliches Vaterland, dieses verwünscht den Krieg. — nicht für
eure schwankende Verfassung; nur ein langer Friede kann ihr einige
Festigkeit geben. — nicht für eure Ehre, denn Ehrensäulen stehen auf ihren
Trophäen. — ihr zieht in Kampf und Tod für den Ehrgeitz, für die
Herrschsucht, und aus Furcht f. Tod 8 Männer, die Frankreich mit einem
ehernen Zepter regieren, während sie nur die Vollzieher der Gesetze
seyn sollten, und die Erde in Brand stecken würden, um ihre
Existenz, wäre es auch nur um 8 Minuten zu verlängern. —
Franzosen! und für solche Menschen setzet ihr Leben, und Blut aufopfe-
-rn wollen, aufopfern können. Nein, die Zeiten des Fanatismus,
und der Raserey sind vorüber, Überlegung tritt an ihre Stelle,
Reue tritt an die Stelle der Verbrechen, durch welche ihr eure Revolu-
-tion befleckt. — ihr nennet euch Freunde der Völker, und Menschheit,
verdienet einmal diesen großen, schönen Nahmen, den ihr bisher nur
[illegible] endet den Krieg; ihr könnt es, ohne eure Armeen sind
die Despoten zu Paris mit ihren 100,000 [illegible]
wissen. von euch allein hängt ihr Dasein ab, erkläret ihnen, daß ihr
müd seyd, ihre Werkzeuge zu seyn, und gegen ruhige friedliche Völ-
-ker in einem Kampf zu ~~leben~~ bestehen; erkläret ihnen dieses, und
eure Zeitgenossen werden euch bewundern und segnen.

ihr habt ungeheure Verbrechen abzubüßen gegen die Menschheit.
versöhnet ihr, durch einen Frieden, der euer Werk, und dauerhaft ist.
an der Ruhe der Menschheit. — ist euch die Erhaltung eurer Verfassung,
um die euch wahrlich Niemand beneidet, von einer Wichtigkeit, o! so
ergreifet schnell dieses Mittel, vielleicht wird es möglich, dadurch jenen
Zweck zu erreichen; obgleich es nicht der Wunsch der Majorität eurer
Völker ist, daß er erreicht werde.

Eine furchtbare Macht erhebt sich gegen euch, am Po — wie an der
Tiber, an der Limmat u. vom Ursprung des Rheins an, bis zu
seiner Mündung drohen die Völker, die ihr nach eurem Kriegsge-
-brauch frey machtet, das ist unterjochtet, ihre Fesseln abzuschütteln,
und sie werden es. — Verzweiflung macht stark, und gibt selbst dem Schwachen
Riesenkraft; neue Revolutionen würden nimmer, wenn einst ihren Geis-
zu fesseln Bünde sehen Oesterreich, und England, Rußland, und die
Pforte auf dem Kampfplatz. — aber es ist nicht mehr Krieg der Souverainen,
welche diese gewaltigen Massen beherrschen. Es ist Krieg der Völker, die
aufgehört haben, vor euren Waffen zu zittern, und eure Grundsätze anzuerken-
-nen. es gilt, seyn oder nicht seyn, Sieg oder Tod. — Krieger Frankreichs! ihr
rettet euer Vaterland, wenn ihr eure Despoten zum schnellen Frieden zwinget. —
schonet die Menschheit. — eine neue Stunde schlägt, der Rächer kömmt, erhebt Euch
und handelt.

au palais des Tuileries le 25 mars 1813

Napoléon
Nous avons décrété et décrétons ce qui suit.

Art. 1, le concordat signé à Fontainebleau, qui règle les affaires de l'Eglise, et qui a été publié comme loi de l'Etat, le 13 février 1813, est obligatoire pour nos archevêques, évêques et chapitres, qui seront tenus de s'y conformer.

2, Aussitôt que nous aurons nommé à un évêché vacant et que nous l'aurons fait connaître au Saint-Père, dans les formes voulues par le concordat, notre ministre des cultes enverra une expédition de la nomination au métropolitain, et s'il est question d'un métropolitain, au plus ancien évêque de la province ecclésiastique.

3. La personne que nous aurons nommée se pourvoira pardevant le métropolitain, lequel fera les enquêtes voulues et en adressera le résultat au Saint-Père.

4 Si la personne nommée était dans le cas de quelqu'exclusion ecclésiastique, le métropolitain nous le ferait connaître sur-le-champ, et dans le cas où aucun motif de exclusion ecclésiastique n'existerait, si l'institution n'a pas été donnée par le pape, dans les six mois de la notification de notre nomination, aux termes de l'art. 4 du concordat, le métropolitain, assisté des évêques de la province ecclésiastique, sera tenu de donner ladite institution.

5 Nos cours impériales connaîtront de toutes les affaires connues sous le nom d'appels comme d'abus, ainsi que de toutes celles qui résulteraient de la non exécution des lois des concordats.

6 Notre grand juge présentera un projet de loi pour être discuté en notre conseil, qui déterminera la procédure et les peines applicables dans ces matières.

7 Nos ministres de France et du royaume d'Italie sont chargés de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au Bulletin des lois. Signé Napoléon.

Décret du 5 avril sont nommés grand-croix de l'ordre impérial de la Réunion
le Cardinal Maury, archevêque de Paris, le comte de Barral, archevêque de Tours; le baron Duvoisin, évêque de Nantes —
Décret de 5 avril sont nommés sénateurs le cardinal Bayane, le baron Bourlier évêque d'Evreux
Décret du 26 janvier. Les cardinaux Doria et Ruffo reçoivent l'aigle d'or de la legion d'honneur; les évêques de Nantes, de Trèves, et d'Evreux sont nommés officiers de la legion d'honneur; l'archevêque d'Edesse est nommé chevalier de la couronne de fer.

Pièces et déclarations relatives à l'affaire de M. le comte Frochot.

N. 1

Déclaration de ceux des faits qui se sont passés à l'Hôtel-de-Ville, dans la matinée du 29 octobre 1812, et qui sont à ma connaissance personnelle.

Il était environ 8 heures un quart. Je revenais de Nogent, à cheval, au pas, dans le faubourg Saint-Antoine, lorsqu'étant près de l'hospice des Orphelins je vis venir, monté sur un de mes chevaux de voiture, le nommé Francard, mon homme d'écurie, m'apportant un billet.

Le billet était au crayon; je reconnus malgré cela qu'il était de la main de M. Villeblens, mon ami depuis vingt ans, et chef de la 1re division de la préfecture. J'y lus: On attend M. le préfet. Au-dessous étaient trois mots dont le premier paraissait barbouillé ou effacé. Les deux autres me parurent être ceux-ci, fecit imperator, ce qui ne présentait aucun sens clair.

Loin qu'il en fût, je hâtai ma marche, mais cherchant toujours de moment à autre à déchiffrer le mot illisible. J'y avais renoncé, le billet m'était même échappé des mains; je le fis ramasser, et l'examinant de nouveau, je lus enfin fecit imperator.

Il est inutile de parler de mon saisissement et de mon effroi; je me mis à venir avec la plus grande vitesse.

En tournant le coin des rues de la Tixeranderie et du Mouton, je vis de la troupe et beaucoup de peuple sur la place au-devant de l'Hôtel-de-ville. Cette vue me confirma ce que le billet m'avait donné à entendre.

En mettant pied à terre dans ma cour, j'y trouvai M. Villeblens pâle et consterné. Il me répéta ce que son billet m'avait dit: il m'informa de plus que le ministre de la police était venu me demander, et que le commandant de la troupe stationnée sur la place avait ordre d'arrêter M. Lapierre, l'un des employés du bureau militaire.

M. Lapierre est un très-ancien employé du Département; il s'y est trouvé aux époques les plus critiques de la révolution, et toujours dans le bureau chargé des réquisitions. Soit par la nature du service qu'il a été chargé d'y faire, soit pour toute autre cause, il est de fait qu'il a conservé, assez mal-à-propos je crois, la réputation de ce qu'on appelle jacobin.

Les deux circonstances qui m'étaient données comme certaines, la 1re que S. Exc. le ministre de la police était venu à l'Hôtel-de-ville, la 2de qu'il y avait ordre d'arrêter les individus réputés jacobins, ajoutèrent à ma croyance de la nouvelle principale, et je ne mis plus en doute que le malheur épouvantable qui semblait être la cause de tout ce que je voyais et entendais, ne fût réellement arrivé.

Bouleversé comme je devais l'être avec une telle persuasion, je montai chez moi.

Le commandant de la troupe y arriva peu après avec un autre officier, qui je crus reconnaître pour un Secrétaire ou employé des bureaux de M. le comte Hullin, mais que j'ai su depuis être l'officier payeur ou quartier-maître de la 10e cohorte.

Quant au commandant je le reconnus bien aussi pour appartenir à l'une des cohortes de la division, l'ayant vu plusieurs fois chez M. le comte Hullin, lors des séances du conseil d'administration de ces cohortes.

Après m'avoir répété et confirmé la fatale nouvelle qui était répandue tout autour de moi, ces officiers m'invitèrent à passer dans mon cabinet. je les y conduisis en traversant la salle dite des Fastes, et le haut de la grande salle.

Lorsque nous fûmes arrivés dans mon cabinet, le commandant s'assit comme un homme abattu par la douleur,, l'autre officier et moi nous restâmes debout.

Le commandant me dit que je devais avoir reçu un paquet et des instructions à mon adresse; j'en fis faire la recherche au Secrétariat, et chez le portier; il ne s'y trouva rien.

Alors le commandant, dont aujourd'hui même je ne sais pas encore le nom, car les uns me disent que c'était Soulier, et d'autres m'assurent qu'on l'a entendu appeler du nom de Boucry, tira de sa poche et me remit, pour en prendre lecture, la lettre contenant les ordres en vertu desquels il se trouvait préposé à la garde de l'Hôtel-de-ville.

Je cherchai d'abord la signature; et voyant celle-ci: Malet, je demandai pourquoi ce n'était pas le général Hullin, qui avait signé, et qui était le général Malet? — Mon général est blessé, me dit le commandant, et le général Malet est chef ou l'un des chefs de l'état-major — je commençai à lire.

J'en étais à peu-près au tiers de la 1re page de cette lettre, lorsque l'huissier de la préfecture vint m'annoncer que son Exc. le ministre de la police demandait à me parler. Faites entrer, répondis-je vivement, et je discontinuai la lecture de la lettre. L'huissier rouvre un moment après en annonçant son Exc. le ministre de la police général. Aussitôt, réfléchissant que le ministre pouvait désirer de me parler en particulier, au lieu de le faire devant les deux qui étaient là; je me jette à la porte pour recevoir son Exc. non dans mon cabinet, mais dans la grande salle.

Ce n'était pas le ministre, mais une personne portant la décoration de la légion d'honneur, et qui me dit, autant que je puis me les rappeler, ces propres paroles:

» je ne suis point le ministre; je viens au contraire m'informer auprès de vous si le ministre n'est pas à l'Hôtel-de-Ville. » — Non, monsieur, lui répondis-je, » il y est venu, mais malheureusement je n'y étais pas » — Pardon, me dit alors cette même personne,

« c'est que je suis envoyé par Mme de Rovigo, qui est dans une douleur, dans une consternation! » — Helas, lui repondis-je à mon tour en me frappant la tête, « helas, monsieur, qui est-ce qui n'y serait pas! » La personne se retire, et je rentre dans mon cabinet, plus persuadé que jamais de la verité de tout ce qui m'avait été dit et notamment du fait de la venue de Son Exc. à l'Hôtel-de-Ville, puisque Mme de Rovigo envoie l'y chercher.

C'est ici le lieu de rapporter le fait qui explique l'erreur de M. Villemsens, par suite de la méprise, et probablement aussi celle de l'envoyé de Mme la duchesse de Rovigo sur la venue du ministre à l'Hôtel-de-Ville. Un des conspirateurs y était venu dans la voiture et avec la livrée du ministre.

Rentré dans mon cabinet, je reprens la lettre dont j'ai parlé plus haut. J'y lis que le gouvernement imperial est aboli, et qu'une commission provisoire doit s'assembler à l'Hôtel-de-Ville à neuf heures.

Ces indications doivent se trouver à peu-près au milieu du verso du 1er feuillet de la lettre. Le reste, je ne l'ai pas lu, mais seulement parcouru, et je crois y avoir vu qu'il était question de tocsin (mon collègue Réal, à qui j'en ai parlé, m'a dit que je m'étais trompé).

L'abolition du gouvernement imperial, l'établissement d'une commission provisoire qui siégerait à l'Hôtel-de-Ville, l'appel du peuple par le moyen du tocsin, toutes ces mesures revolutionnaires renversèrent l'idée que j'avais d'abord eue, que, pour l'assurance du maintien de l'ordre dans cette grave circonstance, on avait ordonné l'arrestation des individus réputés jacobins. Ce n'est pas M. Lapierre, me dis-je, que l'on veut arrêter, c'est moi; et m'efforçant alors de montrer de la sécurité, je dis au commandant: « Eh bien! que voulez-vous? — Il nous faut un endroit pour mettre la commission, et un autre pour l'état-major. — Il y a de la place dans la grande salle pour la commission; quant à votre état-major, il pourra se placer dans le bas de l'hôtel-de-ville »; et, prenant de là prétexte pour sortir de mon cabinet, j'en ouvris les portes, je passai dans la grande salle; j'appelai, à ce que je crois, l'économe, ou M. Boutin, le chef du secrétariat; je donnai l'ordre de mettre dans cette salle des tables et des chaises, et je m'enfuis chez moi laissant là les deux officiers à qui je dis j'allais changer de bottes, mais délibérant en moi-même sur ce qui était à faire et sur les moyens de me rendre chez le prince archi-chancelier.

Tout en rentrant chez moi je donnai l'ordre de mettre mes chevaux; mais au même instant M. Boutin, chef du secrétariat accourut pour me prévenir que l'adjudant Laborde arrivait avec des ordres du ministre de la guerre, pour faire retirer la cohorte et la remplacer par d'autres troupes.

je revins sur-le-champ à la grande salle, où je trouvai en effet l'adjudant Laborde aux prises avec le commandant de la cohorte; mais tout ce qu'ils se disaient entr'eux ne roulait que sur le point de savoir qui des deux garderait l'hôtel-de-ville, sans qu'un seul mot propre à me faire deconvrir la vraie cause de ce qui se passait, fut prononcé ni par l'un ni par l'autre, lorsque jetant la vue autour de moi, je reconnus dans l'embrasure d'une croisée, M. Saulnier, secretaire général du ministre de la police.

Depuis 20 ou 25 minutes que tout ceci durait, c'était la 1re personne que je rencontrais de toutes celles qui pouvaient m'éclairer. je me jetai à M. Saulnier en le pressant de questions: qu'est-ce donc que tout ceci? dites moi donc ce qui se passe? la nouvelle qui se répand est-elle vraie? — quelle nouvelle, me repondit tranquillement M. Saulnier? — celle qui est relative à l'Empereur. Eh, non, il n'en est rien. .. je me le fis répéter; et dans l'ivresse de ma joie, quoique je connaisse peu M. Saulnier, je l'embrassai, je ne sais combien de fois; puis revenant auprès de l'adjudant Laborde, j'invitai le commandant de la cohorte à obéir, et à se retirer. il se retira en effet, et dans le moment la grande salle de l'hôtel-de-ville fut evacuée. je retournai chez moi; les chevaux étaient prêts; je fis dire qu'au lieu de monter en voiture dans ma cour, je voulais monter au pied de l'escalier de l'hôtel-de-ville. Ma voiture y fut amenée.

Là, voyant que la troupe restait encore sur la place, et qu'il y avait beaucoup de peuple, je fis appeler le commandant de la cohorte; je lui ordonnai de ramener son monde, puis élevant la voix de manière à me faire entendre du peuple qui entourait la troupe, j'annonçait que les alarmes qu'on lui avait données étaient sans fondement, et que la nouvelle semée était absolument fausse: je l'invitai à retourner à ses occupations ordinaires. je montai en voiture, et me rendis auprès de S. A. S. le prince archichancelier pour lui rendre compte de ce qui s'était passé, et pour prendre ses ordres.

Son Altesse m'ordonna de convoquer MM les maires de Paris, et les membres du conseil municipal, afin que tout fut prêt pour recevoir et executer les ordres qui pourraient être transmis après la tenue du conseil des ministres, qui allait s'assembler.

Le corps municipal fut en effet reuni à deux heures après-midi: aucun ordre ne m'ayant été adressé, il se retira entre trois et quatre heures.

Signé Frochot

Paris 24 8bre 1812

Pour copie conforme
le ministre de la police général
le Duc de Rovigo

N.° II

Copie de l'interrogatoire subi le 23 octobre dernier, par le Sieur Soulier, commandant la 10.e cohorte, devant le chef de 1.re division du ministère de la police générale.

Aujourd'hui 23 octobre 1812, a été amené au ministère de la police générale le Sieur Gabriel Soulier, chef de bataillon de la 10.e cohorte, à Paris, lequel a été interrogé d'après les ordres de S. Exc. le ministre de la police générale, par le chef de la 1.re division, soussigné.

D. Depuis quand êtes-vous au service?

R. Depuis 1787, d'abord dans la compagnie royale de Morte-Paie de Carcassonne; en 1792, capitaine de chasseurs dans le 4.e bataillon de l'Aude; embrigadé en l'an 2 dans la 1.re demi-brigade provisoire, incorporé dans le 4.e régiment de ligne avec le grade de chef de bataillon, réformé en l'an 9, après avoir été attaché capitaine adjoint à l'état-major-général à Paris. A la formation des compagnies départementales j'eus une compagnie dans le dép. des Pyrénées-Orientales. Au commencement de la guerre d'Espagne, je fus chargé du commandement de douze compagnies départementales, qui furent incorporées dans le 4.e de ligne, où je suis resté avec mon grade de chef de bataillon. Rentré d'Espagne pour commander la compagnie du dép. du Loiret, je fus ensuite nommé commandant de la 10.e cohorte.

D. N'est-ce pas vous qui avez donné l'ordre ce matin d'assembler votre cohorte, lui avez fait lire un prétendu sénatus-consulte, et lui avez commandé les mouvemens qu'elle a faits dans la matinée?

R. Aujourd'hui vers les quatre heures du matin, il s'est présenté chez moi trois personnes, savoir: un général, ou se disant tel, en grand uniforme, avec un aide-de-camp, portant les épaulettes de capitaine et un homme qui s'est dit commissaire de police, ayant une écharpe.

Le soi-disant général me dit d'abord: « Le Sénat s'est assemblé; « l'Empereur est mort devant Moscou le 7 de ce mois-ci, et nous allons « vous donner connaissance d'un sénatus-consulte rendu cette nuit, avec « un ordre du jour et une lettre qui vous est adressée, sur le service « dont vous êtes chargé dans cette circonstance; et vous vous « concerterez pour cela avec M. Frochot préfet de la Seine. »

Alors le commissaire de police m'a lu ces trois pièces; après cette lecture, l'aide-de-camp s'est rendu à la caserne de Popincourt, pour aller chercher l'adjudant sous-officier de la cohorte, ne pouvant pas y aller moi-même et n'ayant personne pour y envoyer.

Il est revenu avec l'adjudant sous-officier, M. Rabutel, par qui j'ai envoyé chercher l'adjudant-major Piquerel, qui demeure comme moi près la caserne.

Lorsque M. Piquerel fut arrivé, je lui dis ce dont ces messieurs venaient de me faire part; il a pris les pièces, et les a lues de suite; après quoi, je lui dis: « je ne puis pas sortir (j'étais alors en fièvre), vous allez rassembler la cohorte, et vous ferez exécuter à ma place les ordres qui sont donnés par le général, d'après les ordres du Sénat,

D. Reconnaissez-vous cet ordre du jour que je vous présente, commençant par ces mots: Au nom du Sénat... et finissant par ceux-ci: des récompenses promises, a signé le général de division Malet.

Est-ce bien celui que vous a communiqué le soi-disant général?

R. oui, c'est bien celui-ci, je le reconnais pour celui qu'il m'a lu, du moins en partie: car d'abord étant dans mon lit, couvert, je ne l'ai pas pris entre les mains; et de plus, le général, après quelques questions qu'il me fit sur les généraux désignés nominativement dans la première partie de cet ordre, n'a point continué le reste. Ensuite la pièce a été emportée pour être lue au quartier

D. Vous n'avez donc pas examiné par vous même et de vos yeux cette pièce, afin de voir son caractere et juger son authenticité.

R. Non, Monsieur, parce que j'étais et suis resté tout enveloppé dans mon lit.

D. Reconnaissez-vous cette lettre, qui vous est adressée, commençant par, Je donne l'ordre; et finissant par, la gratification, qui vous est destinée, signé Malet; et celle-ci, intitulée: Sénat conservateur, et terminée par ceux-ci, le gouvernement provisoire, aussi signé Malet?

R. je reconnais très bien la lettre, qui m'a été laissée. Quant au sénatus-consulte, le commissaire l'a lu; dans l'état où j'étais, je ne suis pas sûr s'il me l'a lu en entier; mais je me rappelle de divers traits principaux, qui sont en effet dans celui que vous me représentez, sur-tout les hors de la loi, que j'entendais toujours répéter dans cette lecture et le maréchal Augereau, sur lequel j'ai observé que j'avais servi sous ses ordres.

D. D'après l'importance de ces pièces, quelle précaution avez vous prise, et quel moyen avez-vous eu pour vous assurer qu'elles étaient légales et authentiques?

R. aucune; dans la position de maladie, où je me trouvai, et d'après la nouvelle qu'on m'annonçait, j'étais hors d'état de pouvoir juger de la validité de ces pièces.

D. Pourquoi avez-vous agi, ou donné des ordres d'agir et faire agir votre troupe sur des ordres si majeurs, dont vous ne connaissiez pas la validité?

R. je vous donnerai la même raison, que j'étais hors d'état de les juger étant tout-à-fait troublé.

D. Pourquoi n'avez-vous pas consulté votre supérieur, ou envoyé quelqu'un à l'état-major?

R. je n'avais personne, et je ne pouvais pas sortir de mon lit

D. à quelle heure êtes-vous allé à l'hôtel-de-ville?

R. à sept heures, et demie ou huit heures.

D. Le soi-disant général ne vous a-t-il pas remis un bon au porteur de cent mille francs, que je vous représente?

R. j'ai eu l'honneur de vous dire qu'en prenant les deux pièces pour les aller lire dans la caserne, il jeta sur mon lit le bon que je reconnais, en me disant que c'était pour payer la troupe.

D. avez-vous lu ce bon ce matin, quand on vous l'a remis?
R. je l'ai lu seulement quand je me suis levé, et je l'ai mis dans la lettre pour les porter ensemble à M. Frochot.

D. les avez-vous, en effet, montrés à M. le Comte Frochot?

R. je ne me rappelle pas si je lui ai montré le bon; mais j'ai bien sorti de ma poche les deux pieces, et lui ai montré bien surement la lettre de service qui m'est personnelle. je dois vous dire ici que le général m'a demandé les officiers de ma cohorte qui étaient susceptibles d'avancement, et je lui ai désigné M. Piquerel, comme pouvant remplir la place de chef de bataillon, et M. Rabulet, adjutant sous-officier, celle de sous-lieutenant.

D. Est-ce devant ces deux Messieurs que vous avez dit cela, ou leur en avez-vous fait part?

R. je l'ai dit à ces deux officiers; mais je ne suis pas sur, si c'est devant le général.

D. Si vous aviez voulu faire la moindre attention au bon de cent mille francs, vous auriez vu que, d'abord, il n'a point de date; et ensuite, qu'il porte que ces fonds sont mis à la disposition de Malet, par le décret du Senat, du 11 du courant.

Il vous était facile de voir que le Senat qui n'avait porté son prétendu décret de constitution que le 22 octobre, d'après la fausse nouvelle de la mort de l'Empereur, ne pouvait pas avoir déjà pris un décret le 11 du même mois pour mettre des fonds à la disposition des revolutionnaires.

R. le bon a été laissé sur mon lit au moment du départ du général, et je n'en ai pris lecture que lorsque je me suis levé.

D. Eh bien! alors l'avez-vous bien lu?

R. oui; mais je n'ai pas fait attention, ni qu'il était sans date, ni qu'il rapportait un acte du Senat du 11 octobre.

D. Ainsi, des ordres qui ne vous parviennent pas par les voies ordinaires, mais par des inconnus; des ordres qui portent des mesures si extraordinaires, de hors de la loi, et autres, vous les lisez à peine, vous ne cherchez pas à connaitre leur légalité, et vous faites mouvoir une cohorte pour les exécuter?

R. je vous ai dit que j'étais tout troublé et hors de moi.

D. Il fallait donc consulter quelqu'un, même M. Piquerel, ou du moins lui dire qu'étant hors de sens et ne comprenant rien à tout cela, vous le chargiez, sur sa responsabilité, de régler tout, et de prendre les mesures qu'il croirait convenables.

R. si j'avais pu suivre une marche aussi raisonnable, c'est que j'aurais eu la tête à moi, et je vous ai dit que j'étais alors tout hors de moi.

D. N'est-ce pas le grade de général de brigade, qui vous était conféré, et les cent mille francs, qui vous ont rendu si facile à agir?

R. ce n'est ni l'un ni l'autre: l'Empereur m'a mis dans des circonstances où je pouvais avoir de l'argent, et cependant je ne l'ai pas fait.

D. Racontez-moi toutes les circonstances qui se sont passées depuis la sortie de ces individus de chez vous, jusqu'à l'Hôtel-de-ville?

R. L'adjudant Rabutel m'est venu rendre compte que les troupes étaient parties avec le Général pour aller proclamer le Sénatus-consulte: vers les sept heures je me suis levé, et je suis arrivé à l'Hôtel-de-ville;

D. N'y avez-vous pas donné des ordres pour faire préparer la salle et des travaux pour l'assemblée du gouvernement provisoire qui devait s'y tenir ce jour-là?

R. j'ai communiqué à M. Frochot la lettre de ordre qui m'était adressée, et où il est question de préparer la salle pour l'assemblée du gouvernement provisoire; et les ordres ont été donnés en effet pour cela.

D. combien êtes vous resté de tems à l'Hôtel-de-ville, et qu'est-ce qui s'y est passé?

R. La cohorte n'y était pas encore, excepté la compagnie que j'avais amenée avec moi; il n'y avait non plus aucune autre troupe. une demi-heure après, sont arrivées les compagnies de la cohorte, plus une compagnie de la garnison de Paris, commandée par un lieutenant que je ne connais pas; je crois reconnaître que c'est l'officier Beaumont qui est ici en ce moment; j'ai regardé son ordre qu'il tenait et j'ai vu que la signature était la même que celle qui était sur ma lettre; je fis mettre cette compagnie en bataille de l'autre côté de ma troupe.

D. M. Piquerel vous a-t-il rendu compte de ce qu'il avait fait, ainsi que les autres officiers?

R. Non Monsieur; on m'a rapporté seulement que les compagnies étaient arrivées sur la place de l'hôtel-de-ville; je crois que c'est M. Gallet ou M. Piquerel; j'étais avec M. le comte Frochot.

D. M. Piquerel vous a-t-il dit ou fait dire qu'il avait reçu ordre de M. Laborde de se rendre au quartier.

R. On m'a dit en effet que M. Laborde avait donné cet ordre; mais je ne puis dire qui me l'a dit.

D. avez-vous exécuté cet ordre?

R. j'ai envoyé un officier près de M. le général Doucet, pour prendre ses ordres. Dans l'intervalle, M. Laborde est arrivé qui m'a donné le même ordre. j'ai consulté M. le comte Frochot, qui m'a dit que je devais l'exécuter, et je suis parti.

D. M. Laborde déclare que vous avez refusé ou hésité quelque tems de lui obéir, et qu'il a été obligé de vous donner l'ordre par écrit, que voici, et que vous avez rendu ce matin à cet officier devant le ministre de la police.

R. je voulais temporiser pour attendre le retour de l'officier, que j'avais envoyé à M. le général Doucet; cependant je suis parti avant, sur l'ordre de M. Laborde, et je n'ai reçu qu'au quartier ceux de M. Doucet.

D. Vous balanciez quand vous aviez des ordres d'un officier de l'état-major, bien connu de vous, des ordres simples, puisqu'il ne s'agissait plus de mesures violentes, mais seulement de rentrer au quartier: vous consultez alors M. le comte Frochot

158

vous n'étiez pas si scrupuleux pour exécuter les ordres infâmes de gens inconnus!

R. il était naturel de consulter M. Frochot dans la circonstance où je me trouvais; quant aux ordres infames de la matinée, je vous ai dit, que j'étais tout-à-fait hors de moi, et que si j'avais pu raisonner, j'aurais fait assembler la cohorte et aurais arrêté le général et le commissaire.

D. Qu'est-ce qui s'est passé entre vous et vos officiers après votre rentrée au quartier?

R. Rien; aucun des officiers ne m'a parlé de ce qu'ils avaient fait.

D. Cependant ils vous en devaient le rapport, pour que vous pussiez vous-même en instruire vos supérieurs!

R. j'ai reçu l'ordre de me rendre de suite à l'état-major, et je n'ai pu recevoir le rapport de mes officiers.

D. je vous demande de parapher les six pièces qui sont mentionnées dans le présent interrogatoire

R. je suis prêt à les parapher.

Lecture faite du présent interrogatoire, M. Soulier a declaré ses réponses contenir vérité, y persister, et a signé avec moi.

Signé, Soulier et Desmarets

Pour copie conforme Le ministre de la Guerre

Signé, Duc de Feltre

Collationné, Le chef de division

Preslon.

Copie des interrogatoires subis le 25 et le 26 octobre dernier par le Sr Soulier, commandant la 10e cohorte, devant le capitaine Delon, rapporteur de la commission militaire chargée de juger Malet et ses complices.

L'accusé Guidal retiré, nous avons fait amener devant nous libre et sans fers, le sieur Soulier; auquel nous avons adressé les interpellations suivantes:

Quels sont vos nom, prénom, votre âge, lieu de naissance, profession et domicile?

il a répondu se nommer Gabriel Soulier, né le 2 décembre 1764, à Carcassonne, Dep. de l'Aude, fils de Pierre et de feue Cécile Bezaigne, le père domicilé à Carcassone, actuellement chef de bataillon, commandant la 10e cohorte des gardes nationales casernés à Paris, membre de la Légion d'honneur.

D. je viens de vous donner lecture de l'interrogatoire que vous avez subi le 23 de ce mois au ministère de la police générale: persistez vous dans les réponses que vous y avez faites:

R. J'y persiste; je vous observe cependant que ce n'est pas moi, comme on paraîtrait l'inferer dans une de mes réponses, qui donnai des ordres pour préparer à la préfecture du Dep. la salle où devait s'assembler le gouvernement provisoire; que c'est encore à tort qu'on me fait dire qu'à l'arrivée de la compagnie du régiment d'infanterie de la garde de Paris, je la fis mettre en bataille de l'autre côté de ma troupe. Le fait est que cette compagnie s'étant placée devant moi, j'invitai son commandant à la faire mettre un peu de côté: à ces observations, j'ajouterai que lorsque le général se présenta à moi, il me dit que la cohorte devait servir pour l'accompagner dans la proclamation qu'il allait faire du Sénatus-consulte.

D. Puisque votre santé ne vous a pas permis de réfléchir aux ordres qui vous ont été donnés de bouche et par écrit par la personne qui s'est annoncée comme général, pourquoi lorsque vous avez assez de force pour vous transporter à la préfecture du Dep. ne vous êtes-vous pas préalablement rendu à l'état-major, place Vendôme, pour prendre des renseignemens sur le mouvement qui venait de vous être ordonné?

R. Je sens que j'aurais dû agir ainsi; mais je n'y ai pas réfléchi, et je n'ai pensé qu'à me rendre de suite auprès de M. le préfet du Dep.

D. Vos instructions portaient de faire placer un détachement au clocher de Saint-Jean, afin, disait-on, d'être maître de sonner le tocsin au moment où cela deviendrait nécessaire; l'avez-vous fait?

R. Non, monsieur.

D. Pour peu que vous eussiez réfléchi, cette mesure seule aurait dû vous faire connaître, que les ordres que vous veniez de recevoir, ne partaient pas de l'autorité légitime.

R. La chose est vraie; mais par suite de l'état de maladie où je me trouvais, et de l'émotion que me causa la fausse nouvelle de la mort de S. M. je perdis entièrement la tête: si j'avais été de connivence avec les agens qui se sont présentés à moi, je n'aurais pas manqué de leur livrer ou au moins de leur offrir les deux barils de poudre et les dix mille cartouches à balles environ qui existaient à la caserne.

D. Vous avez déclaré que vous étiez malade au moment où vous avez fait appeller l'adjudant-major Piquerel: celui-ci a déclaré que vous ne lui aviez pas paru être dans cet état; répondez.

R. Il est d'autant plus étonnant que cet officier tienne un pareil langage, que ce fut pour ce motif que je lui ordonnai de prendre le commandement de la cohorte.

D. avez-vous fait choix d'un défenseur?

R. je m'en procurerai un.

Lecture faite à l'accusé du présent interrogatoire, il a dit ses réponses être fidèlement écrites, contenir vérité, et y persister, et il a signé avec nous et le greffier. Signé. E. Delon, Soulier, Boudin.

Nous avons de nouveau fait amener devant nous, libre et sans fers, l'accusé Soulier, auquel nous avons adressé les interpellations suivantes:

D. Vous avez déclaré, dans vos précédens interrogatoires, que vous étiez arrivé vers sept heures et demie du matin à la préfecture du Dep.; dites-nous à qui vous vous adressâtes en y arrivant?

R. je m'adressai au portier de la porte principale, et lui demandai à parler à M. le préfet: quelqu'un que je ne puis désigner maintenant, fut à la porte du bâtiment qu'il occupe, et vint me dire qu'il était à la campagne.

D. D'après cette réponse, que fites-vous?

R. je restai environ un quart d'heure à attendre chez le portier, auquel je m'étais primitivement adressé; après quoi on vint m'avertir que M. le préfet était arrivé; je me rendis aussitôt chez lui, et y pénétrai par la porte cochère du bâtiment où se trouvent ses appartemens; je fus conduit devant lui, et il me reçut: je l'informai de tout ce qui s'était passé, tant chez moi qu'à la caserne de la cohorte; je lui présentai alors la lettre qui m'avait été remise par le ex-général Malet, en lui observant qu'il devait avoir reçu un paquet et être informé du sujet de ma visite. il me répondit que non, et m'engagea à passer dans son cabinet, où nous nous rendîmes, accompagnés d'une personne que je crus être son secrétaire: là, il prit lecture de ma lettre, dit quelques mots que je ne compris pas à l'autre personne, appela un domestique, à qui il ordonna d'en faire venir un autre. Ce dernier s'étant présenté, M. le préfet lui fit enjoindre, toujours par le premier domestique qui était resté près la porte du cabinet, de dresser des tables dans le salon à côté, ce qui fut à l'instant exécuté; il dit alors qu'il voulait aller chez S. A. le prince archi-chancelier pour voir ce que cela était, et ordonna qu'on mît les chevaux à la voiture; cet entretien se termina ainsi, et je me retirai. je revins sur la place, où M. Laborde arriva peu d'instans après, et m'intima l'ordre de me retirer; ce que je fis sur l'ordre écrit qu'il m'en donna, après lui avoir dit que, ne me fiant pas assez à mes lumières dans la position où je me trouvais, j'allais consulter M. le comte Frochot: je me rendis effectivement près ce dernier, que je trouvai devant la principale porte de l'hôtel, prêt à monter en voiture,

et qui me dit que je devais obéir à cet ordre; je partis sur-le-champ avec ma troupe.

D. Est-ce là tout ce qui se passa pendant le tems que vous restâtes, soit sur la place, soit dans l'hôtel-de-ville?

R. je n'ai rien vu autre chose.

A aussi a signé avec nous et le greffier, le présent, après lecture.

Signé. P. Delon, Saulier, Baudin.

Pour copie conforme:

Le ministre de la guerre, duc de Feltre.

collationné: le chef de division. Preston.

N. 3.

Note sur la journée du 23 octobre 1812, en ce qui concerne M. Saulnier, Secrétaire-général du ministère de la police, et M. Clius, Secrétaire particulier de S. Exc. le duc de Rovigo.

Vers 7 heures et demie du matin, M. Clius vint chez M. Saulnier pour lui annoncer l'arrestation de S. Exc. et la translation à la prison de la Force.

M. Saulnier s'informa aussitôt de l'ordre en vertu duquel cette arrestation s'était opérée; M. Clius répondit qu'il ignorait, mais qu'elle avait été effectuée par les ex-généraux Guidal et Lahorie.

La conduite antérieure de ces officiers étant connue de M. Saulnier, il dit que c'était un mouvement de jacobins; qu'il fallait se rendre chez le prince archi-chancelier et chez M. le comte Real, pour aviser aux moyens d'arracher le ministre des mains de ces brigands.

Arrivés chez M. Real, il fut convenu, qu'il irait de suite chez le prince, tandis que MM. Clius et Sal Saulnier se rendrient chez le général Hullin.

Après quelques difficultés pour pénétrer chez ce général, MM. Clius et Saulnier apprirent de Mme Hullin qu'il avait reçu quelques instans auparavant, un coup de pistolet du général Malet, qui était venu l'arrêter de la part du ministre de la police. Nous vîmes en effet ce général dans son lit, la figure couverte de sang, nous reconnaissant à peine.

Nous nous retirâmes après avoir détrompé Mme Hullin, et lui avoir dit, que le ministre de la police était lui-même arrêté.

Ne pouvant obtenir d'ordre du général Hullin, nous fûmes chez le prince archi-chancelier, à qui nous rendîmes compte de ce qui était venu à notre connaissance.

Le prince ordonna à M. Saulnier d'aller chez le ministre de la guerre pour l'inviter, en son nom, à mettre sur pied la garde impériale et à lui envoyer un piquet.

Au moment où nous nous disposions à exécuter cet ordre, le ministre de la guerre entra chez le prince, qui, avant

après l'arrestation du ministre de la police et du préfet de la police donna une réquisition écrite à l'adjudant Laborde pour relever tous les postes placés par Malet, dont on venait d'apprendre l'arrestation par cet adjudant.

Munis de cet ordre, nous partîmes avec l'adjudant Laborde pour la prison de la Force.

Arrivés sur la place de l'hôtel-de-ville, nous apperçumes un détachement de la 10e cohorte placé en face de l'hôtel: nous montâmes aussitôt pour parler à l'officier qui le commandait, parce qu'on nous dit qu'il était dans le salon de l'hôtel: nous y trouvâmes en effet le colonel de la 10e cohorte.

L'adjudant Laborde le requit, au nom de l'Empereur et de l'ordre du ministre de la guerre, de se rendre à son quartier avec son détachement; il refusa d'obtempérer ~~avec son détachement; il refusa de~~ en observant qu'il ne pouvait quitter son poste qu'ensuite d'un ordre du général en chef Malet.

L'adjudant lui répliqua que ce général était arrêté; ce colonel persista dans son refus, quoique nous eussions employé les motifs les plus pressans pour le déterminer à obéir: nous lui dîmes qu'il serait infailliblement fusillé s'il s'opiniâtrait; nous ne pûmes le ramener à son devoir.

Pendant ce débat, nous apperçumes un domestique qui portait une table couverte d'un tapis vert, dont nous ne connaissions pas la destination.

M. le comte Frochot survint au moment où nous étions sur le point de nous retirer; il parut étonné de nous entendre parler, comme nous le faisions, à ce colonel; il conduisit M. Saulnier dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui demanda ce que tout cela signifiait, et si l'Empereur était mort. M. Saulnier lui répondit que l'Empereur vivait, que c'était un mouvement de jacobins dirigé par le ex-général Malet, dont il avait entendu parler il y a quelques années, qu'il venait ici avec M. Cluis et l'adjudant Laborde pour relever la poste placé au-devant de l'hôtel, et qu'ils se rendaient à la prison de la Force pour tâcher d'en faire sortir le ministre de la police et le préfet de police, qui y avaient été jetés par ces brigands.

Aussitôt M. le comte Frochot, détrompé, sauta au cou de M. Saulnier, en versant des larmes de joie: il se joignit ensuite à nous, mais sans succès pour engager le colonel à se retirer avec sa troupe. Cet officier nous dit, qu'il allait prendre conseil de M. le comte Frochot.

Nous nous rendîmes ensuite à la prison de la Force, où nous pénétrâmes sans difficulté, et où nous trouvâmes S. Exc. le ministre de la police et M. le préfet de police, que nous ramenâmes précipitamment à l'hôtel du ministre, dans la voiture de M. Saulnier.

Nous déclarons avec vérité que tels sont les faits parvenus.

Signé Clair et Saulnier.
Pour copie conforme:
Le ministre de la police générale
Le duc de Rovigo.

N° 4

Copie du rapport de l'inspecteur-médecin des Prisons d'Etat.

Le 23 octobre, vers 8 heures du matin, ayant appris à l'hôtel du ministre de la police générale, qu'il venait d'être arrêté et conduit par des forcenés, on ne savait où, j'entrai dans un sallon, pour y voir celui qu'on me disait l'avoir fait arrêter; je reconnus Lahorie ex-général, qui venait d'être mis en état d'arrestation par le chef de bataillon Laborde. à mes questions sur l'extravagance à laquelle il venait de se livrer, il répondit qu'on lui avait dit, et qu'il croyait que c'était une révolution à la Vendémiaire, à la fructidor, et m'assura qu'il n'avait été fait aucun mal au ministre, et qu'à lui seul, Lahorie, on en était redevable.

Vers 8 heures et demie, je me transportai à l'hôtel-de-ville, dans la voiture et avec les gens de son Excellence; je fus annoncé chez M. Frochot, comme ministre de la police générale: il était enfermé dans son cabinet avec trois à quatre personnes, dont une décorée, et que j'ai reconnue depuis pour être le chef de la 10e cohorte. Tout le monde était debout dans le cabinet du préfet, et le chef de cohorte me parut lui donner connaissance d'une liasse de papiers.

M. Frochot sortit précipitamment pour venir à moi, et me ramena dans la grande salle. je lui demandai, où est le ministre que l'on m'a dit être en arrestation dans son hôtel. je ne l'ai point vu, me répondit-il avec un air effaré. je réitère mes instances. alors il me prend la main, et me dit avec un mouvement de tête et de poitrine, exprimant le plus grand désordre, il n'est point ici, et ne sais ce qu'il est devenu. et rentre dans son cabinet.

L'état du préfet me fit soupçonner l'assassinat du ministre ou quelqu'autre événement fâcheux. je me rends à la Force: j'entre sans difficulté; les troupes s'ouvrent pour me laisser pénétrer.

Le concierge ne me connaissait point; mais le greffier, qui m'avait vu une seule fois, lui dit qui j'étais. j'insiste pour voir le duc de Rovigo: on me refuse opiniâtrement: mais le concierge proteste qu'il n'est rien arrivé de fâcheux au ministre et qu'il va sûrement bientôt sortir.

En sortant, je trouvai au greffe M. Desmarest, auquel je demande des nouvelles du duc. il ne l'a point vu: mais il me dit en latin: « ils disent que l'empereur a été tué sous les murs de Moscou. »

Qui vous l'a dit? — les gens, en me montrant les officiers et soldats qui se trouvaient autour de lui.

Je lui dis en sortant, et en latin: « la chose n'est pas croyable on trompe tout le monde ici. » cette nouvelle de mort me donna de suite à penser que M. le comte Frochot y croyait aussi. je rentre de suite au ministère, donnant l'assurance de l'arrivée très prochaine du ministre;

Signé, Renoult, inspecteur militaire des prisons.

Pour copie conforme
Le ministre de la police générale
Le Duc de Rovigo

N° 5

Declaration de M. Bouhin, chef de division au dep. de la Seine.

Je soussigné, chef de division à la prefecture, déclare, que le vendredi 23 octobre présent mois, ayant été appelé chez moi de la part de M. le conseiller d'état préfet de la Seine, vers 8 heures trois quarts à peu près, je me suis rendu à l'hôtel-de-ville dans le cabinet de M. le préfet, où il m'a demandé s'il était venu des dépêches extraordinaires à son adresse; qu'ignorant s'il en était arrivé, je suis allé à mon cabinet pour le vérifier, ce qui n'a pas duré plus de quatre ou cinq minutes; que n'ayant rien trouvé qui eût rapport aux événemens dont on parlait en ce moment, je suis venu le dire à M. le préfet, qui était encore dans son cabinet avec deux ou trois militaires, au nombre desquels se trouvait le chef de cohorte, que j'ai entendu nommer M. Bocry; qu'ensuite je suis allé dans la grande salle de l'hôtel-de-ville, où étant, j'ai vu au bout de deux ou trois minutes M. le préfet qui ouvrait la porte de son cabinet en disant: que l'on avertisse l'économe de dresser un bureau dans cette salle, et qui m'appercevant, me dit, M. Bouhin, faites dire à l'économe de dresser ici un bureau; qu'alors j'ai été pour avertir à cet effet l'économe; mais qu'ayant rencontré le nommé Rollois, ouvrier attaché à l'hôtel-de-ville, je lui ai dit de dresser dans la grande salle la table qui se trouvait près de là, dans la salle du conseil municipal; qu'après cela je me rendais chez M. le préfet, que j'avais vu aller du côté de ses appartemens, lorsque j'entendis un bruit assez fort, qui me fit revenir sur mes pas: c'était le commandant Laborde qui donnait au commandant de la cohorte le ordre de se retirer; et comme ce dernier prétendait devoir rester, cela me parut mériter d'être dit à M. le préfet, à qui j'allai effectivement en faire part.

Certifié à Paris ce 28 novembre 1812.

Signé Bouhin

pour copie conforme
Le ministre de la police générale
Le duc de Rovigo.

N° 6.

Copie de la lettre de Malet au commandant Soulier

Le Général de division commandant en chef la force armée de Paris et les troupes de la 1re division, à M. Soulier, commandant la 10e cohorte.

au quartier-général de la place Vendôme
le 23 octobre 1812, à une heure du matin.

Monsieur le commandant

je donne l'ordre à M. le général Lamotte de se transporter à votre caserne, accompagné d'un commissaire de police, pour faire, à la tête de la cohorte que vous commandez, la lecture de l'acte du Sénat par lequel il annonce la mort de l'Empereur, et l'abolition du gouvernement impérial. le général vous donnera aussi connaissance de l'ordre du jour de la division par lequel vous verrez que vous avez été promu au grade de général de brigade, et qui vous indiquera les fonctions que vous aurez à remplir.

Vous ferez prendre les armes à la cohorte avec le plus grand silence et le plus de diligence possible. Pour remplir ce double but plus sûrement, vous défendrez que l'on avertisse les officiers qui seraient éloignés de la caserne. Les sergens-majors commanderont les compagnies où il n'y aura pas d'officiers. Lorsque le jour sera arrivé, les officiers qui se présenteront à la caserne seront envoyés à la place de Grève, où ils attendront les compagnies qui devront s'y réunir, après avoir exécuté les ordres qui seront donnés par M. le général Lamotte, et auxquels vous voudrez bien vous conformer en le secondant de tout votre pouvoir.

Lorsque ces ordres seront exécutés, vous vous rendrez à la place de Grève pour y prendre le commandement qui vous est indiqué dans l'ordre du jour. vous aurez sous vos ordres les troupes ci-après designées:
1° votre cohorte; 2 deux compagnies du second bataillon des vétérans; 3, une compagnie du 1er bataillon du régiment de la garde de Paris; 4, 25 dragons de la garde de Paris; 5°, la garde que vous y trouverez déjà placée.

Vous ferez toutes vos dispositions pour garder l'hôtel-de-ville, et ses avenues. vous placerez au clocher de Saint-Jean, un détachement pour être maître de sonner le tocsin au moment où cela deviendrait nécessaire.

Les dispositions faites, vous vous présenterez chez M. le préfet qui demeure à l'hôtel-de-ville, pour lui remettre le paquet ci-joint. vous vous concerterez avec lui pour faire préparer une salle dans laquelle devra s'assembler le gouvernement provisoire, et un emplacement commode pour recevoir mon état-major, qui s'y transportera avec moi sur les 8 heures.

S'il se présente à vous de ma part des commissaires, ils seront munis d'une carte portant le même timbre, que celui placé au bas de cet ordre: vous pourrez prendre avec eux les mesures, que les circonstances exigeraient pendant mon absence.

je m'en rapporte pour tout ce qui ne serait pas prévu dans cette instruction à votre sagesse, à votre expérience et à votre patriotisme dont on m'a donné le meilleur témoignage. C'est d'après ces raisons que je mets une entière confiance dans vos dispositions.

En exécutant ponctuellement cet ordre, M. le commandant, vous serez sûr de servir utilement votre patrie, qui en sera reconnaissante.

(ici se trouve l'empreinte d'un timbre rond portant la lettre L.) Signé Malet.

P. S. M. le général Lamotte vous remettra un bon de 100,000 f. destiné à payer la haute solde accordée aux soldats et les doubles appointemens des officiers. vous prendrez aussi des arrangemens pour faire vivre votre troupe qui ne rentrera à la caserne que lorsque la garde nationale de Paris sera assez organisée pour prendre le service. Cette somme est indépendante de la gratification qui vous est destinée.

Oranienburg d. 15. Aug. 1813

Soldaten!

Dasselbe Zutrauen meines Königs, und der mit ihm verbündeten Monarchen dazu berufen, mich in der Laufbahn, welche sich jetzt wieder eröffnet, anzuführen, baue ich in Absicht auf den glücklichen Fortgang unserer Waffen, auf den göttlichen Schutz, auf die Gerechtigkeit unserer Sache, auf unsere Tapferkeit und unsere Ausdauer. Ohne die zusammentreffenden außerordentlichen Begebenheiten welche die verflossenen zwölf Jahre zu einer jammervollen Epoche bezeichnet haben, würdet ihr nicht auf deutschem Boden versammelt seyn. Aber eure Fürsten haben gefühlt, Europa sey eine große Familie, und keiner der dazu gehörigen Staaten dürfe gegen das Unglück gleichgültig bleiben, welches eine erobernde Macht auf irgend einen von ihnen lasten läßt. Sie haben auch anerkannt, daß wenn eine solche Macht alles zu überwältigen, alles zu unterjochen droht und ein Wille unter den Völkern herrschen muß, die entschlossensten sind, diese Schmach und die Knechtschaft zu entwenden; von dem Augenblick seid ihr von den Ufern der Wolga, und des Don, von den brittischen Küsten, und von den Gebirgen des Nordens herbeigerufen worden, um euch mit den deutschen Kriegern zu vereinigen, welche die Sache Europas vertheidigen.

Alle Eifersucht, jedes Vorurtheil, jede sonst gehegte Abneigung zwischen den Völkern muß von nun an verschwinden, vor dem großen Zweck, die Unabhängigkeit der Staaten zu sichern.

Der Kaiser Napoleon kann nicht in Frieden mit Europa leben, außer wenn Europa ihm dienstbar ist. Seine Verwegenheit hat 400000 tapfere Männer über 300 Meilen weit von ihrer Heimath weggeführt. Unglücksfälle, gegen welche er nicht würdigte sie zu verwahren, haben ihre Häupter getroffen, und 300000 Menschen sind auf dem Gebiete eines großen Reichs umgekommen, dessen Monarch alles versucht hatte, um in Frieden mit Frankreich zu bleiben. Man hätte hoffen mögen, dieses große Unglück, von dem himmlischen Zorn verhängt, werde den Kaiser von Frankreich zu einer weniger verwüstenden Handlungsweise zurückführen; er werde den Gedanken aufgeben, das feste Land Europas zu unterjochen, und werde endlich der Welt den Frieden gönnen. Aber diese Hoffnung ist verschwunden, und der Friede, den alle Regierungen wünschen, den alle Regierungen angetragen haben, ist vom Kaiser Napoleon verworfen worden.

Soldaten! Es bleibt also nichts übrig, als zu den Waffen zu greifen, um Ruhe und Unabhängigkeit zu erkämpfen. Dasselbe Gefühl, welches im Jahr 1792 das französische Volk beseelte und es ermunterte mit vereinten Kräften die in seinem Gebiet eingedrungenen fremden Heere zu bekämpfen, muß jetzt eure Tapferkeit gegen den richten, der euren vaterländischen Boden feindlich überzog und noch eure Brüder, eure Weiber und Kinder in Banden hält.

Soldaten, welch schöne Zukunft stellt sich euch dar. Die Freiheit Europas, die Herstellung seines Gleichgewichts, das Ende dieses krampfhaften Zustandes, der nun seit zwanzig Jahren fortdauert, endlich der Friede der Welt werden die Frucht eurer Anstrengungen seyn. Durch eure Eintracht, eure Mannszucht und euren Muth, macht euch des schönen Looses würdig, das euch erwartet.

Carl Johann
Kronprinz von Schweden

Denkmahl, welches auf dem Kazz Lande errichtet werden soll.

Zuerst müßt ihr von hundert tausend Schädeln
der Vaterländischen Kriege gemordeten Edeln
Ein gräßliches Denkmahl bauen.
In dessen Mitte groß u. kühn gehauen
Den größten Tiger mit geflochtenem Schweif;
zu seinen Klauen ein Lamm, worauf sein Blutdurst schnaubt,
Hängt um die ~~[illegible]~~ Wachsamkeit im grässlichen Kreise;
Laß dann von Witwenmilch und ausgegossenen Schweiße
Zerschellend düstern Lampen brennen.
So wird die Nachwelt ihn auch eher zu schätzen kennen.

Coblenz den 4ten Octob. 1813

Seit gestern haben wir den König von Westphalen mit seiner ganzen Suite hier. Cassel wird eingenommen. Nach der Aussage der nächsten Leute des Königs wurde er zehn Stunden verfolgt, und der größte Theil hatte nichts mehr als den Rock auf'm Leibe mitgebracht.

Armee Befehl gegeben d. 17ten Aug. 1813

Ein großer Tag ist gekommen, wackere Krieger! das Vaterland rechnet auf euch. Noch zaudernd, bis kein Weg zum Frieden übrig, habt ihr sein Vertrauen gerechtfertigt. Alle Bemühungen unseres Kaisers, den langen entbehrten Frieden in Europa wieder herzustellen, die Ruhe und Wohlfahrt der Monarchie von der Ruhe und Wohlfahrt unserer Nachbarn unzertrennlich auf einen dauerhaften Grundlagen zu befestigen, waren umsonst. Weder ausharrende Geduld, noch gebieterische Vorstellungen, noch die Vereinigungs-volle Einstimmung der übrigen kriegführenden Mächte in des Kaisers Vorschläge und Maßregeln, nichts konnte den Sinn der französischen Regierung zur Mäßigung und Billigkeit neigen. An dem Tage wo Österreich sich laut für die Sache des Rechts und der Ordnung erklärte, übernahm es auch die Verbindlichkeit, für diese größten aller Güter zu kämpfen. Wir unternehmen den Kampf nicht allein. Wir stehen in einer Reihe mit allem, was Europa dem mächtigen Widersacher seiner Freiheit und Ruhe großes und [illegible] entgegen zu stellen hat. Österreich, Rußland, Preußen, Schweden, England, Spanien — Alle richten ihre vereinten Anstrengungen auf einen gemeinschaftlichen Zweck, auf einen wohl gegründeten dauerhaften Friedensstand, eine billige Vertheilung der Kräfte unter den Staaten, die Unabhängigkeit jeder einzelnen Macht. — Nicht gegen Frankreich, nur gegen französische Übermacht außerhalb der Grenzen Frankreichs erhebt sich dieser große Bund.

Was Festigkeit und Ausdauer der Völker vermögen, haben Spanien und Rußland an den Tag gelegt. Was die vereinte Kraft so vieler mächtigen Staaten auszurichten vermag, wird das Jahr 1813 beweisen.

Zu einem so heiligen Krieg müssen wir mehr als jemals die Tugenden bewähren, durch welche unsere Armee in so manchen früheren Kriegen geglänzt hat, unbedingte Bereitwilligkeit für Monarchen und Vaterland alles aufzuopfern, hohen Gleichmuth in guten und bösen Tagen, Entschlossenheit und Ausdauer auf dem Schlachtfelde, Mäßigung und Schonung gegen Wehrlose, dieß müssen allenthalben [illegible] und Sieg.

Waffenbrüder! in früheren Kriegen habe ich die Jahre verlebt, welche ich dem Dienst des Vaterlandes weihte: ich erkenne ich ehre in Euch die Tapferen, die in unzähligen Schlachten kämpften, und die, die ihnen nachstrebten: ich vertraue Euch; mich wählte aus Eurer Mitte der Monarch, seine Huld stellte mich an Eure Spitze, sein Vertrauen mit dem Eurigen vereint, sind meine Stärke.

Wie jeder Einzelne dem Ganzen dienen soll, wird durch den ihm vorgeschriebenen Wirkungskreis bestimmt; aber in jeder Bestimmung und jedem Dienstverhältnisse in jeder entscheidenden Stunde [illegible] des größten [illegible] Entschluß, der uns alle verbinden, uns alle gleich machen; und alle zu demselben glorreichen Ziele erheben muß.

Der Kaiser bleibt unter uns, denn uns hat er das Höchste anvertraut. Die Ehre der Nation, die Ruhe des Vaterlandes, die Sicherheit und Wohlfahrt der Nachkommen. Denkt Krieger, daß ihr vor Gott, ~~und~~ die gerechteste Sache nicht verlassen wird, den Augen Eures vielgeliebten Kaisers, [illegible] ~~[illegible]~~ unter und großer Theil [illegible] Leiden von Euch erwartet, in den Kampf geht! Denkt

daß ich siegen müßte, um diese Erwartungen zu rechtfertigen; Künftig wird die Deutsche Krieger gezeigt, und ich werde siegen.

Unterzeichnet: Carl Fürst von Schwarzenberg.

Feldmarschall des Königl. preußischen General von

Blücher. Löwenberg am 1ten September 1813.

Schlesien ist vom Feinde befreit.

Eurer Tapferkeit brave Soldaten der russischen und preußischen Armee unter meinem Befehle, eurer Anstrengung und Ausdauer, eurer Geduld und Ertragung von Beschwerden und Mangel verdanke ich das Glück, eine schöne Provinz den Händen eines gierigen Feindes entrissen zu haben —

Bei der Schlacht an der ~~Kat~~ Katzbach brachet ihr hinter den Anhöhen hervor, muthig und mit Blitzesschnelle ginget ihr dem trotzigen Feinde entgegen; ihr verschmähtet ihn mit Flintenfeuer anzugreifen; unaufhaltsam schrittet ihr vor. — Eure Bajonetten stürzten ihn den steilen Thalrand der wüthenden Neiße, und der Katzbach hinab —

Seitdem habt ihr Flüsse und durch Regengüsse angeschwollene Ströme durchwatet. Im Schlamme habt ihr die Nächte zugebracht; ihr littet zum Theil Mangel an Lebensmitteln, da die grundlosen Wege und der Mangel an Fuhrwerk deren Nachfuhr verhinderten. Mit Kälte, Nässe, Entbehrungen und zum Theil Mangel an Bekleidung habt ihr gekämpft; dennoch murrtet ihr nicht, und verfolgtet mit Anstrengung eueren geschlagenen Feind. — Habt Dank für ein so hochlobenswerthes Betragen. Nur derjenige, der solche Eigenschaften vereinigt, ist ein ächter Soldat.

Hundert drei Kanonen, 250 Munitionswagen, des Feindes Lazarethe, seine Feldschmieden, Mehlwagen, ein Divisionsgeneral, zwei Brigadegenerale, eine große Anzahl Obersten, Stabs- und andere Offiziere, 18000 Mann Gefangene, 2 Adler und andere Trophäen sind in euren Händen.

Den Rest derjenigen, die euch in der Schlacht an der Katzbach gegenüber gestanden haben, hat der Schrecken vor euren Waffen so ergriffen, daß sie den Anblick eurer Bajonette nicht mehr ertragen werden.

Die Straßen und Felder zwischen der Katzbach und dem Bober habt ihr gesehen, sie tragen die Zeichen des Schreckens und der Verwirrung eures Feindes.

Laßt uns dem Herrn der Heerscharen, durch dessen Hülfe ihr den Feind niedergeworfen, einen Lobgesang singen, und im öffentlichen Gottesdienste ihm für den uns gegebenen herrlichen Sieg danken, und mit einem dreimaligen Freudenfeuer beschließen die Stunde, die ihr der Andacht weihet — dann sucht euren Feind von Neuem auf.

v. Blücher.

Proclamation des Kronprinzen von Schweden an die schwedische Nation.

Indem die schwedische Nation, eine der ehrwürdigsten und ältesten von Europa, mir die unmittelbare Anwartschaft auf die Leitung ihrer öffentlichen Angelegenheiten, und die Aussicht auf den Thron von Schweden zu steigen ... ließ ich mein früheres Vaterland ... zurück, um mich an den Küsten des baltischen Meeres mit ganzer Seele meinem neuen Vaterlande zu weihen. Redlichen Sinnes vertraue ich einem jeden Schweden von diesem Augenblicke an. Als ein Pfand meines Wandels, und nur, indem ich das Wohl der Schweden sichere, kann ich meinen erhabenen Beruf erfüllen. Nicht aus Willkühr, nicht meiner Unbesonnenheit nachzugeben, sondern dem eingegangenen weisen Entschlusse Sr. Majestät unsers Königs mich befolgen, die Armee der schwedischen Monarchie in kriegsfähigen Stand zu setzen, um den gemeinschaftlichen Feind des nördlichen Europas nöthigen Falls zu bekämpfen.

Indem ich mich an die Spitze der tapferen Schweden stelle, um ein Bündniß mit Rußland einzugehen, und Wunden zu heilen, welche ein früherer Zwist dem schwedischen Wohlstande schlug, darf mich Frankreich nicht tadeln schelten, denn mit Zustimmung seines Regenten theile ich jetzt das jedesmalige ... Wohl des schwedischen Volkes ... eine fortwährende Freundschaft mit den gegenwärtigen Bewohnern Europas erlaubt. Auch würde selbst ein Bündniß mit dem Beherrscher des südlichen Europas die Erweiterung der schwedischen Nation nicht glücklicher machen können; denn, vertraut mit dem Leben des ehrgeizigsten und unersättlichsten Mannes unserer Zeit, darf ich meinen Landsleuten und die Bewohner des Nordens versichern, daß, während ich ihm zur Seite war, und unter ihm focht, ich mich hinlänglich überzeugt habe, daß nicht Freundschaft, sondern klar Gewalt seinen Alleinherrschungen einen ~~Schwung~~ Grenzen zu setzen im Stande sey.

Stockholm d. 30 November 1812

Aufruf des russischen Kaisers an die deutschen Fürsten. ([illegible] Zeitung)

Nicht der Tapferkeit meiner Armeen, nicht der Kälte, Gott ... und Entschlossenheit allein verdanke ich es, daß meine braven Schaaren den mächtigsten aller Feinde vernichteten. Er schlug sie zugleich mit dem Unheil der Elemente und furchtbarem Wetter auf ihr Haupt und für ihre ... gewesen. Tausende sind in meiner Gewalt. Ungeheurer Verlust ist der Rest der ..., dem gewissen Schicksale zu entgehen.

Wollet denn immer, und betet denn an, den Allmächtigen, der mich auserwählt, Euch von dem Joche ... zu befreien. Zu wenig ... würde ich bei Euch Fürsten; Schutz, Heil und Rettung dem, der mir beitritt; Schande, Tod, Feuer und Vernichtung demjenigen, der sich verblendet der Gemeinschaft entziehen sollte! Denn ich komme nicht nur mit einer braven Armee, nein an der Spitze meiner ganzen Nation.

Alexander

Die Petersburger Zeitung meldet, daß bei den 3 Gefechten bei Moskau, Wilna und Smolensk die Franz. verloren haben wie folgt:

geblieben 150000 Mann Gemeine
1350 Offiziere
40 Generale

151390

gefangen 85000 Gemeine
1300 Offiziere
20 Generale
1 Generalstab

86320

Folgendes ist verloren gegangen:
2000 Munitions Wagen
1300 Fuhr Wagen
900 Kanonen
25 Fahnen
16 Adler

Königsberg d. 9 Januar 1813

Der König von Neapel griff d. 2ten Januar die Russen mit 24000 Mann an, wurde aber bis auf einige Unglückliche völlig vernichtet. D. 4ten Januar erhielten die Russen Succurs, der Vortrab bestand aus 47000 Mann, meistens dreiste Kosaken, d. 8ten kamen 40000 Mann Garden hier an, in der größten Ordnung mit fröhlichem Muth, ganz wie es einer Petersburger Wachtparade. Die deutsche Legion steht unter dem Befehl des Herzogs von Oldenburg, Schwager des Kaisers Alexander. Heute wurden 6000 Franz. Gefangene hier eingebracht; die Franz. Artillerie fiel fast 120 Kanonen an der Zahl den Russen in die Hände. Die Russen sind nur zu eilig(?), denn sie begehen alles bar und Unordnung kennt man nicht; die Russen marschieren in zwei Colonnen auf Danzig, wohin die Franz. sich selbst gewendet haben.

